REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXIV[e] ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXIV[e] ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME CINQUANTIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOIT, 20

1864

L'ANGLETERRE

ET

LA VIE ANGLAISE

XXIII.

MŒURS ET PAYSAGES DE LA CORNOUAILLE.

II. — LES PÊCHEURS DE LA CÔTE ET LE PILCHARD.

L'Angleterre doit à son littoral une grande partie de ses richesses; elle lui doit aussi des beautés naturelles souvent célébrées par les poètes et par les romanciers. Pour ne parler ici que des côtes du sud-ouest, il serait difficile de trouver ailleurs une succession de points de vue tour à tour plus grandioses ou plus charmans. Les Anglais, qui ne cultivent guère l'art pour l'art, n'ont point manqué de tirer avantage de ces sites pittoresques. Dans ces baies profondes, baignées par des eaux abondantes, ils ont bâti des villes et creusé des ports qui attirent et invitent en quelque sorte tous les vaisseaux de la terre. D'autres anses plus étroites, mais non moins intéressantes pour le paysagiste, étaient occupées à une époque déjà ancienne par des pêcheurs. Depuis surtout un demi-siècle, ce terrain leur a été vivement disputé. De somptueuses villes de bains, ce que nos voisins appellent *watering places*, ont remplacé les villages de pêcheurs, relégués aujourd'hui sur le second plan et masqués par de riches terrasses, des rangées de maisons neuves disposées en crois-

sant, des esplanades entourées de bâtimens magnifiques. La mer est le grand médecin des Anglais; c'est à elle qu'ils demandent la santé, le renouvellement des forces, le repos de l'âme après une année de fatigues. C'est ainsi que Sidmouth, Exmouth, Dawlish, Teignmouth, Torquay, Ilfracombe et d'autres villes du Devon, répondant à ce besoin impérieux, sont devenues, malgré une distance assez considérable de Londres, les grands rendez-vous de la société qui ne s'arrête point à Hastings ou à Brighton. Dans ces modernes cités, qui ont surgi en quelque sorte du sein de la mer avec leurs orgueilleuses falaises couronnées de villas et de palais, la richesse, la mode, les plaisirs ont imprimé depuis quelques années au commerce une impulsion vraiment merveilleuse. Il s'est formé ainsi un brillant milieu où l'on ne s'occupe guère des pêcheurs. C'est pourtant sur cette classe d'hommes naïfs, courageusement utiles et trop souvent victimes des perfides beautés de la mer, que je voudrais appeler cette fois l'attention. Entre eux et les mineurs (1), on remarque comme un air de famille : les uns et les autres vivent souvent dans les mêmes villages, réunis par le lien des dangers, des austères devoirs et des mœurs simples qui commandent le respect. La pêche sur les côtes de l'ouest se distingue par des traits particuliers qu'il importe d'étudier successivement : le caractère des roches sur lesquelles reposent les hameaux, la nature des filets, enfin le genre des poissons qui visitent le rivage. Parmi ces derniers, il en est un qui appartient bien à la Cornouaille, c'est le *pilchard*. A cet obscur habitant des mers, peu connu même dans la Grande-Bretagne, se rattache pourtant une branche d'industrie très considérable qui donne à des populations entières du pain et du travail.

I.

Avant d'entrer dans la Cornouaille, je m'étais arrêté à Brixham, une ancienne ville de pêcheurs, située sur les côtes du Devonshire, près du bassin de Torbay. Assise, ou, pour mieux dire, pelotonnée au fond d'une vallée qui s'ouvre sur la mer, elle forme à peu près un long parallélogramme dominé par de hautes falaises de calcaire grossier riches en minerai de fer qu'on extrait journellement pour le commerce. Les maisons, trop pressées dans ce pli de terrain et s'étendant à près d'un mille, ont dû se répandre avec le temps sur les collines environnantes qui enferment le port. Quelques-unes font à droite et à gauche l'école buissonnière sur les hauteurs; blanches et pointues par le toit, elles ressemblent de loin à des oiseaux de

(1) Voyez la livraison du 15 novembre 1863.

mer perchés sur le bord des précipices. Pour y atteindre, il a fallu ouvrir des rues, c'est-à-dire creuser des escaliers dans la roche. Une de ces rues que j'escaladai a, si j'ai bien compté, cent seize marches; elle est coupée d'étage en étage par des terrasses également taillées dans la pierre et bordées d'un côté par un parapet, de l'autre par des cottages de pêcheurs adossés à la masse raide et presque perpendiculaire des falaises qui surplombent. Ces maisons, crépies à la chaux, ont un air de propreté; mais elles sont froides et nues : sur le devant s'alignent de petits jardins sans fleurs. De telles habitations participent en quelque sorte à la rigidité de la roche, où elles semblent enracinées. A défaut d'arbustes et de verdure, on voit çà et là s'agiter au vent dans ces carrés de terrain du linge blanc qui sèche, des chemises bleues, quelquefois même des guirlandes de poissons salés maintenues en l'air par de grandes perches. Tout ici parle de la navigation et de la pêche. Du haut de la dernière terrasse, la vue embrasse presque toute la ville de Brixham, — un damier de maisons avec des cours étroites et des escaliers en plein air; — mais le regard s'arrête de préférence sur le port, qui offre vraiment une scène intéressante.

Ce port est un large bassin encadré du côté de la ville par des quais solidement construits en pierre de taille, et du côté de la mer défendu par une puissante jetée (*pier*) élevée en 1803 (1). Sur ces eaux tranquilles dorment à l'abri des vents les bateaux ou *semaques* (*fishing smacks*) qui pour le moment ne sont point occupés aux travaux de la pêche. Il y a dix ans, Brixham était une des villes de pêcheurs les plus florissantes de la côte; elle est aujourd'hui en décadence. Les poissons se retirent et s'en vont vers des eaux plus profondes. A l'époque où je visitai le bassin de Torbay, une circonstance ajoutait encore à la consternation des habitans. Depuis douze mois, le vent s'était tout à fait abaissé, et avec le système de filets adopté par les pêcheurs de Brixham, on ne prend rien quand ne souffle point une bonne et vigoureuse brise. Ce calme obstiné se traduisait en conséquences fatales. Je vis sur le port plusieurs *smacks* en faillite : les armateurs avaient emprunté sur leurs barques de pêche plus que ces barques elles-mêmes ne valaient, et maintenant, saisis par les créanciers, démâtés, obligés de garder le rivage, les pauvres *smacks* faisaient la triste figure d'un prisonnier pour dettes dans les cours de *Queen's Bench*. Un état

(1) Une pierre chargée d'une inscription perpétue le souvenir des faits qui se rattachent à cet ouvrage d'utilité publique. L'inscription dit que la jetée fut érigée par les habitans de Brixham au moyen d'une souscription divisée en actions de 100 livres sterling; elle ajoute que M. John Mathews, un bourgeois de la ville, s'est signalé par son ardeur et sa noble conduite en prenant l'initiative d'une telle entreprise.

d'inaction si regrettable me permit du moins de visiter à loisir ces bâtimens, qui se composent de trois parties principales, — une chambre de devant (*fore cabin*), dans laquelle on emmagasine les voiles et les cordages, une cale (*hold*) où l'on dépose le poisson, et une autre chambre à l'arrière du bateau (*back cabin*), dans laquelle se tiennent les pêcheurs. Cette dernière cabine est relativement très petite et entourée de bancs; les lits plats et revêtus d'une rude couverture brune s'étendent de chaque côté dans des cases étroites et obscures. Le personnel formant l'équipage de pêche varie selon la taille et l'importance du *smack*; mais en général il se compose de trois hommes et d'un *boy* (garçon ou mousse). Ces bâtimens restent quelquefois six jours et six nuits en mer, et s'éloignent à vingt ou trente milles du rivage. Durant la nuit, un des quatre marins demeure sur le pont, tandis que les trois autres vont dormir dans la cabine. Si le vent s'élève, il prévient ses camarades, qui sont aussitôt sur pied et jettent allégrement les filets dans la mer.

Le *smack* appartient généralement à un maître qui fournit les vivres à l'équipage, mais qui déduit tant pour la nourriture sur le gain de chaque homme. Quel est maintenant le mode de rétribution? Les pêcheurs sont payés d'après ce qu'ils prennent. C'est une loterie dont le vent et d'autres accidens de la nature font en grande partie les bonnes ou mauvaises chances. Deux tonnes de poissons par voyage sont ordinairement considérées comme une bonne pêche. Le butin est alors divisé en sept parts, dont quatre appartiennent à l'équipage et trois au propriétaire du *smack*. La part de l'équipage se subdivise elle-même selon l'importance des *mains*, le patron (*skipper*) recevant plus que l'aide (*mate*), et ce dernier plus que l'homme qui vient au troisième rang dans la hiérarchie de la pêche. Quant au mousse, il touche 7 shillings par semaine et est nourri par l'armateur. Le partage se fait en argent; aussi attend-on pour cela que le poisson soit vendu. Le marché se tient à gauche du port, sur le quai, dans un endroit pavé de larges dalles et recouvert d'une voûte en fer supportée par de lourds piliers de métal. Au milieu de cette même place du marché, on montrait autrefois la pierre sur laquelle débarqua, le 5 novembre 1688, Guillaume III, alors prince d'Orange, quand il vint en Angleterre détrôner le faible et despotique Jacques II. Comme cette pierre gênait la circulation, elle a été transportée vers le centre de la jetée, où elle s'élève encadrée dans un obélisque de granit. C'est surtout le samedi soir qu'il faut voir le marché aux poissons de Brixham; tous les *smacks* qui peuvent se frayer un chemin et trouver de la place entrent bravement dans le port, tandis que le reste de la flotte mouille

à l'embouchure de la baie. Cependant on débarque toute sorte de fruits de la mer, des soles, des rougets, des merlans, des monstres aux écailles luisantes. Le quai présente alors une scène vive et pittoresque : les poissons empilés par longs tas, les poissonnières les vendant à la criée, les hommes et les femmes les emballant dans des corbeilles, les charrettes les attendant pour les conduire au chemin de fer, tout cela avait fourni, il y a quelques années, au peintre anglais Collins le sujet d'un joli tableau de genre. Aujourd'hui le nombre des *smacks* et des charrettes a malheureusement diminué; mais les femmes chargées de vendre le poisson aux enchères ont conservé un caractère particulier, de hautes couleurs, des manières viriles, ainsi qu'un goût décidé pour les étoffes voyantes et les joyaux d'or.

Je liai plus d'une fois la conversation avec les groupes de pêcheurs qui se promènent le long des quais d'un air sombre et désœuvré. Tous déplorent le déclin d'une industrie atteinte par des causes difficiles à pénétrer. Ils sont pauvres, mais dignes. Parmi eux, on me présenta un des *lords* de Brixham. Un lord en gros souliers, en chemise et en pantalon de flanelle bleue, avec des mains durcies par le travail et un visage hâlé par la brise de mer, était un type assez nouveau de l'aristocratie anglaise pour que j'ouvrisse de grands yeux. On lut sans doute quelque étonnement sur mon visage, car on se prit à sourire, et l'un des assistans m'expliqua l'origine de cette noblesse. Un quart du manoir seigneurial de Brixham fut, il y a plusieurs années, acheté par douze pêcheurs. Depuis ce temps, leurs actions ont été divisées et subdivisées, de telle sorte que le titre ou du moins une portion du titre a passé dans un assez grand nombre de familles. Ces braves gens, devenus lords à peu de frais, n'en sont pas moins traités avec égards par leurs confrères, qui les désignent volontiers aux étrangers.

Quoique la vie du pêcheur soit plus soumise que toute autre aux accidens et aux revers de fortune, ces hommes, qui ont placé leur confiance dans la mer, négligent beaucoup trop cependant les institutions de prévoyance qui existent pour toutes les autres classes dans la Grande-Bretagne. Ils ont bien à Brixham des clubs pour venir au secours des malades et pour enterrer les morts (*sick clubs* et *burial clubs*), mais ils n'ont point même d'hôpital. Tout est à peu près abandonné au hasard et à la charité des pauvres envers les pauvres. Ils semblent, dans leur foi naïve, avoir donné plus d'attention aux besoins de l'âme et aux devoirs d'humanité qu'aux intérêts matériels. Au penchant d'une des falaises qui s'avancent le plus loin dans la mer s'élève un bâtiment qu'on est en train de construire, et qui doit servir en même temps d'école pour les missionnaires

(*home missionaries*) et d'asile pour les orphelins. Ces missionnaires ne sont point destinés à convertir les sauvages; ils doivent, comme l'indique le mot *home*, rester dans leur pays et semer parmi leurs frères la parole évangélique. On les envoie prêcher à bord des vaisseaux ou des barques qui stationnent dans la baie. L'un d'eux, ayant, de l'avis des pêcheurs, dépassé dans ses discours la limite des convenances, fut dernièrement suspendu de ses fonctions. Pour se venger de cette disgrâce ou pour donner carrière à son zèle, il a bâti une nouvelle église sur la pointe d'une des falaises les plus élevées et de l'accès le plus difficile. Peut-être a-t-il voulu que son église, ainsi que le royaume des cieux, *souffrît violence*, et qu'on y montât par la voie raide et escarpée.

Je m'attendais à retrouver chez les femmes des pêcheurs anglais quelques-uns de ces costumes caractéristiques dont la vieille Hollande se montre si fière et si jalouse; mais quel ne fut pas mon désenchantement! Les cheveux lissés sur les tempes, relevés par derrière dans un filet, les femmes de Brixham, vêtues de robes noires à manches courtes, avec des jupes à volans, ressemblent, pour la coquetterie, aux ouvrières de Londres. Réunies par groupes, assises en face de la mer sur des débris de voiles, sur des mâts couchés à terre ou même sur des chaînes ou des ancres rouillées, elles s'occupent à tricoter des bas de grosse laine bleue. L'une d'elles, la plus pauvre de toutes, autant que j'en pus juger par les apparences, avait deux enfans dans les bras, deux jumeaux. « Si du moins, me disait-elle, le ciel m'en eût donné trois à la fois, la reine m'aurait envoyé un cadeau de 3 guinées (1), mais de telles bonnes fortunes ne sont point faites pour les femmes de Brixham. Notre ville est condamnée; les poissons s'en vont, et les enfans viennent beaucoup trop vite. » Je dois ajouter que la population de Brixham, hommes et femmes, accepte sans découragement l'épreuve de la mauvaise fortune. En somme, l'activité de la ville ne s'est point ralentie. Du côté du chantier pour la construction des navires, un bruit de scies et de marteaux porte au loin sur les vagues la bonne nouvelle du travail; on élève un second môle, en avant du premier, pour abriter les vaisseaux, qui jettent maintenant l'ancre à découvert dans l'embouchure de la baie; les manufactures de voiles et de filets, qui sont en grande partie dans la main des femmes, présentent des théâtres d'industrie des plus animés. Ces filets, connus sous le nom de *trawls*, impriment un caractère tout particulier à la pêche du Devonshire. Le *trawl* a de trente à soixante-dix pieds de long, et présente la forme d'un sac. On le promène au fond de la

(1) C'est en effet la coutume dans tout le royaume-uni.

mer, et la bouche du filet, tenue ouverte au moyen d'un ingénieux mécanisme, engloutit tout ce qui se rencontre sur son passage. On a dans ces derniers temps accusé un tel système d'avoir appauvri les mers, qu'il dépeuple trop rapidement. Les pêcheurs de Brixham eux-mêmes en conviennent dans leur langage naïf : — le poisson, disent-ils, n'est point content d'eux. — Si le *trawl* a suscité des détracteurs, il a trouvé aussi des avocats. Il n'est point très prouvé, comme on l'avait cru d'abord, qu'en balayant la profondeur des eaux, cet appareil détruise le frai; l'instinct des poissons les pousse à déposer leur semence sur les rochers sous-marins et non sur le sable; or les pêcheurs se gardent bien d'aventurer dans les fonds rocailleux leurs filets, qui seraient inévitablement mis en pièces. Le reproche le plus sérieux qu'on puisse faire au *trawl* est de dévorer, comme le requin, avec une gloutonnerie aveugle et sans choix. Dans ses abîmes ouverts, il attire tous les habitans des eaux, et cela, il faut le dire, à des états très différens de maturité. Le petit poisson, qui deviendrait grand, si Dieu lui prêtait vie, y passe comme le gros. Le remède à ce système de destruction brutale et imprévoyante serait d'élargir les mailles du filet de telle sorte que le fretin pût s'échapper et croître en liberté jusqu'à ce qu'il valût la peine d'être pris. On empêcherait ainsi le pêcheur de manger son bien en herbe.

Les pêcheurs de Brixham forment une race d'hommes braves et aventureux. L'un d'eux, nommé Clément Pine, avait été dans le nord de l'Angleterre pour tenter la fortune. Il se livrait donc à la pêche sur un bâtiment qui lui avait été loué par un armateur. Trouvant néanmoins le poisson rare et la chance mauvaise, il désespéra de tenir ses engagemens et rendit le sloop au propriétaire. Avec 2 livres sterling, — c'était tout l'argent qui lui restait, — il acheta un bateau long d'environ quinze pieds anglais, et l'équipa lui-même pour la pêche; puis il se procura des lignes et des hameçons, comptant ainsi gagner sa vie et celle de sa famille. En cela, il fut encore une fois déçu. Ne sachant plus que faire et ne voulant ni mendier ni voler, il résolut de retourner à Brixham. Pine acheta en conséquence quelques livres de biscuit de mer, quatre livres de porc salé et un baril d'eau; avec ces maigres provisions, il mit à la voile. C'était un voyage long et périlleux, surtout dans un bateau ouvert. Comment put-il se tenir éveillé jour et nuit, de manière à tourner le gouvernail de sa frêle barque dans la direction convenable? Il s'arrêta bien en route dans deux ou trois ports, il resta même quelques jours sur la côte pour renouveler ses forces; mais, avec la persévérance qui caractérise les pêcheurs de Torbay, il se remit en mer et continua son voyage. Une fois, assailli par une tempête, il eut l'une de ses voiles

emportée par le vent. Rien ne l'ébranla; il en fut quitte pour modifier les agrès de son bateau, et bientôt il laboura de nouveau les vagues furieuses, cherchant son chemin à travers l'abîme. Peu de temps après avoir mis à la mer, il avait découvert et ramassé à la surface des flots un vieux baril. Avec les cercles de fer du baril, il construisit un gril, et avec le bois il fit du feu pour cuire ses alimens, à la manière de Robinson Crusoé. Qui eût vu cet homme seul au centre de l'Océan, perdu dans l'immensité des forces de la nature et les domptant par l'énergie encore plus irrésistible de sa volonté, eût sans doute été touché d'admiration. Après un voyage de six cents milles, — de North Sunderland à Brixham, — il débarqua enfin sain et sauf, le 9 juillet 1863, dans la baie de sa ville natale. Un habitant de Saint-Austel en Cornouaille, recevant la nouvelle de cette traversée extraordinaire, fit offrir à Clément Pine, en son nom et au nom d'autres personnes généreuses, un sloop tout équipé. Une souscription s'ouvrit en outre pour convertir ce sloop en un bateau de pêche. « Ce serait une honte pour le pays, disait-on, qu'un homme qui a déployé une telle force de caractère fût privé des moyens de gagner sa vie. »

Les femmes de pêcheurs, les *fisherwomen* ou poissonnières, ne se montrent point elles-mêmes étrangères à ces dispositions vigoureuses que semble développer le commerce avec la mer. Sur ces mêmes côtes du Devon, à Exmouth, j'avais rendu visite, dans un des pauvres quartiers de la ville, à une vieille marchande de poisson, mistress Ann Perriam, qui a été dans son temps une héroïne. Elle avait dix-neuf ans quand elle fut mariée à un marin nommé Hopping, qui servait à bord du *Crescent*, vaisseau de guerre commandé par sir James Saumarez. Après avoir croisé longtemps le long des côtes de France, ce vaisseau fut envoyé à Plymouth pour être réparé, et Ann Perriam put rejoindre son mari. Elle obtint même de l'accompagner en mer. Quelque temps après, sir James Saumarez passa du navire *Crescent* sur le navire l'*Orion*; Hopping et sa femme le suivirent. Durant cinq années, mistress Perriam servit à bord de ce vaisseau et prit part à de grandes batailles navales. Le 23 juin 1795, elle était à Lorient. Le 14 février 1797, elle assistait à l'action qui s'engagea devant le cap Saint-Vincent. Le 1er août 1798, elle vit la bataille du Nil, gagnée par Nelson. Pendant le feu, sa place était parmi les canonniers et les hommes des magasins; elle préparait des cartouches pour les grosses pièces d'artillerie. Son frère combattait avec elle sur le même navire avec douze autres jeunes gens d'Exmouth, tous volontaires. L'un d'eux mourut amiral. Ann Perriam est la seule qui leur survive : elle avait, quand je l'ai vue (1863), quatre-vingt-treize ans. Elle a été mariée deux fois.

Après la mort de son second mari, elle trouva des moyens d'existence en vendant du poisson dans les rues d'Exmouth, sa ville natale. Aujourd'hui, accablée par l'âge, elle m'a paru réduite à un état bien voisin de la pauvreté. Ses traits annoncent une grande force de caractère : quand on lui parle des événemens historiques dont elle a été le témoin, sa figure s'anime, un sourire d'orgueil brille à travers ses rides, et sa mémoire, qui se réveille comme par éclairs, retrace avec vivacité le récit des batailles dans lesquelles autrefois elle a joué le rôle d'un homme.

La pauvreté à la suite d'une vie de luttes et d'exploits ignorés, telle est trop souvent la récompense du marin et du pêcheur anglais. Je m'étais aussi arrêté, près d'Axminster, à Seaton. Durant l'été, Seaton est un petit village de pêcheurs qui, égayé par un rayon de soleil, cache son indigence sous les falaises blanches et le manteau bleu de la mer; pendant l'hiver, c'est un lieu sinistre et lamentable. L'hiver est pour les pêcheurs la saison douloureuse; l'hiver, l'Océan, recouvert de tempêtes, resserre pour ainsi dire ses entrailles, et refuse de nourrir les habitans des côtes. Au début même de cette année 1864, Seaton, si j'en crois les lettres qui m'arrivent, est cruellement éprouvé. Le glas retentit de moment en moment dans la tour de l'église, et cinq ou six enfans sont enterrés chaque jour. Quelques-uns d'entre eux meurent emportés par la rougeole; mais la véritable, la plus cruelle maladie de tous est la faim. Les mères parcourent le village comme des louves et assistent insensibles aux cérémonies funèbres qui se succèdent. Une femme devant laquelle on plaignait ses six enfans, maigres, demi-nus et serrés contre un morne feu de bruyères, répondit : « Grâce à Dieu, ils ne souffrent point autant que moi, car je n'ai rien à leur donner; je mangerais volontiers le bois de la table ! » Au milieu de tout cela, pas un murmure, pas une larme : la faim semble avoir desséché tous les cœurs et pétrifié tous les visages. Les motifs de consolation, au lieu d'adoucir de telles souffrances, n'excitent que des crises nerveuses. Quand on dit à ces pauvres femmes : « L'été va venir, et le ciel vous enverra de meilleurs jours, » elles sanglotent et tombent dans des accès d'hystérie. En Angleterre, Dieu merci ! de pareilles calamités n'éclatent point sans que, grâce à la liberté de la presse, elles ne soient bientôt connues du pays, et alors s'ouvrent les sources presque inépuisables de la charité individuelle. Les pêcheurs de Seaton seront l'objet de sympathies et de secours efficaces; mais qui atteindra la racine du mal ? Le mal est dans l'habitude qu'ont les populations des côtes de se reposer entièrement sur les ressources de la mer.

Le *trawl* est le filet du Devonshire, et il a donné son nom aux

bateaux de pêche, aux *trawlers*. Dans la Cornouaille, j'allais rencontrer d'autres appareils, le *drift-net* et la *seine*, ainsi qu'une tout autre configuration des côtes. Le banc de calcaire grossier, après s'être étendu, non sans plus d'une interruption, jusqu'à Plymouth, s'amincit peu à peu en s'avançant vers l'ouest, et ne tarde point à disparaître vers le milieu de Whitesand-Bay. Toute la région ayant été disloquée par d'anciennes convulsions géologiques, on y chercherait en vain cette succession régulière de couches qui se rencontre dans d'autres provinces de la Grande-Bretagne, et qui représente la série chronologique des événemens. S'il est un pays qu'on puisse comparer à la Cornouaille pour le désordre des roches, c'est notre Bretagne, dont les falaises s'élèvent pêle-mêle de l'autre côté du détroit. Ces bouleversemens, qui ont changé, déchiré, quelquefois même interverti la position normale et primitive des terrains, ajoutent après tout à la Cornouaille un aspect de grandeur et de variété. Ce dernier caractère éclate principalement dans la ceinture des falaises, sorte de forteresses naturelles qui luttent depuis des siècles contre la mer. Trois systèmes de roches ont marqué le littoral d'une empreinte particulière : la serpentine, qui règne au cap du Lizard; le granit, dont les traits imposans se développent surtout au *Land's-End* (fin de la terre); les masses ardoisières qui ont formé les sauvages promontoires de Boscastle et de Tintagel. Placés, j'oserais presque dire incrustés dans ces chaînes de falaises, les villages de pêcheurs se sont plus ou moins conformés, pour les habitudes et pour la manière de vivre, à la nature du paysage qui les entoure.

II.

C'est par Helston, une petite ville qui s'élève aux abords des mines, dans un district demi-industriel et demi-agricole, que je gagnai le cap du Lizard. S'il faut en croire la tradition, le nom de cette ville indique assez qu'elle doit son origine à l'enfer (1). — Un jour, dit la légende, le diable voulut se livrer à une de ses excursions favorites par monts et par vaux sur le territoire de la Cornouaille. Trouvant la bouche de l'enfer entièrement fermée par une grosse pierre, il emporta la pierre dans sa main et se mit à jouer avec elle, comme avec un caillou, tout en traversant le pays. Cependant il rencontra sur son chemin l'archange saint Michel, le patron de Helston; un combat s'ensuivit entre les deux adversaires, et le diable, après avoir été vaincu dans la lutte, laissa tomber la pierre, posant ainsi les fondemens de la ville.

(1) *Hell* en anglais veut dire le séjour des damnés.

J'ai vu cette même pierre à Helston, dans l'Hôtel de l'Ange (*the Angel*), et je déclare qu'elle est assez noire pour venir des régions maudites. Le diable au reste est le héros de plus d'une aventure dans la mythologie populaire de la Cornouaille; sa trace se retrouve dans la plupart des noms qui ont été donnés aux abîmes et aux cavernes du pays. Si ses visites dans l'intérieur de la contrée sont aujourd'hui beaucoup moins fréquentes qu'autrefois, c'est qu'il est retenu, dit-on, par la crainte bien légitime d'être mangé. Les habitans de la Cornouaille sont tellement avides de pâtisseries qu'ils le prendraient et le mettraient dans un pâté (1). Il est à remarquer d'ailleurs qu'en Angleterre le sentiment du merveilleux se modifie suivant les conditions géologiques des provinces. Dans les régions basses et marécageuses, le personnage mystérieux qui joue le plus grand rôle parmi les légendes est le feu follet, *will o' the wisp*. Dans les pays de montagnes, comme la principauté de Galles, où la brume se découpe en formes aériennes et diaphanes autour des gorges sauvages, ce sont les fées qui règnent. En Cornouaille, pays de mines, de précipices et de rochers, le diable et les géans sont censés avoir mis la main à ces sombres prodiges. Rapporter à l'intervention d'êtres surnaturels les phénomènes que nous attribuons maintenant aux forces mêmes de la nature est le fait de l'enfance des races; mais il faut bien convenir qu'en Cornouaille le caractère de ces esprits bons ou mauvais a été heureusement approprié aux traits du paysage. Un des plus malfaisans parmi ces êtres fabuleux était un nommé Tregeagle, sur le compte duquel on raconte en Cornouaille toute sorte d'histoires. Ce Tregeagle remplissait, dit la chronique, les fonctions d'intendant ou d'économe dans un château, où il se montrait le tyran des pauvres. Ayant un jour reçu d'un tenancier une somme d'argent, il mourut avant de l'avoir inscrite dans son livre de comptes. Le successeur de Tregeagle réclama le montant de la dette; le tenancier refusa de payer une seconde fois, et les poursuites commencèrent. L'affaire fut jugée par un tribunal, et le débiteur présumé amena devant la cour un témoin qu'on n'attendait guère : c'était l'ombre même de Tregeagle, qu'il avait réussi à évoquer. Le procès, comme on pense bien, fut aussitôt abandonné; mais la difficulté était maintenant de se débarrasser de l'esprit du méchant homme, qui était resté dans la salle des séances. On s'adressa, pour le faire sortir, à l'accusé; ce dernier répondit que c'était à ceux qui avaient rendu l'apparition

(1) Pour saisir le sens de cette plaisanterie, inventée par les paysans du Devon, il faut savoir que le peuple de la Cornouaille fait des pâtés avec tout, des navets, des carottes, des pommes de terre, etc. Le diable, si dur qu'il soit, y passerait ainsi que le reste.

nécessaire de s'en délivrer comme ils pourraient. Après avoir mûrement délibéré, les juges condamnèrent Tregeagle à transporter d'une anse à l'autre de la côte les sables que la mer ramenait toujours dans le même endroit. Pendant que Tregeagle était occupé à remplir cette tâche de Sisyphe, il laissa tomber par accident un sac de sable à l'embouchure de la rivière. Ainsi furent formés la barre et le lac rouge, *Loe Pool*, qui s'étendent entre Helston et la mer.

La ville de Helston, non contente d'avoir sa légende, conserve un ancien usage dont l'origine a été rapportée par les antiquaires soit aux fêtes de Flore, soit à une victoire sur les Saxons, soit même à une vieille coutume celtique. Toujours est-il que le 8 mai de chaque année toutes les boutiques de la ville sont fermées comme pour la célébration du dimanche. Vers sept heures du matin, des groupes d'enfans, qui ont été dans la campagne dès la pointe du jour, reviennent chargés de branchages; ils annoncent en chantant que « l'hiver est passé, et qu'ils ont été dans le joyeux bois vert pour trouver l'été chez lui. » A une heure de l'après-midi, des hommes et des femmes en habits d'été, tous couverts de fleurs, se rassemblent devant l'hôtel de ville. Précédés par une bande de musiciens, ils se livrent à un genre de danse tout particulier qu'on appelle la *furry* (1). Ces évolutions chorégraphiques ont d'abord lieu dans la rue; mais, entraînés par l'ardeur de la bacchanale, danseurs et danseuses entrent quelquefois dans les maisons particulières, traversent, musique en tête, les cours, les jardins, où ils se répandent sous les ébéniers et les lilas en fleur. La fête dure jusqu'à la nuit, et se termine par un grand bal dans l'Hôtel de l'Ange. D'année en année, il faut le dire, le *furry day* (jour de danse) perd de son ancienne importance, et on doit le regretter, car il servait à rapprocher les différentes classes de la société anglaise. L'air que jouent encore les ménétriers à la tête du cortége, et qui est connu sous le nom de *furry tune*, confirme bien l'opinion de ceux qui regardent de tels rites comme un débris de l'antiquité. Cet ancien air est traditionnel dans le pays de Galles, et aussi, dit-on, dans notre Bretagne.

De Helston au cap du Lizard, la route est monotone et peu fréquentée par les voitures. Malgré l'introduction, d'ailleurs assez récente, des chemins de fer, les moyens de communication de la Cornouaille demeurent encore, sous certains rapports, à l'état d'enfance. Autrefois on voyageait dans des voitures appelées *vans;* il en reste

(1) Ce mot même a donné lieu à beaucoup de commentaires : quelques-uns le regardent comme une corruption de *fury* (furie); d'autres, avec plus de vraisemblance, le font dériver de *feur* ou de *fair*, une foire ou une fête, dans l'ancien langage du pays.

quelques-unes selon l'ancien système, et la forme, ou, comme disent les Anglais, le style de ces lourds véhicules a quelque chose de singulièrement primitif. Ils consistent en un grand coffre long posé sur des roues et entièrement ouvert aux deux extrémités. Un vieux cheval éreinté traîne ces coches tout chargés de bagages; on n'arriverait jamais, n'était une circonstance bien simple. De deux choses l'une, la route monte ou descend (les routes planes n'existent guère en Cornouaille) : quand la voie descend, la voiture, entraînée par le mouvement des roues, tombe sur les jambes du cheval, qu'elle force bien à marcher; quand elle monte, le conducteur prie honnêtement les voyageurs de mettre pied à terre et de pousser eux-mêmes la machine. L'omnibus qui me conduisit au cap du Lizard appartenait, je l'avoue, à un système beaucoup plus moderne. Le conducteur, vrai type d'un paysan de la Cornouaille, aux larges épaules et au dos légèrement courbé, était un petit fermier des environs du cap. Il excitait ses deux chevaux de la voix, les appelant chacun par son nom et leur donnant toute sorte d'encouragemens pour leur faire hâter le pas. A l'entendre, il n'y avait rien de tel que de prendre les bêtes par les sentimens, ce qui ne l'empêchait point, il faut le dire, de leur allonger çà et là de bons coups de fouet. Contrairement au caractère général de la Cornouaille, cette route est plate et unie, bordée de chaque côté par des bruyères, quelques champs et de maigres vergers avec des pommiers rongés par les lichens. Comme je m'étais placé sur le siége auprès du conducteur, mon regard s'étendait sur des espaces immenses, mais je n'avais autour de moi que la solitude; à peine si nous rencontrions de temps en temps un troupeau d'oies s'ébattant dans une mare perdue sous les herbes ou quelques ânes à la mine sauvage, au poil hérissé, qui paissaient en liberté les chardons. Environ à mi-chemin du Lizard, les ombrages d'un grand parc, sorte d'oasis dans le désert, vinrent couper un moment les lignes monotones du paysage. En sortant de ce parc, au pied des haies de tamaris qui bordent la route, je fus surpris d'apercevoir pour la première fois des touffes de bruyère blanche (*erica vagans*) : nous venions d'entrer dans la région de la serpentine. La sympathie naturelle qui existe entre cette plante et cette roche est un fait bien connu des botanistes; l'une n'apparaît guère sans l'autre. Tout à coup cette vulgaire perspective de terrains incultes et découverts qui nous avait suivis depuis Helston prit comme par enchantement une grande figure : à tous les points de l'horizon ondulaient devant nous les immenses lignes de la mer. Je pus alors m'expliquer le nom qui a été donné à ce cap : il ressemble bien en effet à une tête plate de lézard avançant son museau pointu dans les vagues.

Le village du Lizard se compose de quelques maisons vagabondes, éparpillées à la surface d'un sol maigre et ingrat. Les habitans, surtout les femmes, offrent un type tout particulier. A peine a-t-on franchi la limite du Devon et s'est-on avancé sur le territoire de la Cornouaille qu'on est frappé d'un changement dans la physionomie humaine. Sur les routes, dans les auberges, dans les wagons, on rencontre chemin faisant des figures ovales aux traits allongés, des cheveux noirs, des yeux gris, des nez saillans, des bouches grandes et bien ouvertes, en un mot le type celtique. Sommes-nous encore en Angleterre? On pourrait en douter, ne trouvant plus autour de soi les têtes rondes des Anglo-Saxons, aux joues pleines, aux cheveux et aux favoris blonds (1). Ce changement dans les traits extérieurs marque évidemment le passage d'une race à une autre race, et pourtant la langue, l'industrie, les manières de la population, tout est ici frappé d'un cachet bien anglais. La famille celtique se présente dans le royaume-uni à trois états très distincts, qui l'éloignent plus ou moins de la société anglo-saxonne. Il y a d'abord l'Irlande, qui appartient bien à l'Angleterre, mais qui lui résiste sourdement sur le terrain des idées religieuses; vient ensuite la principauté de Galles, qui, tout en adoptant sans arrière-pensée la religion et les lois du royaume, a néanmoins conservé sa langue. Quant à la Cornouaille, elle s'est non-seulement soumise et incorporée depuis longtemps à la nation anglaise, mais de plus elle a entièrement perdu son ancien idiome. L'histoire, qui a souvent consacré des pages émouvantes aux guerres enclavant de force les provinces dans un état, a très peu remarqué l'infiltration lente et graduelle des influences qui achèvent vraiment la conquête. La langue étant aux nations ce que le style est aux individus, l'extinction d'un idiome ne constitue pourtant point, il s'en faut de beaucoup, un fait insignifiant : c'est le signe d'une ancienne nationalité qui abdique.

La langue primitive de la Cornouaille, *cornish language*, était un dialecte celtique. Les habitans de cette province ont la prétention d'avoir été civilisés avant tout le reste de la Grande-Bretagne; ils s'appuient pour cela sur divers monumens historiques. Diodore de Sicile dit que « les naturels de cette partie de la Bretagne étaient non-seulement très hospitaliers, mais aussi très cultivés dans leurs manières à cause de leurs rapports avec les marchands étrangers. » Il fait ici allusion sans aucun doute au commerce des mé-

(1) J'ai recueilli, en visitant le Lizard, un fait qui confirme pleinement mes premières impressions : les chapeaux d'hommes expédiés de Londres pour les habitans de la Cornouaille sont d'un modèle plus étroit que les chapeaux commandés pour les habitans du Devonshire.

taux, qui avait attiré sur les côtes les vaisseaux des Phéniciens et peut-être des Grecs. Les érudits de la Cornouaille soutiennent en outre que leur langue avait une richesse de mécanisme et de forme, une douceur de prononciation qu'on ne retrouverait pas au même degré dans le pays de Galles ou dans la Bretagne française. Cette langue fut parlée en Cornouaille jusque vers la fin du XVIIe siècle. Menacée de jour en jour par l'invasion de l'anglais, elle paraît s'être resserrée et maintenue plus longtemps vers les côtes. Le recteur de Landewednack, près du Lizard, est, dit Borlase (1), le dernier qui prêchait encore en celtique un peu avant 1678. Cet idiome primitif de la Cornouaille est-il même aujourd'hui une langue tout à fait éteinte? Oui et non. On ne le parle plus, mais un vocabulaire conservé dans la bibliothèque Cotton et d'autres manuscrits lui survivent. Les noms qu'il avait donnés aux localités, surtout aux rochers et aux promontoires, sont restés vigoureusement attachés à ces inébranlables monumens de la nature. D'un autre côté, quelques-uns des mots celtiques sont en quelque sorte rentrés sous terre; on les retrouve au fond des mines dans le langage familier des briseurs de roches. Des proverbes et d'autres débris de cette langue vénérable errent en outre dans l'idiome moderne des habitans, auquel ils donnent un caractère sentencieux. Je ne citerai que deux de ces maximes bretonnes : « En été, souviens-toi de l'hiver. — N'attends rien de bon d'une langue trop longue; mais un homme sans langue perdra sa terre. »

La race celtique s'étend sur toute la Cornouaille; mais c'est de Falmouth au cap du Lizard qu'elle m'a paru offrir le type le plus pur, surtout parmi les femmes. Dans cette dernière localité, la tradition veut encore qu'il y ait eu autrefois une infusion de sang espagnol. Cette hypothèse s'appuie sur certains noms castillans qui se sont conservés dans quelques familles du hameau et sur les traits physiques des habitans. Il est bien avéré qu'on trouve de temps en temps avec surprise parmi eux des traces d'origine méridionale, un teint bruni par exemple et une riche profusion de cheveux noirs. C'est toutefois, en l'absence de documens consacrés par l'histoire, une base bien fragile pour étayer une théorie ethnologique. De tels caractères peuvent avoir été gravés par le climat : ne rencontre-t-on point de même au Lizard des plantes sauvages qui ne croissent nulle autre part en Angleterre et qui appartiennent essentiellement aux pays chauds?

(1) Antiquaire et historien de la Cornouaille, né en 1696 à Pendeen. Après avoir reçu les ordres en 1720, Borlase fut durant plusieurs années vicaire de Saint-Just et mourut en 1772. Ses principaux ouvrages sont *Antiquities of Cornwall*, *Antiquities of Scilly Islands*, *Natural History of Cornwall*.

L'imagination a pourtant été encore beaucoup plus loin : les Anglais ont cherché dans ces derniers temps à éclairer par les noms propres certaines questions restées obscures dans l'étude des races humaines. La tendance est certainement excellente, mais il ne faudrait point en abuser. Miss Yonge, qui a publié récemment un livre très curieux sur l'*histoire des noms de baptême* (1), croit retrouver en Cornouaille des traces du commerce des anciens habitans avec la Phénicie, et ces traces sont les noms d'Annibal et de Zenobia qui se rencontrent fort souvent dans le comté. On pourrait faire à cette utopie plus d'une objection, et pourtant le hasard me mit en rapport avec un vieux pêcheur qui partageait tout à fait la même manière de voir. Comme l'âge avait brisé ses forces, il confiait le plus souvent à son fils aîné le soin de jeter les filets dans les eaux du cap. La première fois que je le rencontrai, c'était près de la Tanière du Lion, *Lion's den*; assis sur un débris de roche, il contemplait en silence la mer calme à ce moment-là, mais agitée jusque dans le repos, comme la conscience du juste. Sa femme, presque aussi vieille que lui, déclarait qu'il n'était plus bon qu'à conter des histoires. C'est pour entendre quelques-uns de ses récits que je me rendis plusieurs fois dans sa maison. Cette dernière était une hutte bizarrement construite moitié en magnifiques pierres de serpentine, moitié en boue jaunâtre séchée au soleil et recouverte d'un toit de chaume. Le mur de pierre soutenait la partie de la maison exposée aux vents de mer, tandis que les autres pignons et la facade étaient bâtis en argile. Un bon feu de broussailles pétillait dans la cheminée pour faire bouillir le coquemar, *kettle*, et c'est au coin de ce feu que le brave pêcheur me raconta l'origine des habitans de la côte. C'était un fait authentique, ajoutait-il, et la preuve, c'est qu'il l'avait entendu raconter à son grand-père.

Une reine nommée Zénobie avait entrepris sur mer un long voyage pour voir par elle-même ces fameuses côtes de la Cornouaille qu'on lui avait représentées comme si riches en métaux. Venait-elle de Tyr ou de Sidon? C'est à quoi le bon pêcheur ne pouvait répondre d'une manière bien précise : il y avait de cela si longtemps! Quoi qu'il en soit, la mer qui baigne l'ouest de l'Angleterre était alors aussi mauvaise et aussi tempêtueuse qu'elle l'est aujourd'hui. Le vaisseau sur lequel était la reine fit naufrage en se brisant contre les rochers. Sur ce dernier point, le pêcheur était beaucoup plus positif : il pouvait même, disait-il, indiquer la place. Tous les courtisans qui accompagnaient Zénobie furent noyés dans la mer, tandis que les matelots, qui étaient bons nageurs, réussirent à gagner

(1) *History of christian Names*, 1863.

la côte. En se sauvant, ils eurent soin de sauver la reine et deux ou trois de ses filles d'honneur. Jetés sur un rivage désert et inconnu, ils n'oublièrent point de préparer pour la nuit un abri sous lequel leur souveraine pût reposer dignement. On repêcha dans la mer une grande voile qu'on fit sécher et qui servit de tente. Les marins étendirent leurs vestes sur la terre, coupèrent de grosses branches dans les forêts qui existaient alors et formèrent au-dessus du lit de la reine comme un toit de feuillage. Le soir venu, la reine, touchée sans doute des égards et du dévouement de ces pauvres sujets qui ne songeaient qu'à elle dans leur désastre, les admit à l'honneur de lui baiser la main. Les rudes matelots, posant un genou en terre, vinrent ainsi s'acquitter l'un après l'autre du cérémonial qu'ils avaient vu pratiquer avec plus de grâce par les seigneurs à bord du vaisseau. Un garçon de douze ans, qui remplissait durant la traversée les fonctions de mousse, fut choisi pour page, et, un rameau de fougère à la main, éventa l'auguste visage de Zénobie, sans doute en souvenir d'un pays d'Orient où il y avait des moustiques et où la chaleur était étouffante. Au reste, la reine, épuisée de fatigue, dormit profondément, tout aussi bien que si elle eût été couchée sur un lit de pourpre. Le lendemain matin, les naufragés se répandirent sur le rivage, mais ils n'aperçurent que les débris de leur navire et les vagues qui mugissaient derrière les vagues. Ils n'avaient ni les outils ni les moyens nécessaires pour construire un autre vaisseau. Pendant des journées entières, ils regardaient fixement la mer, cherchant à y découvrir au loin quelque voile; au bout d'un certain temps, ne voyant rien venir, ils perdirent l'espoir de retourner dans leur contrée et se mirent à bâtir des cabanes. On en construisit une pour la reine : cette hutte, bâtie en terre et en bois, ne valait point son ancien château; il fallut pourtant bien qu'elle s'en contentât. On cherchait d'ailleurs à la consoler en lui apportant de beaux morceaux d'étain, des pierres rares et des cristaux. Les quelques provisions qu'on avait réussi à sauver du naufrage étant épuisées, il fallut qu'on songeât à se procurer des moyens d'existence. Parmi les anciens matelots, quelques-uns s'élancèrent à la poursuite des bêtes sauvages. Le plus grand nombre toutefois abattit les arbres et creusa des canots pour se livrer à la pêche. La reine vit avec tristesse son peuple se disperser; le zèle même de ses anciens sujets ne tarda point à se refroidir au milieu des durs travaux imposés par la nécessité. Ses riches vêtemens d'or et de soie tombèrent en pièces, et elle fut trop heureuse de les remplacer par des peaux de phoque. Ses filles d'honneur, désespérant d'épouser des princes, consentirent après quelque hésitation à se marier avec de pauvres marins. Dans les commencemens, elles

quittaient encore volontiers leur hutte une ou deux fois par jour et venaient donner un coup de main au ménage de la reine; mais avec les années les enfans vinrent, et elles n'eurent point trop de tout leur temps pour soigner leur propre famille. Le page de Zénobie lui-même s'ennuya d'éventer sa souveraine et changea le rameau de fougère pour un aviron. La reine se plaignit amèrement; mais, voyant que ses plaintes ne servaient à rien et que toutes les mains étaient occupées ailleurs, elle prit bravement le parti de se servir elle-même. Comme elle était encore jeune, elle finit par se lasser du veuvage et devint la femme d'un pêcheur. Pendant que ce dernier était en mer, elle cultivait quelques légumes autour de la hutte, faisait la soupe, et au retour elle étendait devant le feu les habits mouillés de son mari. Ils s'aimaient; aussi ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfans. Ces enfans, accoutumés dès l'âge le plus tendre à suivre leur père dans une barque et à jeter les filets en mer, devinrent habiles à la pêche; ils n'eurent d'ailleurs aucune peine à oublier leurs droits au trône et à se consoler de la perte de grandeurs qu'ils n'avaient jamais connues. C'est pourtant de ce sang royal, à en croire le naïf chroniqueur, que descendent les principales familles de pêcheurs aujourd'hui dispersées sur les côtes de la Cornouaille.

Malgré ces efforts de l'imagination et de la légende pour se rattacher par quelques liens à une origine phénicienne, il est très certain que, pris en masse, les habitans de la Cornouaille sont tout simplement d'anciens Bretons qui se sont faits Anglais. On les a comparés aux Écossais et aux naturels du pays de Galles, avec lesquels ils offrent sans aucun doute un air de famille; mais le village du Lizard fait surtout songer à l'Irlande. La forme des huttes est à peu près la même, et, pour compléter la ressemblance, de braves porcs errent le long des rues avec un air de satisfaction majestueuse. Quelques traces de l'esprit irlandais, ce que les Anglais appellent *irishism*, se rencontrent même de temps à autre dans les classes inférieures de la population (1). Fins et insinuans, ces Bretons de l'ouest ont heureusement associé les traits du caractère celtique à la force de volonté qui distingue le type anglo-saxon. Les pêcheurs du Lizard se trouvent plus ou moins dispersés dans le village; mais leur lieu de rendez-vous est l'anse connue sous le nom de *Lizard*

(1) Il est très difficile d'analyser ces nuances : le mieux est peut-être de citer un exemple qui dispensera d'y insister. Un paysan de la Cornouaille avait été appelé devant un tribunal en qualité de témoin. Il s'agissait d'un jeune garçon poursuivi pour quelque mince délit. Le juge demanda au paysan si l'enfant disait d'ordinaire la vérité. « Oui, répondit ce dernier, il dit la vérité; il dit même quelquefois un peu plus que la vérité. » Voilà ce que les Anglais appellent un *irishism*.

Fishing Cove. Cette anse profonde et retirée s'ouvre entre deux murs de falaises qui l'abritent des vents. Un clair ruisseau formant des cascades descend par un escalier de pierre qu'il a creusé lui-même le long des flancs rugueux du rocher. Le sommet d'une petite colline autour de laquelle serpente un chemin creux est occupé par quelques cottages de pêcheurs joyeusement tapissés de fuchsias et de géraniums; mais tout à coup la route s'abaisse et se précipite parmi les sables vers la mer. Dans un coin s'élève un petit bâtiment sans portes ni fenêtres sous lequel tourne un manége avec des cabestans et des cordes pour tirer les barques hors de l'eau quand on a besoin de les mettre à sec sur le rivage. Plus loin se montre une autre construction grossière, moitié pierre et moitié boue, couronnée d'un toit angulaire qui s'appuie sur de rudes piliers de granit : c'est le *fish cellar,* où l'on conserve et sale le poisson. L'entrée de ce port en miniature est gardée du côté de la mer par d'énormes quartiers de roches qui s'avancent dans les eaux et qui forment une espèce de quai. Au moment où je visitai le *cove,* c'est-à-dire vers midi, les femmes de pêcheurs attendaient debout ou assises sur la roche battue des vagues que leurs maris pussent approcher. Cependant, comme la marée était haute et la brise sévère, les barques avaient une peine extrême à toucher ce rivage tout hérissé d'écueils. Aussitôt qu'une de ces barques pouvait vaincre l'obstacle, les femmes tendaient aux pêcheurs un panier dans lequel se trouvait leur dîner. Ces derniers regagnaient alors le large, et, après avoir pris leur modeste repas, continuaient de jeter leurs filets. C'était, comme disaient les femmes elles-mêmes, un grand spectacle : quatre bateaux pêcheurs, assistés par six autres barques plus petites qui ressemblaient, avec leurs avirons, à des araignées de mer, manœuvraient balancés sur les grosses vagues bleues. Les hommes traînaient et remuaient à brassées d'interminables filets en traçant des cercles sur la mer, puis dans les intervalles ils se passaient d'une barque à l'autre une bouteille pleine d'une liqueur réparatrice.

Les pêcheurs du Lizard ont beaucoup à lutter contre les grandeurs et les dangers d'une côte formidable. Le cap se montre en quelque sorte dentelé d'abrupts promontoires entre lesquels se creusent en fer-à-cheval des criques coupées dans la masse solide des roches. Pour l'artiste qui n'a en vue que les magnificences de la nature, cette configuration est admirable. *Kynance Cove* par exemple défie toute comparaison avec les autres anses de la Cornouaille. Qu'on se figure un groupe de *headlands* (promontoires) échancrés par des précipices et s'élevant en face de rochers écroulés de distance en distance dans la mer. Les pêcheurs, ne sachant comment expliquer cet amas de ruines, disent que le diable eut un jour l'idée de bâtir

un pont pour les contrebandiers entre la France et l'Angleterre; mais, comme il arrive souvent en Cornouaille, ses projets furent déjoués par l'armée des esprits célestes, et, poursuivi, il laissa tomber toutes les pierres à l'entrée de Kynance Cove. Quelques-uns de ces rochers ne s'élèvent guère qu'à la surface de la mer; la place en est alors marquée par un cercle d'écume. D'autres tout au contraire se dressent hardiment et avec des reliefs singuliers au-dessus des flots courroucés qui les couvrent par instans d'une frange de neige, puis qui retombent en cascade sur la base noirâtre et polie de ces monolithes. Il y en a même qui, debout comme des colonnes, regardent la vague avec un air de défi et semblent lui dire : Tu ne monteras pas jusqu'à moi! De toutes les merveilles de cette côte aux aspects sauvages, celles qui m'ont le plus frappé sont encore les cavernes.

Ces cavernes, dont quelques-unes plongent dans des précipices affreux et perpendiculaires, ont reçu des noms particuliers, tels que *Pigeon's hugo* (1) (la caverne du pigeon), *Raven's hugo* (la caverne du corbeau) et *Devil's frying pan* (la poêle à frire du diable). Cette dernière est située près de Cadgwith, un petit village de pêcheurs abrité par de raides collines et ayant bien ce que les Anglais appellent un caractère romantique. Là je frétai une barque; la mer était parfaitement calme, et nul batelier de Cadgwith ne voudrait s'aventurer tout près de ces côtes dangereuses par un temps douteux. Nous tournâmes d'abord le *frying pan*, qui, vu de la mer, présente à coup sûr des traits grandioses : dans la sombre masse des rochers s'ouvre une arche complétement évidée qui laisse passer la lumière du jour et sous laquelle volent des oiseaux de mer. Nous poursuivîmes notre voyage par eau jusqu'à *Dolor hugo*, dont le vrai nom est *Dollah hugo* (la caverne de Dollah). Celui de *Dolor*, qui a prévalu dans le langage vulgaire, tient peut-être au cachet de mélancolie farouche empreint sur la physionomie générale de cet antre, où les flots se précipitent jour et nuit comme des bêtes fauves. L'entrée est formée par des rochers plissés et d'une couleur magnifique, dont la voûte s'élève à une hauteur imposante. Cette entrée est d'abord assez large pour qu'un bateau à six rangs d'avirons puisse y passer; mais elle se rétrécit bientôt, et l'extrémité se perd dans les ténèbres. Si loin que le regard puisse s'aventurer au fond de cette cave, l'eau s'élève et retombe avec un clapotement lugubre contre les rochers. J'étais comme perdu dans le mystère et la solennité de cette scène, quand je me sentis réveillé en sursaut par une explosion formidable. Le tonnerre tombant de la voûte

(1) *Hugo* est un vieux mot qui, dans la langue du pays, signifie *caverne*.

n'aurait point fait un bruit plus épouvantable, et le son rebondit pour ainsi dire de pilier en pilier comme répercuté par tous les échos de la caverne. A travers un nuage de fumée qui s'abaissait, j'entrevis la figure souriante et malicieuse de mon batelier, un jeune pêcheur de Cadgwith qui, sans me rien dire, s'était amusé à tirer un coup de pistolet. Il avait voulu m'effrayer; le touriste surpris par cette commotion terrible croit en effet que toute la ligne des falaises est secouée par un tremblement de terre et qu'elle va tomber en ruine. Mon guide cependant refusa d'aller plus loin, et en effet la barque se trouvait resserrée entre deux murs de rochers. Je lui demandai si quelqu'un avait jamais exploré les profondeurs de la caverne. Il faudrait pour cela, me répondit-il, un habile et intrépide nageur. Les pêcheurs de Cadgwith sont braves, mais ils n'aiment point à courir des dangers inutiles, et nul d'entre eux n'a pénétré jusqu'ici à plus de quelques mètres dans cette embouchure sinistre.

Les roches qui forment les remparts naturels du Lizard sont de nature très diverse : elles se composent de granit, de talc, d'ardoise micacée, de diallage, mais surtout de serpentine. Le nom lui vient de la ressemblance qu'on a cru trouver entre les couleurs de cette pierre et celles de la peau du serpent. Rien n'égale en effet la beauté de cette roche, tigrée de noir, de blanc, de vert, de jaune, de rouge, et polie par l'action continuelle de la mer. Elle n'a qu'un défaut sur les lieux, celui d'être trop commune. Les districts envahis par la pierre ont cela de fâcheux qu'on y perd les sentiers bordés de haies vives, un des charmes du paysage anglais. Ces sentiers frais et ombreux se trouvent remplacés au Lizard par des murs sur lesquels on marche et qui servent de routes. Marcher sur un mur ne paraît point au premier coup d'œil un exercice bien agréable. Comme pourtant ces chemins bâtis de main d'homme sont suffisamment larges et toujours secs, on s'y promène encore assez volontiers. La serpentine n'est d'ailleurs pas uniquement employée à construire des chaussées ou des maisons; les plus beaux échantillons sont recueillis avec soin et utilisés dans les arts. Un jour que je m'étais perdu sur les collines qui couronnent le front sourcilleux des falaises, je me trouvai surpris par un orage. Le tonnerre roulait au-dessus de la mer, précédé d'éclairs qui enflammaient la surface des vagues plombées. Je cherchai un gîte pour m'y réfugier; mais, si loin que s'étendît le regard, on ne voyait aucune trace d'habitation. Je ne rencontrais que des moutons effarés qui tâchaient de se blottir sous les monstrueux blocs de pierre amassés de distance en distance au sommet des précipices. Tout trempé, je suivais au hasard un chemin de bruyères qui descendait le long d'un ravin profond et rapide, quand à ma

grande satisfaction je découvris au bord de la mer, de l'autre côté d'un torrent qui tombait en murmurant parmi des quartiers de roche, un enfant d'une douzaine d'années. Il me faisait des signes pour m'indiquer la direction que je devais prendre. D'après les conseils de mon guide, je passai, sur un pont naturel de pierres tremblantes, le torrent déjà grossi par les pluies, et je me trouvai dans une étroite vallée ou, pour mieux dire, dans un pli de terrain resserré à droite et à gauche entre d'épaisses collines. L'enfant marcha bravement devant moi et me conduisit dans une humble chaumière pittoresquement assise sur un rocher tronqué en face d'une grande roue de moulin. Là je m'assis au coin du feu, me rendant à l'invitation de la maîtresse de la maison, qui était la mère de plusieurs petits enfans rassemblés autour d'elle comme une couvée. Son mari avait pour industrie de polir des pierres curieuses et de tailler dans la serpentine des encriers, des vases, des lampes et toute sorte d'objets d'art que la femme vendait aux voyageurs. Il existe dans le village plusieurs de ces boutiques de curiosités locales. Deux riches compagnies industrielles, *Penzance serpentine company* et *Lizard serpentine company*, se sont en outre établies depuis quelques années pour travailler cette pierre en grand et au moyen de puissantes machines. On en fait aujourd'hui des colonnes, des devans de cheminée et d'autres ornemens d'architecture.

La profession de lapidaire est avec l'agriculture et la pêche ce qui donne aux habitans du Lizard les moyens de vivre. La pêche est assez abondante et embrasse une riche variété de poissons. On prend sur ces côtes le turbot, mais j'appris avec étonnement que les pêcheurs de la Cornouaille n'en font point un très grand cas. Ils le coupent souvent en morceaux pour tenter la gourmandise des homards, ces Lucullus des mers. La raison d'un tel sacrifice est que les pêcheurs peuvent aisément tenir en vie les homards et attendre ainsi les demandes des marchands de Londres, tandis qu'ils ont beaucoup de peine à conserver les turbots. De tous les poissons qui alimentent le travail de la pêche en Cornouaille, un seul mérite d'ailleurs de fixer notre attention comme étant particulier aux rivages britanniques de l'ouest, et ce poisson est le *pilchard*. Le pilchard visite les côtes du Lizard, et 6,500 barils, contenant chacun 2,400 ou 2,500 de ces poissons salés, ont été chargés en 1862 à l'est du Lizard pour l'Italie.

C'est au *Land's End* (fin de la terre) que les masses granitiques atteignent tout à coup un développement cyclopéen et formidable. Les roches qui hérissent ce promontoire forment les dernières vertèbres de la grande épine dorsale de l'Angleterre. Une chaîne de montagnes qui commence au Cumberland élève vers le nord un premier

groupe de cimes altières et sauvage, interrompu seulement par les terrains bas du Lancashire et du Cheshire et par les échancrures du canal de Bristol. Le second groupe, appelé système cambrien, s'étend en s'abaissant du nord vers le midi de la principauté de Galles. Un troisième système de montagnes beaucoup moins hautes, le dévonien, séparé du cambrien par le canal de Bristol, court à travers le Gloucestershire, le Wiltshire, le Somerset, le Devon, et vient mourir au *Land's End* avec la terre qui finit. Qu'on ne s'attende pourtant point à trouver ici un orgueilleux promontoire entassant rochers sur rochers, ainsi que le cap de Cornouaille. Le terrain descend au contraire comme s'il voulait se précipiter humblement vers la mer; tout à coup pourtant il se relève, défendu qu'il est par une double ou triple ligne de falaises qui opposent aux vagues un front de bataille. Ces ossemens du globe, qui déchirent brusquement la croûte terrestre, ont un caractère auguste; on s'arrête saisi de respect devant les vénérables masses de granit, premières nées des choses à la surface de notre planète. Le voyageur arrive au promontoire du *Land's End*, le *Belerium* des Romains, en suivant une bruyère sur le bord de laquelle s'élèvent des pierres grisâtres ressemblant à des tombes antiques. Le promontoire lui-même, *head-land*, se compose d'une série de rochers qui s'avancent dans la mer comme les bastions d'une forteresse. Au bout de ces remparts naturels, on aperçoit les larges lames de l'Atlantique battant le mur de granit avec le bruit sombre et monotone de l'éternité. Ces vagues inquiètes et ces rochers immobiles représentent bien le contraste du mouvement et de la résistance. A voir cette armée des flots se précipiter avec une furie aveugle contre les récifs et battre en retraite après avoir été brisée et divisée, on dirait que c'est la vague qui est vaincue. Qu'on ne s'y trompe point pourtant, c'est le rocher. Le rocher s'use, et la vague ne s'use point. La défaite est lente, je l'avoue, le granit prend même à la surface des eaux repoussées comme un air d'empire et de triomphe; mais regardez à la base, elle est minée. La mer creuse dans ces masses solides des passages mystérieux, des anfractuosités perfides entre lesquels la vague, resserrée et tourmentée, éclate en un sourd mugissement; elle ronge peu, mais elle ronge toujours. Ces ravages ajoutent encore à la solennité de la scène.

Le *Land's End* est un des sites les plus imposans qu'on rencontre sur les côtes de l'Angleterre. Là, sur une pierre qu'on montre encore aux voyageurs, le pieux docteur John Wesley a écrit un hymne; là aussi Turner, le peintre des horizons désolés, a célébré Dieu sous une autre forme en dessinant ces lignes d'eau, de ciel et de rochers. Le spectacle est en effet religieux et sublime. Si loin que s'étende le regard, on n'aperçoit que le morne désert des vagues

soulevées au-dessus desquelles flotte la toison dispersée des nuages. Il faut un ciel gris à ces perspectives fuyantes de la mer, à cette saisissante mélancolie de l'immensité. Et pourtant le nom de *Land's End* est un mensonge géographique; derrière cette pointe de terre qui finit, une autre terre recommence; on a devant soi l'Amérique. A ce nouveau monde voilé par la distance et comme noyé à l'horizon par toutes les eaux de l'abîme, j'envoyai mes humbles vœux : puisse la société américaine sortir des guerres civiles glorieuse et délivrée des ombres de l'esclavage, comme le soleil qui brille par instans sur l'Atlantique! Le *Land's End* n'est d'ailleurs point la seule merveille qui s'élève à l'extrémité de la Cornouaille; toute cette côte abonde en promontoires hardis, parmi lesquels je citerai surtout celui de Pardenick. Le caractère du granit est qu'il se présente ici en blocs rectangulaires, posés les uns au-dessus des autres de manière à former des colonnes. Les Anglais admirent beaucoup cette disposition naturelle des roches, et en effet quelle architecture est supérieure à celle-là? Dans ces entassemens de débris qui font face à la mer, l'œil découvre des flèches, des arcades, des voûtes, des piliers presque aussi parfaits que s'ils avaient été creusés par le ciseau, en un mot tous les types des édifices historiques (1). L'imagination va plus loin encore; elle croit saisir des ressemblances entre la forme de ces rochers et certaines figures humaines; c'est ainsi que le langage populaire de la Cornouaille a donné le nom de « docteur Johnson » à une pierre ronde et massive, et celui de « docteur Syntaxe » à un bloc de granit représentant bien la tête d'un vieux maître d'école. La sculpture n'a peut-être pas eu d'autre origine; les premiers hommes, frappés des analogies fortuites qui existaient entre certains blocs de pierre brute et les êtres vivans qu'ils avaient sous les yeux, ont dû concevoir l'idée des statues. D'autres masses de granit écroulées dans la mer ont également reçu autour du *Land's End* des noms curieux : voici le Chevalier, *Knight*, avec son armure et son panache de pierre; voici encore l'Irlandaise, *Irish Lady*. Sur ce dernier roc, s'il faut en croire la tradition, une fille de l'Irlande essaya de s'accrocher avec les ongles à la suite d'un naufrage dans lequel tous les passagers à bord du

(1) Pour bien apprécier les beautés de cette côte, il faut souvent descendre jusqu'à la base des rochers par des sentiers droits et bordés de précipices. Un Anglais qui se trouvait en même temps que moi au *Land's End* avait fait de cet art dangereux une étude toute particulière; il savait, à ne s'y point tromper, la pierre sur laquelle on devait mettre le pied pour ne point rouler au fond de la mer. Son enthousiasme l'excitait volontiers à remplir les fonctions de guide. Toute la récompense qu'il tirait de ses services, — et elle lui suffisait, — était de pouvoir dire : J'ai conduit lord *** et lady *** à la base de *Carn-Cowall* (un des rochers les plus abrupts dans le voisinage du *Land's End*); ils n'y seraient jamais allés sans moi.

même vaisseau avaient péri. Ce fut du reste un vain effort, les vagues l'emportèrent, et aujourd'hui encore elle erre au clair de la lune sur les lames tremblantes avec une rose blanche à la lèvre. Plus d'un pêcheur l'a vue, et rend hardiment témoignage de la vérité du fait.

Près du *Land's End* et encore plus près de l'*Irish Lady* s'élève sur la côte, distribué d'étage en étage, le petit village de Sennen, habité uniquement par des pêcheurs, *Sennen fishing village*. Il consiste en un groupe de maisons grossièrement taillées dans le granit; c'est à peine si les pierres de ces huttes se trouvent jointes avec du ciment. Si pauvre qu'elle soit, la maison est pour le pêcheur ce qu'est le nid pour l'oiseau de mer. Construite au flanc d'un rocher ou dans le creux d'une anse abritée des vents, elle représente pour lui le repos après la tempête. Aussi tenais-je à m'introduire dans une des habitations recouvertes de chaume et percées d'étroites lucarnes qui forment ici le type de l'architecture domestique. Un écriteau annonçant un petit commerce de détail me fournit l'occasion d'entrer sans paraître indiscret. Je fus agréablement surpris : l'intérieur de la maison valait beaucoup mieux que l'extérieur. Une cheminée avec un banc et dans laquelle brûlait du charbon de terre, un plafond peint en bleu le long duquel le poisson séchait sur une sorte de claie, un pavé sablé, un dressoir chargé de porcelaines peintes et de cristaux, — tout respirait dans ce cottage le bien-être et la propreté. Une humble boutique d'épiceries était reléguée dans la chambre de derrière. Ce village de pêcheurs appartient tout entier, avec les maisons, les barques, les filets, à un seul propriétaire, — un homme sans enfans, — ajoutait la femme qui me donnait ces détails en regardant fièrement sa petite famille. C'est à peine si les habitans de Sennen possèdent quelques minces bateaux et s'ils peuvent se livrer pour leur compte à la pêche à la ligne. Des enfans de dix ans préparent eux-mêmes les hameçons, et, au moyen d'une frêle barque chevauchant sur la tempête, attrapent d'assez gros poissons qu'ils rapportent tout glorieux à leur mère. En vain les parens rêvent quelquefois pour ces enfans une autre profession que celle de pêcheur : la mer les attire, me disait-on, comme la rivière attire les jeunes canards. Quelques-uns d'entre eux reçoivent pourtant une certaine éducation. Comme je me promenais sur les flancs escarpés du village, la mer prit tout à coup un aspect inquiétant. Le soleil disparut du ciel. Un brouillard noir et épais s'abaissa comme un voile à la surface de la mer et effaça entièrement deux rochers qui, sous le nom de *Brisons* ou de *Sisters* (sœurs), forment un des traits saillans de l'horizon. C'était le signe précurseur d'une averse. Je me réfugiai sous le porche

d'une vieille maison en granit où se tenait l'école. Invité à entrer, je trouvai une chambre aux murs nus et délabrés avec des garçons et des filles assis des deux côtés sur des bancs. L'institutrice se plaint amèrement du local, trop chaud l'été, trop froid l'hiver, en tout temps inhabitable. La pauvreté de cette école se trouve bien en harmonie avec l'air triste et sévère du village. Quelques-uns des enfans lisent et écrivent passablement : ils feraient plus de progrès, s'ils suivaient plus assidûment les classes; mais, dès que vient la récolte des pommes de terre ou la saison de la pêche, ils s'envolent les uns dans les champs, les autres sur la mer, alors toute palpitante de voiles. Les garçons deviennent en peu de temps d'habiles marins, et il faut qu'il en soit ainsi, car ces côtes sont hérissées d'écueils et visitées par de terribles rafales. Quand le vent souffle au *Land's End*, il souffle bien, et « un homme, disent les habitans de Sennen, aurait alors besoin de deux autres hommes pour lui tenir les cheveux sur la tête. »

De tels ouragans donnent nécessairement lieu à bien des catastrophes. On entend à Sennen des récits navrans. Il y a quelques années, un vaisseau fut entraîné par la houle dans une caverne creusée au flanc d'un rocher; tout l'équipage périt à l'exception de quatre hommes. Parmi les morts, on retrouva deux matelots dans les bras l'un de l'autre : c'étaient deux amis qui avaient passé ensemble par mille dangers; ils avaient été prisonniers de guerre en France sous le premier empire et ensemble aussi ils avaient cherché à se sauver du naufrage. On les coucha sous le gazon au pied de la falaise, sans les désunir, dans la position même où ils avaient été trouvés. Le 12 juin 1851, un autre navire heurta contre les *Brisons*, et les passagers cherchèrent un refuge sur les deux rocs isolés au milieu des flots. La mer était si furieuse que nul ne pouvait s'approcher d'eux, et qu'ils furent emportés l'un après l'autre par les vagues, à l'exception du capitaine Sanderson et de sa femme, qui restèrent pendant deux jours en vue d'une population frémissante et incapable de leur porter secours. Enfin les braves pêcheurs, au grand péril de leur vie, atteignirent d'assez près les rochers avec leurs barques pour jeter une corde aux deux naufragés. Ici commença entre le capitaine et sa femme un combat sublime, chacun des deux refusant de se sauver avant l'autre. Le dévouement de la femme l'emporta : elle obligea Sanderson à ceindre la corde, et il fut aussitôt tiré à travers les flots par les pêcheurs, qui le recueillirent sain et sauf. C'était maintenant le tour de la femme; mais soit qu'elle eût mal lié la corde autour de sa taille, soit par toute autre cause, elle fut noyée avant d'avoir pu atteindre le bateau de sauvetage. Sa tombe est maintenant dans le cimetière avec une inscrip-

tion constatant qu'elle avait trente-quatre ans et qu'elle venait de Newcastle on Tyne. Les tempêtes, on le devine, n'épargnent point les pêcheurs eux-mêmes sur ces côtes illustrées par tant de désastres. Le maître d'un petit *public house* à l'enseigne du vaisseau, *ship*, aujourd'hui un vieillard, mais autrefois un hardi pêcheur, a vu son père et son frère, ainsi que le père et le frère de sa femme, périr tous ensemble et du même coup de vent sur le même bateau. On ne s'étonne point après cela de trouver sur le visage des habitans de Sennen une sorte de gravité mélancolique. Les femmes surtout ont un air de tristesse et de sévérité glaciale, des traits durs comme le roc et le front ridé avant l'âge. C'est pourtant un spectacle curieux et animé que celui d'une flotte de soixante bateaux s'éloignant vers le soir du rivage de Sennen avec leurs voiles brunes et tannées pour aller se livrer à la pêche de nuit.

Il ne faudrait point confondre ce village de pêcheurs, souvent beaucoup trop négligé par les touristes, avec un autre qui porte le même nom et se trouve plus loin de la côte, sur la hauteur. Il y a entre les deux une grande différence qui s'accuse aussi bien dans la forme des maisons que dans le caractère des habitans. Le Sennen situé dans les terres est le rendez-vous des voyageurs et des étrangers. Là s'élève une vieille auberge appelée, à cause de sa position excentrique, *la première et la dernière auberge de l'Angleterre*. Là aussi, près d'une humble échoppe où un forgeron de village bat joyeusement le fer, gît un énorme bloc de granit en forme de table sur lequel la tradition veut que trois rois aient un jour dîné ensemble. L'un était le roi des mers, et il fit servir un poisson pêché dans son empire; l'autre régnait sur un pays de forêts, et il fournit un sanglier; le troisième avait des états qui s'étendaient sous le soleil, et il procura les fruits et le vin. Depuis longtemps, une jalousie existait entre ces souverains, et ils avaient souvent discuté pour savoir quel était le plus grand des trois. Au premier service, les convives déclarèrent que c'était celui qui régnait sur la mer, car le poisson était délicat; au second service, le roi des forêts eut l'avantage, car le sanglier était d'une viande fine et succulente; mais au dessert, ce fut le roi des vignes qui réunit tous les hommages, car ses vins étaient exquis. Comme la bonne chère et le bon vin disposent les rivaux eux-mêmes à la générosité, les trois rois se mirent d'accord à la fin du repas en convenant qu'au lieu de disputer sur le mérite d'une contrée au détriment d'une autre, le mieux était de les unir toutes par l'échange des produits.

III.

La masse de granit qui forme la pointe du *Land's End* s'étend d'un côté vers le cap de Cornouaille, aux abords duquel elle disparaît sous des roches plus ou moins ardoisières, et de l'autre elle s'avance en tournant vers *Mount's Bay,* après avoir soulevé en face de la mer des promontoires audacieux, creusé des abîmes en forme d'entonnoir et laissé sur son chemin des grottes percées d'étroites fenêtres en ogive qui laissent entrevoir le ciel et la surface houleuse de l'Océan. La Baie du Mont, *Mount's Bay* (ainsi nommée à cause du Mont-Saint-Michel, qui en est voisin), s'ouvre en face de la ville de Penzance. Cette masse d'eau est entourée de rivages qui présentent au géologue un intérêt particulier. Une ancienne langue de terre, composée surtout de sables granitiques et appelée le *Western Green,* ne forme plus maintenant au bord de la baie qu'une grève insignifiante et stérile. Il y avait pourtant là, sous le règne de Charles II, trente-six acres de pâturages qui, dans le cours de deux ou trois siècles, ont été successivement balayés par les vagues. La tradition affirme aussi que le Mont-Saint-Michel, aujourd'hui un rocher isolé au milieu des flots, était jadis situé dans un bois qui s'étendait à plusieurs milles de la mer (1). Entre ce mont et le village de Newlyn, qui s'élève de l'autre côté de la baie, on trouve sous le sable une noire couche de terre végétale pleine de noisettes, de branches, de feuilles, de troncs et de racines appartenant à des arbres qui poussent encore sur le sol de l'Angleterre. De tels faits proclament qu'il y a eu un changement dans le niveau relatif de la terre et de la mer, et que ce changement ne remonte pas au-delà d'une époque où les plantes étaient ce qu'elles sont aujourd'hui en Cornouaille. D'autres particularités semblent même indiquer très clairement qu'une telle révolution a eu lieu depuis que la contrée était habitée par l'homme (2).

Newlyn et Mousehole, les deux villages de pêcheurs, s'élèvent sur

(1) Le nom celtique confirme pleinement cette tradition; il signifie le *rocher de la forêt.*

(2) J'ai vu dans le musée de Penzance, appartenant à la Société géologique de la Cornouaille, un crâne humain trouvé à Sennen, près du *Land's End,* dans ce qu'on croit être une forêt sous-marine. Ce crâne est d'une forme extrêmement curieuse et paraît bien appartenir au type le plus sauvage. Toute cette côte porte les traces d'anciens ravages qui ont été attribués à une inondation déterminée par l'abaissement des terres. Quant à l'époque de la catastrophe, il est très difficile de la fixer. L'auteur ou les auteurs de la *Chronique saxonne* parlent bien d'une irruption de la mer qui aurait eu lieu en 1099; mais cet événement ou cette suite d'événemens doit remonter à une date beaucoup plus ancienne.

la rive droite de la baie. On y va de Penzance par une route ou mieux par une promenade délicieuse en forme de terrasse, adossée d'un côté à la base rocheuse des collines et ouverte de l'autre sur les eaux bleues légèrement dorées çà et là par les sables ou par certaines influences de l'atmosphère. Newlyn s'annonce par un vieux pont de pierre jeté sur une petite rivière où barbotent des canards. L'entrée du village a été plus d'une fois inondée par les eaux de la baie durant les gros temps. Assis dans une crique, il décrit la forme d'une demi-lune ou d'un arc tendu, tandis que le groupe des maisons se trouve dominé sur les derrières par de hautes collines aux sentiers ombreux, aux pentes raides et abruptes. La vue dont on jouit du haut des quais est admirable; d'un côté se dessine sur la baie la ville de Penzance avec son groupe de mâts, ses maisons et son église de granit, qui semblent flotter à la surface des vagues; en face se dresse, du côté de Marazion, le Mont-Saint-Michel, couronné de son vieux château enraciné dans le roc; plus loin, du côté de la mer, s'avance une des cornes de la baie formée par le cap Lizard. Dans le port, une petite flotte de pêche, composée d'environ cent-vingt *smacks* et de beaucoup d'autres minces bateaux, semble dormir sur les flots abrités des vents. Mousehole, qui succède à Newlyn sur le même rivage, en est éloigné d'à peu près deux milles. La route, qui continue de côtoyer et de dominer la baie, s'ouvre entre deux haies de broussailles et de mûriers sauvages. Ce dernier village, Mousehole, se courbe en amphithéâtre dans une vallée creusée et échancrée par les eaux amères, mais qui se relève aussitôt en un cercle de hauteurs verdoyantes, déchirées de temps en temps par des rochers. En face du quai s'élève dans la baie un îlot connu sous le nom de *Saint-Clement Island*, dont la base présente une surface de pierre lisse à moitié ensevelie sous les flots, tandis que le sommet, visité par des nuées de mouettes, se montre couvert d'une herbe drue et fine. Ce brise-lames naturel protége du côté de la mer l'embouchure du port. Non contens de cette médiocre défense, les pêcheurs ont construit pour eux-mêmes, dans ces derniers temps, une grande et forte jetée qui leur a coûté 1,400 livres sterling. Là reposent pendant le jour des bateaux à l'ancre, le mât debout et les voiles repliées. Mousehole était autrefois la métropole de la baie, et il lui reste quelques traces de son ancienne grandeur. Aujourd'hui toutefois c'est, ainsi que Newlyn, un village dont les habitans vont chercher le pain de chaque jour sur la mer. Dans l'après-midi, ils ne sont guère occupés qu'à faire sécher leurs filets; un pêcheur encapuchonné d'un de ces vastes et lourds réseaux marche lentement, suivi d'un autre, qui déploie et étend de brassée en brassée toute la longueur du tissu sur les rampes du quai. Les femmes aux

bras nus, un chapeau coquettement posé sur le devant de la tête, une robe d'indienne claire serrée autour de la taille, vont laver leur linge ou chercher de l'eau dans des cruches à un limpide ruisseau qui descend derrière le village par un escalier de roches. Des cottages, les uns tournés du côté de la baie, les autres groupés sur la hauteur comme un troupeau de chèvres, sont entourés de perrons formés avec des pierres brutes et tapissés de vignes dont les grappes promettent de mûrir; ils ont généralement un air de propreté joyeuse. Le nom de *Mousehole* (trou de souris) a été le sujet de bien des commentaires (1). Près du village s'ouvre dans les falaises une caverne dont l'entrée en forme d'arche est assez élevée, mais dont la voûte s'abaisse bientôt et se resserre en un étroit passage, conduisant à une galerie creusée autrefois par des mineurs. Est-ce cette caverne qui a donné son nom au village? Quoi qu'il en soit, Newlyn et Mousehole appartiennent à *Mount's-Bay*, un des principaux théâtres de la pêche du pilchard.

Qu'est-ce maintenant que le pilchard? Ce poisson (*clupea pilchardus*) appartient bien à la famille des harengs; mais il s'en détache par quelques caractères extérieurs : il a la tête plus courte, le corps plus trapu, la nageoire dorsale placée plus en avant, vers le centre de gravité; mais il est surtout recouvert de plus longues écailles que le hareng ordinaire. On l'a surnommé, à cause de ses mœurs errantes, le vagabond ou le *gipsy* des mers. L'époque de son arrivée et celle de son départ varient souvent avec les années. D'où vient-il? où va-t-il? L'opinion la plus générale est que ces poissons passent la plus grande partie de l'année sur les rivages de quelque région du nord. Un naturaliste de la Cornouaille, M. Couch, qui a beaucoup étudié cette question, croit au contraire que les pilchards se retirent durant l'hiver dans les eaux profondes, à l'ouest des îles Scilly. Vers le milieu du printemps, ils éprouvent le besoin de voyager et de changer d'horizon. Ils s'élèvent alors du fond des abîmes de l'Océan, et l'instinct de l'association les rassemble en petites bandes. A mesure que la saison avance, ces bandes se réunissent à des troupes plus nombreuses, et vers la fin de juillet ou le commencement d'août les pilchards forment une grande armée, qui, sous la conduite d'un chef, commence ce mouvement extraordinaire de migration, donnant lieu chaque année à la plus belle pêche de la Cornouaille. Poursuivis par des oiseaux de proie, qui décrivent dans le ciel des cercles menaçans, et par de gros poissons voraces, ils s'avancent en colonnes serrées. Cette multitude flot-

(1) Cet endroit s'appelait autrefois Porthenis ou Port-Enys. *Enys*, dans le langage primitif de la Cornouaille, veut dire une île. C'était sans doute une allusion à l'îlot de Saint-Clément, qui se dresse, on l'a vu, à quelque distance du port.

tante vient d'abord toucher terre à l'est du cap de Cornouaille, où un détachement tourne vers le nord, du côté de Saint-Ives, tandis que le corps d'armée passe entre les îles Scilly et le *Land's End*, et pénètre dans le canal, suivant les ondulations de la côte aussi loin que Bigbury-Bay et Start-Point. Leur ordre de marche se trouve plus d'une fois modifié par les courans ou par l'état de l'atmosphère : tout à coup ils paraissent s'évanouir; mais bientôt ils reviennent et s'approchent de la côte avec des forces imposantes, — des myriades d'êtres vivans poussées par des myriades. Tel est le nombre prodigieux de ces poissons que la mer en change de couleur; l'eau bout et saute, disent les pêcheurs, comme si elle chauffait au feu dans un chaudron. Le passage de ces bataillons sous-marins communique à la surface des vagues, surtout pendant la nuit, une clarté phosphorescente que les uns comparent à une montagne d'argent, les autres à une lumière liquide, de même que si la lune s'était fondue et dissoute dans la masse des eaux. Des navires à voile ont été arrêtés ou contrariés dans leur marche par ces bancs de pilchards s'étendant sur une surface carrée de sept ou huit milles, et s'enfonçant à une profondeur de deux milles dans la mer troublée. On dit alors que les *eaux vivent*, tant elles palpitent sous cette masse compacte de créatures animées qui la traversent, toutes chargées d'écailles et d'étincelles.

Au moment où je me trouvais à Newlyn, c'est-à-dire vers le commencement de septembre, la pêche était en pleine vigueur. Cette pêche du pilchard avait été mauvaise à *Mount's-Bay* depuis sept années; mais elle s'annonçait en 1863 sous des auspices beaucoup plus favorables, et depuis une semaine on avait pris beaucoup de poissons. Les femmes des pêcheurs me faisaient remarquer la surface de la baie zébrée de bandes rougeâtres et mouvantes qui indiquent, selon elles, la présence des bancs de pilchards. Cette pêche exige trois sortes d'approvisionnemens : les bateaux et les filets, qui constituent l'équipement de mer, et le cellier à poisson (*fish cellar*), qui se trouve toujours sur le rivage. Il y a dans *Mount's-Bay* environ deux cent cinquante *smacks* de douze à vingt-deux tonneaux. Chacune de ces barques coûte, avec tous les accessoires, près de 450 livres sterling. L'équipage se compose de quatre ou cinq hommes et d'un mousse. La forme de ces bâtimens, peints en noir, sveltes et bons voiliers, n'a d'ailleurs rien de remarquable.

Les filets présentent deux variétés bien tranchées, correspondant à deux systèmes de pêche tout différens, le *drift net* et la *seine*. On se sert plus volontiers du premier dans les temps agités, et du second dans les temps calmes : cela dépend de la saison, de la profondeur des eaux et de l'éloignement des côtes. Comme le *drift* ca-

ractérise d'ailleurs bien la pêche de *Mount's-Bay*, c'est de lui qu'il faut nous occuper d'abord. Répond-t-il bien pourtant à l'idée qu'on se fait ordinairement d'un filet? Non, surtout si on le compare au *trawl*, ce filet du Devon, enveloppant le poisson dans ses cavités perfides comme dans un abîme tissé par la main de l'homme. Le *drift* est un long réseau, ayant à un bout une série de carrés de liége, et à l'autre extrémité des morceaux de fer ou de plomb. Les carrés de liége flottent à la surface, tandis que le bas du filet s'enfonce sur toute la ligne et le maintient dans une position verticale. Il forme, étendu de la sorte, un véritable mur, ayant une longueur de trois quarts de mille, quelquefois même d'un mille et demi, et oppose un obstacle à la marche des pilchards. Ce filet ne prend point le poisson, c'est au contraire le poisson qui s'y prend. Telle est en effet la dimension des mailles que le pilchard peut aisément y introduire sa tête, mais qu'il ne peut plus ensuite la retirer, retenu qu'il est par les branchies comme par les barbes d'une flèche. Son ventre étant d'ailleurs trop gros et l'ouverture de la maille trop étroite, il reste suspendu et accroché à une muraille flottante. Il faut qu'il fasse nuit et que le filet soit invisible ou se confonde avec les flots comme un brouillard, pour que le poisson puisse être pris d'après une telle méthode. Les beaux clairs de lune et les phénomènes lumineux de la mer, par la même raison, ne sont point favorables à cette pêche. Lorsque les eaux sont phosphorescentes, le filet brille à une grande profondeur comme une dentelle de feu. Dans ce cas, le pilchard s'alarme, soupçonne un piége, tourne à droite ou à gauche, et ne continue sa route que quand il a laissé derrière lui cette clarté de mauvais augure. C'est donc à la tombée des nuits sombres que de tels filets sont tendus dans la mer, où on les laisse dériver avec le courant.

Il est peu de spectacles plus intéressans que celui d'une petite flotte de pêche bien alerte, toute pimpante sous ses agrès, ses larges voiles brunes et carrées gonflées par un bon vent, s'éloignant au coucher du soleil sur les eaux frémissantes de la baie. Au commencement de l'été, les pilchards se tiennent à une assez grande distance du rivage, et il faut alors les poursuivre en mer. A mesure que la saison avance, ils s'aventurent au contraire plus près des côtes. Un proverbe de la Cornouaille dit que, quand le blé se couche sur les sillons, le poisson frétille sur le roc. Les bateaux pêcheurs ne s'éloignent guère alors à plus d'un mille du rivage; beaucoup d'entre eux restent même dans la baie, dont les eaux pullulent en quelque sorte de matière vivante. Le soir où je surveillais les apprêts de cette pêche, la mer était calme et comme absorbée dans sa magnificence sous les derniers rayons du soleil roulé à l'horizon dans un

nuage d'où s'échappaient des flots de lumière livide. On tend les filets avec méthode de manière à intercepter sur toute la ligne la migration des bancs de pilchards appelés ici *schools* (1). Cette tâche terminée, quand la nuit descend avec toutes ses ombres, les pêcheurs allument du feu et font alors leur thé. La position des barques à la surface des vagues se trouve désormais indiquée par la lueur rougeâtre qui s'échappe de leurs petits fourneaux. Ces clartés qui s'élèvent et retombent avec le mouvement de la mer sont d'un effet saisissant; on aime à retrouver la main de l'homme et ses mœurs domestiques dans les ténèbres qui couvrent la face mobile des eaux. Pendant que la pêche se pratique ainsi au milieu du vent et du ciel noir, les voiles sont ou repliées ou tout à fait abaissées, et les barques se trouvent par conséquent incapables de changer de place à volonté. Qu'arriverait-il si un vaisseau venait alors à passer dans les eaux circonvenues par les lignes frêles et prolongées du *drift?* La quille du bâtiment emporterait à coup sûr la pêche et les filets. Pour prévenir ce danger, on a recours en pareil cas à un signal. Quand un bateau à vapeur ou tout autre navire s'avance dans la direction des filets, on l'avertit de s'éloigner en allumant une touffe de paille. Vers minuit, on lève les piéges tendus aux poissons; on détache ces derniers des mailles du *drift*, où ils se sont accrochés par les branchies, et, après les avoir recueillis dans un bateau consacré à cet usage, on replonge les filets dans la mer. Les pilchards ne voyagent point seuls; ils attirent à leur suite une bande de brigands, tels que les morues, les merluches et de gros poissons voraces appelés ici *pollacks*. Tous ces maraudeurs attaquent volontiers leurs ennemis déjà pris au piége, et bien des fois, en relevant les filets, on a trouvé beaucoup de pilchards à moitié dévorés. Si l'occasion est belle pour les rôdeurs des mers, elle a été aussi mise à profit par les pêcheurs. Ces derniers jettent quelquefois la ligne pendant la nuit autour des filets tendus, et, après avoir amorcé l'hameçon avec un délicat morceau de pilchard, prennent du même coup le tyran et la victime. Il faut d'ailleurs du courage pour tirer hors de l'eau quelques-uns de ces monstres, par exemple le *conger* (anguille de mer), qui lutte comme un boa et pousse, assure-t-on, une sorte d'aboiement sourd. Un des pêcheurs de la côte fut saisi à la gorge, il y a quelques années, par un de ces rudes athlètes et ne se délivra qu'en lui ouvrant le cou avec son couteau. La pêche du *drift*, la *drift fishery*, est quelquefois très productive; on a vu jusqu'à 50,000 pilchards pris en une nuit par un seul *driving boat*. Le matin, les pêcheurs retournent à terre, et s'il est curieux de guetter les barques s'éloi-

(1) Corruption du mot anglais *shoals*, bancs de poissons.

gnant vers le soir du rivage, en aime encore plus à les voir revenir au soleil levant toutes chargées de butin.

Les villages de Newlyn et de Mousehole, si paisibles aux autres heures du jour, se trouvent alors convertis en un marché où règnent le mouvement, le tumulte et l'ardeur commerciale. Une longue file de charrettes s'étend sur la grève : ces voitures, montées sur deux roues et auxquelles sont attachées d'énormes corbeilles vides, connues ici sous le nom de *maunds*, appartiennent aux *jowsters* ou *hawkers*, marchands de poisson. Ces derniers, le fouet à la main, juchés sur les débris de roche ou debout sur les pierres saillantes de la jetée, examinent d'un œil perçant le contenu des barques et hurlent de toute la force de leurs poumons, criant le prix qu'ils veulent donner du poisson, lequel subit sur le marché, comme toutes les autres marchandises, la loi de l'offre et de la demande. Les pêcheurs, chaussés de leurs grosses bottes de mer et recouverts de leurs vestes ou de leurs manteaux imperméables (*oil skins*, peaux huileuses), s'agitent de leur côté, gravement occupés à ranger les filets et à former les tas de poissons qui miroitent au soleil. Des femmes au dos courbé, chargées d'une hotte appelée *cowel*, sans doute parce qu'on a cru y reconnaître quelque ressemblance de forme avec le capuchon d'un moine (*cowl*), portent, des bateaux sur le rivage, des charges énormes de marchandise. Tout ce monde se croise, se pousse, se coudoie avec un grand bruit de paroles, une sorte d'intonation de voix *chantante* qui est particulière à la Cornouaille. Cependant le dernier bateau pêcheur est arrivé; la dernière charrette s'éloigne avec le *hawker*, qui s'en va content en apparence de son marché. Le village retombe alors dans son sommeil habituel, bercé qu'il est par le murmure doux et monotone de la baie. Les poissonnières (*fisherwomen*), allant à pied et étant chargées d'un lourd fardeau, se rencontrent naturellement plus tard que les autres sur la route de Newlyn à Penzance. Elles portaient autrefois un costume caractéristique, un grand chapeau de bergère en feutre noir, une camisole d'indienne peinte de joyeuses couleurs, un gros jupon de bure, un tablier et des souliers à boucle. Ce costume a disparu, il y a une dizaine d'années, avec la *reine des poissonnières*. Tel est le nom qu'on donnait à une vieille femme très alerte encore, quoique octogénaire, et célèbre pour son attachement aux anciens usages. A l'époque de la première exposition universelle (1851), elle voulut aller à Londres, car elle avait juré de ne point mourir avant d'avoir vu la reine d'Angleterre. Un beau jour donc, elle partit à pied, sa hotte sur le dos, — une poissonnière de Newlyn ne voyage point sans cela, — et, après avoir fait trois cent soixante milles, elle arriva enfin dans la grande cité. Son costume, ses manières originales,

son air honnête et délibéré, tout excita l'attention; elle fut présentée au lord-maire de Londres. Un artiste demanda la permission de faire son portrait : la femme de pêcheur refusa d'abord; mais, l'artiste ayant ajouté qu'il était lui-même un enfant de la Cornouaille, « je n'ai rien à refuser, dit-elle d'un ton vif et enjoué, aux amis de ce beau pays-là! » Après la mort de la reine des poissonnières, l'ancien costume fut tout à fait abandonné; mais les femmes de Newlyn présentent encore aujourd'hui un type peu commun de vigueur, de courage et d'activité.

Une partie de la *récolte* du pilchard est vendue comme poisson frais dans la Cornouaille. Sa chair est huileuse et d'un haut goût; mêlée à des pommes de terre et assaisonnée d'un peu de sel et de vinaigre, elle relève la nourriture habituelle des campagnes. Le pilchard se voit très rarement sur les marchés de Londres. Somme toute, ce poisson de l'Océan est beaucoup moins connu en Angleterre que l'anchois; il est vrai qu'en revanche l'anchois est moins connu sur les bords de la Méditerranée que le pilchard. Les deux mers échangent leurs produits. Étant surtout une marchandise d'exportation, le pilchard doit tout naturellement subir un travail préparatoire avant de quitter les côtes de la Grande-Bretagne. Le curage, *curing*, est généralement confié à la main des femmes. C'est une tâche importante et qui se poursuit quelquefois jour et nuit. Le poisson débarqué sur le rivage est aussitôt transporté sur des brouettes appelées *gurries* ou dans des corbeilles vers le *fish-cellar*. Ce cellier, ordinairement de plain-pied avec la rue, est une construction grossière en forme de hangar et abritée par un toit de poutres massives appuyées sur des murs de pierres mal jointes ou sur de rudes piliers de granit. L'aire, sorte de mosaïque formée avec les cailloux de la mer incrustés en autant d'ovales noirs et luisans, a été balayée avec grand soin et recouverte d'une couche de gros sel qui s'étend à cinq ou six pieds du mur d'appui. Sur ce lit de sel, on couche plusieurs rangées de pilchards, la queue tournée du côté de la muraille, et se suivant les unes les autres à fleur de terre avec un ordre si admirable que le sol est, comme on dit, pavé de poissons. C'est le fondement de l'édifice, qui varie beaucoup selon le goût de l'architecte ou selon la disposition des lieux. Le plus souvent les pilchards ainsi empilés s'élèvent en une muraille longue et massive; d'autres fois ils s'arrondissent en demi-cercles ou en colonnes présentant toujours leur tête à la surface extérieure des diverses constructions. Ils restent ainsi en tas, *in bulk*, durant quatre ou cinq semaines, recouverts de couche en couche par un lit de sel et soumis à une forte pression. Le pavé du cellier s'incline en pente douce à partir du mur vers le centre; cette disposition est essen-

tielle : l'eau et l'huile qui s'échappent chaque jour du tas de poissons se jettent ainsi dans une rigole et sont conduites à l'orifice d'une fosse, *pit*, où elles s'engloutissent (1). Quand on juge le procédé de la salaison, *salting*, suffisamment avancé, on retire le pilchard de la masse construite avec tant d'art, et, après l'avoir lavé et nettoyé, on le range dans des barils appelés *hogsheads*. Chacun de ces barils doit contenir deux mille quatre cents poissons. Pour réduire le volume de ces poissons et pour extraire l'huile, on presse encore durant une semaine les pilchards ainsi empaquetés dans les tonneaux. Cette dernière opération a lieu au moyen d'un couvercle sur lequel pèse une longue poutre équilibrée aux deux extrémités par deux grosses boules de granit, représentant chacune un poids d'environ quatre cents livres. Ceci fait, le pilchard est prêt pour le marché. Très peu de ce poisson salé se consomme en Angleterre; il est expédié à Naples, où il fait les délices des lazzaroni, et sur d'autres ports de la Méditerranée. Il est à remarquer que ce sont surtout les nations protestantes du nord qui fournissent aux nations catholiques du midi le moyen d'observer l'abstinence du carême, en leur envoyant le produit de leur pêche. Le rebut du pilchard, qui n'a pu entrer consciencieusement dans les barils, est vendu pour fumer certaines terres de la Cornouaille : c'est un engrais très recherché. Le sel destiné à conserver ce poisson vient généralement de Liverpool. Il arrive à Newlyn et à Mousehole dans de petites charrettes peintes en rouge, tirées par un vieux cheval et construites d'une manière toute primitive. Les femmes le déchargent dans leur *cagoule* d'osier, et durant toute la saison du pilchard on ne voit que sel et poisson dans le village.

Autrefois, c'est-à-dire il y a soixante ou quatre-vingts ans, le pilchard restait jusqu'à Noël sur les côtes de la Cornouaille; mais ce poisson est capricieux : aujourd'hui la pêche commence vers le mois de juillet et se termine avant la fin de novembre. Tant sur terre que sur mer, cette pêche donne de l'ouvrage dans *Mount's-Bay* à cinq ou six mille personnes, hommes, femmes et enfans. Les bénéfices sont quelquefois assez considérables. Le mode de rétribution varie beaucoup, selon les arrangemens et les conventions particulières; mais le plus souvent il est fondé sur l'association du capital et du travail. Parmi les associés, les uns fournissent le bateau, d'autres contribuent à l'achat des filets, d'autres enfin n'apportent que leurs bras. L'argent du poisson vendu sur le marché est divisé entre tous les intéressés, selon la valeur qu'on assigne à la part de

(1) Cette huile grossière est ensuite employée dans les fabriques, où elle sert à graisser les machines; clarifiée et purifiée, elle est même quelquefois vendue à Bristol comme de l'huile de lin. Ce dernier fait m'a été assuré par un pêcheur de Newlyn.

chacun soit dans le matériel de pêche, soit dans la pêche elle-même. Les hommes de l'équipage ne sont donc point des salariés; ils dépendent pour leur gain de la fortune des filets. Aussi remarque-t-on parmi les pêcheurs de la baie un air d'aisance et de fierté qui contraste singulièrement avec la tristesse et l'humiliation des pêcheurs du *Land's End*. Les uns et les autres vivent presque entièrement de la mer; mais les premiers l'exploitent en maîtres, et les seconds en ouvriers.

A Newlyn, un vieux pêcheur à figure digne et respectable m'offrit cordialement de me montrer son logis et les dépendances. Il possédait deux celliers, l'un pour serrer les instrumens de pêche, et l'autre pour saler le pilchard. Sa maison était petite, mais extrêmement propre et commode. Le salon, dans lequel pouvaient tenir à peine quatre personnes, et qui ressemblait sous ce rapport à une cabine de vaisseau, était meublé avec une sorte de luxe : une vieille horloge faisait son joyeux *tic tac* dans une cage d'acajou; une grosse bible splendidement reliée et dorée sur tranche luisait sur une table recouverte d'un tapis à fleurs; une petite armoire vitrée étalait de riches porcelaines de Chine, et dans un cadre accroché au mur figurait le tableau généalogique de la famille (1). Cette dernière circonstance indique assez un trait important du caractère des pêcheurs : ils tiennent beaucoup à la naissance.

Les enfans de la baie se distinguent encore par un grand esprit d'entreprise et par un caractère d'indépendance. Il y a quelques années, sept jeunes pêcheurs de Newlyn eurent l'idée d'aller chercher fortune en Australie. Comment traverser sans argent trois mille milles de mer? La difficulté fut bientôt résolue : ils possédaient entre eux une petite barque de pêche d'environ douze tonneaux qu'ils se mirent à ponter et à gréer pour ce long voyage. Ceci fait, ils arborèrent la voile et perdirent de vue les tranquilles maisons du hameau où plus d'un cœur s'alarmait de leur départ. En plein Océan, il leur fallut tracer eux-mêmes de tête leur carte marine. La moitié de l'équipage dormait sous le pont, tandis que l'autre moitié veillait, tenait le gouvernail et consultait les astres ou la boussole. A la suite d'incroyables efforts, ils arrivèrent en Australie. Je fus présenté à l'un de ces braves navigateurs sur le chemin de Newlyn, où il se promenait avec sa femme. Après être resté quatre années en Australie, il était revenu dans la Cornouaille, où il jouit maintenant d'une bonne position à bord d'un ancien vaisseau de guerre. Aller en Australie ou à la Nouvelle-Zélande est d'ailleurs une sorte de jeu

(1) Les noms de baptême et de famille, les alliances, tout était marqué avec autant de soin que sur l'arbre généalogique d'un lord tout chargé de blasons.

pour les personnes nées sur ces côtes. Il y a très peu de familles qui n'aient quelques-uns de leurs membres aux antipodes. Un voyage sur terre les ferait reculer, et vous trouvez beaucoup d'habitans de Newlyn ou du Lizard qui n'ont jamais été à Londres ni même dans l'intérieur du comté; mais la mer est ouverte devant eux, la mer qui a pour ainsi dire mugi autour de leur berceau, et ils se confient volontiers à cette ancienne connaissance. Les femmes obéissent aussi bien que les hommes à ces séductions de l'espace, aux rêves de fortune et de bonheur qui flottent parmi les nuages, derrière les montagnes d'eau. Il y a environ sept années, un pêcheur était parti pour l'Australie à bord d'un vaisseau d'émigrans, laissant dans un des villages de la baie une jeune fille à laquelle il était *engagé*. N'entendant plus parler de lui et se croyant oubliée, celle-ci amassa quelque argent pour la traversée et alla bravement le rejoindre. A son arrivée, elle apprit que le jeune homme avait bien vécu quelque temps à Victoria, mais qu'il venait de retourner en Angleterre. Le pêcheur avait en effet quitté l'Australie, il revenait avec des intentions de mariage : quel fut son désenchantement quand il découvrit que sa fiancée était encore aussi loin de lui! L'amour est plus fort que la mer et que les distances : le pêcheur travailla, et avec le fruit de son travail il acquit les moyens de refaire encore le voyage. Cette fois il retrouva sa fiancée, qui s'était mise au service dans une famille riche. Tous les deux tiennent maintenant aux environs de Penzance une petite auberge où je me suis arrêté quelques jours.

Les pêcheurs qui ont pu échapper aux accidens de mer atteignent généralement un grand âge. Les côtes de la Cornouaille offrent, surtout en ce qui regarde les femmes, des exemples très remarquables de longévité. Cette circonstance a été attribuée à la nourriture, qui consiste d'ordinaire en poisson, à une vie dure et active, mais aussi à la douceur du climat. A Mousehole vivait Dolly Pentreath (1), une poissonnière (*fisherwoman*) très célèbre en Cornouaille comme étant la dernière personne qui ait parlé le langage primitif du comté. Elle mourut en 1778, à l'âge de cent deux ans, et fut enterrée dans le cimetière de Saint-Paul, une jolie église qui couronne le sommet ardu d'une verte colline. En dehors du cimetière, et enclavée dans le mur d'enceinte, s'élève une pyramide érigée par le prince Louis-Lucien Bonaparte et par le révérend John Carrett, vicaire de Saint-Paul, en juin 1860. Sur cette pierre, consacrée à la mémoire de Dorothy Pentreath, il est dit que le dialecte de la Cornouaille (*cornish*) s'éteignit dans cette paroisse au XVIIIe siècle. Afin de montrer d'ail-

(1) *Dolly*, contraction de Dorothy, Dorothée.

leurs que ce dialecte n'est point tout à fait perdu pour les érudits, on a gravé sur le granit ce verset de l'Exode, écrit tour à tour en anglais et dans l'ancienne langue : « Honore ton père et ta mère, pour que tes jours puissent être longs sur la terre que le Seigneur ton Dieu t'a donnée. » Plus d'une objection s'est élevée contre ce monument, ou du moins contre le fait dont il garde le souvenir. Les langues, a-t-on dit, ne meurent point ainsi, et il n'est pas bien certain que la vieille Dolly Pentreath ait emporté avec elle le dernier signe de la nationalité bretonne. Quoi qu'il en soit, à l'entrée de ce même cimetière se trouve une pierre de granit brut, avec deux bancs de chaque côté, consacrant le souvenir d'un ancien usage. Sur cette pierre, on déposait le cercueil lors des enterremens, et les parens ou amis s'asseyaient à l'entour comme pour dire un dernier adieu au mort. C'était la halte suprême sur le chemin de l'éternité.

Si l'on tient à se faire une idée de l'élégance qui règne dans ces villages de pêcheurs, c'est surtout le dimanche qu'il faut voir Newlyn et Mousehole. Ce jour-là toutes les maisons ont fait leur toilette. Hommes, femmes, enfans, reluisent, pour ainsi dire, sous le linge blanc, la soie et les dentelles. La célébration du dimanche est une des grandes pratiques religieuses de la Cornouaille. Près de Liskeard, on vous montrera trois énormes cercles de pierre appelés les *hurlers* (lanceurs), et la tradition maintient que ce sont des hommes qui ont été métamorphosés de la sorte pour avoir *lancé* une espèce de balle le jour du sabbat chrétien. Non loin de Saint-Just est un autre cercle du même genre connu sous le nom de *Merry maidens* (les joyeuses filles), et ces filles ont été aussi changées en pierres pour avoir dansé ce jour-là. Les pêcheurs de *Mount's-Bay* se sont montrés longtemps insensibles, il faut le dire, à ces terribles menaces : ils fêtaient volontiers le dimanche au milieu des plaisirs; toutefois depuis quelques années un grand changement s'est introduit chez eux par l'influence des wesleyens ou méthodistes. John Wesley a été un réformateur dans la réforme. La trace de ses pas se retrouve partout en Cornouaille. J'ai vu tout près de Penzance, dans le village de Hea, une petite chapelle dans laquelle on conserve avec dévotion le roc sur lequel Wesley *prêcha l'Évangile du Christ* de 1743 à 1760 (1). A Gwennap s'étend à ciel ouvert un vaste amphithéâtre de forme ovale où il a également semé sa parole au vent, et où trente mille de ses disciples se réunissent encore aujourd'hui le lundi de la Pentecôte. A Newlyn et à Mousehole s'élèvent une chapelle wesleyenne et une école du dimanche suivie par deux ou trois cents enfans en-

(1) Ce roc est aujourd'hui surmonté d'une chaire.

tièrement sous la main des méthodistes. En France, où l'on supporte peu la discussion, on pourrait croire que de tels foyers d'opinions dissidentes alarment et désolent l'église anglicane, et pourtant j'affirme qu'il n'en est point ainsi : dans ce pays de liberté, le clergé officiel et les sectes se sont en quelque sorte partagé la vigne du Seigneur. Par son éducation, sa fortune, la forme de ses discours, le ministre anglican est quelquefois un peu loin des classes populaires; ces dernières aiment une parole plus simple, des guides sinon très éclairés, du moins participant à leurs besoins et à leurs travaux. Elles trouvent tout cela dans les chapelles. Le méthodisme est un cercle étroit de doctrines, mais nettement et vigoureusement tracé. Il se propose moins d'instruire que de graver dans le vif sur de rudes natures les traits essentiels de la morale. En Cornouaille, les prédicateurs méthodistes empruntent volontiers à la Bible ces images de *bouche ouverte de l'abîme*, d'*esprit flottant sur les grandes eaux*, qui conviennent si bien à une population de mineurs et de pêcheurs.

C'est la pêche au *drift*, on l'a vu, qui distingue principalement *Mount's-Bay*. Les habitans de Newlyn et de Mousehole se servent bien aussi de la *seine*, qui occupe environ mille personnes et commande un capital de 8 à 10,000 livres sterling; mais ce dernier système de filets règne surtout à Saint-Ives. C'est donc là qu'il faut le suivre pour assister dans des conditions plus favorables à un grand spectacle de pêche. En allant de Penzance à Saint-Ives par Hayle, on quitte bientôt les rochers pour les sables. Ces vagues de sables mouvans ont inondé des terres autrefois cultivées. Dans certains endroits, elles ont laissé des collines et des chaînes de dunes qui s'élèvent de plusieurs centaines de pieds au-dessus du niveau de la mer. En fouillant ces sables, on a trouvé les ruines d'anciens édifices. Une ferme dans le voisinage de Saint-Gwithian fut attaquée durant la nuit par ce déluge sec (*dry flood*), et la famille du fermier fut obligée de se sauver par les fenêtres. Dans l'hiver de 1808, la maison, après avoir été enterrée pendant un siècle, reparut d'elle-même à la lumière. J'ai vu près de Hayle la vieille église de Saint-Phillack : menacée et comme accablée par les masses jaunâtres qui l'entourent, et qu'on appelle ici *towans*, elle semble en grand danger d'être engloutie un jour, ainsi que d'autres qui ont disparu de la même manière, par exemple l'église perdue de Perranza-Buloe. On a pourtant trouvé depuis quelques années le moyen de fixer l'humeur vagabonde et capricieuse des sables en plantant l'*arundo arenaria*, une sorte d'herbe ou de jonc qui croît volontiers dans les dunes et au bord de la mer. Sur d'autres points, comme à New-Quay, ces mêmes sables se durcissent en pierre, grâce à un oxyde

de fer tenu en dissolution dans l'eau dont ils sont pénétrés. Ces pierres, qu'on voit se former en quelque sorte à vue d'œil, ont été jugées assez solides pour être employées à bâtir des maisons.

La ville de Saint-Ives se présente admirablement au fond d'une baie où elle s'arrondit en croissant, dominée tout à l'entour par des collines de sable bordées de falaises. On l'a comparée à un village grec. Ce qui est certain, c'est que le ciel bleu, la mer verte, les côtes aux pentes blanchâtres, les rochers noirs aux lignes vigoureuses composent avec la ville, assise dans un creux, un tableau ravissant. Sur les quais se dresse le vieux bâtiment d'une mine abandonnée; plus loin, l'église, protégée du côté de la mer par un mur solide et entourée d'un cimetière, présente bravement aux vagues ses anciens vitraux, plus d'une fois battus par la tempête. Saint-Ives ne gagne point malheureusement à être vu de près : autant sa position est belle, autant ses rues étroites et tortueuses à l'intérieur semblent faites pour attrister le regard et dissiper les illusions. C'est bien une ville de pêcheurs : presque toutes les maisons ont un escalier de pierre extérieur conduisant au premier étage, où loge la famille, tandis que le rez-de-chaussée est occupé par le cellier à poisson. Ce dernier répand dans la partie habitée du logis des exhalaisons qui sont loin d'être agréables, surtout durant la saison du pilchard; mais le pêcheur trouve à ces fruits de la mer un parfum qui en vaut bien un autre, la bonne odeur du gain et de la propriété. Les bâtimens destinés à recevoir et à préparer le pilchard atteignent à Saint-Ives des proportions considérables. Je pus m'en convaincre lorsque je visitai les celliers et les magasins de M. Bolitho. Ces celliers, recouverts d'une galerie soutenue par des colonnes de fer, s'ouvrent sur une cour carrée, et ressemblent à un cloître pour la grandeur aussi bien que pour la solidité de l'architecture. Là vous trouvez des montagnes de sel apporté d'Espagne, deux fosses (*pits*) du fond desquelles on tire, dans les bonnes années, jusqu'à quinze cents barils d'huile; puis, quand la saison est avancée, s'élèvent contre les murs des pyramides de poissons. Les magasins où l'on serre les filets et les autres appareils sont également tenus avec un soin scrupuleux et s'étendent sur une vaste échelle. C'est à la puissance du capital employé dans le matériel de pêche que les Anglais doivent en grande partie leur succès; c'est surtout par là qu'ils attirent à eux les richesses de la mer. Dans le port se dressent les mâts de soixante lougres (*luggers*), gros bâtimens qui chaque année, du mois de mars au mois de juin, donnent la chasse au maquereau. Ils vont ensuite chercher le hareng en Irlande, et reviennent à Saint-Ives en automne pour pêcher le pilchard. Il y a en outre deux cent quarante-neuf bateaux qui, à cause du filet dont ils se servent, ont reçu le nom de

seine-boats. La *seine* diffère du *drift-net* en ce que les mailles sont beaucoup plus petites; elle attaque d'ailleurs sa proie en de tout autres conditions. Le filet de *Mount's-Bay* est un mur; le filet de Saint-Ives est une tombe. La pêche du *drift* a lieu dans le silence des nuits sombres; la pêche de la *seine* se pratique en plein jour ou tout au moins par les beaux clairs de lune.

Quand j'arrivai dans la ville, toute la population était en émoi; on attendait le pilchard. Il vient généralement plus tard à Saint-Ives que sur les côtes de Newlyn et de Mousehole; il y a même des années où il ne vient pas du tout : qu'on juge alors de la consternation des habitans! Des hommes appelés *huers* ou *hewers* guettaient son arrivée, postés sur le sommet des collines qui dominent la baie en face de la ville. Ces hommes ont une justesse de coup d'œil extraordinaire; ils devinent les mouvemens d'un banc de pilchards à la couleur de la mer et d'après les oiseaux qui volent dans le ciel. Comme une telle surveillance demande toutes les forces de l'attention, ces vedettes se relèvent de trois heures en trois heures ou de six heures en six heures. Pendant que les *huers* se tiennent ainsi sur le qui-vive au haut de la falaise, trois barques, desservies par vingt-deux hommes et accompagnées de bateaux plus petits dans l'un desquels j'avais réussi à m'introduire, flottaient à la surface de la baie. Nous ne faisions d'ailleurs que suivre le mouvement de la vague sans presque changer de place. Les regards des pêcheurs, tournés vers l'endroit d'où devait partir le signal d'agir, étaient pleins d'impatience et d'anxiété. Nous attendîmes ainsi durant une demi-journée qui me sembla très longue; mes compagnons attendaient depuis plus d'une semaine. Enfin deux *huers* parurent sur les hauteurs avec des rameaux blancs à la main, *white bushes;* c'est le nom qu'on donne à des branches de broussailles revêtues d'étoupe ou de rubans de couleur blanche. C'était le signal : le cri de *heva, heva, heva,* retentit alors de vague en vague et de rocher en rocher sur presque toute l'étendue de la baie, répété par les marins, les curieux et les habitans de la ville, qui s'échappaient en toute hâte de leurs maisons pour suivre la scène du haut des terrasses. Toutes les barques s'élancèrent à la fois, courant les mêmes bordées et se précipitant vers l'endroit indiqué comme autant d'oiseaux de proie. Les eaux de la baie tressaillaient autour de nous, battues avec fureur par les rames et en quelque sorte excitées elles-mêmes par le mouvement et l'enthousiasme général. On reconnut pourtant que c'était une fausse alerte; le pilchard s'était bien montré à l'embouchure de la baie, mais il avait fait volte-face, et comme s'il eût senti les filets, il s'éloignait adroitement vers les rochers et les eaux profondes, laissant à la surface tremblante des vagues un

fourmillement lumineux. Le poursuivre dans ces conditions eût été folie, on y renonça. Nous allâmes donc reprendre humblement nos positions au fond de la baie et en vue des collines où se trouvait le poste d'observation.

Deux jours se passèrent ainsi: le troisième jour, même signal donné du haut des falaises par les rameaux blancs, même empressement et même tumulte sur les eaux de la baie. Cette fois le banc de pilchards s'était avancé assez loin dans les sables et dans les hauts-fonds pour qu'on pût l'attaquer avec toutes les chances de succès. Trois hommes *déchargèrent* alors les filets avec la rapidité foudroyante des armes à feu autour des poissons effrayés, dont quelques-uns cherchaient à tourner d'un autre côté, mais se trouvaient aussitôt repoussés par les bateaux vers la masse à moitié enveloppée déjà par la *seine*. Ces filets ont généralement cent soixante toises de longueur sur huit ou dix toises de profondeur : arrangés avec art, ils décrivent un cercle fatal et enferment toute une légion de pilchards ainsi que dans une fosse. Il faut maintenant fixer la prison mouvante au moyen de grapins de fer ou d'ancres marines; on appelle cela, dans le langage technique, amarrer la seine. La joie se répand aussitôt sur tous les visages; montés sur des barques légères, les pêcheurs cherchent à se faire une idée de l'étendue du butin et à compter à peu près le nombre de leurs prisonniers par les contours du cercle où ces derniers se débattent. Les poissons, à partir de ce moment, sont pris et bien pris; mais on ne les retire point de l'eau tout de suite. Il arrive quelquefois que quatre ou cinq millions de pilchards sont circonvenus par la seine; qui pourrait soulever à la fois toute cette masse? Quand le banc est considérable, les heures, les jours même se passent avant qu'on puisse les extraire tous, et la difficulté est alors de les tenir en vie dans leur tombeau, où ils se trouvent pressés les uns contre les autres. Des barques sillonnent la surface de la baie, et au moyen d'un filet beaucoup plus petit que la seine, appelé *tuck-net* (de *tuck*, relever), les hommes *écument* en quelque sorte le banc de poissons et les jettent par panerées dans les bateaux, qui, une fois pleins, regagnent aussitôt le rivage. Une telle opération a reçu de ce second filet le nom de *tucking*. Les poissons ainsi repêchés sont reçus au fur et à mesure sur les bords par les femmes et les jeunes filles qui s'empressent de se livrer aux travaux du curage. C'est une autre scène de mouvement et d'activité. La quantité de pilchards saisis dans les eaux de Saint-Ives est quelquefois assez considérable pour emplir jusqu'à 34,000 barils ou *hogsheads;* il est vrai que je parle des très bonnes années, et que dans d'autres ces mêmes tonneaux restent

absolument vides. C'est alors la famine qui se répand sur les pauvres quartiers de la ville.

On peut dire de la Cornouaille qu'elle a trois moissons, l'une qui jaunit à la surface du sol, l'autre que l'on recueille dans les ténèbres des mines, et la dernière qui mûrit au fond de la mer. De ces trois moissons, la pêche n'est pas la plus fructueuse, et pourtant les produits n'en sont point à dédaigner. En 1847, la *récolte* du pilchard s'était élevée à 41,623 *hogsheads*. En 1862, année médiocre, on a exporté des côtes de la Cornouaille, sur les rives de la Méditerranée et de l'Adriatique, 17,854 barils de pilchards, représentant chacun pour les *cureurs* une valeur de 50 à 65 shillings. Ces résultats matériels ne sont point les seuls qu'on doive envisager : la pêche entretient sur les côtes ouest de l'Angleterre une population vigoureuse et de nobles caractères formés à la dure école des dangers sans cesse renaissans. L'instruction des pêcheurs, je l'avoue, n'est pas très étendue; ils n'ont guère étudié que deux livres, la Bible et la mer. Dans la Bible, ces hommes de foi naïve apprennent tout ce qu'ils ont besoin de savoir sur les merveilles de la création et sur leurs destinées futures. La mer, qu'un poète de la Cornouaille appelle la reine des apaisemens et des graves leçons, leur enseigne d'un autre côté à se dominer eux-mêmes, à lutter contre les élémens par l'indomptable énergie du sang-froid et à secourir au besoin les vaisseaux courbés sous la tempête. Par les mauvais temps, les misères se penchent à la surface de l'abîme vers les misères; les pêcheurs viennent bravement en aide aux naufragés. Un assez grand nombre de bateaux de sauvetage, *life boats*, manœuvrent sur les côtes sévères de la Cornouaille, dirigés par la main de ces hommes intrépides, qui font ainsi apparaître le sourire divin de l'espérance jusque dans la terrible et sanglante lueur des éclairs.

ALPHONSE ESQUIROS.

LES VOIX SECRÈTES

DE

JACQUES LAMBERT

I.

La frégate la *Magicienne*, après une courte station à San-Francisco, était à la veille de son départ. Un de ses jeunes officiers, René Gerbaud, qui avait paru fort préoccupé toute la journée, aborda vers le soir un de ses camarades.

— Mon cher Lambert, lui dit-il, j'ai à la fois une confidence à vous faire et un service à vous demander.

— Parlez, répondit Lambert.

— Eh bien! je fais cette nuit même mes adieux à une femme que j'aime beaucoup. Son mari, que je ne connais pas, a été absent jusqu'à présent; mais une lettre qu'elle a reçue lui annonce son retour d'un moment à l'autre. Après avoir voulu renoncer à cette entrevue, j'ai fini par céder. Je serai très prudent; mais nous courons risque d'être surpris. Je désirerais, afin qu'un malheur n'arrivât point à la pauvre femme, pouvoir compter sur votre aide. Vous vous tiendriez à portée de la voix aux abords de la maison. Si rien de fâcheux ne survient, comme je me propose de ne rester que quelques minutes à ce dernier rendez-vous, je vous rejoindrais sur la route, et nous rentrerions ensemble à bord.

Il lui donna ensuite les indications nécessaires pour reconnaître la maison. Lambert ne répondit à son camarade qu'en lui serrant la main et en lui disant : Soyez tranquille, j'y serai.

Jacques Lambert était un peu plus âgé que Gerbaud. Il pensa que son ami en était sans doute à sa première affaire d'amour, et qu'il

s'exagérait le danger de la situation. Néanmoins il voulut se tenir prêt à tout événement. A dix heures, ne sachant à quoi employer sa soirée, il se rendit à un *monte* (maison de jeu). Il s'était mis en habit bourgeois afin de ne point attirer les regards, et s'assit dans un coin. Le spectacle qu'un *monte* offrait à cette époque, — peu de temps après la découverte de l'or,— était vraiment curieux. La fièvre du jeu était extrême et la défiance excessive. Tous les joueurs sans exception étaient armés, et quelques-uns, tout en tenant les cartes, avaient à côté d'eux leur *revolver* sur la table. Des enjeux considérables, représentés par des masses d'or, allumaient la convoitise dans tous les yeux. Les chances du jeu amenaient fréquemment des scènes de désordre ou de violence. L'attention de Lambert se porta sur une table placée en face de lui à l'autre extrémité de la salle. Il s'y groupait une trentaine d'hommes de tout âge, de tout rang et de tout costume. Sans doute le coup qu'on allait jouer était décisif, car il régnait un grand silence parmi les joueurs. Le regard de Lambert embrassait tous ces hommes en général sans se fixer sur aucun en particulier. Il se plaisait à ce tableau de physionomies passionnées, les unes réfléchies et concentrées en elles-mêmes, les autres haletantes et effarées. Tout à coup il se fit un grand bruit mêlé de cris et d'imprécations. Les joueurs se ruèrent sur le banquier, qui tomba frappé d'un coup de couteau. Cette scène dura peu; elle cessa sur les réclamations des assistans, qui se plaignirent de ne pouvoir jouer en paix. La table où le banquier avait été frappé fut désertée, et le malheureux resta étendu sur le sol sans que personne s'inquiétât de lui.

Lambert, qui avait tiré sa montre, s'aperçut qu'il était minuit et sortit à la hâte. La maison que Gerbaud lui avait indiquée se trouvait à quelque distance de la mer, et à une lieue environ de San-Francisco. La route était bordée de petits arbres formant futaie. Quoique Lambert marchât vite, il éprouvait un grand bien-être. Après la scène de meurtre à laquelle il venait d'assister, il se sentait comme rafraîchi par la limpidité de l'air, la transparence de la nuit, bien qu'il n'y eût pas de lune, le silence de l'heure et la senteur des arbres. Il distingua bientôt la maison : c'était une petite habitation blanche à persiennes vertes, avec une galerie extérieure, dans le genre des villas italiennes. Aucune lumière ne brillait aux fenêtres. Lambert sourit. A ce moment sans doute, son ami prenait congé de sa belle maîtresse. Il ralentissait sa marche, lorsqu'un coup de feu, dont il put voir la flamme, partit à cinquante pas de lui. Agité d'un sombre pressentiment, il se précipita, et trouva Gerbaud la face contre terre et la poitrine traversée de deux balles. Lambert le souleva, l'étreignit, l'appela. Gerbaud, les yeux grand

ouverts, mais la sueur de la mort sur le front, reconnut son ami, fit un suprême effort et lui dit : C'est le mari qui m'a tué, mais vous me vengerez.

Il fit un dernier mouvement, se renversa en arrière et expira. Lambert, qui s'était courbé vers lui, se dressa sur ses pieds. Pris d'une subite épouvante, il lui semblait qu'un autre coup de feu allait aussi l'atteindre; mais tout était calme. Il se rassura et se demanda ce qu'il allait faire du corps de son ami. Il ne pouvait l'emporter, et il lui répugnait de l'abandonner. Il entendit alors au loin un bruit cadencé d'avirons. Il pensa, — ce qui était vrai, — que Gerbaud avait demandé une embarcation à cet endroit de la côte, et que cette embarcation arrivait. Aussitôt il courut au rivage et héla le canot à grands cris. Les matelots lui répondirent en forçant de rames, sautèrent à terre, et, conduits par lui, se dirigèrent vers la route. A l'instant où ils en gravissaient le talus, ils aperçurent un homme penché sur le cadavre et qui l'examinait. Cet homme, dont on ne put voir les traits, car il portait une partie de son *poncho* rabattue sur le visage, s'enfuit à leur approche. On le poursuivit, mais inutilement. Lambert, aidé de ses matelots, ramena le corps de Gerbaud à bord de la frégate. Son premier soin fut d'informer le commandant du triste événement de la nuit. Le commandant descendit à terre et pria le consul d'agir sur-le-champ. On se transporta aussitôt à la maison habitée par la femme qui était la cause involontaire de ce drame; mais celle-ci avait disparu. Le commandant ne put qu'insister auprès du consul pour qu'il donnât suite à cette affaire; ses instructions ne lui permettaient pas de différer son départ, et il fut même décidé, afin de ne point perdre de temps, que les funérailles de Gerbaud se feraient à bord.

Au point du jour, la frégate partit. Pendant les heures qui suivirent le départ, les officiers s'entretinrent longuement de Gerbaud, de sa fin funeste et des circonstances mystérieuses qui entouraient sa mort. La cérémonie de l'immersion avait été fixée au coucher du soleil. Cette cérémonie est simple et touchante. L'état-major et l'équipage se réunissent dans la batterie pour dire à leur camarade un dernier adieu. L'aumônier récite sur le corps les prières des morts, puis, au moment où le soleil disparaît, le corps lui-même, enveloppé d'un pavillon national et rapidement entraîné par un boulet que l'on attache à ses pieds, glisse au fond de son humide tombeau. Quelques minutes avant l'heure convenue, Lambert, qui avait fort recommandé qu'on le prévînt, était seul dans sa chambre et s'habillait. Il venait de mettre son chapeau et son épée lorsqu'il entendit le bruit sourd d'un corps tombant à l'eau. Il eut un frisson de colère et de douleur, car il se douta aussitôt que la cérémonie se

faisait sans lui. En même temps et d'un mouvement machinal il se précipita à son hublot, comme si, par cette étroite ouverture, il eût pu apercevoir le corps une dernière fois; mais, avant qu'il eût atteint la petite fenêtre, il vit s'y coller, les cheveux trempés d'eau, les yeux glauques, un doigt sur la tempe, la face livide de Gerbaud. Les lèvres lui crièrent : Souviens-toi de me venger! — La terrifiante vision s'évanouit rapide comme un éclair. Jacques s'élança hors de sa chambre, et, à mi-chemin du pont, rencontra le timonier qui avait oublié de le prévenir. En voyant la physionomie bouleversée de l'officier, cet homme trembla et s'excusa en balbutiant. Jacques ne le punit pas. A quoi bon? Ce qui était fait ne pouvait se réparer.

Pendant la plus grande partie de la soirée, il ne put réagir contre l'impression de terreur qu'il avait ressentie si soudaine et si vive; mais à la longue il s'irrita de ce malaise. Jacques avait l'esprit sérieux et voulut se rendre compte de sa souffrance. Il y réussit. Il comprit que, par une évolution rapide de sa pensée, l'image de l'infortuné Gerbaud, tel qu'il l'avait vu à ses derniers instans et tel qu'il se l'était représenté coulant au fond des flots, avait pu lui apparaître. Son hublot, le seul point éclairé de sa chambre, avait dû, comme une toile toute préparée, se prêter à cette illusion de ses sens. Quant aux paroles qu'il avait cru entendre, c'était l'hallucination de l'ouïe complétant l'hallucination de la vue. Cependant ces paroles ne sortaient pas de sa mémoire et l'impatientaient. Certes il était naturel que Gerbaud mourant lui eût exprimé le désir d'être vengé; mais de quelle façon pouvait-il se conformer à ce désir? Où était le meurtrier? Le connaissait-il? le connaîtrait-il jamais? Probablement non. Il ne fallait donc pas attacher à ces paroles plus d'importance qu'elles n'en méritaient. D'où venait donc qu'il s'en préoccupât? En quoi l'engageaient-elles? D'ailleurs Gerbaud n'avait tout au plus été que son camarade. Ce n'était pas sa faute si le malheureux avait été assassiné au coin d'un bois. Là pourtant Jacques hésitait. S'il se fût hâté davantage au rendez-vous, il eût peut-être empêché le crime de se commettre. Ce demi-remords, qu'il ne s'était point avoué jusque-là, lui expliquait comment il avait entendu les paroles dont il se tourmentait. C'était le sentiment de sa faute involontaire qui s'était réveillé tout à coup et qui lui avait rappelé ces paroles en lui présentant comme une expiation possible l'accomplissement d'un devoir de vengeance; mais, après y avoir réfléchi, Jacques se courrouça presque de ces excessifs scrupules de conscience. En somme, il n'était point autrement coupable, et, s'en remettant à l'avenir pour les suites de cette tragique aventure, il se promit de chasser autant qu'il le pourrait de son esprit ces

visions et ces fatigans souvenirs qui ne lui suscitaient pour les conjurer aucun expédient pratique.

Au bout de quelques jours, Jacques avait repris en effet sa vie accoutumée. L'existence de mer, avec sa régularité sérieuse et les énergiques décisions auxquelles les circonstances obligent, est le meilleur remède contre le trouble de l'imagination. La poésie des flots est mâle et fortifiante, et laissse peu de place aux chimères. On voit de trop près le danger réel pour garder longtemps la crainte puérile des fantômes. Jacques se le disait du moins, et s'il pensait encore à Gerbaud, c'était par curiosité, par cet attrait inquiet que les faits en dehors du cours ordinaire de la vie ont pour nous. Cependant il y songeait. La nuit, pendant ses longues heures de quart, ou lorsqu'il était redescendu dans sa chambre, il se demandait quel était l'assassin, et comme il jugeait impossible de le découvrir jamais, il s'applaudissait de ne pas prendre au sérieux plus qu'il ne le faisait le legs de vengeance de son camarade. Certes il n'admettait pas que Gerbaud lui eût apparu; mais en ce cas c'eût été le moins que le spectre menaçant lui eût dit à quels indices il reconnaîtrait son meurtrier. Alors, avec un ennui singulier et suivant qu'il était sur le pont ou dans sa chambre, il continuait sa promenade ou se couchait. Or un soir ses méditations habituelles l'avaient plus vivement absorbé, et il allait s'endormir quand il eut tout à coup la révélation du meurtrier inconnu. L'image de cet homme, nette, lumineuse, parfaitement accusée, s'offrit à son esprit. Ce fut une vision tout intérieure, car elle n'avait rien de ces formes que l'on se crée la nuit quand le regard cherche à percer l'obscurité. Lambert, recueilli, avait les yeux fermés. Le visage de l'assassin était pâle et légèrement bilieux; les cheveux étaient abondans et crépus, le nez droit, l'œil morne, froid et méditatif, et un sourire de sarcasme et de haine plissait les lèvres. D'ailleurs, s'il était devant Lambert, il ne le regardait pas, et pour ainsi dire ne s'apercevait pas qu'il fût là. Le premier moment passé, Jacques ne fut point trop ému. Ces évocations, aux approches du sommeil et quand la pensée s'engourdit, ne sont point rares : elles sont pour la plupart empruntées à nos souvenirs, qui se traduisent alors d'une façon sensible. L'ébranlement que chacune de nos sensations imprime à nos nerfs se continue par des vibrations de plus en plus faibles que l'on ne constate bientôt plus dans l'état de veille et qui redeviennent perceptibles aux heures de calme et de silence; mais ce qui étonnait Lambert, c'est que l'apparition ne se rattachait pour lui à aucun souvenir. Pas plus qu'auparavant, lorsqu'il n'avait aucune idée des traits et de la physionomie du meurtrier, il ne se rappelait l'avoir rencontré ni connu. Il se pou-

vait donc, ce qui arrive aussi, que l'évocation résultât simplement de certaines combinaisons de sa pensée. Il est facile en effet, avec un peu d'efforts, dans le domaine de l'imagination pure, de se composer n'importe quel type. On n'y réussit toutefois qu'après quelques tâtonnemens, tandis que le visage de l'assassin avait surgi tout d'une pièce. Cela troublait Lambert et le rejetait dans le doute.

Jacques chercha longtemps une solution, ne la trouva pas et s'endormit de lassitude. A partir de ce moment, l'image qui lui était apparue ne le quitta plus. Très distincte pendant le jour, elle recevait de la nuit, pendant les rêves qu'il faisait, des contours mieux définis encore; mais elle ne se mêlait en rien à l'existence factice que lui créaient ces rêves. Elle y gardait son attitude isolée. Jacques la voyait, n'était point vu d'elle. Il lui semblait pourtant, à la considérer ainsi dans son immobilité, qu'elle était pour lui un danger futur, et que ce sombre personnage entrerait tôt ou tard dans sa vie d'une façon redoutable. Il attendait avec impatience que ce moment se présentât, au moins en rêve, comme s'il eût pu y saisir quelque indication de son avenir. Ce morne visage, sa présence constante lui devinrent une obsession, et il s'acheminait peu à peu vers un état maladif de surexcitation nerveuse, quand une réflexion dont il ne s'était point encore avisé lui fit beaucoup de bien. Il se dit que cette fantastique apparition n'était due qu'à une simple association d'idées. N'était-il pas probable que quelques jours auparavant, lorsqu'il cherchait avec le plus d'ardeur quel pouvait être le meurtrier de Gerbaud, une image quelconque, empruntée à des souvenirs qui lui échappaient ou née d'un caprice de son imagination, s'était offerte à lui? La simultanéité de la création de cette image et de la question qu'il s'adressait lui avait fait croire à l'évocation de l'assassin lui-même. Il n'y avait là qu'une coïncidence spécieuse qui l'avait induit en erreur, et l'explication qu'il se donnait maintenant était la seule vraie et la seule raisonnable.

Jacques éprouva un réel soulagement d'esprit; mais, afin de se rassurer complétement, il voulut se bien convaincre que des souvenirs oubliés depuis longtemps, et dont on ne ressaisit pas la trace, peuvent inopinément surgir devant nous. Il était persuadé que, par une étude attentive de soi-même et par l'observation des faits qui nous entourent, on peut se rendre compte des aspects bizarres qu'offre parfois la vie de l'intelligence ainsi que des illusions des sens. Peut-être aussi espérait-il, en analysant le mécanisme de la mémoire, en forçant cette dernière à un exercice régulier et réfléchi de ses facultés, retrouver à point nommé dans sa vie antérieure cette singulière physionomie de l'inconnu dont il subissait souvent encore la sinistre fascination. C'eût été la meilleure preuve de l'ina-

nité de ses craintes. Certes ces souvenirs que l'on constate sans qu'on puisse en découvrir l'origine ne constituent point par eux-mêmes des événemens qui nous aient vivement affectés. Ce sont des impressions fugitives, qui tomberaient bientôt dans un complet oubli, si elles ne se reliaient d'une façon imperceptible, mais durable, à des faits d'une importance beaucoup plus grave. L'émotion d'un seul jet qui remue profondément le cœur ne s'accuse que plus tard dans ses nuances diverses de sentiment et de passion. Tel paysage que l'on admire d'un rapide regard ne se révèle que longtemps après dans la grâce ou l'originalité de ses détails. Ce n'est que par un minutieux retour vers le passé qu'on s'en pénètre entièrement. Cette faculté si rare de vision rétrospective qu'ont le philosophe et le peintre, Jacques s'efforça de l'acquérir. Quoique réduit aux proportions d'un navire, le champ d'exploration qui s'offrait à lui était excellent, car beaucoup d'acteurs s'y pressaient dans un espace restreint. Dès lors, soit que quelque manœuvre critique appelât l'équipage sur le pont, soit qu'aux heures de repos il s'y groupât paresseusement, Jacques s'exerçait à saisir d'un coup d'œil, à fixer dans son esprit, par une impression spontanée, cet ensemble de physionomies diversement expressives. Il laissait quelque temps s'écouler, puis, le soir, seul avec lui-même, il revenait sur le tableau qu'il avait contemplé, il en reproduisait vite les principaux traits, et, sollicitant ensuite ses souvenirs, il les amenait à se dresser devant lui avec un imprévu et une vérité qui le charmaient. Mille détails qu'il eût négligés ressuscitaient pour lui. Il arriva en outre à un résultat qu'il n'avait pas pressenti : en se rappelant l'attitude et la physionomie de certains hommes frappés de peines assez graves peu de temps après l'heure où il les avait observés, il découvrait en germe dans cette physionomie et cette attitude l'acte d'indiscipline qu'ils devaient commettre, la conduite ultérieure qu'ils avaient tenue. Cette divination après coup, qu'il eut lieu de constater par maints exemples, était pour lui d'un grand intérêt. A en juger par ses études, il y voyait un indice que la physionomie de l'inconnu, si froidement cruelle dans sa méditation, heureuse déjà du crime qu'elle semblait avoir en perspective, était bien celle du meurtrier de Gerbaud. Il fallait donc qu'il l'eût vue quelques heures peut-être avant l'assassinat; mais où? Là, quelque effort qu'il fît, sa mémoire le trahissait, et il s'interrogeait en vain.

Cependant l'apparition lui était toujours présente; mais, l'ayant acceptée comme un phénomène de mémoire dont il n'avait point encore la clé, il s'en souciait peu. D'ailleurs le temps avait marché. La frégate, après avoir doublé le cap Horn, avait relâché à Bahia. Les plaisirs de cette grande ville offraient à Jacques de nombreux

moyens de se distraire. Il y avait de plus retrouvé un de ses meilleurs camarades d'école, Achille Herbin. Herbin, un peu souffrant des fièvres, avait obtenu de débarquer du brick le *Janus*, où il était, et de revenir sur la *Magicienne*. Pendant la traversée de Bahia en France, Herbin et Jacques se lièrent intimement. Herbin avait le caractère ouvert et expansif; sa gaîté franche, son affection, devinrent un besoin pour Jacques. De son côté, Herbin, d'une intelligence sûre et pratique, se plaisait, bien qu'en les raillant doucement, aux spéculations transcendantes de son ami, dont il ne pouvait méconnaître toutefois le côté original et saisissant. Naturellement Jacques lui avait raconté l'aventure de San-Francisco. Les deux amis la discutaient souvent, et leur entretien se prolongeait parfois fort avant dans la nuit.

Un soir, Jacques parlait à Herbin de rêves assez fréquens qu'il faisait, et dans lesquels la sombre figure intervenait toujours en spectatrice, telle qu'une muette et menaçante énigme. — Je suis sûr, dit-il, que, si je rencontrais un jour cet homme, je me comporterais envers lui avec une réserve qui ne serait pas exempte de terreur.

— Et pourquoi cela?

— C'est que, à mon avis, certains rêves qui reviennent périodiquement ou à des intervalles plus ou moins éloignés, mais toujours les mêmes, nous indiquent, d'après les sentimens qu'ils nous font éprouver, de quelle façon nous agirons dans des circonstances analogues de la vie réelle. En ce sens, on peut dire que les songes annoncent l'avenir, car, si les circonstances auxquelles ils ont trait se présentent, ils ont sur nous une influence d'habitude. Nous ne nous dérobons qu'avec peine aux impressions que nous y avons subies, aux déterminations que nous y avons prises.

— Il faudrait pour cela que les situations de ces rêves se fissent réalité, et c'est ce qui n'arrive pas.

— C'est ce qui peut arriver. Si mes déductions sont justes, cet homme que je vois, j'ai dû l'apercevoir déjà : il peut être l'assassin de Gerbaud, et je puis tôt ou tard me rencontrer avec lui; mais, en laissant de côté cette question des rêves, il se passe dans la vie ordinaire quelque chose d'équivalent. Il y a des impressions en apparence non motivées qui nous viennent à l'improviste, nous émeuvent puissamment, que désormais nous ne chassons plus, et d'où naissent pour nous certains pressentimens qui parfois ne trompent pas. En veux-tu un exemple?

— Oui.

— Eh bien! à quatorze ou quinze ans, avant d'entrer à l'école navale, j'avais un camarade de collége. Il venait de lire avec grand

plaisir *le Pilote* de Cooper et en était aux dernières pages du roman, où l'auteur, en forme de conclusion, raconte ce que devint par la suite chacun de ses personnages. Mon camarade s'était particulièrement intéressé au jeune *midshipman* Merry. Par une fantaisie de romancier, Cooper, probablement embarrassé de Merry, le fait tuer en duel. Cette fin tragique, que rien ne permet de prévoir, surprit brusquement et douloureusement mon ami. Par sympathie d'âge, par caprice d'imagination, il s'était presqu'identifié avec Merry. Il lui sembla que lui aussi serait tué en duel. Cette impression lui resta, et souvent il m'a dit que, s'il avait une affaire, il ne se battrait qu'avec répugnance. Tu le vois, cela se passe exactement comme dans le rêve, et le pressentiment a sa raison d'être. Qu'une affaire survienne, avec l'impression fâcheuse qui persiste, on a des chances de mal tenir son épée, et, si on tient mal son épée, on court le risque d'être tué. Cela est est simple et logique.

— Certes, mais ton exemple n'a qu'un tort. C'est que ton ami d'enfance est bien portant.

— Non, dit Lambert sérieux. Il s'est battu avec un de ses camarades en sortant de Saint-Cyr, et il a été tué.

— Diable!... fit Herbin.

Et les deux amis, cessant de parler, demeurèrent en proie à une émotion plus grande qu'ils n'eussent voulu se l'avouer.

II.

Quand la *Magicienne* arriva en France, Herbin et Jacques prirent un congé. Jacques, qui n'avait plus ses parens, vint à Paris, où demeurait d'ailleurs son ami. La famille Herbin le reçut admirablement. M. Herbin était banquier. C'était un homme de cinquante ans très aimable et très bon. Mme Herbin était une de ces excellentes femmes qui adorent leur ménage, dont toute la joie est dans le luxe et le bien-être de leur intérieur. Sa fille Hermance lui ressemblait, mais elle avait le charme de ses vingt ans, de grands beaux yeux bleus et des cheveux châtains. Au bout de quelque temps, elle accueillit Jacques comme un camarade, avec les nuances tendres et coquettes d'une amitié de femme. Évidemment elle était heureuse de le voir et toute prête à l'aimer. Jacques fut séduit par le tableau calme et rafraîchissant de cette vie de famille autant que par la beauté d'Hermance. Depuis dix ans qu'il naviguait, il n'avait jamais eu que de fugitifs plaisirs et des liaisons sans lendemain. A la place de cet isolement, il entrevit dans son union avec la jeune fille une affection loyale et sûre qui ne lui manquerait point. Par sa douceur,

sa sincérité et sa franchise, Hermance n'était-elle point cette vraie compagne du marin dont le caractère doit être à la hauteur des longues et dures épreuves de l'absence et du danger? Peut-être aussi Jacques, assombri par les pensées qui l'avaient assailli depuis la mort de Gerbaud, avait-il besoin, pour les oublier, d'aimer et d'être aimé. Il se confia donc à son ami. Herbin fut enchanté, et s'engagea aussitôt à demander pour lui à ses parens la main de sa sœur. Au grand émoi de Jacques, il le fit en sa présence le soir même. Sans doute cette demande était prévue et désirée, car M. et Mme Herbin sourirent et dirent à Jacques d'aller chercher le consentement d'Hermance. La jeune fille, toute rougissante, leva sur Jacques ses yeux humides de plaisir et d'émotion et lui abandonna sa main. Ces jolies et rapides fiançailles terminées, il fut convenu que l'on se marierait le plus tôt possible, et, s'il n'eût été trop tard, Jacques serait allé tout de suite solliciter l'autorisation du ministre de la marine.

Dès ce moment, il fit partie de la famille et y prit ses repas. Dans la journée, il courait les magasins et faisait des choix pour la corbeille d'Hermance. Le soir, il restait auprès d'elle et ne comprenait pas pourquoi les heures s'envolaient si vite. Jamais il n'avait été si heureux. Aussi ne concevait-il plus les inquiétudes et l'effroi que lui avaient causés les dernières recommandations de Gerbaud. Il ne savait même plus si Gerbaud les lui avait faites, car il n'apercevait que dans une sorte de brouillard cette figure du meurtrier inconnu dont il avait été si longtemps obsédé. C'était certes à de bien stériles études qu'il s'était livré depuis un an, et dont les ambitieuses visées ne valaient ni un regard ni un sourire de la jeune fille qu'il aimait. Ce n'était plus maintenant, en face du bonheur dont il jouissait, qu'il serait assez fou pour se tourmenter ainsi. Il se disait cela quand il était seul, et hâtait le pas pour rentrer chez sa fiancée. Un soir, M. Herbin arriva un peu après l'heure du dîner. Tout en se mettant à table, il s'excusa : — Ce n'est pas ma faute, dit-il, j'ai rencontré ce pauvre de Girard. Le voilà de retour en France. Nous avons causé très longuement, il lui a été impossible de venir aujourd'hui ; mais vous le verrez demain.

Ni Mme Herbin ni sa fille ne lui répondirent.

— M. de Girard, fit alors M. Herbin en s'adressant à Jacques Lambert, est un créole de La Martinique. En 1848, il m'a rendu un immense service; sans lui, j'étais perdu : il m'a prêté une somme importante avec laquelle j'ai rétabli mes affaires. Grâce à Dieu, j'ai pu lui rendre son argent, mais je ne lui en garde pas moins une éternelle reconnaissance.

Jacques n'avait rien à répondre. Hermance et Mme Herbin conti-

nuaient à se taire. M. Herbin, un peu embarrassé, changea le tour de la conversation. Quand le dîner fut terminé, Hermance s'approcha de son fiancé : — Monsieur Jacques, lui dit-elle, je ne dois pas avoir de secret pour vous, surtout quand ce secret ne peut vous causer aucune peine. Après le service qu'il avait rendu à mon père, M. de Girard m'a demandée en mariage. J'avais pour lui une grande reconnaissance et le tenais pour un parfait honnête homme; mais j'éprouvais en même temps une indéfinissable répugnance à devenir sa femme, et je refusai. Les choses en restèrent là. M. de Girard partit pour l'Amérique. Nous avons appris qu'il s'y était marié, et que peu après il avait perdu sa femme. Si, ma mère et moi, nous avons gardé le silence pendant le dîner, c'est que mon père m'en a voulu assez longtemps d'avoir refusé M. de Girard et que nous n'aimons pas à entendre parler de lui. Vous voyez qu'il n'y a en tout ceci rien qui puisse vous fâcher.

Cela était vrai. Aussi Jacques Lambert remercia Mlle Herbin de la confidence qu'elle lui avait faite. Toutefois il ne put se défendre, à l'endroit de ce M. de Girard dont il venait d'entendre parler pour la première fois, d'une impression pénible et d'une crainte vague.

Le lendemain, vers six heures du soir, quand il entra dans le salon, il aperçut un étranger assis près du feu, à côté de Mme Herbin. On était à la fin d'avril, et le jour commençait à baisser. A l'aspect de Jacques, l'étranger se leva : — Monsieur, lui dit-il, Mme Herbin vient de m'apprendre votre prochain mariage avec Mlle Hermance. Permettez-moi de vous en faire mon bien sincère compliment et d'espérer qu'en ma qualité d'ami de la famille vous voudrez bien aussi me considérer comme votre ami.

Il tendait la main au jeune homme. Jacques la prit, mais en même temps il distingua confusément les traits de l'étranger. Un frisson lui courut par tout le corps, et il ne put trouver une parole. Il avait devant lui cette tête pâle aux cheveux crépus, aux yeux ternes, qu'il était presque parvenu à oublier, et qui se rappelait à lui d'une façon foudroyante en lui apparaissant vivante et réelle. Jacques toutefois avait un grand empire sur lui-même. Il craignit que l'étranger ne sentît sa main trembler dans la sienne et balbutia quelques mots. N'était-il point d'ailleurs le jouet d'une illusion? Ne pouvait-il pas s'être trompé? Il en était certainement ainsi. Il s'assit et regarda le feu pour ne point regarder M. de Girard, attendant avec une impatience fébrile qu'on apportât de la lumière. Ce fut Hermance elle-même qui entra et posa la lampe sur la cheminée. Jacques leva lentement les yeux sur l'étranger. Il ne s'était point trompé, c'était bien là le visage de l'assassin. Quant à M. de Girard, il examina Jacques avec curiosité et une sorte d'étonnement.

Au dîner, la conversation fut générale, et Jacques ne laissa paraître aucune émotion. Seulement, dans la soirée, il prit Achille à part. — Sais-tu au juste ce que c'est que M. de Girard? lui demanda-t-il.

— Je sais qu'il a rendu un service d'argent à mon père et qu'il a voulu épouser ma sœur.

— Tu ne sais rien de plus?

— Non; nous autres marins, je ne devrais pas avoir besoin de te l'apprendre, nous ignorons presque toujours ce que font nos familles. On s'y marie, on s'y ruine, on s'y enrichit pendant notre absence, et ce n'est qu'au retour que nous en sommes instruits.

Achille croyait que Jacques était jaloux et qu'il plaisantait.

— Tu as raison, reprit Jacques; mais, dis-moi, tu n'as point parlé de mon aventure de San-Francisco?

— Non, répondit Achille.

Il n'en avait point parlé en effet. Comme depuis longtemps déjà il avait eu l'intention de marier son ami à sa sœur, il n'avait point voulu que celle-ci fût au courant des idées, un peu folles selon lui, qui germaient parfois dans le cerveau de Jacques, ni qu'elle s'inquiétât de la singulière mission de vengeance que Gerbaud lui avait donnée.

— Eh bien! dit Jacques, fais-moi le plaisir de n'en pas parler, et tâche d'avoir quelques renseignemens plus précis sur le compte de M. de Girard.

Achille ne put retenir un mouvement de surprise. Il se douta de la vérité : il regarda M. de Girard et lui trouva une certaine ressemblance avec le portrait que Jacques lui avait fait si souvent du fantastique assassin de Gerbaud; mais il ne dit point sa pensée à ce sujet. Il eût craint de pousser Jacques plus avant dans la voie de suppositions dangereuses où il semblait prêt à s'engager.

Quelques jours s'écoulèrent, et Achille n'aurait point reparlé de M. de Girard à Jacques, si celui-ci ne l'eût interrogé. Achille n'était guère plus avancé qu'auparavant. M. de Girard, parmi le peu de personnes qui le connaissaient à Paris, avait simplement la réputation d'un homme froid et poli. Achille avait fait causer M. de Girard. Celui-ci, apparemment sans défiance, lui avait dit avoir voyagé dans toute l'Amérique et même séjourné à San-Francisco. Achille n'avait point insisté. Au fond, il ne désirait nullement éclaircir les circonstances de la mort de Gerbaud. S'il les eût éclaircies de façon à mettre en cause M. de Girard, il ne l'eût point dit à Jacques. Enfin il avait appris au ministère de la marine que M. de Girard sollicitait un consulat, et que, par sa fortune et ses relations très honorables à la Martinique, il avait de grandes chances de l'obtenir. Jacques ne

fut pas dupe de la réserve où se tenait son ami, mais il n'essaya pas de l'en faire sortir. Il avait quelque honte de lui découvrir le trouble d'esprit où le jetaient des soupçons sans fondement.

En outre les renseignemens favorables à M. de Girard qu'Achille lui avait donnés, si incomplets qu'ils fussent, le faisaient hésiter. La ressemblance de cet homme avec l'apparition était manifeste à ses yeux; mais elle pouvait être toute fortuite. Il y avait même des momens où il doutait qu'elle fût réelle. Ce qui l'en faisait douter, c'est qu'il ne pouvait comparer les deux images l'une à l'autre. Elles se fondaient tellement ensemble que, par suite même de leur complète identité, il était tenté de croire à un parti pris de son imagination. Il se révoltait alors contre la puissance occulte qui le poussait à de fatales recherches, et ne se pardonnait point de se forger, ainsi qu'il le faisait, de tels tourmens en plein bonheur.

Malheureusement pour Jacques il voyait souvent M. de Girard, que M. Herbin recevait dans l'intimité et qu'il ne lui était point possible d'éviter. Or, tandis qu'il ressentait à son égard une antipathie qui croissait chaque jour, M. de Girard avait pour lui d'excessives prévenances et une amabilité presque obséquieuse. Cela irritait Jacques. Un soir qu'il y avait chez M. Herbin un assez grand nombre d'invités, il n'y put tenir. On venait de parler de la marine, et M. de Girard n'avait point tari en éloges sur la carrière du marin en général et sur certains faits particuliers à Jacques. Le cercle des auditeurs s'était rompu, et M. de Girard continuait toujours. Jacques, le laissant au milieu de ses complimens, tourna sur ses talons et fit quelques pas; mais presque aussitôt il se retourna brusquement et le regarda. La caressante expression de la physionomie du créole avait tout à fait disparu. Ses sourcils froncés, ses yeux brillant d'un feu sombre, ses lèvres serrées témoignaient d'un amer ressentiment. Jacques marcha droit à lui : — Ah! j'en étais bien sûr, lui dit-il, vous me haïssez.

Les traits de M. de Girard se détendirent. — Non, dit-il froidement, je ne vous hais pas; mais il est concevable que je sois froissé de vos procédés avec moi.

— Non, non, reprit Jacques, je suis sûr de ce que j'avance, et vous ne me ferez point prendre le change. En me retournant, je n'ai pas agi sans dessein. Je sais trop comment on démasque les hypocrites.

— Monsieur! s'écria M. de Girard.

Cette scène n'avait point passé entièrement inaperçue; entre autres témoins, elle avait eu Hermance. La jeune fille emmena le créole, et à la fin de la soirée elle gronda Jacques. — Vous êtes un méchant, lui dit-elle.

Elle aussi le croyait jaloux. Jacques sourit avec mélancolie et lui promit de ne plus chercher querelle à M. de Girard.

Jacques s'attendait presque à une provocation; M. de Girard ne lui en fit point et se contenta d'être très cérémonieux. Cependant, quoi qu'il fît pour leur résister, les soupçons de Jacques grandissaient. Cette aversion de M. de Girard pour lui, prise sur le fait, l'éclairait. Si tous deux se haïssaient sans cause, n'était-ce point que le vengeur et le meurtrier se devinaient d'instinct? A certaines heures toutefois il sentait ce que de telles idées avaient de funeste, ce que ses déductions avaient de puéril. Puisque ses souvenirs, scrutés sans relâche, ne lui fournissaient aucun indice positif, puisqu'il ne pouvait appuyer sur aucun fait une accusation plausible, il était aussi fou que coupable de ne point s'arracher à des chimères; mais c'est en vain qu'il se raisonnait lui-même : il se complaisait fatalement à ces chimères. Elles l'attiraient comme un abîme de doute au fond duquel il voulait malgré lui descendre.

Un soir la bonne M[me] Herbin commit une maladresse. Elle s'était aperçue de la répulsion de Jacques pour M. de Girard, et crut en prévenir toute suite fâcheuse en répétant ce que le créole lui avait dit par hasard. Il y avait quelques années, il s'était battu deux fois en duel, et chaque fois avait tué son adversaire. Ainsi c'était un duelliste exercé qui ne manquait jamais son homme. Jacques fut en quelque sorte pris au dépourvu par ce récit. Jusque-là il ne s'était point imaginé avoir d'autre rôle à jouer que celui du juge frappant un coupable, et n'avait pas entrevu la possibilité d'une lutte personnelle. Il se mit à rire, mais il eut un involontaire serrement de cœur. Néanmoins, à cause de cette émotion même de son corps que son âme était incapable de ressentir, il affecta, lorsque l'occasion s'en présenta, de jeter sur M. de Girard des regards plus méprisans et plus hautains. Alors, comme sa haine, acharnée à la découverte d'un secret, était fort lucide, il remarqua qu'aux mêmes instans M. de Girard le regardait d'une façon singulière avec la persistance et le soin d'un homme qui s'efforce d'en reconnaître un autre. — Ah! se dit-il, lui aussi m'aurait-il donc vu? Serions-nous tous les deux à la recherche d'un souvenir, d'une impression dont nous n'aurions pas eu conscience?

Il frissonna d'impatience et de douleur. — Cette situation ne saurait durer, se dit-il encore; il faut y mettre fin d'une manière ou d'une autre.

Le lendemain, tout sembla devoir se terminer. Comme Jacques entrait chez sa fiancée, celle-ci accourut à lui toute joyeuse. — Mon ami, lui dit-elle, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

— Laquelle?

— M. de Girard est nommé au poste qu'il sollicitait, et va partir.

C'était en effet une bonne nouvelle pour Jacques. Il en était arrivé à ce degré d'irritation sourde où la prudence et la volonté, impuissantes à conjurer un éclat, le retardent au plus de quelques heures. Ce départ le sauvait. Sous l'influence des idées singulières dont il s'était fait une habitude, il y vit une sorte de fatalité heureuse. Ainsi le péril s'éloignait de lui comme il était venu, tout d'un coup. Il eut un apaisement subit de cœur et de pensée, et ne voulut plus songer à M. de Girard. Il en vint décidément à croire que les suppositions qu'il avait faites à son sujet n'étaient que le produit de son imagination malade, et que cette ressemblance dont il avait été poursuivi ne s'était si vivement présentée à lui que dans le vertige de la peur, dans la défaillance de sa raison. Cet homme partant, il redevenait libre, et les apparences dont il avait été la dupe n'étaient plus qu'un mauvais rêve. Ces réflexions se succédèrent dans son esprit avec une extrême rapidité, et, rassuré, rendu à lui-même, il n'eut plus devant lui que la beauté d'Hermance qui lui souriait. Son visage exprima un bonheur si complet que la jeune fille s'en étonna presque. — Étiez-vous donc jaloux à ce point? lui dit-elle.

— Non, répondit Jacques; mais j'ai pour cet homme une aversion inexplicable, une aversion que vous avez eue vous-même, et je suis content qu'il parte.

Quelques jours à peine séparaient Jacques de la célébration de son mariage. Achille, heureux de voir son ami délivré de ses idées noires et craignant qu'il n'y retombât, l'occupait de courses et de plaisirs pendant toutes les heures où il ne restait pas auprès de sa fiancée. Jacques se prêtait d'autant plus volontiers à cette vie douce et facile que nulle part il ne rencontrait M. de Girard, retenu sans doute chez lui par les préparatifs de son départ. Peut-être aussi cherchait-il à s'étourdir, car quelquefois encore il songeait au créole. Un soir, Achille le mena chez un de leurs amis communs. Il y avait eu un grand dîner, et l'on venait de dresser les tables de jeu lorsque M. de Girard entra. Sa présence fut très désagréable à Jacques. Si la soirée eût été plus avancée, il serait parti. Voulant être le moins possible en contact avec M. de Girard, il s'assit à l'écart et tenta de s'isoler dans l'heureuse pensée de son prochain mariage. Il s'y absorba bientôt et n'accordait que très peu d'attention à ce qu'on faisait autour de lui, quand Achille le tira de sa rêverie. — Que fais-tu dans ton coin? lui dit-il. Il y a là-bas une partie fort intéressante.

— Cela m'est bien égal, répondit Jacques.

Cependant il regarda. La plupart des hommes s'étaient réunis à une table et suivaient le jeu sans prononcer une parole. Dans ce

groupe de physionomies agitées, Jacques en vit une sérieuse et froide : c'était celle du créole. Si l'issue de la partie éveillait chez lui quelque curiosité, cette curiosité était morne et distraite. Évidemment sa pensée était ailleurs. Il était assis, la tempe appuyée sur sa main gauche, et avait sur les lèvres ce sourire ironique et incertain qui lui était habituel. Jacques tressaillit de la tête aux pieds. Il venait de se souvenir de l'endroit où il avait déjà rencontré M. de Girard : c'était dans une circonstance analogue, au *monte* de San-Francisco, une heure avant l'assassinat de Gerbaud. Son émotion fut si forte qu'il se redressa comme en sursaut. En même temps ses regards s'attachèrent sur M. de Girard avec une fixité terrible. Il s'aperçut alors que M. de Girard le regardait aussi. Les deux hommes se levèrent à la fois comme attirés l'un vers l'autre.

— Monsieur, fit M. de Girard, pourquoi me regardez-vous ainsi?

— Qui vous dit, répondit Jacques d'une voix sourde, que je n'aie point mes raisons pour cela?

M. de Girard passa la main sur son front avec une sorte d'impatience. — Eh! que savez-vous, répliqua-t-il, si je n'ai pas aussi les miennes?

A ce moment, Achille, inquiet, accourut. M. de Girard et Jacques se mesurèrent des yeux quelques instans encore et se séparèrent menaçans.

III.

Jacques rentra chez lui dans un état d'abattement et d'exaltation extrêmes. Ainsi cette réalité qu'il avait voulu fuir se dressait inexorable. Cette ressemblance fatale ne provenait ni d'un hasard ni du caprice de son imagination. M. de Girard était non plus seulement le fantôme de ses veilles, mais un homme qu'il avait vu quelques instans avant le meurtre. Maintenant était-ce l'assassin? Jacques n'hésitait pas à le croire. Il avait trop pris l'habitude de démêler sur des physionomies humaines le dessein qui doit s'accomplir plus tard. A la jaillissante clarté du souvenir, il voyait trop bien cet homme assis à la table de jeu, étranger à ce qui se passait auprès de lui, les traits sinistres, méditant un crime. Quand l'esprit, se nourrissant d'abstractions, a suivi une certaine pente, il ne doute plus de ses déductions, et Jacques ne doutait plus des siennes.

Qu'allait-il faire?

Il songea d'abord à livrer M. de Girard à la justice, et renonça vite à cette pensée. A quel titre le livrerait-il, puisque toute preuve manquait? Il faudrait donc qu'il allât trouver un magistrat, qu'il

lui racontât toute une longue histoire, et qu'il le déterminât, rien qu'en lui confiant des soupçons fantastiques, à faire arrêter un homme riche, honoré, investi en ce moment même d'une fonction publique! Il ne réussirait pas. Encore si le crime eût été commis en France; mais c'était en Californie, au bout du monde, dans une ville d'aventuriers où les lois étaient ignorées, où régnait seul le droit du plus fort. En admettant qu'on fît des recherches et qu'elles aboutissent à quelque accusation contre M. de Girard, elles prendraient de longs mois, des années entières. Pendant ce temps, M. de Girard aurait vingt fois l'occasion de s'échapper, ou plutôt il ne fuirait pas; trop habile pour s'irriter, il se poserait en victime, ferait passer Jacques pour un fou et rirait de lui. A la pensée que cet homme si hautain pourrait affecter à son égard une insultante pitié, Jacques se sentit tout ému de colère. Dans la longue poursuite à laquelle il s'était acharné pour découvrir en lui un assassin, la cause de Gerbaud était devenue la sienne. Il haïssait pour son propre compte M. de Girard autant que l'aurait haï Gerbaud, s'il ne fût pas mort!... Non, il ne fallait pas troubler la justice. C'était à lui de frapper le coupable. Il le devait, puisque le crime n'était pas douteux à ses yeux. Il n'avait qu'à provoquer M. de Girard, et, si Dieu était juste, il le tuerait...

Mais si Dieu avait arrêté dans ses desseins que ce fût Jacques qui dût succomber! Il frissonna. Une subite terreur de ce duel le saisit: il mourrait donc à la veille d'être heureux. Quelle dérision du sort! Et s'il triomphait, n'allait-il pas tuer le bienfaiteur du père de sa fiancée, et compromettre ainsi le bonheur même qu'il redoutait de perdre au point de n'oser risquer sa vie dans une rencontre avec l'homme qu'il détestait? De toute façon, ce duel était odieux ou ridicule. Il n'y avait pas à y songer.

Cependant, s'il ne se bat point avec M. de Girard, s'il ne le livre point à la justice des hommes, que fera-t-il donc? Rien. Il le laissera partir. N'était-ce point ce qu'il avait résolu la veille, et en vivrait-il moins paisible? Pourquoi n'agirait-il pas aujourd'hui comme il agissait hier? C'est qu'aujourd'hui le doute ne lui est plus permis... Le souvenir de Gerbaud lui revint alors lugubre et menaçant. Il revit l'infortuné jeune homme, il le revit, sanglant et pâle, lui léguant le soin de le venger. Déjà il était arrivé trop tard à l'endroit où son compagnon périssait. S'il laissait l'assassin impuni, ne se faisait-il pas lui-même complice du meurtre? Jacques réagit contre ces importuns scrupules. Est-on donc engagé parce qu'il plaît au premier mourant venu de vous lancer dans une aventure pleine d'obstacles et de périls? Que lui était en effet ce Gerbaud? Pas même un ami, un camarade tout au plus. N'avait-il donc pas

de plus chers intérêts à sauvegarder dans sa vie que le vœu de ce mourant? N'était-il point aimé d'Hermance? N'avait-il pas, avant tout, à l'aimer, à se conserver pour elle? — Accuser M. de Girard est inutile, se battre avec lui est insensé. Il ne l'accusera point, et surtout il ne se battra pas.

Pourquoi *surtout?*... Jacques s'est interrogé trop souvent pour ne pas se répondre. Il voit trop bien alors que les raisons qu'il se donne sont mauvaises ou spécieuses : il ne se bat point, parce qu'il a peur de se battre, peur d'être tué. Uniquement pour cela! Lui, un marin, un homme d'épée! C'est indigne. Il se battra. La chance d'ailleurs peut lui être favorable. Si M. de Girard est un duelliste, Jacques, depuis un certain nombre d'années et dans la vague prévision de circonstances pareilles à celles où il se trouve, s'est lui-même exercé aux armes; il les connaît, et sur le terrain ce n'est pas le sang-froid qui lui manquera... Non, c'est la confiance; le sort lui sera contraire. Il le sent; il en croit, sans pouvoir l'analyser, la sombre tristesse qui l'envahit, l'amer regret de ces joies qui étaient à sa portée, et qu'il va perdre. Et pourtant, s'il le veut, elles peuvent encore lui appartenir; il ne dépend que de lui de se taire, et, si M. de Girard s'est jugé offensé, d'attendre sa provocation; mais il sait aussi que M. de Girard ne le provoquera pas. Ce n'est donc là qu'un faux-fuyant, un prétexte que la peur lui suggère. — Qu'importe? se dit-il, las de lutter. Personne n'en saura rien. — Qu'importe?... Jacques se trompe en parlant ainsi : un homme d'honneur n'entre pas en compromis avec lui-même, et n'a pas le droit de passer pour brave aux yeux de tous, s'il se sait pusillanime au fond de l'âme.

La nuit tout entière s'écoula pour Jacques dans ces combats intérieurs. Le matin l'y surprit. Il haussa les épaules à ce brillant soleil de mai, qui resplendissait à peine levé, inondant la chambre de ses rayons. A quoi bon cet éclat d'un nouveau jour qui peut-être pour lui n'aurait pas de lendemain? Cependant cette sereine lumière lui fit du bien : il eut moins froid et fut moins hanté des funèbres visions de la nuit. Son excitation tomba; cédant à la fatigue, il s'assoupit.

Quand il se réveilla, son ami Achille était auprès de lui. Achille venait inquiet de la scène de la soirée entre Jacques et M. de Girard. D'abord Jacques ne lui avoua pas la vérité. — Je ne dois pas supporter l'insolence de M. de Girard, lui dit-il, et j'ai des raisons suffisantes de me battre avec lui.

— Mais c'est une folie! s'écria Achille. L'agression vient de ta part autant que de la sienne. Tu as un autre motif?

— Oui, répondit froidement Jacques : M. de Girard est l'assassin de Gerbaud.

— Allons donc! Tu perds la tête!

— Tu sais que dans ces suppositions, si étranges qu'elles soient en apparence, je ne me trompe guère; mais depuis hier ce ne sont plus seulement des suppositions que je fais, c'est une conviction que j'ai.

Et il raconta comment il avait enfin reconnu M. de Girard. Il fit part à son ami de tous les indices qu'il avait recueillis un à un, les groupa, en déduisit les conséquences probables, et conclut à l'effrayante révélation qui ne lui permettait plus de douter. Jacques parlait avec un calme lucide, une sûreté de dialectique, une force d'argumens qu'il n'avait jamais eus à un si haut degré. On eût dit qu'il s'écoutait parler et s'admirait avec une secrète horreur. Son geste, sa voix, ce récit aux circonstances extraordinaires qui s'enchaînaient étroitement les unes aux autres, portaient dans l'esprit d'Achille une persuasion presque vertigineuse. — Mais si c'est l'assassin, fit-il, pourquoi ne le dénonces-tu pas?

— J'y ai songé et j'y ai renoncé. La justice ne saurait procéder d'après de seules inductions morales. Il lui faut des preuves qu'elle voie et qu'elle touche, et je n'en ai pas à lui donner.

Achille se secoua comme pour se soustraire à un mauvais rêve. — Tu me rendrais fou, dit-il, si je t'écoutais plus longtemps. Puisque la justice ne saurait rien avoir à démêler avec cet homme, laisse-le en paix. Que t'importe en fin de compte cette absurde affaire?

— Je me suis dit cela.

— Eh bien! alors?

— Achille, reprit Jacques tristement, te souviens-tu de cet ami d'enfance dont je te parlais, qui, en lisant *le Pilote* de Cooper, avait reçu une impression si vive de la fin tragique du *midshipman* Merry?

— Oui, je m'en souviens.

— Cet ami n'existait pas. C'est de moi-même que je parlais.

— De toi!

— Oui, de moi. Je te disais que depuis lors cet ami avait éprouvé, à la seule idée d'une rencontre, une répugnance qui approchait de la crainte. Eh bien! je veux me battre avec M. de Girard, moins pour venger Gerbaud, — ce dont après tout je me soucie peu, fit-il avec un geste brusque, — que pour mon propre honneur. Je me battrai parce que je ne veux pas avoir peur d'un duel.

Achille était ébranlé. Il se rattacha pourtant au dernier mot de son ami. — Si tu reculais, dit-il, peut-être; mais tu ne recules pas. Rien ne t'oblige à ce duel.

— Non, reprit Jacques avec emportement, rien qu'une fatalité à

laquelle on ne se dérobe pas. Cela nous arrive à tous. Nous savons souvent que telle parole, si nous la prononçons, ne peut que nous faire du tort, et cependant nous la disons. Nous apercevons une planche branlante jetée sur un torrent; nous sommes pris de je ne sais quel désir de nous y aventurer, et nous la franchissons. Heureusement qu'il ne nous survient point toujours malheur de ce que nous bravons ainsi la destinée. C'est bien là-dessus que je compte, ajouta-t-il en essayant de sourire. Va, laisse-moi me battre, et il n'en résultera rien de fâcheux.

Depuis quelques instans, Achille réfléchissait. Il parut avoir pris son parti. — Soit, dit-il; nous sommes des enfans de discuter. Bats-toi, puisque tu le veux. Tu as raison; tout ira bien. Je vais aller voir M. de Girard en ton nom.

Achille avait son plan. Quoiqu'il fût loin d'être intimement lié avec M. de Girard, il le connaissait assez pour obtenir de lui la réponse qu'il voudrait. Il lui porterait le cartel de Jacques, mais en termes qui n'auraient rien d'offensant. Il se rejetterait sur la trop visible exaltation d'esprit de son ami. Il amènerait ainsi M. de Girard non point à des excuses pour des torts dont Jacques s'exagérait assurément la gravité, mais à des paroles de conciliation et de regret. Il réussit ainsi qu'il l'espérait, et au bout d'une heure il était de retour auprès de Jacques. Celui-ci l'interrogea aussitôt.

— Ce que je prévoyais a eu lieu, répondit Achille. M. de Girard a été étonné de ma démarche, et déplore ce qui s'est passé hier entre vous; mais il refuse de se battre, parce qu'il ne voit point à cela de motifs assez sérieux.

Jacques frappa du pied avec colère.

— Ah! c'en est trop! fit Achille. Ce n'est plus même là une subtilité de point d'honneur qu'on pouvait défendre à la rigueur; c'est un pur entêtement. Puisqu'il refuse de se battre, ta susceptibilité de bravoure, si ombrageuse qu'elle soit, doit se tenir pour satisfaite.

Jacques ne répondait pas.

— Voyons, reprit affectueusement Achille, cesse de te tourmenter ainsi; tu n'entendras plus parler de lui. Il part demain et ne reviendra peut-être jamais.

— Alors, dit Jacques d'une façon distraite, si véritablement il a tué Gerbaud, je le laisse échapper à tout châtiment?...

— Mais, fit Achille surpris, ne m'as-tu pas dit tout à l'heure que tu te souciais peu de cela? D'ailleurs tu ne peux être certain qu'il l'ait tué. Si tu en avais quelque preuve évidente, je concevrais tes scrupules; mais tu ne l'as pas et ne saurais l'avoir.

— C'est peut-être que je n'ai point su la trouver, peut-être aussi que tout n'est point terminé entre lui et moi.

Achille allait se récrier. Jacques vint à lui. — Mon ami, lui dit-il, pardonne-moi tout l'ennui que je te cause. C'est qu'il y a des instans où cette aventure me trouble les idées et où je ne m'appartiens plus. Je ne devrais plus songer à tout ceci. Il faut que je sois heureux sans arrière-pensée, et je veux l'être, car je suis un ingrat envers ta famille, envers toi, envers ta sœur surtout, et Dieu m'est témoin pourtant que j'aime de tout cœur ma chère Hermance.

— A la bonne heure, reprit Achille, et, puisque tu l'aimes, ne reste point seul avec tes idées noires; viens la voir le plus tôt possible.

Jacques laissa partir son ami et voulut suivre son conseil. Il employa sa matinée à quelques courses, rentra chez lui et s'habilla pour aller voir sa fiancée; mais, malgré tous ses efforts, il était, sinon sans courage, du moins sans espérance. Il lui semblait que chaque heure qui s'enfuyait n'était qu'un répit que lui accordait sa destinée, et qu'il n'arriverait point à ce lendemain où il serait à jamais débarrassé de M. de Girard sans se retrouver une dernière fois d'une façon formidable et décisive face à face avec lui.

IV.

Cependant, tandis que Jacques s'agitait ainsi dans un cercle d'hésitations cruelles et d'angoisses, sa vie ordinaire continuait. Tout était prêt pour son mariage, qui devait avoir lieu le surlendemain. Par une douce superstition de jeune fille, Hermance avait voulu qu'il se célébrât au petit village de Villeroy, près de Meaux, où ses parens avaient leur maison de campagne. Son enfance s'était écoulée dans cette maison, elle y avait grandi, et elle pensait que les premiers jours de son union avec Jacques seraient plus heureux, s'ils se passaient dans la solitude, sous ce beau ciel qu'elle aimait, au milieu des arbres et des fleurs. M. et Mme Herbin avaient cédé à ce désir de leur fille; dès la veille, ils étaient partis avec elle pour Villeroy. Ils ne se doutaient point des tourmens de Jacques, que celui-ci leur cachait d'ailleurs avec le plus grand soin, ou, s'ils remarquaient parfois sa préoccupation, ne l'attribuaient qu'à l'attente de son prochain mariage. Jacques, descendu à Meaux vers quatre heures de l'après-midi, voulut faire à pied les deux lieues qui le séparaient de Villeroy. Peu à peu la marche, le grand air, l'aspect de cette riche nature épanouie au soleil lui apportèrent le calme et l'espoir. En face de ces grands horizons de la verdure et du printemps, il oublia les combats qu'il s'était livrés, et son cœur s'ouvrit

à la tendresse et à la joie. Cette belle journée, pleine d'éclats et de parfums, donnait un démenti à ses craintes et l'accusait de folie. Il eut hâte d'être heureux et pressa le pas. Il distinguait de loin, à demi cachée dans un parc, la maison de M. Herbin. Bientôt, sur une petite éminence, à l'extrémité d'une longue allée, il vit Hermance en robe blanche, coiffée d'un chapeau de paille dont les brides flottaient au vent. Elle lui faisait signe avec son mouchoir; il lui répondit de même. Quelques instans plus tard, il la rejoignait et lui serrait les mains avec émotion. Elle était si jolie sous son frais costume qu'il ne se lassait point de l'admirer. Il avait peur que M. et Mme Herbin, qui se promenaient à l'autre bout de l'allée, ne vinssent le troubler; mais Hermance fit à ses parens un geste amical et mutin, et entraîna en riant son fiancé sous les arbres. — Eh bien! lui dit-elle, êtes-vous content?

Ils eurent alors une intime causerie à demi attendrie, à demi joyeuse. C'étaient des projets pour l'avenir et déjà des retours vers le passé, car tous deux se vantaient de s'être aimés longtemps avant de se connaître; puis Hermance gronda Jacques de la tristesse qu'elle avait quelquefois remarquée en lui.

— Vous ne serez plus ainsi désormais, lui dit-elle, car ce vilain homme est enfin parti.

— Je ne pensais plus à lui, répondit Jacques, et je n'y penserai plus jamais, je vous le jure.

Ils entendirent la cloche du dîner et revinrent en se donnant le bras. L'on s'était mis gaîment à table, lorsque le domestique annonça M. de Girard. Ce fut un coup de foudre pour Jacques. Il pâlit, et Hermance ne put s'empêcher de trembler. M. Herbin alla avec empressement au-devant de son hôte.

— Mon cher ami, disait M. de Girard, je pars demain, et je ne croyais pas pouvoir vous faire cette dernière visite; mais il m'est arrivé quelques heures de liberté, et j'en ai aussitôt profité.

Il s'assit, mais avec une attitude singulière. Il était placé vis-à-vis de Jacques, et fréquemment l'examinait à la dérobée. Sa physionomie trahissait une curiosité inquiète, très éveillée et cherchant avec obstination à se satisfaire. Évidemment les paroles banales qu'il avait prononcées en entrant étaient un prétexte à sa visite. On l'eût dit amené malgré lui dans cette maison par l'irrésistible désir de savoir enfin à quoi s'en tenir sur le compte de cet homme dont il était haï, qu'il haïssait lui-même. Certes Jacques était pour lui une irritante énigme autant qu'il en était une pour Jacques. Achille, sans deviner quel but se proposait M. de Girard, ne se sentait pas à l'aise. Il savait trop qu'en s'acquittant le matin du message de Jacques, il ne s'était que très imparfaitement conformé aux intentions

de son ami. Aussi, redoutant une explication entre les deux hommes, il voulut la prévenir. Afin de dissiper l'espèce de froideur qui gagnait les convives, il se mit en frais de verve et d'entrain, excita tout le monde à boire et se grisa un peu lui-même. Son dessein était de réconcilier pleinement les deux adversaires après le dîner. Cela lui parut d'autant moins difficile que Jacques et M. de Girard semblèrent d'un commun accord le seconder dans son projet. La conversation s'anima, et une gaîté bruyante, mais fausse, présida au repas.

Après le dîner, on passa sur la terrasse. De la hauteur où l'on était, on dominait une assez vaste étendue de terrain et le cours d'une petite rivière qui, encaissée dans ses rives argileuses et bordée de grands saules, traversait le parc. Quoique la nuit fût belle, une brume légère se répandait dans l'air. Elle s'épaissit bientôt au point de prolonger en largeur l'horizon de la rivière. Ainsi agrandie et entrevue au travers des saules, la nappe d'eau apparaissait comme une mer houleuse et chargée de vapeurs. Tandis qu'Achille préparait de son mieux M. de Girard, qui l'écoutait avec complaisance, Jacques contemplait le paysage avec une attention que motivaient sans doute de lointains souvenirs. Il revenait à ses pensées habituelles, et trouvait aux lieux où il était une certaine analogie avec ce chemin planté d'arbres au-delà duquel on apercevait la mer et où Gerbaud avait été tué. En même temps, soit hasard, soit association d'idées, il se souvint de ces mots qu'Achille lui avait dits le matin : « Si encore tu pouvais être assuré que ce fût l'assassin, je comprendrais que tu voulusses te battre avec lui. » Il s'émut comme à une illumination soudaine, descendit rapidement au jardin et appela le domestique d'Achille. C'était un ancien matelot de la *Magicienne* que le jeune homme avait gardé à son service. Jacques lui parla bas quelques instans, et, quoique le marin parût étonné de l'ordre que lui donnait l'officier, il répondit affirmativement. Jacques remonta alors. Justement Achille le cherchait des yeux pour lui amener M. de Girard.

— Mon cher Jacques, lui dit-il, je n'aurais rempli qu'à demi le rôle d'ambassadeur que tu m'as confié ce matin, si je n'établissais pour l'avenir de bonnes relations entre deux hommes dont rien n'explique la mésintelligence.

— Pour ma part, monsieur, dit le créole, je regrette infiniment notre altercation d'hier.

— Moi aussi, répondit Jacques.

Ils ne se donnèrent pourtant pas la main.

En ce moment, la fraîcheur devint assez intense pour que les femmes rentrassent au salon. M. Herbin vint à M. de Girard et à

Jacques, et leur dit : Je vais faire comme ces dames; mais, si la fraîcheur ne vous effraie pas trop, rien ne vous empêche de fumer vos cigares.

Quant à Achille, enchanté d'avoir pu mettre en présence d'une façon amicale M. de Girard et Jacques, il s'était esquivé.

— Voulez-vous faire un tour de jardin? demanda Jacques à M. de Girard.

— Volontiers.

Ils marchèrent quelque temps silencieux en se dirigeant vers la petite rivière.

— Monsieur, dit M. de Girard avec bonhomie, je pars demain, et nous ne nous reverrons peut-être jamais. Eh bien! je vous l'avoue, je cherche avec curiosité le motif de l'éloignement qui a existé entre nous. Il faut, quand j'y réfléchis, que nous nous soyons déjà rencontrés dans quelque circonstance parfaitement oubliée de nous deux, et où, à notre insu, nous ayons eu à nous plaindre l'un de l'autre.

— Je l'ai pensé également, repartit Jacques, et j'admire comment, en nous livrant aux mêmes recherches, nous arrivons à des conclusions semblables. Nous avons dû en effet nous rencontrer.

— Mais où? C'est ce que j'ignore absolument.

— Ah voilà! Tenez, je crois qu'il en est des lieux comme des personnes. Tels paysages que nous voyons pour la première fois nous sont pourtant familiers. C'est qu'ils éveillent en nous directement ou par analogie des souvenirs presque effacés, et qu'il faut tout d'abord un certain effort de mémoire pour ressaisir. Ce paysage-ci, par exemple, m'a tout à l'heure vivement frappé; à mesure que la brume, traversant la rangée de saules, gagnait l'horizon, il se transformait dans ma pensée et servait de cadre à une aventure dont j'ai été témoin en Californie. Vous avez été, je crois, en Californie. Cette aventure pourra donc vous intéresser, et, si vous le voulez, je vais vous la raconter.

— Faites, dit simplement M. de Girard.

— Représentez-vous bien les lieux : à droite des massifs d'arbustes un peu ras comme ceux-ci; à gauche, la mer au travers des arbres comme cette plaine couverte de brume; devant, une petite maison isolée semblable à ce pavillon de chasse. Vous voyez cela?

— Oui, fit M. de Girard, en apparence très calme.

— Eh bien! j'allais auprès de cette maison à un rendez-vous qu'un de mes amis m'avait donné. Il faisait ses adieux à une femme qu'il aimait, et je devais l'accompagner à sa sortie, car il redoutait que le mari ne lui eût dressé quelque embûche dans la nuit. Par malheur je m'étais quelque peu attardé dans un *monte* de San-Francisco où une scène de désordre avait eu lieu.

Jacques s'arrêta avec intention. M. de Girard se pencha avidement de son côté, mais ne put, dans l'obscurité, distinguer ses traits autant qu'il l'eût désiré peut-être.

— Toutefois, poursuivit Jacques, je marchais sans inquiétude et j'approchais de la maison, lorsqu'à cinquante pas à peu près, à la distance de ce fourré là-bas, un coup de feu retentit qui atteignait mon ami dans l'ombre et l'étendait mort.

A ces mots que Jacques avait prononcés à haute voix et comme s'ils eussent été un signal, une détonation se fit entendre à l'endroit même dont il parlait, et une vive traînée de lumière sillonna le chemin.

M. de Girard s'agita comme à un choc inattendu, bondit en arrière, tout prêt à se défendre, et pâlit outre mesure en fixant sur Jacques des yeux hagards.

— Ah! j'en étais sûr, s'écria Jacques en marchant sur lui, c'est bien vous qui avez assassiné Gerbaud.

Mais M. de Girard ne répondit pas à cette accusation. Il regardait toujours Jacques. Son trouble se dissipait par degrés. Il se frappa le front et à son tour s'écria presque avec joie : — Je sais enfin où je vous ai vu. C'est sur la route de San-Francisco lorsque vous en gravissiez le talus avec vos hommes.

— Vous avouez donc?...

— Quoi? demanda M. de Girard comme surpris de la question.

— Que vous êtes le meurtrier de mon ami...

M. de Girard avait recouvré tout son calme. Il hésita pourtant à répondre. — Et pourquoi pas? dit-il enfin, M. Gerbaud était l'amant de ma femme. Je l'ai tué. C'était mon droit. Je ne suis pas assez fou pour me battre avec l'homme qui me déshonore... Mais ce n'est plus de lui qu'il s'agit, c'est de nous deux. Je comprends maintenant votre conduite. Depuis trois mois, vous m'avez poursuivi, vous avez épié le moindre indice. Vous venez aujourd'hui de me tendre un piége, et vous m'y avez fait tomber. Vous me dénonceriez demain, et bientôt peut-être vous me susciteriez au sujet de cette affaire je ne sais quels ennuis de procédure. Puisque vous savez mon secret, il faut que je vous tue.

— Ah! dit Jacques avec ironie, c'est regrettable, vous n'avez point d'arme, car vous m'assassineriez sans doute comme vous avez tué Gerbaud; mais, soyez tranquille, je ne vous livrerai point à la justice. Ce serait trop long, et vous pourriez échapper. C'est à moi qu'il appartient de venger mon ami, et je consens à me battre avec vous.

— A demain donc! s'écria M. de Girard.

— A demain, répondit Jacques.

Ils rentrèrent au salon. Depuis que ce duel était décidé, Jacques était délivré de ses irrésolutions. Il contemplait le danger face à face et ne le redoutait plus. Il aborda gaîment Achille et lui conta ce qui s'était passé. Achille fut d'abord atterré; mais en voyant son ami la confiance dans les yeux, le sourire sur les lèvres, il se rassura. Ce dénoûment pouvait être le meilleur. Jacques, au pis aller, en serait quitte pour un coup d'épée. Achille pensait que désormais du moins l'avenir de son ami, le bonheur peut-être de sa sœur, ne seraient plus compromis par ces appréhensions étranges d'un malheur inconnu, par ces hésitations d'âme qui pesaient depuis si longtemps sur la vie de Jacques.

Le lendemain, les adversaires, suivis de leurs témoins, se rencontrèrent. M. de Girard paraissait sous l'empire d'un froid ressentiment. Quant à Jacques, il n'était plus le même que la veille; sans doute ses voix secrètes lui avaient parlé pendant la nuit. En prenant son épée, il regarda doucement et tristement Achille. Celui-ci, effrayé, se plaça, une canne à la main, de manière à interrompre le combat à la plus légère blessure. Malheureusement cette précaution devait être inutile. Les deux hommes s'attaquèrent avec une violence extrême. Le jeu de M. de Girard était serré et foudroyant. On voyait que la colère le surexcitait, mais ne l'aveuglait pas. Jacques maniait son épée avec une ardeur fébrile, ne songeant qu'à frapper vite, ne se couvrant qu'à peine. Bientôt il fut atteint, mais tout en tombant il étendit le bras, et M. de Girard, entraîné par son élan dans le coup qu'il portait à Jacques, s'enferra de part en part.

Achille avait reçu son ami dans ses bras. — Ah! lui dit Jacques d'une voix mourante, j'ai vengé Gerbaud; mais je savais bien que je serais tué en duel.

HENRI RIVIÈRE.

UNE

FÊTE DE LA SCIENCE

DANS LA HAUTE-ENGADINE

Quarante-septième réunion de la Société helvétique des sciences naturelles à Samaden, canton des Grisons.

A l'extrémité orientale de la Suisse, sur les confins du Tyrol et de la Haute-Italie, s'étend une longue vallée que l'Inn parcourt dans toute sa longueur. *Vallis in capite Œni,* disaient les anciens : de là Ingiadina et enfin Engadine, comme on dit aujourd'hui. La partie supérieure de la vallée, large et évasée, est élevée en moyenne de 1,650 mètres au-dessus de la mer; elle prend le nom de Haute-Engadine, et se termine vers le sud au passage du Maloya, dont l'altitude est de 1,835 mètres. Ce col conduit directement en Italie par Chiavenna et les bords du lac de Côme. Au nord, la Haute-Engadine se continue avec la Basse-Engadine; celle-ci aboutit aux gorges de Finstermünz en Tyrol, où l'Inn coule encore sous le pont de Saint-Martin, à 1,020 mètres au-dessus de la mer. L'Engadine est la plus élevée des grandes vallées de la Suisse qui soit habitée pendant toute l'année.

Issue du puissant massif des Alpes qui donne naissance aux deux grands fleuves de l'Europe moyenne, le Rhône et le Rhin, l'Inn devrait porter le nom du Danube, car celui-ci n'est d'abord qu'une faible rivière née dans la cour d'un château princier, sur les humbles collines du versant méridional de la Forêt-Noire; mais dans

les plaines de la Bavière il s'unit à la puissante fille des Alpes. Désormais l'Inn portera le nom de celui dont elle fait la grandeur, et leurs eaux confondues formeront le large fleuve dont les trois embouchures versent dans la Mer-Noire les eaux de soixante affluens. A sa source, l'Inn, émissaire d'un petit lac du Septimer, se précipite le long des pentes du Maloya; alimentée par les eaux provenant des glaciers voisins, elle traverse les jolis lacs de Silz, de Silva-Plana et de Saint-Maurice, encadrés dans un gazon court et fin d'une incomparable verdure. Les lacs sont séparés l'un de l'autre par les moraines des anciens glaciers qui jadis descendaient dans la vallée de l'Inn. Composées d'énormes blocs amenés des montagnes voisines et entassés les uns sur les autres, ces moraines ont créé les lacs en barrant le cours du jeune fleuve. Avec le temps, ces digues, élevées par la glace, se sont couvertes de mélèzes et d'airolles (*pinus cembro*), les seuls arbres qui puissent vivre encore sous ce climat, trop âpre pour les pins et les sapins du nord; sous leur ombrage croissent les myrtilles, les airelles, quelques saules et chèvrefeuilles alpins. La belle végétation qui entoure les blocs monstrueux descendus des cimes du Bernina finit par les envahir eux-mêmes. Les lichens et les mousses commencent l'attaque; ils se fixent sur la pierre, qu'ils désagrégent en s'y incrustant; des graminées germent sur le terreau formé par les élémens dissociés de la roche mélangés avec l'humus, résultat de la décomposition des débris qu'ont laissés les premiers colons. De petites herbes annuelles poussent les premières sur ce nouveau sol, puis des plantes vivaces, ensuite des arbustes, enfin des arbres. Souvent on voit un groupe de pins ou de mélèzes couronnant un énorme monolithe de granit. C'est l'œuvre du temps : il a changé l'aride moraine en une forêt pittoresque. Que de siècles il a fallu pour cette transformation! L'été est si court, la croissance des arbres est si lente, car en Engadine l'hiver dure huit mois. La neige, tourbillonnant des journées entières dans les airs, s'entasse à la hauteur de 2 ou 3 mètres. Le thermomètre descend à 20 et même à 30 degrés au-dessous de zéro; la vallée tout entière reste ensevelie pendant la moitié de l'année sous un épais linceul qui s'étend sur les lacs glacés, nivelle les aspérités du sol, et condamne à une réclusion complète les animaux et souvent les hommes eux-mêmes. En mai, la neige commence à fondre : toutefois ce n'est qu'à la fin de juin qu'elle disparaît du fond de la vallée, tandis qu'elle couvre encore toutes les sommités voisines; mais alors les prairies, délivrées de cette neige qui les a protégées contre le froid en hiver et arrosées au printemps, rient au soleil et s'émaillent des premières fleurs alpines. Les mélèzes poussent des houppes de feuilles du vert le plus

tendre, l'airolle relève ses branches affaissées sous le poids des frimas et dresse vers le ciel ses cônes violacés. Les vaches s'acheminent lentement vers les pâturages alpins, les grands troupeaux de moutons bergamasques montent vers la montagne : l'été est enfin venu; malheureusement la durée en est bien courte. Jamais l'air ni le sol ne tiédissent complétement : les rayons du soleil, plus chauds et plus brillans que dans la plaine, activent la végétation pendant le jour; mais la nuit le thermomètre redescend toujours aux environs de zéro, et la végétation s'arrête. Pendant ces trois mois d'été, la prairie n'est fauchée qu'une seule fois, et l'orge ou le seigle, qu'on cultive sur des terrasses exposées au midi, mûrissent à peine leurs maigres épis.

Six mois de neige et de glace, trois mois de pluie ou de froid et trois mois d'un été sans chaleur, tel est le climat de la Haute-Engadine. Une coupe de foin, un peu d'orge et de seigle, du bois qu'il faut ménager précieusement, tant il croît lentement, telles sont les ressources indigènes. Le voyageur qui descend des sommets du Juliers s'attend à trouver une de ces hautes vallées habitées quelques mois de l'année seulement. Dans ces vallées alpines, on ne voit guère que des chalets épars ou des villages d'été dont les maisons de bois, brunies par le temps, serrées les unes contre les autres et appuyées à la montagne, semblent vouloir se réchauffer mutuellement. A Silva-Plana, l'étonnement commence; un beau village est assis entre deux lacs; de grandes maisons en pierre blanche entourées de jardins, habitées chacune par une seule famille, bordent la route. Une exquise propreté, une apparence de bien-être annoncent l'aisance des habitans. Le voyageur descend la vallée sur une route magnifique, il aperçoit un grand établissement de bains situé sur les bords du second lac, arrive à Saint-Maurice, composé en partie d'hôtels à l'usage des baigneurs, traverse le joli village de Celerina, et atteint enfin le bourg de Samaden, le plus considérable de la vallée. — Ici son étonnement redouble. Dans la Suisse protestante, où les villages sont si beaux et si propres, il n'en est point de comparable à celui de Samaden, ni à tous ceux qui lui succèdent, Bevers, Sutz, Scanfs et Ponte. Quelle est l'origine de cette prospérité inouie dans une vallée alpine qui ne produit rien? L'industrie. L'Engadine compte peu d'habitans sédentaires; la plupart émigrent, ils vont à l'étranger exercer les professions de confiseurs, pâtissiers, cafetiers; leur fortune faite, ils reviennent dans leur vallée, chacun dans le village qui l'a vu naître, construisent une belle maison et la meublent suivant le goût du pays où ils ont acquis la richesse. En entrant dans ces comfortables demeures, vous retrouvez les usages et les habitudes de la ville où le

propriétaire a passé les années laborieuses de sa vie. L'aisance est générale dans cette heureuse vallée. Un savant genevois, assistant à l'office divin dans le temple de Bevers, s'étonne de ne point entendre prononcer la prière pour les pauvres qui termine la liturgie protestante : l'office s'achève, et l'on ne fait pas de quête; il s'informe et apprend qu'il n'y a point de pauvres en Engadine; il est donc inutile de prier et de quêter pour eux.

Parlant toutes les langues de l'Europe, les habitans de l'Engadine ne sont point restés étrangers au mouvement intellectuel du siècle, et ces industriels, ces commerçans, désormais retirés des affaires, ont sollicité l'honneur de recevoir en 1863, au milieu d'eux, la *Société helvétique des sciences naturelles*. Ils ont compris que les lettres, les sciences et les arts sont la vraie gloire de l'humanité, la seule dont l'avenir avouera l'héritage; ils ont voulu s'honorer eux-mêmes en offrant l'hospitalité à de modestes savans accourus de la Suisse, de l'Italie et de l'Allemagne, pour se communiquer réciproquement le résultat de leurs travaux dans le domaine des sciences physiques et naturelles.

L'origine de la Société helvétique remonte à 1815. Genève, rendue à la liberté, venait d'entrer dans la confédération. Des sociétés locales existaient déjà dans les cantons; un médecin genevois, Gosse, correspondant de l'Académie des sciences de Paris, conçut la pensée d'une association qui réunirait tous les naturalistes de la Suisse. Il leur adresse l'invitation de se trouver le 4 octobre à Genève; trente-cinq personnes seulement répondent à son appel. Il ne se décourage pas. Les premières conférences eurent lieu dans le salon de la Société de physique et d'histoire naturelle, où les bases des statuts de l'association furent définitivement arrêtées; mais le 6 octobre Gosse convoque les naturalistes à sa maison de campagne, située sur le territoire savoisien, derrière la montagne du Petit-Salève, près du village de Mornex. Au haut d'un monticule semé de blocs erratiques descendus du Mont-Blanc, en face de ce colosse de la chaîne des Alpes et en vue du lac Léman, sont les ruines d'un ancien château féodal. Sur ces ruines s'élève un pavillon dont le toit est soutenu par huit colonnes. Le buste de Linné est au milieu de la rotonde; ceux des grands naturalistes de la Suisse, Haller, Bonnet, Rousseau et de Saussure, sont rangés autour de lui. Gosse, homme d'initiative et d'enthousiasme, adresse à ses concitoyens le discours suivant; je le transcris tout entier, c'est un curieux spécimen du style et des idées de l'époque. « Sublime intelligence qui as été, qui es et qui seras! cause première de tout ce qui existe, toi qui t'occupes sans cesse du bonheur de toutes tes créatures, daigne recevoir mes hommages et ma profonde recon-

naissance pour avoir conservé jusqu'à ce jour de félicité ma frêle existence. Accorde à cette réunion d'hommes instruits ta précieuse bénédiction, et fais que chacun de ces savans ait dans ses travaux le succès auquel il aspire. Et toi, illustre et immortel Linné, dont l'âme sans doute plane sur cette intéressante assemblée, puisse le feu de ton génie universel se répandre sur chacun de nous en particulier! En plaçant ton buste avec celui des quatre grands hommes qui nous environnent, dans ce temple que j'ai érigé à la bonne nature, puissions-nous tous être électrisés par les lumières que tu as répandues! Plongés dans l'admiration des œuvres inimitables de ce grand créateur, pénétrés de zèle et de persévérance dans nos travaux, puissions-nous les rendre utiles à la commune patrie! »

L'émotion de l'orateur se communique aux assistans; en présence du spectacle grandiose des Alpes et du lac Léman, le souvenir des séances tenues à la ville s'efface, l'image du poétique pavillon de Mornex reste gravée dans la mémoire de tous, et devient pour eux le véritable berceau de la société naissante. C'est là qu'elle naquit, la tradition le veut, et c'est là qu'elle fêtera dans deux ans le cinquantième anniversaire de sa fondation. Aujourd'hui Mornex fait partie du département de la Haute-Savoie, et (je m'en réjouis pour mon pays) cet anniversaire pacifique sera célébré en 1865 sur une terre désormais française. Il n'est point de savant qui ne partage ma satisfaction après avoir lu à la fin de cette étude l'analyse des travaux accomplis par la Société helvétique dans le domaine des sciences physiques et naturelles : elle est la première qui, voyageant chaque année, contribue ainsi à la diffusion des connaissances positives, semant des germes féconds à la surface du pays et popularisant les résultats de ses recherches dans des séances publiques. Depuis, d'autres sociétés ont suivi cet exemple : en France, la Société géologique, la Société botanique et le congrès des sociétés savantes; en Angleterre, la *British association;* en Allemagne, la réunion annuelle des médecins et des naturalistes allemands; en Italie, la société des *Scienziati italiani;* en Scandinavie, celle des savans du Danemark, de la Suède et de la Norvége. Dans la Suisse, divisée en vingt-deux petits cantons, où l'on parle quatre langues, le français, l'allemand, l'italien et le roman, la Société helvétique était un moyen de centralisation; elle devait réunir, rapprocher, mettre en rapport direct les uns avec les autres des hommes occupés des mêmes études et tendant vers un même but : le progrès intellectuel, moral et matériel du pays. En Suisse, en Italie et en Scandinavie, c'est le besoin d'unité qui a créé ces sociétés nomades dont le lieu de réunion change tous les ans, mais dont l'esprit est le même. En France et en Angleterre, un besoin contraire les a fait naître; la province essaie de réagir contre la pré-

pondérance excessive de ces immenses capitales qui menacent d'absorber peu à peu toutes les forces vives d'une nation.

La constitution de la Société helvétique est fort simple. Pour être élus, les membres ordinaires doivent être nés en Suisse ou y remplir des fonctions publiques; ils sont maintenant au nombre de huit cent neuf. Les étrangers ont le titre de membres extraordinaires ou honoraires. Les séances sont publiques. Depuis 1815, la Société helvétique s'est réunie quarante-sept fois. Jusqu'en 1828, elle visita successivement tous les chefs-lieux des cantons; mais en 1829 la réunion eut lieu à l'hospice du Grand-Saint-Bernard, à 2,474 mètres au-dessus de la mer. Soixante et onze personnes jouirent de l'hospitalité du couvent, et inaugurèrent les observations météorologiques, que les religieux continuent depuis 1830 avec une persévérance dont la science a déjà recueilli les fruits. Des villes secondaires, telles que Winterthur, Porentruy, la Chaux-de-Fonds, Trogen, avaient sollicité l'honneur de posséder la société dans leurs murs; mais jamais un village n'avait témoigné ce désir en acceptant les charges très réelles de ces réunions. Samaden est le premier : il s'est fait un titre de sa situation à l'extrémité de la Suisse et dans une des vallées les plus élevées de ses montagnes. Son appel a été entendu. Tous les villages de la Haute-Engadine s'étaient associés à celui de Samaden pour donner l'hospitalité aux membres de la société, et quel que fût le nombre des arrivans, la vallée était prête à les recevoir. Cent vingt-six seulement se présentèrent, savoir : quatre-vingt-quinze Suisses, seize Allemands, quatorze Italiens et un Français, celui qui écrit ces lignes. Le milieu de juillet avait été pluvieux. Le bruit s'était répandu qu'en Engadine cette pluie, tombant à l'état de neige, avait couvert le sol d'une couche de deux pieds d'épaisseur. La nouvelle était exacte; mais cette neige récente devait ajouter un charme de plus à ce paysage alpin. Lorsque je descendis du haut du Juliers le 23 août avec mes amis Vogt et Desor, la neige était fondue dans la vallée. L'herbe, récemment humectée, avait repris sa fraîcheur printanière. Les massifs élevés des montagnes n'étaient plus maculés par ces lambeaux de glaciers et de névés salis par la poussière, aspect caractéristique de l'automne dans les hautes régions. Une couche de neige blanche, immaculée, resplendissant au soleil, enveloppait de ses replis toutes les cimes supérieures à la limite des forêts. Le groupe du Bernina étincelait comme un diamant au-dessus des lacs aux teintes d'émeraude. Ce spectacle absorbait toute notre attention lorsque nous arrivâmes à l'entrée de Samaden. Déjà nous avions passé sous les arcs de verdure dressés aux portes de Saint-Maurice et de Celerina; celui de Samaden portait le drapeau des ligues grises, gris, bleu et blanc,

et le drapeau fédéral, rouge avec la croix blanche au milieu. Le village avait un air de fête; partout des guirlandes, les drapeaux français, italiens, allemands, flottaient aux fenêtres, ornées de magnifiques fleurs élevées comme dans une serre entre les doubles vitrages qu'on laisse en place pendant toute l'année. En arrivant, des commissaires nous assignaient notre logement; un hôte empressé recevait le naturaliste qui lui était adressé, et la cordialité de l'accueil était telle que chacun croyait rentrer dans un *home* nouveau créé par l'hospitalité. Le soir, tous les arrivans se réunirent à l'hôtel Bernina. D'anciens amis se retrouvaient avec bonheur, des hommes qui se connaissaient par leurs travaux, mais n'avaient d'autre point de contact que l'amour de la science, se liaient étroitement en quelques heures.

I. — LA SESSION DE SAMADEN.

La séance d'ouverture eut lieu le lendemain, 24 août, dans l'église de Samaden. Le fût des colonnes était entouré de guirlandes, des échantillons de minéralogie couvraient les piédestaux, la croix fédérale brillait au-devant de la chaire, convertie en corbeille de fleurs : le temple de Dieu était devenu le temple de la science. M. Rodolphe de Planta, représentant de l'une des plus anciennes familles de l'Engadine et membre du conseil national de la Suisse, avait été nommé président de la session : le règlement a sagement décidé que ce président serait toujours choisi dans la localité où la société se réunit. Son discours d'inauguration était l'histoire abrégée, mais fidèle, des populations au milieu desquelles nous allions passer quelques jours. Deux races ont pénétré dans les vallées qui découpent les Alpes rhétiques : le versant nord est occupé par des Celtes qui s'avancèrent jusque dans la Haute-Italie, lorsque Bellovesus, suivi de ses sept clans gaulois, conquit le pays et fonda Milan. Aussi retrouve-t-on dans l'Engadine des noms de famille d'origine celtique, et ceux de plusieurs montagnes, le Juliers, l'Adula, le Luxmagnus ou Lukmanier, indiquent des passages où le Celte voyageur sacrifiait à Jul, dieu du soleil. L'immigration des Étrusques du côté du sud est encore plus certaine. Chassés par les invasions successives des barbares du nord, ils se réfugièrent dans ces hautes vallées sous la conduite d'un chef appelé Rhætus, d'où le nom de Rhætia, que portait dans le moyen âge le canton actuel des Grisons. Thusis dans la vallée de Domleschg (*Vallis domestica*), les trois forts de Reams (*Rhætia ampla*), Realta (*Rhætia alta*) et Rhaezuns (*Rhætia ima*) sont des appellations dérivées du latin. La plupart des villes et des villages le long de l'Inn, de l'Adige et de l'Adda

portent encore des noms identiques à ceux des villes de l'Ombrie, du Latium et de la Campanie : ainsi de nos jours tous les noms des villes de l'Europe prennent place successivement sur la carte des États-Unis d'Amérique; mais c'est une phrase de Pline qui constitue le plus irrécusable titre de noblesse latine de ces populations primitives. Pline, né à Côme, habitant sur les bords du lac pendant l'été la villa qui porte son nom, voisin par conséquent du pays dont il parle, a dit : *Vettones, Cernetani, Lavinii, Œnotrii, Sentinates, Suillates sunt populi de regione Umbria quos Tusci debellarunt.* Comment ne pas reconnaître dans ces dénominations les noms des villages engadinois de Fettan, Cernetz, Lavin, Nauders, Sent et Scuol? Il serait difficile de savoir quels élémens de civilisation les Étrusques ont apportés dans ces montagnes; mais la culture des champs en terrasse peut être considérée comme un reste des coutumes agricoles de la Toscane. Pendant quatre cents ans, ces populations firent partie de l'empire romain. La langue latine devait nécessairement devenir prédominante parmi des hommes déjà en possession d'un idiome issu de la même souche; cependant c'est le latin populaire (*lingua romana rustica*) qui l'emporta. Cinquante mille habitans du canton des Grisons parlent le roman ou grison, c'est-à-dire une langue d'origine latine ayant les plus grandes affinités avec le provençal du midi de la France, les patois de l'Italie, de l'Espagne et le roumain des Valaques sur les bords du Danube. Cette langue possède une littérature; on l'enseigne dans les écoles concurremment avec l'allemand et le français. Il y a plus, un journal hebdomadaire, *Foegl d'Engiadina*, contribue à conserver ce curieux spécimen de linguistique archéologique. On me pardonnera cette expression, car les langues sont des monumens plus anciens et plus durables que ceux de pierre ou de bronze; elles sont aussi plus riches en enseignemens sur l'origine et les vicissitudes des nations. Ces efforts pour perpétuer dans un coin de la Suisse un idiome ancien auront l'approbation des philologues : ils voient avec peine disparaître ces langues de transition qui jettent une si vive lumière sur celles qu'on parle actuellement.

Théodoric appelait la Rhætie le boulevard de l'Italie, et en effet elle est la barrière tour à tour franchie par les envahisseurs de la péninsule et par les armées romaines envoyées pour soumettre le nord de l'Europe. A la chute de l'empire franc, les Magyars et les Sarrasins pénétrèrent dans l'Engadine et s'emparèrent des passages les plus importans. Le nom du village de Pontresina, qui commande la route du Bernina, n'est qu'une altération de *Pons Sarracenorum*, et celui de la famille Saraz, l'une des principales de Pontresina, n'indique pas moins clairement son origine. Les empereurs d'Alle-

magne de la famille de Hohenstaufen fondèrent sur le Septimer et le Lukmanier des hospices pour recevoir les voyageurs. Ces deux cols sont en effet le trajet le plus facile et le plus direct de l'Allemagne occidentale en Italie. Quand les hospices du XIe siècle seront remplacés par la voie ferrée qui traversera les Alpes, c'est l'une de ces deux montagnes qui sera percée par un tunnel plus direct, moins long et moins dispendieux que celui qui entamerait l'énorme massif du Saint-Gothard. Puisse-t-il ne jamais servir au passage des armées qui se sont si souvent rencontrées dans les Alpes rhétiques! Partout des forts ruinés, des traces d'anciennes redoutes rappellent les guerres de la France, de l'Autriche et de l'Espagne. Le 13 juillet 1620, tous les protestans de la Valteline, sans distinction d'âge ni de sexe, sont massacrés par les catholiques. Les Espagnols occupent le pays; mais le duc de Rohan, pénétrant par l'Engadine à la tête d'une armée française, les chasse en 1628, et l'on peut voir encore au-dessus de Bormio, sur la *Scala di Fraele*, les tours qu'il fit ériger à cette époque. En 1790, les généraux Bellegarde et Lecourbe se rencontrèrent dans la vallée de l'Inn, et des vieillards se rappellent avoir vu dans leur enfance les canons français rouler au mois de mai sur la glace du lac de Silz. Le même jour, les Autrichiens traversaient près de Sutz les eaux de l'Inn, tellement froides dans cette saison qu'un grand nombre de soldats eurent les pieds gelés. Depuis le commencement du siècle, la paix règne dans ces paisibles vallées, et l'émigration régulière des habitans, qui rapportent dans leur village les richesses acquises à l'étranger, accroît sans cesse la prospérité de l'Engadine.

Nous ne suivrons pas M. de Planta dans l'énumération détaillée des hommes utiles ou célèbres auxquels l'Engadine a donné naissance. C'est de la réforme que date ce mouvement intellectuel. En 1560, le Nouveau-Testament est traduit en roman. L'évêque de Capo-d'Istria, Pierre-Paul Vergerio, envoyé d'Italie pour ramener Luther à la foi catholique, se convertit lui-même au protestantisme. Il se réfugie dans l'Engadine, y traduit en italien les œuvres de Luther, d'Érasme, de Zwingle. Dès 1550, une imprimerie avait été fondée à Poschiavo, au pied méridional du Bernina, par un autre Italien, Dolfino Landolfi. Les œuvres des réformateurs sont multipliées par la voie de l'impression et répandues avec profusion en Italie. Vergerio, appelé en Allemagne, meurt chancelier de l'université de Tubingue. En 1755, un Martin Planta, de Süss, dans la Basse-Engadine, construit une machine électrique munie d'un plateau de verre, et en 1765, quatre années avant que Watt prît son brevet, il présente au roi Louis XV le plan d'une machine à vapeur capable de mouvoir des bateaux et des wagons. Des commissaires

nommés pour examiner son projet le déclarèrent inexécutable. Ce verdict enleva à Martin Planta la gloire d'avoir appliqué les idées de Papin et résolu le plus grand problème de la mécanique moderne. Je passe des noms inconnus au dehors, mais vénérés dans leur patrie, gloires modestes qui fleurissent loin du monde comme les fleurs des sommets alpins; mais je dois remercier M. de Planta d'avoir nommé celui qui fut mon maître, Laurent Biett de Scanfs, médecin de l'hôpital Saint-Louis, où il contribua puissamment à la connaissance et à la thérapeutique des maladies de la peau. Mort jeune encore en 1840 à Paris, ce médecin a laissé parmi ses élèves, ses amis et ses cliens des souvenirs qui lui survivront longtemps.

Ce discours du président inaugurait la session. Après lui, le professeur Studer, de Berne, fit un rapport sur les travaux de la commission chargée de la carte géologique de la Suisse. Déjà le public scientifique possède une excellente carte de ce pays, due à MM. Studer et Escher de la Linth; mais la petitesse de l'échelle sur laquelle elle a été faite ne permettait pas d'y marquer les subdivisions des principaux terrains. Le gouvernement fédéral a donc voté des fonds pour la confection d'une carte à l'échelle de 1/100,000e. C'est l'échelle des admirables feuilles qui se publient sous la direction du général Dufour. Grâce à l'appui du gouvernement fédéral et au zèle des nombreux géologues répandus à la surface de la Suisse, ce pays sera doté à peu de frais d'une excellente carte également utile aux géologues et aux voyageurs intelligens et curieux qui visitent annuellement ce beau pays.

A son tour, M. Mousson, professeur de physique à l'université de Zurich, vint rendre compte des résultats obtenus par la commission météorologique instituée pour couvrir la Suisse d'un réseau d'observatoires où l'on note chaque jour la température et l'humidité de l'air, la pression atmosphérique, la direction du vent et la quantité de pluie ou de neige tombée. Nul pays mieux que la Suisse ne se prête à des observations de ce genre. Embrassant tout le massif central des Alpes, elle participe, dans le canton du Tessin, aux climats les plus doux du nord de l'Italie, et par ses cantons septentrionaux à celui de l'Allemagne méridionale. A l'ouest, elle confine à la Franche-Comté, à l'est aux montagnes du Tyrol, et le climat de Genève, située sur le Rhône, a des traits communs avec celui du midi de la France. Un plus grand avantage, pour lequel aucun pays ne peut rivaliser avec elle, c'est que la Suisse renferme les plus hautes montagnes de l'Europe, et possède, grâce au zèle de ses habitans, les stations météorologiques les plus élevées de notre continent. Le nombre total des stations est de quatre-vingt-huit, parmi lesquelles on en compte quatre comprises entre 1,800 et 2,000 mètres au-dessus

de la mer, quatre entre 2,000 et 2,200, deux entre 2,200 et 2,400, et une à 2,474 : c'est celle de l'hospice du Saint-Bernard. Quelques-unes de ces stations sont de premier ordre : ce sont les observatoires de Berne, Genève, Neuchâtel et Zurich; les autres sont desservies par des hommes de bonne volonté qui n'auront d'autre récompense que le sentiment d'être utiles à la science et à leur pays. Il est curieux de voir quel contingent les différentes classes de la société ont fourni à cette utile phalange de volontaires qui s'astreignent à observer trois fois par jour les instrumens qui leur sont confiés. Il y a d'abord parmi ces météorologistes bénévoles seize curés ou pasteurs, treize professeurs, treize régens, six médecins, cinq pharmaciens, dix aubergistes et seize personnes de professions diverses; il y a aussi cinq couvens et quatre observatoires qui leur prêtent leur concours. Ajoutons, pour l'instruction des pays qui ne possèdent pas de réseau météorologique, que 26,200 fr. ont suffi à toutes les dépenses d'installation des quatre-vingt-huit stations.

Le professeur Vogt prit ensuite la parole pour exposer les résultats de ses recherches sur l'homme, son rang dans la création et son rôle dans l'histoire de la terre. Des crânes humains ont été trouvés dans des cavernes mêlés avec des ossemens d'espèces d'éléphans (*elephas primigenius*), de rhinocéros (*rhinoceros tichorhinus*) et d'ours (*ursus spelæus*) qui n'existent plus actuellement. Deux de ces crânes sont particulièrement célèbres : celui exhumé dans une caverne près de Liége par Schmerling et celui du Neander-Thal. La petitesse, l'allongement de ces crânes, l'étroitesse du front, le développement des arcades sourcilières, indiquent une race très inférieure, comme celles de l'Australie, continent dont la création est antérieure à celle de l'Asie et par conséquent de l'Europe. En Australie, tous les êtres organisés, animaux et végétaux, appartiennent à des types dégradés; il en est de même pour l'homme. Le sauvage de la Nouvelle-Hollande est inférieur, sous tous les rapports, à toutes les autres races, et sa capacité crânienne est la plus petite connue. Les crânes trouvés dans plusieurs localités avec des silex et des haches taillés dénotent également des races peu développées. Ainsi donc, avant l'avénement des civilisations phénicienne, grecque ou étrusque, dont quelques lueurs éclairaient les parties méridionales du continent, la population autochthone de l'Europe centrale se composait de races diverses, mais inférieures sous le point de vue cérébral aux populations actuelles. L'espèce humaine est donc perfectible, et avec Darwin, Huxley et beaucoup d'anthropologistes modernes le professeur Vogt se demande si cet être modifiable et perfectible ne proviendrait pas originairement d'un type inférieur dont les singes anthropomorphes, l'orang, le chimpanzé

et le gorille, sont les représentans actuels. Posée dans une église chrétienne, la question produisit une certaine sensation; mais nul ne se récria, car la libre discussion est l'essence même d'un peuple et d'une religion affranchis du joug de l'autorité. Parmi les auditeurs se trouvait le professeur Hengstenberg, le fougueux prédicateur de la cour de Berlin : apôtre du piétisme le plus exagéré, c'est lui qui a poussé le roi de Prusse dans la voie funeste où il s'est engagé; mais, comme le dit Hegel, toutes les antinomies finissent par se résoudre, et l'on peut voir sur le livre des étrangers aux eaux de Poschiavo, près de Samaden, les noms de MM. Vogt et Hengstenberg unis par une fraternelle accolade. C'est la réconciliation momentanée du piétisme le plus étroit avec le matérialisme le plus radical; c'est le rapprochement de deux antipodes intellectuels.

Après cette séance d'ouverture, M. de Planta reçut la société à sa table hospitalière; puis soixante-deux voitures appartenant aux habitans de Samaden et des environs transportèrent les invités au pied du magnifique glacier de Morteratsch. Le joyeux convoi traversa d'abord la vallée et le joli village de Pontresina, dont les fenêtres regorgeaient de *geranium*, de *pelargonium* et de *petunia* magnifiques; longeant ensuite une ancienne moraine couverte de mélèzes, nous arrivâmes au pied de l'escarpement terminal du glacier. Descendu des sommets du Bernina, ce glacier transporte d'énormes blocs de pierre détachés de la montagne; quelques-uns, parvenus à l'extrémité, roulent du haut de ce rempart de glace et tombent dans le lit du torrent, alimenté par la fonte du glacier. Quelques savans italiens ont émis récemment l'opinion que les lacs du revers méridional des Alpes, le Lac-Majeur, celui de Lugano, le lac de Côme et ceux d'Iseo et de Garde, avaient été creusés par les immenses glaciers qui, à une époque géologique relativement récente, sont descendus dans les plaines de l'Italie. L'action de ces glaciers gigantesques, dont ceux que nous voyons sont encore les restes, est identique à celle des glaciers actuels; l'échelle seule des effets produits est réduite proportionnellement à la grandeur des agens. Si donc ces anciens glaciers ont creusé des lacs, les glaciers actuels doivent en creuser aussi. Or le glacier de Morteratsch repose, à son extrémité terminale, sur une nappe de cailloux roulés par le torrent qui, coulant d'abord sous la glace, apparaît au jour en aval de l'escarpement terminal. Plusieurs membres remarquèrent, avec M. Desor, que le glacier ne creuse pas la nappe diluviale qu'il pourrait si facilement entamer. Il se tient au-dessus de cette nappe; un intervalle existe toujours entre la glace et les cailloux. Il y a plus, le glacier passe même par-dessus les blocs tombés du haut de l'escarpement dans le lit du torrent. Ainsi donc un gla-

cier ne pénètre pas dans un terrain meuble à la manière d'un soc de charrue qui entame le sol et l'affouille : il agit comme un grand polissoir qui le nivelle. Tous les observateurs ont été frappés de l'horizontalité des terrains meubles sur lesquels les glaciers ont glissé pendant quelque temps; ce sont, pour employer le langage des ingénieurs, des *surfaces réglées*. Les montagnards de la Suisse allemande désignent ces anciens lits de glaciers par un nom spécial : ils les appellent *boden*, ce qui veut dire plancher. Comme la plupart des glaciers de la Suisse, celui de Morteratsch a progressé; les habitans de Pontresina estiment qu'il s'est avancé d'un kilomètre depuis trente ans environ. En 1834, lors d'une crue du torrent, on vit sortir de la voûte du glacier des planches, restes d'un chalet pastoral envahi depuis longtemps et recouvert actuellement par la glace. Des documens du XVe et du XVIe siècle indiquent la situation et les limites de l'*alpe* ou pâturage disparu.

Pendant que les géologues étudiaient les bases du glacier, les botanistes parcouraient les bois, quelques dessinateurs s'étaient installés avec leurs albums sur les genoux. Les jeunes gens avaient escaladé les rochers de la rive gauche, et s'étaient avancés sur la glace au milieu du labyrinthe de blocs dont la surface est couverte. L'approche de la nuit les rappela sur la terre ferme, et peu à peu toutes les voitures, traversant de nouveau Pontresina, ramenèrent à Samaden les savans et leurs hôtes, également enchantés de cette belle excursion où l'intelligence et l'imagination avaient été largement satisfaites.

Le lendemain, la société se divisa en sections qui se réunirent séparément. La section de zoologie était présidée par le professeur de Siebold, de Munich, dont les beaux travaux sur les vers intestinaux et la parthénogenèse sont connus du monde savant. La première communication du président se rattachait à cette dernière théorie, d'après laquelle des œufs non fécondés peuvent cependant éclore et donner des produits vivans. M. de Siebold a observé une ruche, âgée de quatre ans, qui fournissait constamment un grand nombre d'hermaphrodites. Ces malheureuses créatures sont immédiatement jetées au dehors par les ouvrières. Aucune ne ressemble à l'autre. Tantôt elles sont moitié mâles, moitié femelles; la partie antérieure du corps est celle d'un bourdon, la partie postérieure celle d'une ouvrière. Quelquefois c'est l'inverse; le devant est femelle, le derrière est mâle. Dans d'autres cas, la partie droite est mâle, la partie gauche femelle : on remarque à cet égard toutes les variétés imaginables, et sur quelques abeilles les anneaux sont alternativement mâles et femelles. Même variabilité pour les organes reproducteurs; ces hermaphrodites ont tantôt l'aiguillon des ouvrières,

tantôt l'organisation des bourdons, tantôt tous les deux à la fois. Souvent l'hermaphrodite, étant mâle à droite et femelle à gauche à l'extérieur, offre une disposition contraire à l'intérieur. En un mot, l'esprit peut supposer toutes les combinaisons possibles de sexualité externe ou interne : on les trouvait réalisées dans ces abeilles anormales. Une seule chose est constante chez toutes, c'est que ces hermaphrodites ne contiennent pas d'œufs comme les ouvrières ordinaires. Voici l'explication de ces anomalies. On sait qu'une fécondation complète engendre les ouvrières, qui ne sont que des femelles stériles; l'absence de fécondation produit des mâles. Ces hermaphrodites proviennent d'œufs pondus dans des cellules d'ouvrières; mais, la fécondation étant incomplète ou trop tardive pour des raisons qu'on ignore, il en résulte les hermaphrodites dont nous avons parlé. La discussion s'est établie sur cet intéressant sujet. M. de Filippi a cité des exemples d'œufs de vers à soie qui ont éclos sans avoir été fécondés. On a rapproché ces faits de ceux observés dernièrement sur les vaches par M. Thury de Genève; ils tendent à montrer que ces animaux engendrent des mâles ou des femelles suivant le degré de maturité de l'œuf. Il serait donc possible de leur faire procréer à volonté des vaches ou des taureaux. On comprend toute l'importance d'un pareil résultat pour l'agriculture, et l'on espère que les expériences de M. Thury seront mises à l'épreuve sur une grande échelle. — M. le professeur Jules Pictet, l'auteur universellement estimé du meilleur et du plus complet traité de paléontologie que nous ayons, parla ensuite des coquilles fossiles enroulées et connues sous le nom d'*ammonites*, de *toxoceras* et d'*ancyloceras*. Des échantillons très complets lui ont appris que le genre *toxoceras* devait être rayé de la liste des mollusques céphalopodes. Le genre *crioceras* mérite d'être conservé malgré ses étroites affinités avec les ammonites.

Nous eûmes nous-même à entretenir la section de zoologie d'une découverte importante faite en 1862 par M. Charles Rouget, professeur de physiologie à la faculté de Montpellier. On ne savait point comment se terminent les nerfs qui se rendent à nos muscles et leur transmettent les ordres de la volonté. A l'œil nu, on voit le nerf entrer dans le muscle, pénétrer dans l'intérieur, s'y diviser en rameaux de plus en plus déliés; mais l'œil, quoique armé du microscope, n'avait pas encore aperçu la terminaison même du nerf: on ignorait donc comment l'organe moteur s'unit avec celui qu'il met en mouvement. Le scalpel, dans ce genre de recherches, est un instrument dangereux : il divise, déchire et détruit ces organismes si fins et si délicats. A force d'études dirigées avec sagacité, M. Rouget est parvenu à voir nettement la terminaison des nerfs dans des

muscles très minces et très transparens des reptiles, ensuite dans les mammifères, et enfin dans l'homme. Les nerfs moteurs percent d'abord l'enveloppe de la fibre musculaire, puis se renflent en une sorte de disque qui s'étale sur la fibre elle-même. Ce disque rappelle celui qui termine les fils métalliques conducteurs de l'électricité qu'on applique sur la peau. Tout le mécanisme de la contraction musculaire se rattache donc étroitement aux phénomènes électriques que nous connaissons. Un certain nombre d'anatomistes allemands ont vérifié depuis l'exactitude des observations de M. Rouget; mais, au lieu de rendre franchement à l'auteur de cette découverte la justice qui lui est due, plusieurs d'entre eux l'ont présentée sous une forme telle que le lecteur dépaysé ne saurait démêler si c'est à eux ou à un savant français qu'appartient l'honneur de cette conquête scientifique.

Nous exposâmes ensuite des recherches qui nous sont propres sur les racines aérifères de quelques espèces du genre *jussiœa*. Ces plantes, originaires de la Virginie et de l'Orient, sont aquatiques et rappellent les œnothères : elles ont des racines ordinaires qui s'enfoncent dans la vase; mais d'autres deviennent spongieuses, se remplissent d'air, sont dressées verticalement dans l'eau et font flotter à la surface les branches auxquelles elles sont attachées, remplissant à leur égard le rôle de ces vessies placées sous les aisselles du nageur timide qui se méfie de ses forces. Dans d'autres plantes, telles que la châtaigne d'eau (*trapa natans*), le *pontederia crassipes*, l'*aldrovanda vesiculosa*, ce sont les pétioles des feuilles qui se remplissent d'air à une certaine époque et font flotter la plante. Dans les *jussiœa*, un autre organe accomplit la même fonction : la racine se transforme en vessie natatoire. Il serait naturel de penser que l'air contenu dans les lacunes de ces racines offre la même composition que l'air dissous dans l'eau ou l'air atmosphérique; mais il n'en est rien. Un jeune chimiste, M. Albert Montessier, s'est assuré que cet air est toujours plus pauvre en oxygène que l'air atmosphérique ou celui qui se trouve dissous dans l'eau. Cette observation, nouvelle pour la science, a vivement intéressé les illustres chimistes Liebig et Woehler, à qui je l'ai communiquée.

M. le professeur Heer, de Zurich, dont les botanistes et les géologues admirent les beaux travaux sur les végétaux fossiles, entretint la section après nous des plantes arctiques qui se trouvent dans les Alpes de la Suisse : il en a compté quatre-vingts en Engadine seulement. Dans le nombre se trouvent un arbre, le sorbier des oiseleurs, et trois arbustes, le saule des Lapons, le saule pentandre et le groseillier des Alpes. Quelques espèces arctiques sont répandues dans toute la Suisse : je me contenterai de citer le carnillet moussier (*silene acaulis*). Il n'est aucun voyageur qui n'ait admiré près de

la limite des neiges éternelles ces petits dômes de gazon semés de fleurs roses, parure des derniers rochers surgissant au milieu des névés; mais on rencontre quelquefois des plantes arctiques sur des sommets isolés et à des hauteurs où le climat est beaucoup plus doux que celui des régions boréales, leur véritable patrie. Ces faits viennent en aide aux idées émises pour la première fois par un naturaliste anglais, Édouard Forbes, enlevé jeune encore aux sciences naturelles. Forbes pensait que les plantes arctiques existant actuellement dans les montagnes de l'Écosse et de la Suisse, dans les Carpathes et les Pyrénées, se sont propagées du nord au sud pendant la période de l'ancienne extension des glaciers. Quand ceux-ci se sont fondus, les plantes ont disparu presque toutes sous l'influence d'un climat trop chaud pour elles; mais quelques-unes se sont maintenues sur des points moins défavorables à leur existence. Ces points forment des îlots épars et isolés au milieu d'un pays dont la végétation est celle de la zone tempérée.

La section de géologie a toujours le privilége de réunir le plus grand nombre d'assistans et de donner lieu aux discussions les plus animées. Comment en serait-il autrement? Les Alpes ne sont-elles pas le problème le plus difficile que la géologie ait à résoudre? La constitution, l'origine, l'âge des Alpes, rien n'est complétement connu ni définitivement acquis à la science. Le sphinx gigantesque n'a pas encore été vaincu malgré le génie de ceux qui ont cherché à le deviner. Peu à peu cependant la lumière se fait. Dans ces entassemens chaotiques de sommets, dans ce lacis confus de vallées, on commence à entrevoir certaines formes primordiales. La succession de couches est soumise à des lois fixes (1). M. Desor, comparant le versant méridional des Alpes aux environs de Varese, en Lombardie, avec le revers septentrional, constate que l'apparence et la constitution minéralogique des terrains sont complétement différentes. Quelques étages, la grande oolithe et le corallien, manquent tout à fait; mais, en se laissant guider par l'étude des fossiles, on trouve que l'ordre de succession est le même. Seulement tout semble démontrer qu'au nord des Alpes les terrains se déposaient dans une mer agitée, riche en coraux et en coquilles, tandis que dans le sud des vases limoneuses se précipitaient au fond des eaux tranquilles d'un golfe sans orages. Une discussion s'engagea sur la position d'un terrain qui fait depuis longtemps le désespoir des géologues suisses, et auquel ils ont donné le nom de *flysch*. Les fossiles manquent ou ne sont pas reconnaissables. M. Heer, d'après

(1) Voyez sur ce sujet Desor, *de l'Orographie des Alpes dans ses rapports avec la géologie*, et en anglais dans *Ball's Guide to the western Alps*.

des échantillons d'algues marines, déclare le flysch tertiaire, et M. Studer, le plus autorisé de tous quand il s'agit des Alpes, arrive au même résultat par l'étude des superpositions. Près de Varese, ce flysch est recouvert par l'étage inférieur de la craie. C'est aux géologues italiens, en particulier au jeune et savant abbé Stoppani, qu'est réservé l'honneur de faire disparaître cette contradiction apparente.

L'orographie a sa langue comme toute autre science. Elle appelle *cluse*, avec les paysans jurassiens, une gorge qui coupe un chaînon de montagnes perpendiculairement à sa direction et fait communiquer entre elles deux vallées parallèles. La cluse est l'effet d'une rupture, et sur ses escarpemens on voit la tranche des couches brisées : les supérieures appartiennent toujours à des terrains plus récens que les inférieures. Ces escarpemens, impropres à la culture, sont en général couverts de bois et de taillis. Quand un torrent traverse la cluse, l'eau creuse l'étroit canal où elle se précipite le plus souvent en cascades d'une vallée à l'autre. Sous la paroi, formée de couches saillantes et brisées, on aperçoit alors une seconde paroi lisse, verticale, et seulement creusée çà et là de larges sillons ou de grandes excavations arrondies. Cette paroi inférieure est l'ouvrage de l'eau. M. Desor a proposé le mot roman de *rofla* pour désigner les cluses dont le fond a été profondément creusé par les eaux : c'est le nom que portent dans les Grisons plusieurs gorges à travers lesquelles se précipitent les torrens impétueux dont la réunion forme le Rhin en amont de la ville de Coire.

L'auteur de cette étude mit sous les yeux de la section deux belles cartes du littoral méditerranéen, dues à nos ingénieurs hydrographes, et qui embrassent l'espace compris entre l'embouchure de l'Hérault et celle du Rhône. Une série de marais salans borde la côte. Ces lacs d'eau saumâtre sont séparés de la mer par un mince cordon littoral formé de dunes dont la hauteur ne dépasse pas 8 ou 10 mètres. Toute la côte est calcaire, mais le sable des dunes est siliceux. D'où peut provenir cette silice? Où sont les rochers qui l'ont produite? C'est dans les Alpes qu'il faut chercher leur origine. Lorsque les anciens glaciers sont descendus dans les vallées jusqu'aux bords du Rhône, entre Lyon et Vienne, mais moins bas dans les vallées méridionales, ils ont laissé sur place tous les débris, blocs, cailloux, sable, qu'ils transportaient sur leur dos, ou charriaient dans leurs flancs. Quand ces glaciers fondirent et reculèrent, tous ces débris accumulés furent entraînés vers la mer par les eaux résultant de cette fonte prodigieuse. Les roches friables, les calcaires tendres, les grès, furent réduits en poudre par le frottement avant d'arriver au débouché des vallées; mais les roches dures en par-

ticulier les roches siliceuses, les quartzites, parvinrent sous forme de cailloux arrondis dans la plaine du Rhône : ils y formèrent de grandes nappes dont la Crau est la plus étendue et la plus célèbre. Ces cailloux ne s'arrêtèrent pas au bord de la mer, ils dépassèrent le rivage. Depuis cette époque, des milliers d'années se sont écoulées; ces cailloux, balancés par le flot, s'usèrent réciproquement et prirent la forme de galets aplatis; mais le sable, résultat de cette usure, emporté par les vents, a formé les dunes que nous voyons. Les cailloux générateurs du sable n'ont pas tous disparu de la plage: non loin de Montpellier, on les trouve mêlés aux coquilles; aussi le sable des dunes est-il formé de 75 pour 100 environ de silice et de 25 pour 100 de calcaire, provenant en grande partie des coquilles que le flot broie contre le rivage. Ainsi tout se lie à la surface du globe, et les dunes des rivages languedociens doivent leur origine aux débris accumulés d'abord dans les vallées par les anciens glaciers des Alpes, puis entraînés jusqu'à la mer par les torrens gigantesques auxquels la fonte de ces glaciers a donné naissance.

La Société helvétique, pendant sa session de 1863, a reçu bien d'autres communications intéressantes, parmi lesquelles je dois mentionner celles de MM. Omboni de Milan, Strobel de Pavie et Moesch d'Aarau. Le professeur Theobald de Coire, aussi intrépide montagnard que bon géologue, s'est voué principalement à l'étude des puissans massifs du canton des Grisons. Ministre du saint Évangile, il a, comme l'abbé Stoppani, abandonné la théologie pour la géologie, et si tous deux trouvent dans cette nouvelle étude des doutes comme dans la première, ils ont au moins la consolation de pouvoir les contrôler par l'observation directe. Leurs travaux contribuent aux progrès d'une science qui suivait encore, il y a trente ans, les erremens de celle qu'ils ont abandonnée : en effet, la géologie est à peine sortie de cette période initiale où les généralisations hâtives remplacent l'étude sincère et patiente de la nature, période stérile, mais inévitable, car il n'est aucune des connaissances humaines qui ne l'ait traversée. La géologie moderne, c'est l'examen méthodique des couches du globe et des êtres dont elles renferment les débris, c'est l'analyse des phénomènes qui se passent actuellement à la surface de la terre et la comparaison des effets qu'ils produisent avec ceux dont nous voyons les traces dans les divers terrains. Jadis chaque géologue avait son système s'appliquant au globe tout entier, et s'étendant même quelquefois à la lune; aujourd'hui personne n'a de système, mais chacun étudie son pays ou une contrée déterminée. Les faits généraux ressortent naturellement de ces travaux particuliers, et quand le globe sera bien connu, les phénomènes actuels bien appréciés, la géologie sera faite.

Les séances de la section de physique et de chimie n'ont pas été moins intéressantes que celles des autres. M. Dufour de Lausanne a parlé d'un coup de foudre tombé à Clarens sur les bords du lac Léman, et qui a frappé cent cinquante pieds de vigne. Plusieurs membres ont rappelé des faits analogues. M. le professeur Clausius a exposé le second principe de la théorie mécanique de la chaleur, et M. Adolphe de Planta a traité de la composition chimique de plusieurs eaux minérales du canton des Grisons. Le soir même, la société visita l'une des plus curieuses de ces sources. L'administration des eaux ferrugineuses de Saint-Maurice l'avait invitée à se réunir avec la section de médecine pour examiner l'établissement dans tous ses détails. Une longue file de voitures se déroula comme un serpent sur la route qui longe le pied des montagnes entre Samaden et Celerina; elle atteignit bientôt Saint-Maurice, puis l'établissement des bains, situé au milieu de la vallée, entre les lacs de Silz et de Saint-Maurice. Là s'élèvent de vastes constructions, déjà insuffisantes pour contenir le grand nombre de baigneurs qui affluent à ces eaux. De nouveaux bâtimens s'ajoutent aux anciens, et dans le village de Saint-Maurice les hôtels se multiplient chaque année. Ces eaux sont froides, limpides, inodores, à saveur piquante et astringente; elles contiennent à la fois des carbonates, des sulfates alcalins et de plus du carbonate de fer : elles sont donc essentiellement toniques et conviennent singulièrement aux constitutions faibles ou débilitées. L'action de l'air vient s'ajouter à celle de l'eau, et nous n'étonnerons aucun médecin en disant que l'on a constaté l'heureux effet de cette double influence. L'eau ferrugineuse restitue au sang la proportion de fer sans laquelle il ne saurait vivifier les organes, et l'air aussi bien que l'eau, ranimant les forces digestives, concourent au rétablissement général d'une constitution délicate ou délabrée. Le repas qui nous réunissait dans la grande salle des eaux était un repas de baptême. Le grand chimiste et médecin Paracelse, né à Einsiedeln, dans le canton de Schwitz, en 1493, est le premier qui ait reconnu et préconisé les eaux de Saint-Maurice. Sur l'invitation de M. de Planta, la Société helvétique voulut bien être la marraine de l'une des trois sources. En lui donnant le nom de Paracelse, la société rendait hommage à l'un des hommes les plus remarquables et à l'un des plus grands caractères de l'ancienne Helvétie. Paracelse, le réformateur des sciences chimiques et médicales, le premier qui s'éleva contre la routine des écoles pour ramener les médecins à l'étude et à l'observation de la nature, était digne d'un pareil hommage. La source bienfaisante qu'il a révélée à l'humanité souffrante fera bénir à jamais son nom par ceux qui lui devront la santé. Un tel monument est plus durable que les statues

de marbre ou de bronze élevées à tant d'illustres inconnus dont le genre humain ne gardera pas le souvenir. Après le banquet, on se rendit, en suivant les bords du lac de Saint-Maurice, à une maison rustique qui s'élève dans une prairie entourée de bois. Des chœurs de jeunes gens de la vallée saluèrent la société de leurs chants harmonieux, et le soir des groupes formés par le hasard ou les affinités électives de leurs études communes regagnèrent à travers la forêt les maisons hospitalières de Samaden et de Celerina.

Le lendemain était le dernier jour de cette session, trop courte au gré des savans, qui auraient voulu entendre encore leurs confrères ou leur communiquer le résultat de ces travaux commencés que la discussion éclaire si souvent de lumières imprévues; mais les habitans de Samaden, jaloux de montrer à leurs hôtes toutes les beautés de leur vallée, avaient attelé leurs chevaux. Les voitures se mirent en mouvement comme la veille pour descendre le long de l'Inn vers les limites de la Basse-Engadine. Tous les villages étaient parés de drapeaux et de feuillages; des inscriptions témoignaient de la joie des populations accourues pour saluer de modestes naturalistes. Au-dessus de l'arc de triomphe de Sutz, un ours brun, tué dans le voisinage, avait été placé en vedette. A Capella, le dernier hameau de la Haute-Engadine, un grand cultivateur, notre hôte ce jour-là, avait inscrit sur sa maison cette sentence que la société ne pouvait désavouer : « La nature est le livre de la sagesse. » Toutes les populations des environs se trouvaient réunies; elles étaient accourues de la Basse et de la Haute-Engadine pour assister à cette fête de la science; les dames circulaient autour des tables dressées dans la prairie, et de nombreux discours improvisés célébrèrent tour à tour l'étude de la nature, la liberté, la Suisse, l'Italie, la fraternité de la science et du travail.

La session était close, et le lendemain les uns traversaient le Juliers ou l'Albula pour retourner en Suisse, d'autres franchirent les cols du Bernina et du Maloya et descendirent vers le lac de Côme. Le contraste entre les villages sévères de la froide Engadine et les élégantes villas italiennes, entourées de chênes verts, d'oliviers, d'orangers, de lauriers-roses et d'aloès-pitte, est un des plus saisissans qui existent dans le monde. Sur les bords des lacs italiens, les Alpes font l'effet d'un espalier colossal qui abrite les végétaux frileux contre les vents du nord; de plus les eaux profondes des lacs Majeur, de Lugano, de Côme, d'Iseo et de Garde, véritables réservoirs de chaleur, adoucissent encore la rigueur des hivers. De là un climat exceptionnel pour cette latitude, comme celui d'Hyères et de toute la côte ligurienne depuis Nice jusqu'à Pise. Un voyageur qui, partant de la Norvége septentrionale, arriverait à Fondi, dans le royaume de

Naples, où l'on voit les premiers orangers croissant en plaine et sans abri, serait moins surpris, parce que la transition, sans être plus forte, est plus lente et plus ménagée. Les illustres chimistes Liebig, de Munich, et Woehler, de Gœttingue, se trouvaient à Lugano : un grand nombre de savans vinrent les saluer, et un petit congrès supplémentaire suivit et compléta le grand congrès de Samaden.

II. — TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ HELVÉTIQUE DES SCIENCES NATURELLES.

Ma tâche n'est point finie. Dussé-je être abandonné du lecteur fatigué, je dois faire connaître les travaux scientifiques publiés par les membres de la Société helvétique des sciences naturelles. Je ne puis songer à une analyse détaillée, je me bornerai à un coup d'œil général. Les publications de la société commencèrent en 1817. Le professeur Meisner de Berne faisait paraître un annuaire qui rendait un compte sommaire des communications faites pendant les sessions. Cet annuaire s'arrêta en 1824. Les *Mémoires de la Société helvétique* datent de 1829; ils forment actuellement dix-neuf volumes in-quarto avec de nombreuses planches et un certain nombre de cartes. Dans ce recueil, c'est la géologie qui domine, et surtout la géologie de la Suisse. Le massif du Saint-Gothard est le sujet de recherches contenues dans les premiers volumes : elles sont dues à MM. Lusser et Lardy. Tous deux se sont attachés à étudier ce groupe de montagnes qui semble former le centre ou le nœud des Alpes suisses. Ces travaux ont mis hors de doute un fait important qui s'est généralisé depuis : c'est la structure en éventail des grandes masses alpines. Je m'explique. Le voyageur revenant d'Italie pour traverser le Saint-Gothard remarque, à partir d'Airolo, au pied méridional du passage, que les couches de gneiss et de schistes qui le composent s'enfoncent pour ainsi dire dans les flancs de la montagne, et plongent par conséquent vers le nord; à mesure qu'il monte, les couches semblent se relever, et quand il atteint le sommet, elles sont verticales et ne plongent plus ni vers le nord ni vers le sud. En redescendant sur le versant septentrional, le même voyageur constate que les couches s'inclinent de plus en plus; mais l'inclinaison est précisément en sens opposé de celles du versant méridional : elles plongent vers le sud et se renversent vers le nord. La montagne offre donc la structure d'un éventail. La force colossale qui l'a comprimée latéralement a produit des effets visibles aux yeux les plus inattentifs. Quels sont les voyageurs qui n'ont point été frappés du contournement des couches de l'Axenberg en face de Fluelen? Sur le pont du bateau à vapeur qui fait le trajet de Fluelen

à Lucerne, il en est peu qui ne remarquent les couches arquées qui dominent Beroldingen, celles du Seelisberg, au-dessus de la célèbre prairie du Grütli, berceau de la liberté helvétique. Ce sont les feuillets septentrionaux du Saint-Gothard qui, en se renversant, ont refoulé ces couches calcaires. Sous cette énorme pression, elles se sont tordues et pliées comme une molle argile. Des contournemens semblables se voient souvent dans le voisinage des Alpes centrales, car le Saint-Gothard n'est pas le seul massif qui présente la structure en éventail. Le Grimsel, où l'Aar prend naissance, le Gallenstock, au-dessus du glacier du Rhône, le Gelmerhorn, situé entre les deux, le Mont-Blanc lui-même, en sont des exemples plus ou moins évidens, et cette structure est probablement commune à tous les massifs cristallins des Alpes qui se relient au Saint-Gothard. La description du groupe montagneux de Davos, par M. Studer, et les études de MM. Escher de la Linth et Théobald sur les Grisons et le Vorarlberg, se rattachent à celles du Saint-Gothard; mais ces travaux descriptifs se refusent à l'analyse et n'ont d'intérêt que pour les savans de profession.

Dans un mémoire de M. Rutimeyer sur la géologie des rives septentrionales du lac de Thun, on trouve un beau modèle de ces paysages géologiques dont les Anglais nous ont donné les premiers l'exemple. Quand il s'agit d'une contrée limitée, au lieu d'une carte ou de coupes, on met sous les yeux du lecteur un paysage, une vue du pays coloriée géologiquement, c'est-à-dire où les différens terrains sont indiqués par certaines teintes convenues. En présence de la nature, ce paysage géologique à la main, tout le monde peut se reconnaître et retrouver les limites des formations. Ainsi M. Rutimeyer nous présente la vue des bords du lac de Thun et des montagnes qui le dominent entre Ralligen et Merlingen. Par des couleurs appropriées, il nous montre que les collines qui dominent la tour de Ralligen sont formées de molasse et de nagelflue; des grès occupent la partie moyenne de la montagne, et les sommets appartiennent au terrain nummulitique. Les vallées sont creusées dans le terrain crétacé.

Un géologue justement célèbre, Léopold de Buch, avait décrit en 1827 les porphyres rouges des environs de Lugano. Il donnait le nom de *melaphyres* aux porphyres noirs de la même contrée. Les porphyres sont aux yeux de tous les géologues des roches ignées, produites uniquement par le feu, comme les roches volcaniques du Vésuve ou de l'Etna. Ces roches éruptives se trouvent sur les bords du lac de Lugano au pied d'une montagne couronnée d'une chapelle : c'est le mont Salvadore; il se compose de dolomie ou calcaire contenant de la magnésie. Cédant à cet esprit de généralisation exa-

géré, caractère de la géologie des trente premières années du siècle, Léopold de Buch en concluait que toutes les dolomies étaient dues à l'action chimique d'une roche ignée incandescente sur du calcaire ou carbonate de chaux ordinaire. Cette théorie des dolomies avait été acceptée pour ainsi dire de confiance. M. Brunner, reprenant l'étude de la contrée, a ébranlé une conviction trop légèrement formée : il a démontré qu'elle ne peut même pas résister à l'examen consciencieux de la localité considérée par M. Léopold de Buch comme fournissant des preuves irrécusables de la vérité d'une théorie naguère encore en faveur.

De la promenade de Berne, on voit en face de soi le groupe du Stockhorn, avant-garde des Alpes de l'Oberland et de la Gemmi; M. Brunner en a aussi donné la description, et il considère la montagne comme le résultat de pressions latérales lentes de même origine que celles dont le massif central porte l'empreinte. Dans un mémoire sur la molasse tertiaire de la plaine suisse, M. Kauffmann, de Lucerne, arrive aux mêmes conclusions.

Les Alpes, malgré les travaux remarquables dont elles ont été l'objet, présentent encore au géologue une foule de problèmes à résoudre et d'obscurités à dissiper. Il n'en est pas de même du Jura. C'est la chaîne la mieux connue de l'Europe. Grâce au grand nombre des fossiles qu'elle renferme, les étages en sont faciles à caractériser, et le nom de *terrains jurassiques* est employé dans le monde entier pour dénommer des formations contemporaines de celles du Jura. Cette chaîne est devenue un type. Les formes du relief étudiées par Thurmann, Gressly, Desor et leurs successeurs sont la base de l'orographie moderne. Le Jura est le seul système de montagnes que le géologue puisse déplisser comme un mouchoir et réduire à une surface plane. Originairement tous ces terrains se sont déposés horizontalement dans les mers où vivaient les nombreux animaux dont les débris remplissent des couches actuellement relevées, contournées et déplacées. Quelle est la cause de ces soulèvemens? Ici encore nous retrouvons l'action affaiblie de ces pressions latérales que nous avons reconnues dans le voisinage du Saint-Gothard. Les chaînons parallèles du Jura, dont la hauteur va en diminuant dans la direction de l'est à l'ouest ou de la Suisse vers la France, sont un effet de l'apparition des Alpes. Les Alpes sont la grande vague, les chaînons du Jura ne sont que les rides produites dans une eau tranquille, et qui s'abaissent à mesure qu'elles s'éloignent du flot principal, dont elles offrent l'image affaiblie.

La paléontologie ou la connaissance des corps organisés fossiles doit une grande partie de ses progrès à l'étude minutieuse des couches du Jura. C'est là que M. Gressly, en suivant une même assise

dans toute son étendue et en examinant un à un les êtres organisés qu'elle renferme, a reconnu les *facies* différens des faunes éteintes. Il a vu que, dans une même couche, les populations variaient suivant la nature des dépôts formés au sein de la mer géologique. Ainsi les limons que les cours d'eau entraînaient dans les mers anciennes, — comme le Rhône, le Nil, le Mississipi, les versent sous nos yeux dans les mers actuelles, — forment des fonds *vaseux* ou *littoraux*. C'est dans cette vase qu'habitaient les espèces libres à coquilles minces et fragiles, les solen, les myes, les moules, les tellines, les ammonites et les reptiles marins. Le terrain dit oxfordien est le type de ce genre de formation. L'Océan-Pacifique nous offre de nombreux exemples d'un *facies* bien différent du premier. Toutes les îles de la Mer du Sud et les côtes de la Floride sont entourées d'une ceinture rocheuse construite pour des animaux agrégés, les coraux ou polypiers. Il en était de même dans les mers géologiques; on reconnaît ces anciens rivages au grand nombre de polypiers, d'huîtres et de coquilles perforantes dont ils sont bordés. D'autres animaux d'une structure plus délicate, des oursins, des bélemnites, des encrines, vivaient à l'abri de ces digues de polypiers qui les défendaient contre le flot. C'est le *facies corallien* qui caractérise un étage des terrains jurassiques. Le corallien des environs de Neuchâtel, celui de Saint-Mihiel en Lorraine, sont des types de ces terrains. Aujourd'hui comme jadis, la haute mer est le désert de l'Océan. Les pêcheurs et les zoologistes le savent bien, car les animaux y sont rares et peu variés. Dans les couches qui s'y sont déposées, on ne trouve que des débris de coraux et de polypiers spongieux, des bélemnites et des ammonites; c'est le *facies pélagique*. Ainsi, conclut M. Gressly, dans une même assise géologique déposée à la même époque, on reconnaît les débris de populations diverses suivant qu'on parcourt les districts littoraux vaseux, coralliens ou pélagiques de cette assise. Souvent ces faunes diffèrent plus entre elles que des faunes correspondant à des époques distinctes. Cette idée féconde a été appliquée aux recherches stratigraphiques dans le monde entier, et a profondément modifié les idées des géologues. On ne se borne plus à reconnaître et à caractériser les terrains au moyen de quelques espèces seulement; on s'efforce d'embrasser l'ensemble des faunes contemporaines de chaque formation d'eau douce ou d'eau salée.

La géologie du Jura doit encore beaucoup aux travaux de MM. Merian, Agassiz, Desor, Pictet, Renevier, Mousson, Greppin, dont les mémoires ont été recueillis et publiés par la Société helvétique. M. Renevier a décrit la perte du Rhône, qui se trouve en France. Le Rhône et la Valserine, en creusant profondément les terrains qu'ils

traversent, ont produit une coupe naturelle où le géologue voit la superposition de tous les étages, depuis la craie inférieure jusqu'à la molasse tertiaire. Ces couches sont on ne peut plus riches en fossiles : M. Renevier y a reconnu trois cent quarante-quatre espèces.

A partir de Genève, le Jura se rapproche des Alpes, et les deux chaînes se joignent et se confondent aux environs du lac du Bourget et à la Grande-Chartreuse de Grenoble. Rien de plus intéressant pour l'orographie que d'étudier comment elles se soudent, et comment les formes de l'une passent à celles de l'autre. Les travaux de M. Alphonse Favre sur le Salève, sa carte géologique du pays compris entre le lac de Genève et le Mont-Blanc, les études de M. Mousson sur les environs d'Aix en Savoie, concourent à la solution du problème. Les géologues français ne restent pas inactifs : M. Lory en Dauphiné, MM. Chamousset, Vallet et Pillet en Savoie, explorent avec un zèle infatigable cette zone intéressante, et, grâce à eux, nous aurons un jour une orographie alpine aussi claire, aussi simple que celle du Jura. Ce sera un grand pas de fait, un acheminement considérable vers l'intelligence du mode de formation des chaînes de montagnes, dont l'ancienne théorie des soulèvemens suivant la verticale ne saurait rendre compte dans l'état actuel de nos connaissances.

La physique du globe est l'initiatrice de la géologie, et l'étude des phénomènes actuels nous dévoile ceux dont nous voyons les traces à la surface de la terre. Un mémoire de M. Venetz, inséré en 1833 dans le premier volume du recueil, traite des variations de la température dans les Alpes de la Suisse. L'auteur, ingénieur des ponts et chaussées du Valais, reconnut le premier que les glaciers de la Suisse étaient jadis plus étendus qu'ils ne le sont aujourd'hui. Il s'assura qu'ils descendaient autrefois dans des vallées valaisanes dont ils n'occupent actuellement que la partie supérieure. Ce phénomène, en apparence local, limité originairement au Valais, a été bientôt constaté dans toute la Suisse, les Vosges, les Pyrénées, les montagnes de l'Écosse et de la Scandinavie, le Caucase, l'Himalaya, le nord et le sud de l'Amérique. La terre, avant ou depuis l'apparition de l'homme, a donc passé par une période de froid dont les causes sont encore à rechercher, mais dont la réalité n'est plus contestée (1).

La paléontologie animale et végétale occupe une grande place dans les mémoires de la Société helvétique. Le professeur Heer de Zurich y a fait connaître les nombreux insectes fossiles dont les

(1) Voyez, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1847, *Recherches sur la période glaciaire*.

couches d'OEningen sur les bords du lac de Constance ont conservé les délicates empreintes. Avant d'avoir ressuscité les anciennes forêts helvétiques qui révèlent un climat plus chaud que celui du midi de l'Europe, M. Heer nous avait dévoilé les formes des insectes qui bourdonnaient en Suisse, à l'époque tertiaire, dans la cime des canneliers, des figuiers, des plaqueminiers et des légumineuses exotiques : les congénères de ces arbres habitent actuellement les zones intertropicales. MM. Gaudin et Carlo Strozzi, étudiant des couches du Val d'Arno près de Florence, y découvrent une flore analogue à celle de Ténériffe et des zones tempérées de l'Amérique septentrionale. Ce sont là des preuves d'un climat plus chaud, caractérisé par de nombreuses espèces de lauriers. L'époque glaciaire des Alpes, abaissant la température de la Toscane, a tué toutes les espèces délicates, mais épargné les plus robustes, qui forment la végétation actuelle du pays. Ces travaux rattachent intimement la flore actuelle à celles qui l'ont précédée sur le globe. Désormais on ne saurait parler de géographie botanique sans s'occuper des végétaux qui sont enfouis dans les couches terrestres. M. Alphonse de Candolle propose le nom d'*épiontologie* pour désigner une nouvelle science qui comprendrait la paléontologie et la géographie des êtres organisés; ce serait l'histoire de leur apparition successive aux diverses époques de la vie du globe et leur distribution présente à la surface de la terre. Ces deux études se touchent de près; la faune et la flore qui nous entourent se lient étroitement aux dernières faunes et aux dernières flores perdues. Par leurs formes, par leur structure, beaucoup d'animaux, un grand nombre de plantes sont réellement des animaux et des plantes *fossiles*. Ces êtres ont survécu aux derniers changemens de température et d'humidité qui ont eu lieu à la surface du globe; mais leur organisation tout entière est celle des végétaux et des animaux qui ont existé avant la plupart de ceux qui vivent aujourd'hui.

Telle est l'analyse très sommaire de la partie géologique des mémoires de la Société helvétique; elle suffit néanmoins pour donner une idée du nombre et de l'importance des travaux qu'ils contiennent.

La part de la botanique est moins grande. La Suisse cependant est aussi riche en botanistes qu'en géologues; mais la nature même de cette science se prête moins aux travaux limités à une localité restreinte. Une flore locale n'est qu'une pierre apportée à l'édifice de la flore générale d'une région naturelle, et un pays comme la Suisse ne saurait, malgré la végétation variée qui le distingue, occuper les loisirs de tous ses botanistes. Ils ont dû étendre le champ de leurs travaux au-delà de leur patrie. On trouve dans les mé-

moires de la Société helvétique une énumération des espèces suisses du genre *Cirsium* de M. Naegeli et un catalogue des *Chara* de M. Alexandre Braun. Le premier de ces deux savans a donné un grand travail sur la classification des algues, et M. Jean Müller une monographie des résédacées.

Dans la partie zoologique, on remarque l'énumération des mammifères, des oiseaux, des reptiles et des poissons de la Suisse par M. Schinz, et celle des mollusques terrestres et fluviatiles par M. de Charpentier. L'infatigable professeur Heer de Zurich a fait connaître les coléoptères vivans de la Suisse; MM. Meyer-Dürr et de La Harpe, les lépidoptères ou papillons. On doit aussi à MM. Valentin, Vogt, Koelliker et Neuwyler quelques mémoires d'anatomie comparée.

Je ne saurais passer sous silence un grand travail tenant à la fois de la zoologie et de la paléontologie: il appartient à une subdivision des connaissances humaines que je serais tenté d'appeler la *zoologie archéologique*. Les lecteurs de la *Revue* n'ont pas oublié un article de M. Élisée Reclus (1) sur les cités lacustres de la Suisse; ils se rappellent que dans l'hiver si sec de 1853 à 1854 on remarqua d'abord près de Meilen, sur les bords du lac de Zurich, des pilotis que les basses eaux avaient mis à sec. Entre ces pilotis, on découvrit bientôt des débris de poteries et toutes les traces d'habitations fort anciennes. L'attention une fois éveillée, il se trouva que partout les riverains des lacs et particulièrement les bateliers avaient conservé le souvenir d'indices semblables. Des stations lacustres furent signalées sur les lacs de Neuchâtel, de Bienne, de Morat, de Sempach, de Genève, de Constance, etc. On reconnut ensuite que, dans certaines de ces stations, les pieux n'étaient que des arbres à peine équarris et enfoncés au milieu de grosses pierres accumulées formant au fond de l'eau des monticules auxquels les pêcheurs donnaient depuis longtemps le nom de *steinberg*. Entre ces pieux, on trouve des poteries grossières et des haches ou des pointes de flèches fabriquées avec les silex de la craie. Dans d'autres stations, les pilotis sont mieux travaillés et enfoncés directement dans la vase. Là on retire du fond de l'eau des poteries plus soignées, des haches en bronze, des épingles, des agrafes, des poignées faites du même métal. Enfin, dans le lac de Neuchâtel, près de Marin, on a découvert une station où toutes les armes et tous les ustensiles sont en fer, métal inconnu dans les ruines des bourgades lacustres appartenant à l'âge de pierre ou de bronze. Les antiquaires ont donc distingué trois âges, celui de pierre, correspondant à une civilisation à peine ébauchée, comme celle des sauvages de la Nouvelle-

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1862.

Zélande; celui de bronze, qui annonce un état social beaucoup plus avancé, et enfin celui de fer, contemporain de l'époque gauloise. Ces trois âges sont certainement antérieurs à l'invasion romaine. Des fouilles faites récemment dans les lacs tourbeux du canton de Zurich et de Berne ont jeté un nouveau jour sur le genre de vie de ces premiers habitans de l'antique Helvétie. Des fruits, des graines, des fragmens de filets et de tissus se sont conservés dans la tourbe. On a reconnu des graines de plantes économiques, — le froment, l'orge, le lin, — des fruits comestibles et cultivés, tels que des poires, des pommes, des fraises. Ces peuples avaient donc une agriculture. M. Rutimeyer nous apprend qu'ils possédaient également des animaux domestiques.

L'étude des squelettes dont on trouve les débris dans les stations lacustres du nord de la Suisse était d'un immense intérêt. En effet, tous nos animaux domestiques sont les descendans, profondément modifiés par l'homme et par le temps, de types sauvages dont la plupart sont inconnus. Le mouton, le bœuf, le cheval, le chien et le cochon avaient été déjà asservis par l'habitant des cités lacustres. Le bœuf ressemblait aux petites races de montagne du canton des Grisons, de l'Appenzell et de la Forêt-Noire, et il est permis de présumer que le gros bétail de la plaine, celui de Fribourg et du Simmenthal, n'est qu'un perfectionnement de ces petites races montagnardes. Toutes deux ne sauraient être dérivées de l'aurochs ou *urus* et du bison, qui vivaient jadis dans les forêts de la Suisse comme dans celles du nord de l'Europe. La souche du bœuf domestique de l'Europe est probablement une espèce appelée par M. Owen *bos longifrons*. On trouve ses os dans les tourbières de l'Angleterre, mais on ne les a pas encore rencontrés dans celles de la Suisse. Les peuplades lacustres chassaient le bison et l'aurochs, dont on trouve les os brisés au milieu des pilotis. Le cochon n'était probablement pas à l'état domestique; mais la dentition de ce cochon sauvage est celle d'un animal plus frugivore et par conséquent moins farouche que notre sanglier. Ce cochon sauvage (*sus torfaceus*) a disparu peu à peu, et notre cochon domestique est un descendant du sanglier, dont les instincts féroces se réveillent souvent en lui. Les fouilles faites dans les stations tourbeuses démontrent aussi que l'élan, le cerf, la biche et le daim animaient jadis les solitudes boisées de la Suisse. Le castor élevait ses digues dans les cours d'eau rétrécis et sur le bord des lacs, et la loutre y habitait comme maintenant. L'ours, si rare de nos jours, était alors commun dans les forêts montagneuses, ainsi que le loup, le renard et le chat sauvage. Le chien des habitations lacustres appartenait à une race de grandeur moyenne, à tête allongée. Il était à l'état domestique, comme le mouton, la

chèvre et la vache, et peut-être le cochon. Le cheval est d'une introduction postérieure, et la multiplication des autres races domestiques coïncide avec son apparition. Quelques-uns de ces animaux étaient déjà contemporains des rhinocéros et des éléphans à l'époque où la Suisse jouissait d'un climat beaucoup plus tempéré que celui qui règne aujourd'hui. Une période de froid amena l'ancienne extension des glaciers qui, descendant le long des vallées, couvrirent la plaine suisse d'un manteau de glace. Les éléphans et les rhinocéros disparurent; mais le cerf, le renne, le daim, le cochon, le loup, le renard, le castor, le lièvre, dont les os sont mêlés dans les cavernes avec ceux des grands pachydermes, survécurent à la période de froid; ils repeuplèrent les nouvelles forêts qui envahirent le terrain abandonné par la glace, et plusieurs d'entre eux se sont perpétués jusqu'à nous.

Ce rapide exposé ne donne pas sans doute une idée complète des travaux publiés depuis 1827 par la Société helvétique; mais nous en avons dit assez pour montrer quels services de pareilles associations peuvent rendre à l'histoire naturelle. En France, nos sociétés de géologie, de botanique et de météorologie sont là pour le prouver. Par la force des choses, par la puissance irrésistible de la liberté, elles sont devenues le centre d'activité des hommes voués à l'une ou l'autre de ces sciences; c'est dans leur sein que les questions se discutent et que les problèmes se résolvent : elles sont l'avant-garde des académies et des corps officiels, véritables aristocraties intellectuelles chargées de modérer l'élan du peuple scientifique, mais dépourvues de cette jeunesse et de cette initiative qui ouvrent des voies nouvelles. Les deux genres d'associations sont d'ailleurs également utiles et nécessaires; elles exercent l'une sur l'autre une influence qui se traduit par les progrès rapides dont nous sommes témoins.

En Suisse, la Société helvétique des sciences naturelles a été le lien des savans éparpillés dans les différens cantons : elle a doublé leurs forces et leur zèle en les mettant directement en contact les uns avec les autres. Les réunions annuelles ont eu lieu successivement dans la plupart des villes de la confédération; chaque fois l'agitation scientifique a fait naître d'abord la curiosité, puis l'action individuelle ou collective. Le talent, engourdi par la lourde atmosphère des petites villes, s'est réveillé au souffle vivifiant de la science. On connaissait la Suisse pittoresque; la société, reprenant l'œuvre de Scheuchzer, de Saussure et de Haller, achève le tableau de la Suisse géographique, géologique, botanique et météorologique. Ne se bornant pas à des recherches purement scientifiques, elle a provoqué la réforme monétaire, celle des poids et mesures et

fondé quatre-vingt-huit stations météorologiques où l'on observe aux mêmes heures et avec les mêmes instrumens. Une commission hydrographique s'occupe du régime des rivières, de la crue des lacs, des causes des inondations, et des moyens de les prévenir. La triangulation de la Suisse, achevée et publiée en 1840, a été refaite en partie et reliée aux travaux géodésiques exécutés dans le duché de Bade et en Italie. Les magnifiques cartes fédérales publiées sous la direction du général Dufour forment un atlas qui restera comme un des monumens cartographiques de notre siècle. C'est encore par l'initiative et grâce à l'appui de la Société helvétique auprès du gouvernement fédéral que cette œuvre aura été conçue, entreprise et terminée. La section de médecine a mis à l'ordre du jour deux grandes questions : les eaux minérales et le crétinisme. Il est peu de sources qui n'aient été analysées, et dont les propriétés médicales ne soient appréciées à leur juste valeur. Si les causes du crétinisme sont encore obscures, les moyens de le prévenir et de le guérir ne le sont plus. L'établissement situé sur l'Abendberg, près d'Interlaken, à 1,100 mètres au-dessus de la mer, en a donné la preuve. La constitution d'un grand nombre d'enfans a été transformée ou sensiblement améliorée.

En un mot, la Société helvétique des sciences naturelles a été le centre et l'origine du grand mouvement scientifique dont la Suisse est aujourd'hui le théâtre. Dans le siècle dernier, quelques savans éminens, les Bernouilli, Haller, de Saussure, Bonnet, Deluc, Pictet et Senebier, étaient les glorieux représentans de leur patrie dans les mathématiques, la physique et l'histoire naturelle; mais la science n'était point universellement cultivée : il y avait des généraux, l'armée n'existait pas encore; c'est la Société helvétique qui l'a créée. Actuellement il n'est point de village qui n'ait son curieux de la nature. Quand ce n'est pas le médecin, c'est le pharmacien, le pasteur, le maître d'école, et à leur défaut un citoyen auquel ses occupations laissent quelque loisir. L'on peut dire sans métaphore que la Suisse compte autant de naturalistes que de clochers; mais ce peuple de travailleurs est inégalement répandu à la surface du territoire de la confédération. Si l'on marquait sur une carte les villes, les villages et les hameaux où habitent les membres actifs de la Société helvétique, on verrait ces points s'éclaircir et même disparaître dans les districts catholiques, se multiplier et se resserrer dans les parties protestantes : ainsi Appenzell catholique, Schwitz, Obwalden et Bâle-Campagne (protestant) ne comptent aucun membre dans la société. Les quatre cantons de Genève, Neuchâtel, Bâle-Ville et Zurich sont représentés par 299 sociétaires, tandis que six cantons entièrement catholiques, d'une superficie bien plus grande,

et d'une population égale, Lucerne, Zug, Uri, le Tessin, Fribourg et le Valais, n'en comptent que 106. Je n'ai point à rechercher les causes de cette différence, je me borne à la constater. L'Académie des sciences de Paris ne compte que huit associés étrangers; ce sont les plus grands noms du monde savant, et ce titre est des plus enviés. M. Alphonse de Candolle, publiant les mémoires de son père, a fait dans une note la statistique de ces associés étrangers suivant leur patrie; il trouve que c'est la Hollande, la Suède et la Suisse qui proportionnellement ont fourni le plus grand nombre d'associés à la classe des sciences de l'Institut de France, et sa conclusion mérite d'être citée (1). « Pour le développement des hommes qui étendent le domaine de l'esprit humain et sortent d'une manière incontestable de la moyenne des savans, il faut la réunion de deux conditions : 1° une émancipation préliminaire des esprits par une influence libérale religieuse, comme la réforme au XVIe siècle, ou philosophique comme la France et l'Italie au XVIIIe; 2° un état qui ne soit ni l'absolutisme d'un seul, ni la pression et l'agitation d'une multitude. Les grands travaux intellectuels ne s'exécutent ni sous les verrous ni dans la rue. En d'autres termes, et pour abandonner le style figuré, le despotisme n'aime pas les questions abstraites ni l'indépendance d'esprit des savans. La démocratie tient moins à avancer les sciences qu'à les répandre : elle fait du même homme un militaire et un civil, un orateur et un professeur, un magistrat et un homme d'affaires; obligeant et sollicitant tout le monde à s'occuper de tout, elle arrête le développement des hommes spéciaux. Il est donc naturel que les grandes illustrations scientifiques surgissent principalement dans les époques de transition entre ces deux régimes, l'absolutisme et la démocratie. » Cette conclusion est la mienne; avec quelques modifications, elle s'applique aussi bien à de petits cantons qu'à de grands états.

J'ai essayé de peindre la physionomie d'une session de la Société helvétique dans une haute vallée de la Suisse. En 1864, à Zurich, cette physionomie ne sera plus la même : elle varie suivant les lieux et les temps. Si j'ai fait naître dans l'esprit de quelques lecteurs l'envie d'assister à l'une de ces réunions, si d'autres se sont convaincus de l'utilité de ces sociétés libres, ouvertes à tous, nomades comme le naturaliste lui-même, mon but est atteint : j'aurai travaillé pour l'avenir.

CHARLES MARTINS.

(1) *Mémoires et souvenirs d'Augustin Pyramus de Candolle*, publiés par son fils.

AUSTIN ELLIOT

ÉTUDE DE LA VIE ARISTOCRATIQUE ANGLAISE (1).

I.

Dans les premiers jours du printemps de la mémorable année 1789, trois jeunes gens de grand courage et de grande espérance, curieux de la vie et l'envisageant d'avance sous ses plus rians aspects, se séparèrent aux portes de *Christ-Church*, un des colléges d'Oxford, pour marcher sur les routes différentes qui s'offraient à leur ardeur. Le premier, nommé Jenkinson, — mais que peu de personnes connaissent sous ce nom, — s'appela plus tard lord Hawkesbury et mourut comte de Liverpool. Le rôle important qu'il a joué dans les affaires européennes lui a mérité mainte notice biographique : nous n'avons donc pas à nous occuper ici de sa destinée, mais nous parlerons avec plus de détail des deux autres.

George Hilton, le plus beau, le plus intelligent des deux, passa sur le continent presque aussitôt après sa sortie d'Oxford. Il rencontra son ami Jenkinson sous les murs de la Bastille assiégée, et revint en Angleterre au mois de septembre, ramenant pour femme une aimable et délicate créature, frêle rejeton enlevé à l'une des plus hautes tiges de l'aristocratie française. Son père l'avait volontiers donnée à ce jeune et riche négociant anglais, pour la soustraire aux dangers et aux misères de la crise politique alors imminente. Il ne prévoyait pourtant pas que les fêtes de la Noël ne la retrouveraient

(1) *Austin Elliot*, by Henry Kingsley, 2 vol. London and Cambridge, Macmillan and C°, 1863. — Ce nouveau roman de l'auteur d'*Alton Locke* nous a paru se prêter à un mode d'interprétation que nos lecteurs connaissent déjà, et que nous appliquons volontiers aux œuvres d'élite. Sans donner ni le récit même ni tout ce qu'il comporte de développemens, un travail de ce genre permet de l'apprécier dans son ensemble et d'en pressentir la portée morale aussi bien que le mérite littéraire.

plus ici-bas; il ne prévoyait pas non plus que lui-même, trois ans plus tard, dans les cachots de la Conciergerie et sur les marches de l'échafaud, s'applaudirait de cette mort précoce, en songeant qu'elle leur épargnait à elle et à lui d'immenses regrets. George Hilton, atteint dans sa première félicité, prit en dégoût les choses humaines, et par ennui se jeta résolûment au plus épais de la mêlée commerciale.

Son assiduité, sa pénétration, son audace, firent heureusement traverser à la maison fondée par son père les péripéties terribles de ces temps de révolution. Il avait pris un ascendant irrésistible sur les deux vieillards qui l'avaient jusque-là dirigée, et qui, peu à peu domptés par la volonté calme, la réserve silencieuse de ce jeune homme au front sévère, se laissaient entraîner sur ses pas et d'après ses conseils à des témérités dont la seule conception les eût fait pâlir d'effroi. L'une d'elles, il faut le reconnaître, produisit sur l'opinion un effet assez défavorable. Le jour où l'Angleterre apprit avec stupeur le résultat de la bataille d'Austerlitz, George Hilton ne put retenir un cri de joie qui lui échappa devant ses associés stupéfaits. Et il avait bien quelque droit de se réjouir, puisque deux ou trois mois plus tôt, devinant de quel côté se rangerait la victoire, il s'était avisé d'envoyer à son beau-frère, le duc de T..., devenu un des plus brillans officiers de l'empire, une somme considérable pour spéculer sur la hausse des fonds français. La défaite de la coalition rapportait donc 40,000 liv. sterl., soit 1 million de francs, à la maison Hilton et Ce. Jamais encore on n'avait mieux déjoué la rigueur des clauses pénales inscrites dans l'*acte de trahison* de 1792. Ainsi que nous l'avons dit, cette combinaison, répugnant au patriotisme britannique, n'avait pas laissé de jeter un certain discrédit moral sur l'habile homme qui se l'était permise. Les israélites du *Royal Exchange* continuaient, il est vrai, à le suivre obséquieusement d'arcade en arcade, le corps penché, l'oreille tendue, cherchant à surprendre, au moment où elle sortirait de ses lèvres, une de ces indications qui valent de l'or; mais les chrétiens ne lui témoignaient plus qu'une politesse assez dédaigneuse, et lord Hawkesbury eut grand'-peine à lui pardonner cet acte de lèse-majesté nationale. George Hilton, arrivé au parlement, avait toujours trouvé, jusqu'en 1806, à échanger avec sa seigneurie un sourire amical, une plaisanterie familière. A partir de cette date, leurs rapports ne furent plus qu'un simple commerce de paroles banales, et en 1808, — lorsque l'ami de sa jeunesse fut appelé à la chambre des lords, — George Hilton se trouva parfaitement isolé parmi ses collègues des communes. Onze ans après, parvenu à la cinquantaine et légèrement encrassé par l'or qu'il avait manié toute sa vie, il passait pour un froid cal-

culateur, un égoïste bizarre et généralement peu goûté, homme de sens d'ailleurs, orateur précis, statisticien correct, « et qui, disait-on, avait refusé un portefeuille. » Ce fut alors que, las de n'avoir personne à aimer et de n'être aimé de personne, il jugea convenable de se remarier. Sa seconde femme fut encore une Française, cousine de celle qu'il avait perdue jadis et fille d'un ancien émigré. Deux enfans, Eleanor et Robert, naquirent de cette union, contractée sous de meilleurs auspices que la première.

Lorsque nous avons dit que pas un ami ne restait à George Hilton, nous aurions dû faire une exception en faveur de James Elliot, le dernier de ces trois condisciples qui s'étaient séparés en 1789 à la porte de *Christ-Church*. Celui-ci, avec moins d'énergie et de talent que son camarade, avait fini par conquérir une position sociale plus élevée. Rentré tout d'abord à l'université, où les émolumens de sa *studentship*, grossis d'un revenu modique, lui permirent de vivre très à l'aise, il dut cependant refréner le penchant impérieux qui l'entraînait vers la carrière politique; mais il entretenait une correspondance suivie avec ceux de ses anciens condisciples qu'une fortune plus solide ou des protections mieux assises avaient appelés au maniement des affaires publiques. Aussi, du fond de sa retraite studieuse, suivait-il toujours avec un vif intérêt la marche des événemens. Un jour, l'idée lui vint de donner son avis sur une des questions qui préoccupaient l'opinion et partageaient les esprits : il le consigna dans un pamphlet de quelques pages, anonyme comme le sont tous les pamplets, mais qui, venant à propos et savamment relevé par tous les artifices du style, produisit une vive sensation. Ceci lui parut charmant, et il saisit la première occasion de revenir à la charge. Peu à peu son talent de publiciste se développa et mûrit. On se demanda quel était l'auteur de ces mordantes satires, empreintes du torysme le plus pur, et comme M. Jenkinson (devenu lord Hawkesbury depuis 1796) était le seul homme d'état qui s'y trouvât constamment épargné, on ne manqua pas de les lui attribuer; mais l'écrivain pseudonyme (il signait *Béta*) ne manqua point de rectifier cette erreur, et, — probablement avec la permission de lord Hawkesbury, — de le comprendre parmi les victimes des pamphlets qui suivirent. Ceci n'empêcha pas lord Liverpool, en 1808, d'offrir à son vieil ami et correspondant James Elliot, — avec le consentement de tous ses collègues, — la place d'inspecteur des bancs de sables et sables mouvans : admirable emploi qui, sans donner trop de souci, rapportait quinze mille bonnes livres sterling par année. Quand Elliot devint ainsi un des fonctionnaires de l'état, il avait quarante ans sonnés, et ne savait pas le premier mot de la besogne à laquelle on l'appelait; mais ses habitudes laborieuses et

la vigueur de son intelligence la lui rendirent bientôt familière. Habitué à généraliser les faits, à dégager la vérité des détails qui l'obscurcissent, il porta l'ordre et la conciliation dans une branche administrative où le culte aveugle de la tradition avait entretenu jusqu'alors des habitudes tracassières, un odieux esprit de chicane et de malveillance. Aussi, de tous les choix que lord Liverpool avait faits dans le cours de sa longue carrière ministérielle, celui de James Elliot fut le plus généralement approuvé. Le ministre lui-même disait volontiers, posant la main sur l'épaule de son ancien camarade : — Voilà mon homme, messieurs!... Voilà ceux dont j'aime à faire la fortune!... — Absorbé néanmoins par les fonctions qu'il remplissait avec tant de succès, James Elliot n'eut pas le loisir, pendant les cinq premières années, de songer à prendre femme. Au bout de ce temps, il épousa miss Beverley, une personne de trente et un ans, pareille à lui et digne de lui, qui lui donna, le jour même où il atteignait sa quarante-neuvième année, un superbe petit garçon. C'est celui-ci, Austin Elliot, et la fille de George Hilton, Eleanor, qui désormais nous occuperont en première ligne.

II.

Austin n'avait pas dix ans que son père, toujours préoccupé de politique, le voua secrètement à la carrière dont sa médiocre fortune l'avait écarté bien malgré lui. Doué d'une intelligence précoce, cet enfant recevrait l'éducation qui fait les hommes d'état. Et, qui sait? élevé par un tel père, objet de tant de soins et de soins si bien entendus, peut-être deviendrait-il un jour, comme George Canning... Ici, confus lui-même de ses visées chimériques, James Elliot se refusait à compléter sa pensée; mais elle restait inscrite, et tout entière, dans le radieux sourire avec lequel il contemplait ensuite les charbons incandescens du foyer. Vers cette époque, mistress Elliot venant à mourir, l'enfant demeura plus strictement sous le contrôle paternel et n'entendit plus parler que politique. Pas un grand débat dont il ne fût appelé à suivre les péripéties, et quand Robert Peel, au sujet de l'émancipation des catholiques, rompit tout à coup avec les traditions de son parti, le jeune Austin, qui l'entendit accabler de toutes les malédictions dues aux renégats, se le figura provisoirement comme une espèce de Guy-Fawkes, bon à brûler en place publique. Dans l'intervalle des leçons que lui donnait son père, l'enfant passait la plus grande partie de son existence avec Eleanor et Robert Hilton, chez lesquels on l'envoyait jouer, car depuis la mort de lord Liverpool, l'intimité de ces deux anciens compagnons d'étude, — refroidie pendant plusieurs années par la

terrible affaire des « fonds français, » — s'était resserrée de plus belle. Eleanor Hilton n'était pas ce qu'on appelle une jolie enfant, ses traits avaient quelque chose de trop particulier, de trop accentué pour cela; mais nulle part on n'eût pu trouver créature plus douce, plus sensible et plus intelligente. Robert au contraire joignait à un entêtement remarquable une certaine violence de caractère. Il manifestait aussi un penchant naturel au mensonge, penchant illogique et capricieux, car il lui arrivait fréquemment de ne pas vouloir trahir la vérité pour échapper à quelque punition, et plus fréquemment encore de mentir sans aucun motif appréciable. Un autre vice, non moins fatal, devait se développer en lui; mais ceci n'arriva que plus tard.

Quand Eleanor eut douze ans et Robert dix, ils eurent le malheur de perdre leur mère. Presqu'à la même époque Austin Elliot partit pour Eton, où Robert devait le suivre deux ans plus tard. Là se trouvait dans la même classe qu'Austin un certain lord, Charles Barty, le fils puîné du duc de Cheshire. Tous deux étaient du même âge, et leurs traits offraient une vague ressemblance. Ils se lièrent rapidement et en vertu de ce puissant attrait que les nobles cœurs ont toujours eu l'un pour l'autre. A l'arrivée de Robert Hilton, Charles Barty, d'abord un peu jaloux de l'affection d'Austin pour ce camarade d'enfance, réagit bientôt contre un sentiment indigne de lui, et se constitua pour moitié le protecteur chevaleresque du nouveau venu. Malheureusement l'objet de cette protection fraternelle ne tarda point à montrer qu'il ne la méritait guère. Ses méfaits, d'abord légers, prirent assez vite un caractère plus grave. Trois mois après son entrée à l'école, Robert fut surpris un beau jour dans la chambre de Charles Barty, fouillant le pupitre de son camarade, que retenait dans les cours une partie de *cricket* vivement disputée. L'alarme aussitôt donnée, on fit dans les caisses du jeune déprédateur une perquisition rigoureuse, et on y découvrit une grande partie des objets qui avaient disparu depuis son admission. Lorsqu'Austin et Charles Barty rentrèrent en riant de leur partie de jeu, la mine venait d'éclater sous leurs pieds : leur protégé n'était en somme qu'un petit voleur. Pour sauver le mauvais garçon qu'ils n'aimaient plus guère, chacun d'eux eût sacrifié son bras droit; mais désormais il était trop tard. Ils plaidèrent cependant pour lui les circonstances atténuantes, et firent valoir son extrême jeunesse auprès des élèves qu'il avait rendus victimes de ses larcins. Je n'ai pas besoin de dire comment leur requête fut accueillie, s'adressant à des cœurs anglais : pas un des volés ne souffla mot, et Robert fut simplement renvoyé chez lui, pur de toute publicité déshonorante.

George Hilton n'en ressentit pas avec moins de vivacité le dur châtiment que recevait ainsi, dans la personne de son unique fils, cette passion du gain, cette avidité désordonnée qui avait été l'unique mobile et presque l'unique vice de sa brillante carrière. Atteint en plein cœur, il se cuirassa le mieux qu'il put, refusa, plusieurs mois durant, de voir l'enfant dont la précoce perversité lui causait de si cruelles angoisses, et ne le vit guère en effet de ce moment à celui de sa mort. Un révérend ecclésiastique, d'humeur accommodante et facile, entreprit l'achèvement de cette éducation si compromise par un désastreux début. C'était un homme intelligent et discret, fermant les yeux à propos, dissimulant volontiers les vérités désagréables : il s'était chargé de refaire en cinq ans, et moyennant mille livres sterling, la moralité avariée qu'on lui confiait. Au bout de ces cinq ans, passés dans une cure du comté d'Essex, à l'abri de toutes tentations, Robert reparut plus blanc que neige aux yeux du monde, avec un certificat de bonne vie qui le recommandait très suffisamment à la confiance des imbéciles. Notre vieil ami James Elliot, qui n'était pas de cette catégorie, conseilla expressément à son fils de ne pas renouveler connaissance avec son ancien camarade. Austin obéit ponctuellement, et comme George Hilton levait à de très longs intervalles la consigne qui retenait Robert hors de la maison paternelle, les deux jeunes gens n'eurent jamais occasion de se revoir après ce fâcheux départ d'Eton. Il en eût été tout autrement si le jeune Hilton fût rentré auprès de son père, car l'attachement d'Austin pour Eleanor poussait chaque jour de plus profondes racines, et il ne manquait guère une occasion de se trouver avec elle. Précisément à l'époque où il allait partir pour Oxford, Eleanor Hilton lui écrivit que la réconciliation de son père et de son frère venait enfin d'avoir lieu : ce dernier embrassait la carrière des armes, et sa commission était signée; mais alors s'écroula le laborieux et fantastique édifice élevé par le révérend précepteur. Robert n'était pas au service depuis plus de trois mois, que de mauvais bruits commencèrent à circuler sur son compte. A ces rumeurs succédèrent des accusations formelles, accusations dont un conseil de guerre eut bientôt à connaître. Le dénoûment fut aussi prompt qu'il était inévitable. Robert Hilton fut honteusement chassé de l'armée.

III.

James Elliot, un jour qu'il remplissait à bord de son yacht officiel, et en compagnie de quelques-uns des lords de l'amirauté, je ne sais quelle mission administrative fort importante, nous devons le croire, imagina d'emmener son fils. Un de ces hauts fonction-

naires, — M. Cecil, notabilité parlementaire des plus éminentes, — frappé de la bonne mine d'Austin et surpris de le trouver si versé dans une foule de connaissances généralement étrangères à un étudiant de cet âge, l'invita gracieusement à débarquer avec lui sur la côte du pays de Galles et à venir passer une quinzaine dans son château situé parmi les montagnes de Merionethshire. Austin était un ambitieux en herbe; il savait à merveille que parmi les chemins qui mènent aux grandeurs politiques, un des plus sûrs est d'être bien vu dans certains cercles ordinairement fort exclusifs; mais il n'était nullement intrigant et savait aussi que pour être sur un bon pied dans telle ou telle maison, il faut y entrer par la grande porte, non s'y faufiler par quelque issue dérobée. C'est ainsi que depuis trois ans, malgré son amitié pour Charles Barty, — toujours développée à mesure qu'ils se connaissaient mieux, — il s'était soigneusement abstenu de paraître à Cheshire-House, où il se réservait d'arriver plus tard, sous un patronage plus imposant que celui de son jeune camarade. Dans de telles dispositions, les flatteuses prévenances de M. Cecil lui parurent une victoire de bon aloi. Présenté à ce grand homme depuis quatre jours, ils n'étaient que de la veille dans des termes un peu familiers, et vingt-quatre heures avaient suffi pour créer entre eux des rapports qui semblaient appelés à devenir de plus en plus intimes. N'y avait-il pas là de quoi lui monter la tête? Ce fut donc pour lui une grande journée que celle où, dans la calèche de M. Cecil, à côté de ce personnage illustre, le jeune enthousiaste vit pour la première fois de sa vie se dérouler sous ses yeux cette imposante série de paysages que les montagnes seules peuvent offrir. Dérogeant à sa gravité habituelle, l'opulent propriétaire souriait aux élans d'admiration qu'Austin ne se donnait pas la peine de réprimer, et, — cela se voit souvent chez les *ciceroni*, — tirait de toutes ces splendeurs auxquelles il l'initiait une sorte de vanité paternelle. Ils arrivèrent ainsi à l'entrée du parc de *Tyn-y-Rhaiadr* (la Ferme de la Montagne) au moment où le soleil allait disparaître derrière le sommet du Snowdon. Austin ne pouvait détacher ses yeux de cette montagne sublime que l'ombre envahissait peu à peu, mais dont la cime couronnée d'une éblouissante auréole semblait le théâtre d'un vaste incendie. — Allons, allons, jeune homme, lui dit M. Cecil, qui venait de lui faire mettre pied à terre, marchons un peu, je vous prie!... Je compte vous montrer avant le dîner quelque chose de plus beau que tout cela...

Il voulait parler d'une admirable cascade tombant de cent mètres de haut, le long d'une pente de granit, au fond d'une espèce de faille perpendiculaire, formée par des rochers revêtus d'un taillis sombre; mais ce fut d'une autre façon qu'il tint sa parole. En effet,

au moment où le bouillonnement furieux des eaux brisées venait de lui arracher un cri de surprise, Austin sentit une main se poser sur son épaule, et comme il se retournait vivement, croyant ne s'adresser qu'à son hôte : — Ma fille!... lui dit tranquillement celui-ci en lui montrant suspendue à son cou une des plus ravissantes créatures que le jeune étudiant eût jamais vues, même dans ses rêves.

Je pourrais, narrateur moins scrupuleux, décrire ici minutieusement toutes les sensations qui accompagnent « un coup de foudre; » mais Austin, si prompt qu'il fût d'ordinaire à prendre feu, — ceci lui arrivait tous les trois ou quatre mois, à tort et à travers, — ne fut nullement foudroyé, du moins sur le coup. Il dîna de fort bon appétit, causa très gaîment, et s'il veilla un peu tard à sa fenêtre, c'est que des balcons de Tyn-y-Rhaiadr, par une belle nuit d'été, le Snowdon est admirable à voir, avec ses irisations prestigieuses qui font parcourir à l'œil toute la gamme des tons orangés, pourpres et roses. Déjà cependant il s'inquiétait de sa belle hôtesse, et, cherchant à se rappeler tout ce qu'il en pouvait savoir, ne trouvait guère que ceci : elle était fille unique, et, dans quatre comtés différens, autant de grands domaines devaient revenir un jour à cette charmante héritière. Pour un jeune homme imbu des idées du monde et familiarisé avec la logique des salons, il y avait là un préservatif, un conseil de prudence, — un réfrigérant, si vous voulez, — qui eût arrêté dans leur essor des espérances trop probablement chimériques; mais Austin, jeune et naïf comme il l'était encore, ne pouvait comprendre qu'on fît entrer en ligne de compte, dans un certain ordre de relations, la différence des rangs et des fortunes. Aussi, dès le lendemain matin, comblé de prévenances par la ravissante miss Fanny et se laissant aller au charme de la plus cordiale hospitalité, le jeune étudiant se mit-il à ébaucher dans sa pensée je ne sais quelle vague combinaison ne comportant ni plans arrêtés, ni projets définis, mais qui lui ouvrait dans un avenir féerique les perspectives les plus agréables. Bien des circonstances pourraient expliquer sa présomption. Miss Cecil, beaucoup plus jeune que lui, avait déjà passé deux saisons dans ce monde aristocratique de Londres où il n'avait pas encore mis le pied. De prime abord elle avait revendiqué le bénéfice de cette initiation précoce qui la plaçait vis-à-vis de lui comme une espèce d'oracle; elle souriait à son inexpérience, elle lui donnait des conseils presque maternels, et, complétement rassurée par le sentiment de sa supériorité, lui laissait voir, sans la moindre réserve, le goût très naturel qu'elle avait pour lui, pour sa franchise étourdie, pour sa bonne grâce chevaleresque, pour sa gaîté d'enfant, çà et là tempérée par quelques retours de gravité virile, toujours imprévus et d'un effet très original. Ajoutons qu'elle

le connaissait déjà indirectement avant de l'avoir vu chez son père. Liée par des circonstances fortuites avec Eleanor Hilton et restée en correspondance avec elle, miss Cecil avait pressenti dans les lettres de son amie, où le nom d'Austin revenait à chaque page, un sentiment plus tendre que la sympathie purement fraternelle dont Eleanor réitérait si volontiers l'expression. Les propos du monde confirmaient d'ailleurs cette conjecture; depuis quelque temps déjà, ils mariaient la fille de George Hilton au fils de James Elliot : autant de motifs pour que miss Cecil n'éprouvât aucune gêne à manifester hautement, devant ce dernier, la chaleureuse bienveillance dont elle se sentait animée à son égard. Si Austin avait été assez fat pour prendre au pied de la lettre tout ce qu'elle lui disait de gracieux, il n'eût tenu qu'à lui de se croire adoré; s'il avait eu plus d'expérience, il se serait méfié de cet excessif abandon : tel qu'il était et avec ses idées un peu « jacobines » en amour, il en vint, après deux ou trois jours de cette familiarité charmante, à concevoir des espérances dont l'absurdité, qui choquera peut-être quelques lecteurs, ne lui paraissait pas autrement démontrée.

— Çà, lui dit un beau matin miss Cecil, je ne vous ai pas encore montré nos chiens, et c'est pourtant une des curiosités du pays... Vous plairait-il les venir voir avec moi?... L'*under-graduate* d'Oxford, fin connaisseur en ces matières, accepta la proposition avec enthousiasme. Le chenil du château pouvait en effet passer pour une merveille. On y voyait toutes les variétés de l'espèce, depuis ces dogues à babines maflées, à l'œil perdu sous la chair, au front traversé de rides profondes, dont l'aboiement sonore est un signal de mort pour l'esclave fugitif dans les jungles de la Havane, jusqu'aux chiens du Saint-Bernard, — ces chiens du tourbillon de neige et de l'avalanche, — animaux philanthropes à la mine grave et recueillie, mais qui n'en sont pas moins, — comme tant d'autres, hélas! — des idiots de premier ordre. Le *bull* anglais s'y trouvait aussi avec sa robe blanche et ses yeux myopes, si myopes qu'il flaire au lieu de regarder et donne le frisson à ceux dont il vient frôler ainsi les mollets. Puis venait une collection de *terriers*, parmi lesquels il en était un d'une si merveilleuse beauté, qu'Austin ne put retenir un cri d'ébahissement. — Voilà, disait-il, le *terrier* de mes rêves!... Jusqu'à présent je n'avais encore rien vu d'aussi complet.

— Permettez-moi donc de vous l'offrir, repartit à l'instant miss Cecil; promettez seulement de me donner une pensée toutes les fois que vous vous sentirez pour cet animal un bon mouvement d'affection.

— Recommandation parfaitement inutile! dit Austin, légèrement embarrassé de se voir ainsi pris au mot. Je n'ai pas besoin de chien pour songer à vous... Mais c'est là un cadeau tout à fait royal, et je ne sais si je dois...

— Vos scrupules viennent trop tard, interrompit en riant la jeune fille; vous n'avez plus qu'à vous emparer de votre nouvelle acquisition....

Malgré sa répugnance à recevoir un présent de cette valeur, Austin, dompté par un regard doucement impérieux, s'était déjà penché pour se saisir du charmant petit animal, lorsqu'il entendit retentir dans les massifs de feuillage un joyeux et sauvage aboiement suivi d'un bruit de ramures brisées, comme si quelque aigle eût balayé les bosquets de ses ailes puissantes. Presque aussitôt, enveloppant les deux promeneurs de cercles toujours plus étroits, parut un chien, différent de tous les autres, qui vint bondir près d'eux et les couvrir de caresses. Il s'aperçut bien vite qu'Austin était une connaissance à faire, et s'arrêta pour l'examiner à loisir; mais un moment après, dressé sur ses pattes de derrière, il posa sa tête contre la poitrine du jeune homme, à qui ses grands yeux couleur de noisette semblaient dire avec instance : Prenez-moi, prenez-moi de préférence à tous!... Compagnon plus fidèle et plus dévoué, jamais vous ne le trouverez, croyez-moi bien! — C'était un de ces beaux chiens de berger qu'on rencontre parfois dans les montagnes d'Écosse, noir, fauve et blanc, avec une tête fine et lisse dont le poil, qui commence à friser autour des oreilles, enveloppe ensuite le poitrail et le cou d'une crinière ample et fourrée. Si vous voulez vous en faire une idée exacte, regardez le tableau de Landseer intitulé : *the Shepherd's Bible*, — et cependant le chien que je décris ici d'après nature est encore plus beau que celui dont le peintre a fait son modèle. — Décidement c'est celui-ci qu'il me faut, s'écria Austin tout à coup hors de garde... Je ne sais ce que je donnerais d'un pareil animal... Regardez-moi ces yeux, miss Cecil!... Peut-on l'acheter? A qui est-il?

— Il est à vous, répondit-elle avec un nouvel éclat de rire, et je vous sais gré de l'avoir choisi. Mon Robin vaut tous les *terriers* blancs de la création...

Ainsi s'accomplit en quelques secondes un choix bien plus important qu'il ne paraissait l'être au premier abord. L'instant d'après, une voix dure s'éleva derrière les deux jeunes gens : — « Votre santé, miss Cecil?... Voilà ce qu'on peut appeler un chien de race! Il voulait d'abord se jeter sur moi, mais au premier ordre de votre père il a pris docilement la piste et m'a mené droit à vous comme un vrai limier de peau-rouge... Il vous appartient sans doute, miss Cecil?

— Il appartient à M. Elliot, répliqua-t-elle avec une froideur marquée... Comment vous portez-vous, capitaine Hertford?

IV.

Le nouveau venu était un de ces hommes corpulens et trapus, sur l'extérieur desquels on n'est pas tenté de s'appesantir. Ses yeux bleu clair, profondément enfouis dans leurs orbites, lançaient à travers des sourcils touffus un regard qui n'avait rien de miséricordieux. Ses lèvres épaisses et grossièrement dessinées s'entrevoyaient à peine sous de longues moustaches rousses qui allaient rejoindre des favoris d'une nuance plus vive encore. Il regardait Austin avec une ardente curiosité; celui-ci l'observait de beaucoup moins près, sans quoi il l'eût vu se mordre les lèvres par un mouvement d'impatience. C'était là un hommage indirect à la remarquable beauté du jeune étudiant. — Au diable sa jolie figure! se disait à part lui le capitaine, j'espérais ne pas le trouver si bien...

Ici commença une conversation à laquelle le *sous-gradué* d'Oxford ne comprit pas grand'chose. Il y était question d'un certain Mewstone que le capitaine avait accompagné en Belgique pour y faire d'énormes emplettes de dentelles, et qu'il avait ensuite laissé à Londres, chez les célèbres orfévres Rundell et Bridges, s'occupant de choisir une magnifique argenterie. Après ces intéressans détails, le dialogue changea tout à coup de sujet. — Pendant que votre compagnon de voyage courait après le point de Malines, vous êtes resté à Bruxelles? avait demandé miss Cecil... Peut-on connaître le motif de cette séparation?

— Une affaire très désagréable, où mon honneur était engagé, repartit le capitaine.

— Encore quelque rencontre? reprit-elle en se tournant brusquement vers lui.

— Pas le moins du monde, répliqua-t-il. Un jeune homme, un compatriote, avait contrefait la signature de Mewstone pour une somme considérable. J'ai dû le poursuivre jusqu'à Namur et tâcher de lui faire rendre gorge. Une fois là, notre fugitif s'est dérobé. J'avais cependant à cœur de le rattraper, car c'est par moi qu'il avait fait la connaissance de Mewstone.

— Et vous ne l'avez pas suivi plus loin?

— C'eût été, je vous assure, peine perdue... Quant à Mewstone, il sera ici sous peu de jours... Et maintenant, chère miss, veuillez me présenter à M. Elliot...

L'« introduction » eut lieu selon toutes les règles. Le capitaine Hertford, dont la physionomie était en général insolemment dédaigneuse, arbora pour Austin le plus doux sourire de sa collection. Austin de son côté, bien que ce sourire lui agréât on ne peut moins, désirait cultiver la connaissance d'un « homme du monde » assez

habile pour captiver dix minutes de suite l'attention de miss Cecil et lui faire prendre intérêt à ses moindres paroles. Ce *gentleman* lui déplaisait à coup sûr, mais il n'en était pas moins disposé à profiter de ses leçons. Ainsi mutuellement attirés l'un vers l'autre, ou, pour mieux dire, pressés de nouer des relations plus intimes, ils se mirent, après avoir reconduit miss Cecil, à se promener côte à côte, chacun fumant son cigare, le long des allées du parc. Robin les suivait tête basse, déjà soumis à son nouveau maître, pour lequel il s'était senti dès l'abord une de ces inexplicables sympathies, une de ces affections spontanées et sans motif dont la race canine nous offre de fréquens exemples. On eût pu supposer au capitaine Hertford les mêmes penchans affectueux; mais, en ce qui le concernait, nous aurons bientôt le mot de l'énigme. Sur sa face rouge et massive, à mesure qu'il contemplait son jeune interlocuteur, les sourires de commande alternaient avec des froncemens de sourcils presque haineux. En d'autres circonstances, peut-être eût-il cédé à l'attrait vainqueur de cette confiante sérénité, de cette beauté radieuse, qui plaisaient si fort à miss Cecil, et dont Robin lui-même semblait touché; mais Austin, nous l'allons voir, devait, par ses agrémens mêmes, lui porter ombrage. — Vous connaissez les Hilton? lui demanda le capitaine après quelques propos insignifians et comme pour tâter le terrain.

— Ce sont pour moi des amis et non de simples connaissances, répondit Austin.

— En ce cas, reprit son interlocuteur, nous allons entrer en relations sous d'assez fâcheux auspices... Vous m'avez entendu parler tout à l'heure d'un jeune Anglais dont les méfaits m'ont retenu à Bruxelles?...

— Certainement.

— Et Robert Hilton sans doute ne vous est pas inconnu?

— Il était de mes camarades à l'école d'Eton; mais depuis lors je n'ai plus revu ce pauvre garçon.

— Je ne pense pas que vous soyez appelé à le revoir jamais.

— Que voulez-vous dire, capitaine Hertford?... Est-ce sa mort que vous m'annoncez ainsi?

— Un peu plus de sang-froid, s'il vous plaît, mon jeune ami!... Dans le monde où vous entrez, il faut envisager avec calme des incidens plus terribles encore... Adossez-vous à cette roche et regardez-moi bien en face!... Robert Hilton s'est suicidé, à Namur, dans le courant de la semaine passée.

— Impossible! ou du moins je ne lui aurais jamais supposé assez de courage... Pauvre enfant! Et comment cela s'est-il fait?... Avait-il à se reprocher de nouvelles fautes? S'était-il exposé à de nouvelles poursuites?

— Précisément, et j'allais vous le dire. Le faussaire que j'ai suivi à Namur n'était autre que ce malheureux. Il m'avait exaspéré... J'ai reçu de lui, chemin faisant, une lettre où il menaçait, si on le poussait à bout, de se brûler la cervelle... Prenant ceci pour un vain stratagème, je n'en ai couru que plus vite... En arrivant à Namur, j'ai su, malheureusement trop tard, qu'il ne m'avait pas trompé.

— M. Hilton est-il informé de ceci?

— J'ai dû l'en instruire avant tout autre... Il a pris la chose moins à cœur que vous ne le supposez peut-être... Cet enfant, ce *mauvais sujet*, n'existait plus pour lui depuis des années.

— Pauvre Eleanor! s'écria Austin avec une espèce de sanglot.

— Vous voulez probablement parler de miss Hilton? reprit le capitaine... Pour elle, je dois le dire, l'atteinte a été plus rude... Elle s'en remettra cependant... Ceci lui assure, à la mort de son père, un beau revenu de neuf mille livres sterling, franc et quitte de toute discussion.

— Neuf mille ou neuf millions, ce serait tout un, mis en balance avec la vie de son frère... Si vous en doutez, capitaine Hertford, vous ne connaissez guère la personne dont vous parlez.

— Ni vous celle qui vous parle, repartit l'autre en riant. Ai-je dit que miss Hilton eût songé à mettre en balance avec la vie de son frère une somme d'argent quelconque? Ai-je dit que pour le ressusciter elle ne sacrifierait pas tout ce qu'elle a de fortune?... J'ai simplement affirmé qu'elle finirait par se consoler, et c'est là, vous pourrez vous en assurer avec le temps, une vérité inexorable.

— Au fait, dit Austin, je suis tenté de vous croire... Ce malheureux était pour eux tous une source d'anxiétés permanentes... Il est peut-être à souhaiter qu'elle l'oublie.

— Enfant que vous êtes! s'écria le capitaine Hertford, je vous ai vu tout à l'heure sur le point de me sauter aux yeux pour avoir dit exactement ce que vous venez de répéter, peut-être même un peu moins... Aurez-vous le bon goût d'en convenir?...

Austin fut obligé de baisser la tête devant cette terrible vérité.

— Je devrais partir au plus vite, dit-il après un moment de silence.

— Et pourquoi cela? demanda le capitaine.

— Mais,... je ne puis dire... J'aimerais à n'être pas loin d'Eleanor quand je la sais affligée.

— Diable, diable! dit le capitaine. A-t-elle tant de droits sur votre cœur?...

Et, tournant la tête d'un autre côté, il ajouta négligemment : — Je ne vois pas que notre hôte ait par ici grande abondance de *grouses* (1).

(1) Espèce de coq de bruyère.

— En vérité, non, répondit Austin sans faire attention à cette dernière remarque... Mais, voyez-vous, on nous a élevés comme frère et sœur, miss Hilton et moi, continua-t-il avec quelque hésitation, et non sans rougir un peu.

— C'est donc pour cela qu'on m'a tant parlé de votre bonne amitié... Savez-vous que miss Cecil est bien belle?

— Ah! certes... Il n'y a pas deux avis là-dessus.

— Vous seriez-vous laissé prendre à tant de charmes?

— Y songez-vous? En si peu de temps?...

C'est tout au plus si Austin put ajouter d'une voix contrainte : — J'espère bien être libre encore.

— Tant pis pour vous, mon bon Elliot!... Je vous aurais cru mieux avisé, repartit le capitaine.

Dans la longue lettre de condoléance qu'Austin écrivit le jour même à Eleanor, c'est tout au plus s'il faisait mention de miss Cecil, dérogeant ainsi à l'habitude qu'il avait prise de lui confier, à mesure qu'elles se succédaient, toutes ses fantaisies amoureuses. Miss Hilton se tenait à merveille dans son humble rôle, embarrassée seulement de se reconnaître au milieu de tant de péripéties diverses, et ne parvenant pas toujours à mettre sous leurs véritables noms les conseils prudens, les félicitations, les consolations qu'elle adressait tour à tour à ce « frère » volage. Ce fut cette fois lord Charles Barty qu'il choisit pour confident. L'épître où il lui peignait éloquemment les symptômes de sa passion naissante alla chercher son ami dans la capitale du Piémont, où le duc et la duchesse de Cheshire faisaient alors les préparatifs d'une véritable « campagne d'Italie » entreprise à la tête d'une armée de peintres et d'érudits. Lord Charles frappa du pied en lisant les périodes sentimentales de son imprudent camarade, et les plaça immédiatement sous les yeux de son père, qui prit à son tour un air très soucieux. Ce digne seigneur manquait d'esprit, — les Barty, généralement parlant, ne brillent pas de ce côté, — mais il avait au plus haut point, qualité bien autrement précieuse, un sentiment très élevé de droiture et d'honneur. Il déclara que dans cette affaire un blâme sérieux avait été encouru soit par M. Cecil, soit par miss Cecil, soit par Austin. Dans tous les cas, il fallait prévenir au plus vite ce dernier. Lord Charles, bien convaincu de ceci, aurait fait jouer le télégraphe, si le télégraphe eût existé en 1844 de Turin à Londres. Faute de mieux, il écrivit, et sa lettre, arrivée en temps utile, aurait eu l'effet le plus salutaire. Malheureusement, tandis qu'elle courait la poste, Austin passait la plus grande partie de ses journées avec miss Cecil dans de longs tête-à-tête que le capitaine Hertford mettait un soin perfide à leur ménager en accompagnant exactement M. Cecil, lorsque ce dernier allait faire ses tournées agricoles. Certain jour

qu'Austin, par un juste sentiment des convenances, avait cru devoir sortir avec eux, un des fermiers, plaidant pour l'adoption de je ne sais quel assolement, s'adressa directement à lui avec une déférence, des coups de chapeau, des sourires inexplicables; puis, sur un mot que l'intendant lui dit à l'oreille, cet homme rengaîna ses complimens et ses révérences, qui firent place à l'indifférence la plus maussade. Cet incident, qui sous diverses formes s'était reproduit trois ou quatre fois, sollicita naturellement la curiosité d'Austin. — Il faut, disait-il au capitaine, tandis qu'ils s'en revenaient bras dessus, bras dessous, il faut qu'un individu porteur du nom d'Elliot ait commis dans ces contrées quelque forfait haïssable. Avant qu'on ne sache qui je suis, chacun m'accable de prévenances et de civilités; m'a-t-on nommé, les sourires disparaissent, les physionomies se ferment, on me traite avec une négligence qui ressemble à du mépris... Pourriez-vous par hasard m'expliquer ce phénomène?

— C'est tout au plus si une conjecture m'est permise, répondit le capitaine après un moment d'hésitation. J'imagine, — notez bien ceci, j'imagine, — que, voyant au bras de M. Cecil un jeune *dandy* aussi bien tourné, les gens dont vous parlez supposent qu'il vous a choisi pour gendre.

— Soit, reprit Austin; mais pourquoi perdent-ils cette flatteuse idée aussitôt que mon nom est prononcé devant eux?...

Cette question si précise ne laissa pas de gêner le capitaine, qui pouvait fort bien, mais ne voulait pas y répondre. Pour rompre les chiens, il feignit une distraction, et par quelque allusion blessante à la beauté de Robin, plaçant Austin sur la défensive, il lui fit perdre de vue le sujet qu'ils venaient d'aborder ensemble. D'après ses calculs, il avait encore devant lui trois ou quatre jours. Il les lui fallait pour qu'Austin devînt éperdument amoureux de miss Cecil, et risquât une démarche décisive, de nature à le perdre dans l'esprit d'Eleanor Hilton. Celle-ci devait hériter et probablement hériter bientôt d'une magnifique fortune. Plus ou moins impliqué dans le récent trépas de son frère et tenu de se justifier auprès d'elle, le capitaine avait par là même une occasion toute simple de se créer des relations avec la famille. On peut suivre d'ici la marche de ses idées et deviner maintenant pourquoi il avait intérêt à laisser sur les yeux d'Austin le bandeau de ses illusions juvéniles. Ce bandeau tomba le huitième jour, et voici comment : c'était un dimanche, et M. Cecil ainsi que le capitaine s'étant dispensés d'aller au service, sous prétexte qu'on officiait en langue galloise, Austin escorta naturellement sa jeune hôtesse. Comme ils s'en revenaient par le petit sentier qui passe au pied de la cascade, et comme ils traversaient le pont de bois où les deux jeunes gens

avaient été présentés l'un à l'autre, un *gentleman* de haute taille et de belle prestance parut tout à coup à la cime de la montée qu'ils allaient gravir. Dès qu'elle l'eut aperçu, miss Cecil laissa échapper un léger cri, et à peine Austin eut-il surpris, sous l'ampleur du châle qui les recouvrait, le frémissement de ses petites mains gantées, qu'il eut pleine conscience de sa déplorable erreur. Ces petites mains émues venaient de porter le coup de mort à son amour naissant, et d'une manière aussi sûre que s'il eût vu ce cavalier, vers lequel semblait les attirer une force irrésistible, prendre la jeune fille dans ses bras et plonger avec elle au fond du gouffre écumant qui s'ouvrait à leurs pieds.

En homme bien élevé qu'il était, il tourna la tête du côté de la cascade pour ne pas gêner leur rencontre par des regards indiscrets. Quand il les revit, ils étaient debout, leurs mains enlacées, leurs regards pour ainsi dire mêlés, — rayonnans de beauté, resplendissans de tendresse. Il crut comprendre qu'ils parlaient de lui. Et en effet, se rapprochant d'eux, il fut officiellement présenté par miss Cecil à lord Mewstone.

V.

Le malheureux était seul à ignorer un mariage convenu depuis quatre mois, et dont la cour et la ville s'étaient occupées jusqu'à satiété : — arrangement de famille, car les domaines de M. Cecil et de lord Mewstone étaient contigus sur plusieurs points; — combinaison politique, attendu que M. Cecil, n'ayant pas de fils, ne se souciait pas de quitter encore la chambre des communes pour celle des lords, et que ce mariage de sa fille avec un membre de la pairie lui laissait le loisir d'ajourner sa retraite à des temps moins troublés. Que venait donc faire Austin avec ses visées au milieu de si grosses considérations, encore étayées par la solide et sincère affection que se portaient les deux fiancés? Il comprit si bien sa bévue que le soir même il prit congé de ses hôtes, prétextant la nécessité de se remettre à ses études et de conquérir au plus tôt son dernier grade universitaire. Le capitaine Hertford voulut l'accompagner jusqu'à Chester, où il allait retrouver le chemin de fer qui en 1844 ne s'étendait pas au-delà de cette ville.

Quand ils furent ensemble sur la même banquette, le capitaine regarda Austin à la dérobée. Un grand changement s'était fait depuis vingt-quatre heures dans cette physionomie hier encore si radieuse et si insouciante. Elle était belle de calme concentré, de dépit amer, de passion contenue. Telle devait être à peu près celle de Bonaparte foudroyant lord Whitworth, et l'œil d'aigle du premier consul ne jetait certainement pas plus d'éclairs que ceux de notre

amoureux déçu, — ces grands yeux bleus cerclés de bistre. Chaque fois que le capitaine lui adressait la parole, ils semblaient lui lancer un injurieux défi. — Comment vous permettez-vous de troubler ma douleur? lui disaient-ils éloquemment. — Et ils finirent par imposer silence à ce vétéran des guerres indiennes, à ce duelliste sans remords. — Ce garçon-là ira loin, murmurait-il sous sa moustache; il a du nerf, le diable m'emporte! — Après quelques *miles* silencieusement franchis, un changement subit s'opéra dans les dispositions d'Austin. Dût-il parler à ce soldat grossier dont il entrevoyait cependant les basses menées, la duplicité mystérieuse, il fallait qu'il s'épanchât. Après tout c'était un homme, un homme qui savait tenir un sabre, un homme dont on vantait la témérité guerrière. Aussi, levant les yeux tout à coup et lissant de la main la tête soyeuse que Robin venait de poser sur ses genoux, il articula ces paroles à voix presque basse : — J'étais réellement fou de cette femme!...

Hertford jeta du côté du cocher un regard significatif; mais Austin avait tout exprès mesuré l'accent de ses paroles et la portée de son organe vibrant. — Parions que vous êtes furieux contre moi! dit alors le capitaine sur le même ton.

— Contre vous?... Pas le moins du monde. Je ne m'en prends qu'à moi-même.

— Vous pourriez m'en vouloir de ne pas vous avoir dit qu'elle était fiancée à mon ami.

— Non... Cela ne vous regardait en rien; vous avez agi en homme du monde... Mais moi, moi,... de quelle niaiserie j'ai fait preuve!

— Pas tant que vous croyez... Vous êtes joli garçon, vous êtes ambitieux, rien de plus naturel et de plus légitime... Voyez plutôt ce qui est arrivé à Charles Bates...

Et il entama là-dessus une interminable histoire. Je ne voudrais pas assurer que cette forme de consolation fût très goûtée d'Austin Elliot; mais je n'en connais pas d'efficace en pareille matière et en pareille circonstance.

En arrivant à Londres, Austin trouva chez lui une lettre qu'on venait d'y déposer à tout hasard. Elle était d'Eleanor et ne contenait que ces mots : « Mon père est malade. Venez au plus vite. E. H. » Dix minutes après, il sonnait à la porte de ses amis, logés dans Wilton-Crescent. Chose étrange, l'idée de revoir Eleanor lui inspirait une sorte de répugnance. Il aurait à lui conter sa dernière aventure, et ne savait comment s'y prendre. Son cœur battit de crainte, oui, de crainte, quand le bruit d'une robe de soie l'avertit qu'en se retournant il allait se trouver face à face avec cette terrible personne...

Elle était là, délicate, mignonne et brune, mise avec un soin exquis, sans aucune couleur voyante, frêle petit *argus* aux ailes grisâtres, qu'on semblait pouvoir écraser du doigt. Sans prononcer une

parole, cette fée mouche avait joint machinalement ses mains devant elle. Si le regard d'Austin fût tombé sur ces mains frémissantes, elles lui eussent certainement appris quelque chose dont il ne se doutait point. Il aurait reconnu cette émotion qui, deux jours plus tôt, au pied de la cascade, avait si cruellement dissipé ses folles espérances; mais il ne vit pas ces mains, et par une bonne raison : c'est qu'il s'était enjoint de la regarder au visage. Nous avons déjà dit que ce visage n'était pas ce qu'on appelle joli. En revanche et malgré ses irrégularités, — malgré cette lèvre supérieure un peu trop rapprochée du nez, malgré le menton plus court et plus fuyant qu'il ne l'eût fallu, — il avait son incontestable beauté, principalement due à l'humble et doux langage de ses grands yeux de gazelle, bruns et lustrés. Ce langage pouvait se traduire ainsi : « je suis un pauvre petit être disgracié, bien chétif et bien laid peut-être; mais si vous le vouliez, mon Dieu! comme je saurais vous aimer!... »

Ce ne fut pourtant pas là ce qu'elle dit à Austin. Elle prit dans les siennes les deux mains qu'il lui tendait à la fois, et prononça lentement ces mots : « J'étais sûre de vous voir aujourd'hui... »

Et comme il se hâtait de s'informer du malade, la tante Maria fit son entrée. Elle était imbue de cette idée qu'il ne faut jamais laisser durer le tête-à-tête de deux jeunes gens. Nez romain, menton proéminent, face couperosée, embonpoint majestueux, hérissée de broches, sonnant l'orfévrerie à chaque pas, toujours enveloppée d'un châle et promenant autour d'elle une atmosphère imprégnée de patchouli, telle était cette femme impérieuse devant qui, dès sa première enfance, Eleanor avait appris à trembler. Elle avait en ce moment sa mine la plus imposante, et d'un geste congédia sa nièce.

— Ce pauvre frère est au plus mal, mon cher Austin, dit-elle au jeune homme... Il demande à chaque minute votre père... Comment nous tirer de là?...

— Impossible... Mon père a dû partir pour les Hébrides... Permettez-vous que je monte?

— Ce serait peut-être une imprudence... Je ne sais vraiment pas... Une figure étrangère...

— Je ne suis pourtant pas un étranger pour lui, reprit Austin, luttant avec effort contre les répugnances visibles de la chère tante.

— Par quel hasard vous trouvez-vous ici? continua-t-elle de mauvaise grâce et d'un air soupçonneux, qui devint un air tout à fait contrarié lorsqu'elle sut qu'Eleanor avait écrit à Austin.

Le médecin, qui vint à passer en ce moment, trancha la difficulté; il autorisa Austin à se rendre auprès du malade aussitôt que celui-ci serait sorti de l'espèce de stupeur somnolente que l'on cherchait à combattre. Le réveil n'eut lieu qu'une ou deux heures plus tard. Austin trouva le moribond sur son séant, et lui supposa d'abord,

tant son attitude était calme, la pleine conscience de lui-même; mais aux premiers mots il s'aperçut de son erreur. George Hilton le prenait pour James Elliot. — Je comptais sur vous, lui dit-il, je savais que vous me seriez fidèle jusqu'au bout... A propos, ils sont venus, les deux autres... Pourquoi n'étiez-vous pas avec eux?...

Austin murmura quelques paroles inintelligibles.

— C'est étonnant, reprit le moribond, comme vous parlez tous d'une manière confuse... A peine puis-je saisir ce que vous dites... Bientôt nous nous entendrons mieux, je l'espère... L'entrevue a été fort gaie, croyez-le bien... Eleanor était là, elle pourra vous le dire... N'est-ce pas, mon enfant, vous étiez là, au milieu de la nuit?...

Fort pâle et baissant les yeux, elle répondit par un geste affirmatif.

— Vous étiez là, je me le rappelle bien, assise sur le lit... Ils étaient, eux, sur ces deux fauteuils... Vous savez de qui je veux parler?

— Non, balbutia Austin, qui, devant ce délire de l'agonie, sentait ses cheveux se hérisser.

— Comment! non?... Et qui donc, à votre avis, ce pourrait-il être?... Jenkinson dans ce fauteuil-là,... Canning dans celui-ci... Nous avons bien ri, je vous assure,... et si fort que ma fille s'est éveillée... C'est alors qu'elle est venue s'asseoir sur le lit... Demandez-lui plutôt!... Jenkinson portait son fameux habit brun, et Canning se moquait de lui... Chose étrange, ils avaient perdu cet air de fatigue et d'ennui, cette pâleur maladive de leurs dernières années... Vous nous eussiez retrouvés, figures imberbes et joyeuses, tels que nous étions tous les quatre à Oxford il y a cinquante-cinq ans... Vous ne savez pas?... L'affaire d'Austerlitz est oubliée, pardonnée il y a longtemps... Je voudrais maintenant me rendormir un peu avant de m'éveiller pour en finir...

Et il se laissa retomber sur l'oreiller; mais la minute d'après, tournant vers Austin un inquiet regard : — Elliot, Elliot!... êtes-vous encore là?

— Oui, répondit aussitôt le jeune homme, qui jugea inutile de le détromper.

— J'allais oublier le plus essentiel, reprit Hilton... Croyez-vous, Elliot, que votre fils voulût épouser ma fille?...

Austin demeura muet devant cette question imprévue.

— Vous dites?... Je n'entends pas bien,... recommença l'agonisant. Elle n'est pas jolie, je le sais; mais sa douceur, sa bonté passent tout ce qu'on peut imaginer... Vous savez qu'elle sera immensément riche... Il a bon cœur, il est plein d'esprit, il doit être ambitieux... Enrichi par elle, s'il veut travailler dur, il deviendra

premier ministre... Je souhaiterais que tout cela pût s'arranger... Jenkinson prétend qu'elle est jolie, mais il ne s'y connaît pas... Il est de mon avis quant au jeune homme... Voyons, que dites-vous?... Parlez plus haut!... Avec l'argent de ma fille, il aura le monde à ses pieds; sans cet argent, il ne sera jamais qu'un chercheur de places... Ne regrettez pas miss Cecil!... Jamais son père n'a songé à vous la donner... On s'est joué de votre pauvre garçon; mais, s'il épouse Eleanor, il aura de quoi prendre sa revanche contre cinquante Mewstone... Voyez cela,... voyez... Bonne nuit!...

Ainsi se termina cette carrière dont nous avons esquissé les brillans débuts. George Hilton s'endormit effectivement, et ne se réveilla que « pour en finir. »

Si l'on veut bien songer qu'Austin avait été dès le berceau façonné à l'ambition politique, on se rendra peut-être compte de l'effet qu'avaient produit en lui ces deux phrases : « enrichi par elle, il sera premier ministre, » et : « s'il épouse Eleanor, il aura de quoi prendre sa revanche contre cinquante Mewstone. » Elles tintaient continuellement à ses oreilles et parlaient à ses plus énergiques instincts. Par cela même que la tentation était forte, il s'en méfia cependant, et, quinze jours après les funérailles de M. Hilton, ses amis auraient pu le voir, non sans quelque orgueil, galoper dans la direction d'Esher, qu'habitait alors l'héritière en deuil, pour lui notifier, avec tous les égards dus à l'amitié, qu'il entendait bien ne l'épouser jamais.

Ce fut le vieux James qui vint lui ouvrir la porte, — un ancien serviteur blanchi au service de M. Hilton, et qui tout enfant avait assisté, lui aussi, à la prise de la Bastille. Quand il reconnut Austin, son visage ridé s'illumina d'un sourire. — Vous arrivez bien, lui dit-il avec un regard d'intelligence; *ils* ne vous verront pas,... *ils* sont du côté des écuries.

— De qui parlez-vous? demanda Austin, égayé par cette mystérieuse apostrophe.

— De qui parlerais-je, si ce n'est de la tante et du capitaine Hertford?...

Jamais, par parenthèse, le valet de chambre émérite ne prononçait le nom de miss Maria Hilton, la tante d'Eleanor. Toute formule de respect répugnait à l'aversion qu'il lui avait vouée.

— Ah! diable! pensa Austin. Et qui est le capitaine Hertford? demanda-t-il ensuite avec une feinte curiosité.

— Le même que vous avez rencontré il y a quinze jours dans le pays de Galles, quand vous vous fûtes épris de miss Cecil, le même qui vous accompagna au retour et à qui vous fîtes si adroitement vos confidences... Soyez tranquille, elles n'ont pas été perdues...

Puisque vous voulez le savoir, *master* Austin, voilà ce que c'est que le capitaine Hertford.

— Et que fait-il ici? reprit Austin à demi-voix.

— Naturellement, répliqua James d'un ton sardonique, il fait la cour à la tante... Et maintenant, si vous voulez voir à votre aise miss Eleanor, dépêchez-vous d'entrer avant qu'il ne vous ait aperçu...

En même temps qu'il prononçait ces paroles, il ouvrit la porte du salon et annonça : « *Master* Austin. »

Eleanor se leva pour venir au-devant de ce visiteur toujours bien accueilli; elle tendit ses mains vers lui, mais cela ne suffisait pas; elle prit les deux mains qu'il lui offrait, mais cela ne suffisait pas encore,—si bien que, la voyant tout à coup fondre en larmes, Austin la saisit dans ses bras et posa un baiser sur son front.

— Je suis bien triste, allez, lui dit-elle. Vous avez bien fait, cher frère, de me venir voir.

— Et moi donc, chère sœur! repartit le jeune homme avec une entière franchise, bien que sa tristesse eût pu paraître une énigme à ceux qui l'eussent vu quelques instans auparavant, lancé à toute bride sur les routes verdoyantes du Surrey, franchir les barrières de quelque route communale et siffler Robin, qui s'égarait.

— Contez-moi donc bien vite vos peines, dit Eleanor, séchant ses larmes. En me parlant de vos chagrins, vous me ferez oublier ma douleur... Il s'agit, n'est-il pas vrai, de Fanny Cecil?... En recevant vos dernières lettres, empreintes de tant de mélancolie et où jamais il n'était question d'elle, je me suis bien doutée...

— Et vous ne vous trompiez pas, interrompit Austin, peu curieux d'entendre la fin de la phrase... Mais d'où vous vient, s'il vous plaît, une si rare pénétration?...

« De ce que je vous aime, » eût pu répondre Eleanor, si nos deux jeunes gens se fussent trouvés en ce moment dans le palais de la Vérité; mais la scène se passait dans une villa du Surrey, et on pouvait voir, des fenêtres du salon, la tante Maria se promener bras dessus, bras dessous avec le capitaine Hertford. Aussi la jeune fille ne dit-elle rien de semblable.

— Pour qui connaît Fanny Cecil, reprit-elle, pareille énigme n'avait rien de mystérieux.... Si j'avais prévu que le hasard vous jetterait sur son chemin, j'aurais pu, cher frère, vous instruire du mariage déjà convenu et vous épargner une déception cruelle... Maintenant, Austin, continua-t-elle avec beaucoup de calme, j'ai quelque chose de très essentiel à vous dire...

Levant aussitôt les yeux sur elle, le jeune homme fut frappé de l'espèce de contraction qui transformait en un masque pâle et ri-

gide le doux visage d'Eleanor. Il la voyait, se dit-il, comme elle serait sans doute dans quelque lointain avenir. Ce qu'elle pensait en ce moment, nous allons le révéler. Préférant Austin à toute autre personne au monde, et le préférant surtout à elle-même, elle se disait qu'avec un peu, très peu d'adresse, elle pourrait devenir sa femme, lui donner la richesse, les joies de l'ambition, se mettre de moitié dans ses triomphes et de moitié dans ses revers, lui montrer les voies du monde et leurs piéges cachés, — mieux encore, l'amener au pied du même autel, lui apprendre à prier le même Dieu, à espérer le même salut; — elle pouvait tout cela, et cependant elle s'apprêtait à briser pour jamais jusqu'à la dernière chance d'un pareil avenir, — sauf une réserve mentale dont elle avait à peine conscience. Et pourquoi? Parce qu'il était impossible qu'Austin l'aimât jamais, parce que, ne l'aimant pas, il l'épouserait uniquement pour sa fortune. Et dans ce cas la conviction intime de s'être manqué à lui-même, le minant peu à peu, le rabaissant à ses propres yeux, faussant ses notions morales, mêlant à sa vie un perpétuel mensonge, devait le rendre profondément malheureux.

Ainsi raisonnait la noble petite créature, armée d'une logique rigoureuse et loyale. Son cœur néanmoins protestait tout bas et disait en sourdine : — Pour m'obtenir, il faudra qu'il m'aime, il faudra qu'il me supplie... Alors, mais seulement alors nous aviserons.

Jamais Austin ne se serait attendu à lui voir aborder elle-même le sujet dont il venait l'entretenir. Ce fut pourtant ce qui arriva.

— Vous vous rappelez, lui dit-elle, ce qui s'est passé au lit de mort de mon père?... Oui, n'est-ce pas? Eh bien! nous pouvons en parler à cœur ouvert, maintenant que nous n'avons plus de secrets l'un pour l'autre... Il faut oublier, complétement oublier cette fatale journée, oublier tout ce qui fut dit, les ouvertures qui vous furent faites, les suggestions qu'une voix mourante vous fit entendre... Il faut les oublier, ou nous séparer dès ce moment pour ne plus nous revoir.

— Je le sais, répondit Austin... Je venais précisément pour vous faire cet aveu pénible... Vous m'aurez toute votre vie pour serviteur et pour frère, je marcherai sans cesse à vos côtés, votre époux, s'il le veut, sera mon meilleur ami; mais votre opulence place entre nous une barrière infranchissable... Ceci une fois dit, pourquoi ne poursuivrions-nous pas notre route en nous tenant la main, frère et sœur comme jadis?

— Je ne demande pas mieux, mon bon Austin... Je serai votre sœur et la tante de vos enfans; mais ne m'abandonnez pas, ne m'isolez pas de vous!... Je ne veux et n'aurai jamais d'ami plus cher... Vous voyez, frère, avec quel abandon je vous parle, et ce que vous gagnez à ne plus me faire peur...

L'arrivée de la tante Maria mit seule un terme à cette conférence amicale où venait d'être conclu, à la satisfaction mutuelle des deux parties, un arrangement digne de Platon lui-même.

Deux minutes après qu'Austin fut parti, Eleanor courut s'enfermer dans sa chambre pour pleurer tout à son aise, la tête enfouie parmi ses oreillers. Elle maudissait le jour de sa naissance, la rencontre fortuite d'Austin et de miss Cecil, la nécessité de survivre à cette rencontre, et s'en prenait à toute la terre, si ce n'est à Austin lui-même... On voit qu'elle était éminemment satisfaite.

De son côté, Austin, à peine rentré dans Londres, courut chez lord Charles Barty, dont il avait appris le retour, et avec lequel il partit en poste pour la petite ville de Bangor, où ils allaient préparer ensemble, — sous la direction d'un professeur spécial et avec une demi-douzaine de leurs condisciples, — leurs derniers examens universitaires. Pendant plus de huit jours, morose, farouche et sombre, on ne put tirer de lui ni une plaisanterie ni une parole raisonnable : d'où l'on peut conclure, ce nous semble, qu'il était également très satisfait des résultats de son entrevue avec miss Hilton.

VI.

Lord Charles Barty appartenait à une grande famille whig; Austin était le fils d'un tory de l'ancienne école. Son père n'avait rien oublié, nous l'avons dit, pour lui infiltrer dès l'âge le plus tendre les principes dont lui-même était imbu, travail presque sacrilége à notre avis, et qui fut cette fois singulièrement rétribué. De par cet esprit de contradiction, de rébellion instinctive qui est si naturel aux enfans, Austin prit en horreur les grands hommes qu'on lui vantait sans cesse, les théories dont on lui rebattait les oreilles. Une fois à Eton, Charles Barty, qui n'avait pas, à beaucoup près, la même dose d'intelligence, mais qui recueillait avec assez de discernement les propos tenus à la table de son père, fournit à son camarade les argumens plus ou moins sérieux qui pouvaient servir de réfutation aux doctrines de James Elliot. La controverse, une fois établie, alla toujours s'aggravant, et parfaitement unis d'ailleurs, les deux Elliot, père et fils, se trouvèrent à la longue en parfait dissentiment politique. Comme beaucoup d'autres jeunes gens, — je parle de ceux qui étaient jeunes en 1844, — lord Charles et son ami, tous deux whigs ardens, d'une nuance confinant au radicalisme, s'étaient rangés sous la bannière de sir Robert Peel. Ils devinaient en lui, sous les dehors du torysme, un révolutionnaire actif et résolu. Toutefois, malgré le scandale que causaient à l'université leurs théories subversives, il leur manquait, pour être de purs radicaux, — des radicaux *bleus,* comme on les appelle, — de pousser à

leurs dernières conséquences les principes qu'ils prétendaient défendre. D'ailleurs ils ne les comprenaient pas tout à fait de la même manière. Lord Charles voulait renverser de fond en comble l'édifice politique pour tout reconstruire à nouveau, sans trop s'inquiéter d'avance ni du plan qu'il faudrait adopter, ni des matériaux qu'on aurait à sa disposition; il rêvait un ordre gouvernemental où chaque fonction serait remplie par l'homme le plus capable et à l'exclusion de tout autre droit. Austin trouvait que c'était aller un peu loin : — Songez, objectait-il, à ce que nous pourrions devenir, vous et moi, si cette règle était appliquée.

— Et qu'importe? répliquait le jeune enthousiaste. Comparé à celui de la grande cause, qu'importe le sort de quelques indignes martyrs comme nous?...

Austin était radical de bon aloi, mais ne voulait ni outrer ni hâter l'application de ses principes. Il aimait aussi à prendre son ami en flagrant délit d'inconséquence. Lord Charles, admettant l'unité parfaite de la race humaine, ne voyait pas qu'on pût, en vertu des distinctions du rang, gêner l'amour réciproque de deux êtres qui se sentiraient appelés à s'aimer pour la vie. Il admirait, disait-il, le *nobleman* assez intrépide pour épouser la fille de son jardinier. — Fort bien, répliquait Austin, et dans ce cas si une sœur à vous s'éprenait d'un jardinier employé chez votre père?...

— Allons donc, quelle absurdité! interrompait, se récriant, le socialiste pris à court. Ce que vous dites-là n'est pas sérieux... Moins que personne, d'ailleurs, vous devriez soutenir la thèse contraire à la mienne.

— Je comprends, reprit Austin, rougissant à son tour, mais avec un rire qui n'avait rien de trop forcé, vous faites allusion à miss... ou plutôt à lady Mewstone?... Eh bien! sur ce terrain-là tout spécialement je suis de votre avis, mon cher démocrate... Je vaux lord Mewstone, et, si vous voulez savoir ce que j'en pense, j'aurais dû l'emporter sur lui.

— Pas le moins du monde... Vous valez infiniment mieux que lui, et cependant vous n'aviez aucun droit sur la personne dont il est question, puisque en somme elle vous le préférait... Vous méritiez d'ailleurs cet échec pour avoir songé à la fille de ce rusé politique, lorsque vous aviez dix fois mieux à votre discrétion.

— Ne suis-je pas depuis longtemps convenu de mon erreur? Ne vous ai-je pas dit que si Eleanor... Combien de fois faudra-t-il en faire amende honorable?...

— Une amende honorable ne me suffit pas... Et puisque vous convenez de votre bévue, il faudrait la réparer... Le meilleur moyen, à mon avis, serait d'empêcher que certaine petite personne, digne

de tout intérêt, ne finisse de guerre lasse, cédant à l'oppression, à la tyrannie obstinée de sa tante, par épouser un affreux matamore.

— Allons donc!... Quelle apparence?... Vous êtes fou, mon bon Charles.

— Fou si vous voulez, mais fou véridique. La tante Maria est, je ne sais comment, dans la dépendance de ce drôle d'Hertford, sur qui, d'autre part, elle exerce une influence considérable... Une ligue offensive et défensive existe entre eux, et le mariage dont je vous parle est l'objet de leurs efforts communs.

— Si cela était...

— Cela est, mon cher Austin... Faites fond sur mon amitié pour ne pas me tromper à cet égard... Je tiens la chose de très bonne source.

— Qui vous a conté ces histoires?

— Personne et tout le monde. Vous ne vous doutez pas encore de ce qu'on peut apprendre en prêtant l'oreille, sans trop se montrer attentif, aux commérages de mesdames les douairières... Un fil par ci, un fil par là, l'écheveau se débrouille peu à peu... Vous ignoriez, n'est-il pas vrai? que miss Maria Hilton, plus jeune alors de vingt ans, suivit autrefois jusque dans l'Inde un cadet dont elle prétendait faire son mari, et qui n'a pas voulu d'elle?... Devinez-vous de qui je veux parler?... Vous ne savez pas davantage que, voyant sa cause perdue à Calcutta, elle essaya plus tard, revenue à Londres, de déterminer certain veuf, votre très proche parent, à convoler avec elle en secondes noces,... demandez plutôt à M. James Elliot!... Allez, allez, grâce aux douairières et à ce qu'on pourrait appeler « les chroniques du moyen âge, » je connais aussi bien les vues actuelles de cette femme égoïste et sans principes que son passé légèrement équivoque... C'est pour cela que je vous adjure de sauver d'un mariage indigne, auquel la réduiront peu à peu de continuelles obsessions, l'aimable enfant qu'un sort injuste a placée sous sa tutelle...

Austin ne répondit que par un regard, mais ce regard en disait long. Le soir même, il écrivait à son père pour lui expliquer la situation. « Vous êtes, lui disait-il, le subrogé-tuteur de miss Hilton, vous devez mieux que moi savoir comment on peut la mettre à l'abri d'une odieuse intrigue. N'importe cependant : si les examens qui approchent ne me retenaient ici, je serais déjà sur la route de Londres, et je ne m'en fierais à personne pour trancher définitivement la question. L'idée seule de voir Eleanor devenir la proie de ce mécréant me donne le vertige, et fait trembler ma plume dans mes mains... Veillez sur elle, mon père, comme sur une fille chérie. Mettez-moi bien exactement au courant de la situation qui lui est

faite. Vous devez pouvoir maintenir les choses dans leur état actuel jusqu'au moment où nous serons *gradués*, Charles et moi. Je ne vous en demande pas davantage. Une fois libre de mes mouvemens, je vous relèverai de garde, et ne connais pas de sabreur indien qui s'avise alors impunément de porter atteinte à la liberté de « ma sœur. »

« Passez en paix vos examens, répondit simplement James Elliot, et fiez-vous absolument à ma vigilance. Si vos paroles n'ont pas trahi votre pensée, je vous vois enfin, débarrassé d'une sotte préoccupation, revenir à une ligne de conduite qui aurait toujours dû être la vôtre. Sur cette nouvelle voie où vous entrez un peu tard, je ne demande pas mieux que de vous guider; je commencerai même dès aujourd'hui. Vos examens une fois passés, — et si, comme je le suppose, ils ont une heureuse issue, — vous prendrez immédiatement le chemin de fer de Glasgow. Là des chevaux de poste vous conduiront sur la côte, en face de l'île de Ronaldsay. Vous traverserez le détroit, — le *kyle*, comme disent les Écossais, — sur une barque de pêche, et vous attendrez mes ordres dans ce pays de sauvages, où devraient abonder les peintres et les philanthropes. Vous vous y ennuierez beaucoup, si vous n'y faites du bien. Tâchez de vous amuser. Votre séjour d'ailleurs n'y sera pas éternel, et vous serez ensuite payé de vos peines, si je ne m'abuse pas trop sur le succès probable de certaine diplomatie que je tiens en réserve pour les grandes occasions. »

Austin et Charles furent reçus « seconds (1) » avec tous les honneurs de la guerre. Le jeune lord partit pour Londres après avoir fait jurer à son ami, — sauf empêchement essentiel, — de l'accompagner en Orient, où il préméditait un pèlerinage de quelques semaines. Austin, exécutant mot pour mot la consigne de son père, — de son « gouverneur, » pour parler le jargon moderne, — se réveilla trois jours après sous les rayons du soleil matinal, qui teignait de pourpre les côtes du comté d'Argyle et le Ben-More de Ronaldsay.

VII.

Une quinzaine s'était à peine écoulée lorsque le *Pélican* vint jeter l'ancre devant la petite île écossaise. Le *Pélican* était un yacht à hélice dont les constructeurs actuels dénigreraient sans doute les proportions et l'allure, mais qui passait à son époque pour le *nec plus ultrà* de l'élégance. Il était affecté au service des officiers de l'amirauté, plus spécialement aux navigations côtières de M. James Elliot. A peine avait-il été signalé que le bouillant Austin, quittant

(1) Il y a quatre classes de gradués.

à la hâte les nouveaux amis que sa cordiale générosité lui avait déjà faits parmi ces montagnards des Hébrides si endurcis à la misère, si reconnaissans des bienfaits qui l'allégent, prit une barque pour se rendre à bord. Chemin faisant, il croisa son père, qui justement se faisait conduire en canot à Ronaldsay. Les deux embarcations se hélèrent. — Continuez, cria M. Elliot à son fils. Vous trouverez là-bas de quoi vous distraire... Et ces mots furent expliqués à l'heureux Austin lorsqu'à l'arrière du yacht il aperçut la pâle et paisible Eleanor. Sa surprise fut d'autant plus vive, sa joie d'autant plus complète que, contrairement à l'usage établi, elle s'y trouvait seule. La farouche tante, dans un moment de vivacité grondeuse, s'était laissé choir de la dunette, et une entorse, à peu près guérie d'ailleurs, la retenait sur les moelleux sofas de la *ladie's room*. L'équipage, composé de vieux amis d'Austin, salua comme un heureux présage l'énergique poignée de main que les deux jeunes gens échangèrent. A partir de là, pas un des matelots ne se permit de regarder de leur côté. Le couple fortuné passait et repassait invisible parmi ces braves gens volontairement aveugles. Un seul les épiait d'un œil bienveillant; c'était le pilote, qui les vit, après un assez long entretien, tomber tout à coup dans les bras l'un de l'autre par un mouvement irrésistible.

— Vous savez que j'ai droit à vos confidences, venait de dire Eleanor, non sans un pressentiment secret qui communiquait à sa voix je ne sais quelle émotion inusitée... Vous ne sauriez être aussi complétement guéri que vous le prétendez, si quelque nouvel amour n'a effacé de votre cœur un souvenir encore bien récent. A cet égard, je ne dois rien ignorer... Nos *précédens* le veulent ainsi, et l'usage, vous le savez, a force de loi. Voyons, Austin, pas de réticences!

— Il est vrai, répondit-il après quelques secondes d'hésitation, j'aime enfin, et cette fois pour tout de bon...

Ce fut alors qu'ils se regardèrent, et le pilote ne put se tromper à l'expression de leurs yeux. Un sourire d'intelligence passa sur son visage hâlé.

— Je voudrais bien savoir le nom de cette préférée!

— Vous le savez.

— Je voudrais la voir!

— Vous la verrez... Regardez-moi bien!... Vous la voyez...

Eleanor ne feignit point de ne pas comprendre. Son cœur débordait d'une joie immense et pure. Elle n'écouta que lui, et, s'abandonnant aux mains brûlantes qui l'attiraient, posa doucement sa tête sur la poitrine d'Austin. Le pilote alors détourna son regard vers l'horizon. Son front devint soucieux.

— J'aimerais autant, dit-il entre ses dents, que le patron ne nous fît pas attendre... Et il prit la lunette pour regarder du côté du

phare autour duquel M. Elliot se promenait tranquillemen , examinant à loisir chaque détail, questionnant, donnant ses ordres sans s'inquiéter de l'aspect menaçant que le ciel avait pris peu à peu. — Par Jupiter! monsieur, dit le maître voilier à Austin, qu'Eleanor venait de quitter, je voudrais nous voir à dix *miles* de cette côte malsaine... Contre-maître, hissez bien vite la seconde flamme et le signal 3474!... Ce qui fut fait aussitôt; mais M. Elliot y prit à peine garde. On le vit arpenter le jardin potager des gardiens du phare pour aller planter un jalon. — Il est donc aveugle, murmura le pilote... Voyons s'il est sourd... Dégagez le canon, et faites feu!... M. Elliot parut n'avoir pas entendu le nouveau signal et se rembarqua, son opération terminée, avec une lenteur provoquante. Deux rafales avaient déjà passé sur le yacht lorsqu'il y remonta, et quoique poussé à toute vapeur, le léger bâtiment cessa bientôt de faire route, tant la résistance du vent devint puissante. — Je crains de m'être attardé, dit M. Elliot, jetant un coup d'œil inquiet vers les roches de Benbecula, qui n'étaient pas à plus d'un demi-*mile* sous le vent... Oserez-vous mettre le cap sur Monach? ajouta-t-il, s'adressant au maître, qui le suivait.

— Nous donnerions infailliblement contre Grimness, et ceci en moins de dix minutes, repartit le marin expérimenté.

— En ce cas, Dieu me pardonne mes lenteurs! s'écria M. Elliot, qui descendit aussitôt dans la cabine.

Le fait est qu'il avait à s'accuser d'un retard périlleux. Dès quatre heures de l'après-midi, une lutte à mort s'établit entre la mer et le yacht, lutte où ce dernier semblait devoir succomber, car la nuit arrivait, la tempête redoublait de violence, et on ne s'éloignait guère des récifs écumeux dans le voisinage desquels une force irrésistible semblait maintenir le bâtiment condamné. M. Elliot et le maître comprenaient le danger dans toute son étendue; Austin le devinait à peu près, mais il affectait un calme dont Eleanor fut heureusement la dupe. Elle était remontée sur le pont, et à travers tout ce désordre des élémens déchaînés, enveloppée dans le même *plaid* que son fiancé, causait paisiblement avec lui. Le bruit du vent et des vagues, le grincement des cordages, le gémissement des charpentes sonores laissaient arriver à l'oreille de l'un ou de l'autre les paroles qu'ils échangeaient de si près, comme s'ils se fussent promenés, par quelque tranquille soirée d'été, dans une allée de jardin.

Lorsqu'il fit tout à fait nuit, Eleanor crut devoir aller jeter un coup d'œil dans la cabine de sa tante; celle-ci dormait profondément, n'ayant pas conscience du moindre danger. D'autant plus rassurée, la jeune fille se retira pour se livrer, elle aussi, au sommeil. Comment aurait-elle pu se croire en péril? Elle venait de voir

M. Elliot, par la porte vitrée de sa cabine, assis à une table chargée de papiers qu'il avait l'air de compulser attentivement. En réalité, il ne les regardait seulement pas, et attendait avec une impatience fébrile que le *sailing-master* vînt lui rendre compte de la situation. Celui-ci parut bientôt. — Nous avons beau faire, dit-il; de temps en temps nous marchons à la dérive... Plus nous allons, plus la mer nous domine... Et encore si nous pouvions jeter l'ancre!... mais nous sommes en eau *bleue*... En supposant que rien ne change d'ici à une heure, monsieur, nous pouvons nous regarder comme perdus.

— Et tout cela par ma faute! répéta M. Elliot.

— Allons donc, monsieur, ne parlez pas ainsi : c'est votre devoir qui vous retenait à terre.

— Voilà ce qu'il faut se dire en effet... Et vous pensez que tout sera fini dans une heure?

— Une heure, une heure et quart, plus ou moins, repartit l'autre avec un calme parfait.

A peine était-il sorti que le vieillard, inclinant la tête, se mit à prier. Il implorait le ciel pour son Austin, pour cette carrière si bien commencée, et dont une mort prématurée allait arrêter l'essor. S'il lui eût été donné de lire dans les ténèbres de l'avenir, peut-être aurait-il souhaité que le dénoûment fatal s'accomplît à l'instant même, et que les vagues de l'Atlantique, l'engloutissant avec son fils, leur servissent d'abri contre les coups de la fortune.

Le tumulte grandissait toujours; le bâtiment craquait dans toutes ses jointures. Au-dessous du fauteuil où M. Elliot était assis, l'hélice perçait et frappait les flots, parfois sortant de l'onde avec un sifflement irrité, parfois, à dix pieds au-dessous de la surface, frayant sa voie avec je ne sais quelles palpitations fiévreuses. Tous ces bruits assourdissaient le digne inspecteur, et, sans avoir entendu personne entrer dans la cabine, il sentit une main se poser sur son bras : — c'était celle de la tante Maria, qu'il vit tout à coup devant lui en levant les yeux, mais telle que jamais encore elle ne lui était apparue. Une méchante robe de chambre en flanelle drapait tant bien que mal ses larges épaules, sur sa tête au contraire un léger chapeau couvert de marabouts et de fleurs, dans ses mains un éventail ciselé qu'elle tenait le manche en l'air; mais, plus encore que le désordre de sa toilette, le changement de ses traits frappa vivement M. Elliot : il y avait quelque chose d'égaré dans le regard mobile de ses petits yeux abrités par d'épais sourcils, et son teint, si animé d'ordinaire, avait en ce moment les nuances maladives de l'ivoire jauni par le temps. On eût dit une folle échappée de son cabanon.

M. Elliot se leva fort alarmé, tâchant de faire en sorte que leurs yeux se rencontrassent; mais elle évitait de le regarder au visage,

et, lui parlant la première d'une voix rauque et mal assise : — J'ai entendu, lui dit-elle, le rapport qui vient de vous être fait... J'entends bien des choses et je vois bien des choses qu'on veut me cacher... Je sais maintenant pourquoi vous m'avez fait faire le voyage où nous allons tous trouver la mort... Ma nièce, que je suis allée surprendre dans son premier sommeil, n'a pu me rien dissimuler de ce qui s'est passé aujourd'hui... Je m'en veux d'avoir prêté l'oreille à vos paroles courtoises et de n'avoir pas deviné le piége que vous me tendiez... Mais ce mariage, objet de toutes vos convoitises, savez-vous au fond ce qu'il est? Vous doutez-vous du discrédit qu'il jetterait sur ce nom dont vous êtes déjà si fier et que vous espérez voir grandir encore?... Non, n'est-ce pas? vous ne savez rien?

— Rien au monde, répliqua M. Elliot, la regardant plus fixement que jamais.

— Je vais donc vous le dire tout bas, reprit-elle penchée vers lui, mais se dérobant toujours à ce regard qu'elle semblait ne pouvoir supporter. Il l'écoutait silencieusement, de plus en plus grave à mesure qu'elle parlait...

— Qu'en dites-vous à présent? continua-t-elle haussant la voix. Si quelque merveilleux hasard nous tirait d'affaire, laisseriez-vous s'accomplir cette union?

— Pourquoi pas? demanda M. Elliot.

—Je croyais que votre plus grand souci était la carrière politique de votre fils.

— Vous ne vous trompez pas; mais encore...

— Avec ceci autour du cou, elle promet d'être brillante!

— Là-dessus les avis sont libres; nous pouvons avoir chacun le nôtre... Mais si vous supposez que nous devons périr dans une heure, à quoi bon me révéler ce secret?

— Parce que je vous hais, parce que je vous ai toujours détesté!

— Toujours? demanda M. Elliot, se laissant aller à je ne sais quelle ironique réminiscence.

— Non, répliqua-t-elle avec emportement. Il fut un temps où je vous aimais... Comment osez-vous me le rappeler?... J'ai eu le tort de laisser voir cet amour dédaigné... Vous en avez ri, vous et Jenkinson... Bien hardi qui réveille de pareils souvenirs!... Oui, c'est parce que vous n'avez pas une heure à vivre, c'est pour empoisonner vos derniers momens que je suis venue vous dire ceci.

— Dieu vous pardonne comme je vous pardonne moi-même! s'écria le vieillard. Et au moment où il la vit se diriger vers la porte : — Voyons, Maria, reprit-il, en mémoire de cette affection qui n'est plus, ne nous ferons-nous pas d'autres adieux?...

Cet appel amical ne fut pas tout à fait perdu. La tante Maria,

laissant échapper quelques paroles incohérentes, se prit à gémir et à pleurer. Son éventail se tordit et se brisa dans ses mains crispées. Tantôt se reprochant avec amertume son manque d'attraits, son âge, ses caprices, tantôt accusant ceux qu'elle avait aimés de n'avoir jamais su la comprendre, mêlant de folles imprécations à des plaintes confuses, à des sanglots convulsifs, elle se traîna vers sa cabine.

— Pauvre créature! se disait le bon Elliot... Je voudrais l'arracher aux serres de ce vautour d'Hertford... Besogne difficile après tout! Il faudra bien un jour ou l'autre avertir Austin de tout ceci... Ne nous pressons pas cependant... Son amour, qui vient à peine de naître, ne résisterait peut-être pas à un pareil choc... J'attendrai pour parler que cet attachement soit devenu partie intégrante de son être... Eh mais! reprit-il, se ravisant tout à coup, j'oubliais que nous sommes à deux doigts de notre perte; j'oubliais que d'ici à une demi-heure nous donnerons peut-être sur les récifs de Benbecula.

Au moment où M. Elliot parlait ainsi, c'est-à-dire vers minuit, le yacht, au lieu de se laisser entraîner vers la côte de Benbecula, courait droit vers cette portion de l'Atlantique où les géographes du moyen âge, démentis jusqu'à présent par toutes les recherches contemporaines, plaçaient l'île de Saint-Borondon. Austin, qui ne trouvait plus le pont tenable, était descendu dans l'intérieur de la machine, et, suivant de l'œil la manœuvre, constatait, non sans surprise, la rapidité inouie de la marche imprimée au navire. — Nous sommes donc très décidément en danger? demanda-t-il au vieux Murray, qu'absorbait le jeu de ses crans et de ses pistons.

— Pourvu que rien n'éclate! — répondit simplement l'*engineer* sans retourner la tête. Au même moment, on entendit la voix du « maître, » qui réclamait M. Austin pour lui montrer quelque chose de curieux. Remontant aussitôt sur le pont, où la violence du vent le suffoquait presque, notre jeune homme ne vit qu'un ciel noir comme de l'encre, et sur la mer qui les entourait une espèce de brouillard agité que formaient les blanches écumes. Le maître lui cria dans l'oreille : — Regardez en avant, et au-dessus de vous! — Dans la direction indiquée se dessinait sur le ciel ténébreux une échancrure bleue où l'on pouvait discerner trois ou quatre étoiles qui semblaient vaciller, plonger, émerger encore, selon que celui qui les regardait venait à glisser de côté ou d'autre sur le pont ruisselant d'eau. Devant ce coin du ciel à peine entrevu, les nuages orageux passaient et repassaient, rapides comme l'éclair; mais, par un singulier phénomène, au lieu de courir dans la direction du vent, ils semblaient emportés de droite à gauche, presque à l'opposé

de l'impulsion qu'ils eussent dû recevoir. — Eh! mon Dieu! s'écria Austin, d'où vient que ces vapeurs marchent ainsi vent debout?

— Ne les perdez pas de vue! reprit le maître. Pour assister à pareille scène, il faut, généralement parlant, naviguer dans la mer des Indes. Voilà ce que j'appelle un typhon... Et maintenant, monsieur, soyez attentif à ce qui va se passer!...

Le lambeau d'azur se rapprochait d'eux, bien qu'assez lentement, et à mesure qu'il se rapprochait d'eux, il augmentait d'étendue. Ils finirent par l'avoir au-dessus de leurs têtes, et lorsqu'ils furent parvenus ainsi au centre de l'espèce d'entonnoir renversé que dressaient vers le ciel les spirales de la trombe, le yacht se trouva comme sur un lac paisible miraculeusement formé au sein de l'Océan tumultueux. Le bâtiment filait sans la moindre difficulté le cap au sud-ouest; mais, vingt minutes plus tard, on n'alla plus qu'à moitié vapeur, et on vira au nord-ouest du côté de l'île, naguère encore si redoutée. Dix minutes ensuite, l'orage arriva de ce même côté plus violent que jamais, et le brave *Pélican*, qui venait de réduire encore au quart de vitesse l'activité de sa machine, se laissa pousser à la dérive. Il avait l'Atlantique devant lui; autant dire qu'il était sauvé. Le matin venu, quand la tempête se fut apaisée, ce yacht modèle courait au sud et bondissait gaîment sur les vagues étincelantes. Austin, donnant le bras à Eleanor, se promenait sur le pont, et ni l'un ni l'autre n'accordait maintenant une pensée aux horreurs de la nuit qui venait de finir.

Pénétrée de reconnaissance pour Charles Barty, Eleanor avait exigé que la tournée d'Orient se fît telle qu'on l'avait projetée. Austin partit donc avec son ami dans le mois qui suivit sa rentrée à Londres; mais une lettre qui le rejoignit à Alexandrie lui apporta la nouvelle que son père venait de tomber malade, et les deux amis, renonçant à leur excursion commencée, reprirent ensemble tout aussitôt le chemin du pays natal. En relâchant à Malte, ils furent informés que James Elliot n'était plus. La douleur d'Austin fut celle d'un enfant qui s'abandonne naïvement à ses impressions et laisse couler ses pleurs sans aucune fausse honte. Ni les soins, ni les consolations ne lui manquèrent. Charles Barty ne le quittait pas un seul jour. Quand ils débarquèrent en Angleterre, les funérailles avaient eu lieu depuis quelque temps déjà. Il ne restait plus qu'à prendre possession de l'héritage.

Tout ceci se passait au printemps de 1845. C'est en 1846 que va se renouer le fil, un moment interrompu, de ce véridique récit.

E.-D. Forgues.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

DE

L'ENSEIGNEMENT PROFESSIONNEL

EN FRANCE

I. *Rapport de M. le général Morin et de M. Tresca,* professeurs au Conservatoire des arts et métiers, fait à la suite de l'exposition de Londres de 1862; tome VI. — *Rapport du jury.* — II. *Working men's colleges,* by David Chadwick; Manchester 1862. — III. *Economical Statistics of Glasgow,* by John Strand; Glasgow 1863. — IV. Documens administratifs.

Notre temps a un goût marqué pour les méthodes expéditives : en toute chose, on veut arriver vite, n'importe par quels moyens. Pour l'enseignement, par exemple, que semble-t-on désormais se proposer? D'accélérer les études plutôt que de les fortifier, d'abréger les délais, d'appliquer aux élèves des procédés d'entraînement qui les rendent aptes à fournir à jour fixe un service déterminé. En vain s'en défendrait-on : c'est là l'esprit qui règne, outré ou mitigé suivant les hommes, très persistant au fond parce qu'il tient à un système. Naguère encore il y avait, pour les classes aisées, un ensemble commun de connaissances qu'il fallait d'abord acquérir, et au-delà duquel les vocations se décidaient. Maintenant les vocations se préjugent, et, le choix fait, le faisceau des études se rompt. Tant pis pour qui s'est mal engagé : un retour est bien difficile, et bon gré, mal gré, le sujet porte la peine d'une option prématurée. La communauté n'en souffre pas moins : si heureuses qu'elles soient, les cultures de détail ne peuvent remplacer la grande culture où le génie de notre langue s'est formé, et le niveau des intelligences dé-

cline en même temps que s'affaiblit par la dispersion la séve de l'enseignement.

Parmi les incidens de cette expérience, aucun n'est plus curieux que l'essai d'enseignement professionnel dont on s'occupe en France depuis quelque temps. Des projets sont à l'examen; il est question d'une loi : l'enseignement professionnel paraît donc devoir prendre parmi nous quelque consistance. On y a été conduit par la marche des faits. A force de descendre du général au spécial, on est arrivé à cette limite où, au lieu de meubler l'esprit, il s'agit de préparer la main. Sous l'empire des vieilles règles, franchir ce pas, pour l'Université c'eût été déchoir. Non-seulement elle l'a franchi, mais, pressée d'un beau zèle, elle a pris les devans. Sa préoccupation la plus visible a été qu'on ne lui fît pas une part suffisante dans l'œuvre projetée; elle a donc voulu affermir sa compétence contre les revendications. D'autres droits évidens se montraient à côté des siens. Dès qu'on touchait à l'instruction manuelle, le ministère du commerce, qui a dans son ressort les écoles des arts et métiers, était fondé à dire qu'on empiétait sur ses domaines et à demander un règlement d'attributions. La matière s'est ainsi compliquée. D'un côté, il fallait définir cet enseignement professionnel, en fixer les cadres, donner du corps à ce qui n'est qu'une ombre, de l'autre vider le conflit entre les prétendans, et assigner à chacun d'eux le lot qui lui revient naturellement et légitimement. Il fallait en outre s'assurer si les exemples empruntés aux pays étrangers sont vraiment péremptoires, et dans tous les cas s'ils répondent à nos besoins, à nos habitudes, à notre tempérament. Il y avait enfin à s'entendre sur les moyens d'exécution. La tâche, on le voit, était vaste et délicate. Après quelques circulaires échangées, une commission en a été saisie. Les noms de ses membres sont la garantie d'un examen sérieux; il en est dans le nombre qui ont eu l'occasion de traiter le sujet en litige à propos de la dernière exposition de Londres, M. Mérimée pour les beaux-arts, M. le général Morin et M. Tresca pour l'industrie. Les autres commissaires étaient désignés ou par leurs fonctions ou par leurs études. Si nos informations sont exactes, des délibérations ont été prises et sont consignées dans un dossier qui est soumis au conseil d'état. A ses divers degrés, le travail est assez avancé pour qu'il puisse être porté sans retard devant le corps législatif. Le débat est donc opportun et éclairé par des pièces à l'appui. Nous pouvons rechercher, en connaissance de cause, ce qu'il y a de sérieux ou d'illusoire dans les institutions en projet, ce qu'il faut, à notre sens, en admettre ou en écarter pour aboutir à de moindres charges et laisser le moins de prise possible à d'inévitables déceptions.

I.

Pour tomber d'accord sur les faits, il est bon de s'entendre d'abord sur les mots. Que veut-on dire par « enseignement professionnel? » Dans leur généralité, ces mots prêtent à l'équivoque; la signification en reste vague, précisément parce qu'ils signifient trop. L'élasticité dégénère ici en impropriété. Si l'on désigne ainsi la préparation à toutes les carrières, cet enseignement existe dans de larges proportions, et dans bien des cas il n'est plus à créer. On n'en était pas venu jusqu'à ce jour sans comprendre qu'au-delà de l'instruction fondamentale, qui est le lien et le titre des communautés lettrées, un partage doit s'opérer dans les études, et que dans un libre choix chacun obéit alors à ses goûts, à ses dispositions, à ses intérêts. Les uns vont vers le barreau, d'autres vers l'armée; ceux-ci seront magistrats, médecins, ingénieurs, ceux-là savans, professeurs ou artistes. Quelque destination qu'ils prennent, des établissemens leur sont ouverts pour des études spécifiées et la collation des grades. Sous des noms divers, — facultés, écoles normales, écoles militaires, écoles d'application, grands séminaires, — ces établissemens se confondent dans le même objet, qui est de former des hommes à l'exercice des fonctions par lesquelles une société pense, agit, s'administre et se gouverne. C'est là incontestablement de l'enseignement professionnel, d'autant plus élevé qu'il touche à la vie morale. Est-ce de celui-là qu'il s'agit? Non, il est fortement constitué. Serait-ce en faveur de l'agriculture que l'on revendique le nom avec la pensée d'en tirer toutes les conséquences? Les illusions, à ce qu'il semble, ne vont pas jusque-là. L'agriculture s'apprend moins sur les bancs que dans ce vaste atelier dont la nature fait libéralement les frais, et où les méthodes se jugent par leurs fruits. L'agriculture n'est pas d'ailleurs si dépourvue qu'on le croit; elle a dans Paris même les chaires du Conservatoire des arts et métiers, en province les cours et les sociétés libres, les concours régionaux, les fermes-modèles, les fermes-écoles, où se donnent, sur le terrain, les meilleures et les plus profitables leçons. S'il y a un vide dans l'éducation agronomique, c'est celui qu'a causé la suppression de l'Institut de Versailles, qui a duré si peu et dans son passage a rendu tant de services. Voilà déjà bien des classes, puissantes par le nombre et les lumières, qui ne sont pour rien dans l'agitation dont l'enseignement professionnel a été le drapeau. Que reste-t-il en dehors? En cherchant bien, on ne trouve guère que l'industrie et le commerce. C'est donc en vue de l'industrie et du commerce qu'on a mené ce bruit, créé des rivalités administratives, usurpé un nom qui est

et doit rester commun à toutes les formes que revêt l'activité du pays.

Ce n'est point là une vaine querelle; la confusion des mots passe toujours dans les choses. On l'a vu quand le débat s'est ouvert dans le sein de la commission et entre les deux ministères en présence. Il a été aussi difficile de s'accorder sur les désignations que sur la compétence. Comme règle à suivre, on disait que l'enseignement professionnel, dans son acception populaire, ne s'applique qu'au travail des mains, et qu'ainsi désigné, il ne relevait que du ministre du commerce. On admettait bien que le ministre de l'instruction publique s'adressât aux mêmes catégories de cliens, mais sous des emblèmes et avec un signalement distincts, l'enseignement spécial par exemple. Sur un terrain plus libre, MM. Morin et Tresca ont montré la même hésitation. Ayant à qualifier l'enseignement dont ils étaient les partisans zélés, ils ne l'ont nommé ni professionnel ni spécial; à leurs yeux, ces termes manquaient de justesse, et pour mieux le caractériser ils s'en sont tenus à la désignation « d'enseignement industriel, » ce qui n'est qu'une autre nuance dans l'impropriété. D'un sens trop absolu ils tombaient dans un sens trop restreint. On conçoit par ces détails ce que la question avait d'embarrassant à l'origine : il était aussi malaisé de la poser que de la résoudre, et personne, parmi les plus autorisés, n'eût pu dire avec précision ce qu'elle était et de qui elle relevait. Ni les rapports, ni les circulaires, ni ce que l'on sait des délibérations pendantes n'en ont changé la nature, et ce ne sera pas une tâche facile que d'en dégager les ambiguïtés.

Quand on cherche d'où sont partis ces projets et à quel besoin ils répondent, on ne trouve d'abord que cet entraînement vers les nouveautés qui s'imposent au public et au gouvernement à force d'obsessions. Dieu sait quel chemin font ces nouveautés quand l'engouement s'en mêle! Cependant il y a ici autre chose dont il convient de tenir compte; il y a en présence un bon et un mauvais sentiment. Le mauvais sentiment est l'esprit de dénigrement qui, depuis dix ans surtout, s'attache à la culture des lettres classiques. Peu s'en faut qu'on ne les accuse de fausser le jugement par les influences qu'elles exercent, et qu'on ne regarde comme indigne des modernes de vivre si obstinément dans le commerce des anciens. C'est en partie de ces préventions que cette agitation est venue. L'autre sentiment dont elle émane est de beaucoup meilleur. Il est constant que, dans une instruction plus universellement répandue, un traitement à part peut et doit être ménagé aux enfans dont les familles n'ont les moyens de supporter ni les frais ni les délais de l'enseignement des colléges et des lycées. Évidemment il y avait là

un besoin nouveau. L'aisance qui gagne les régions moyennes comporte un degré de culture de plus, et l'encouragement le plus naturel est de mesurer les dépenses aux ressources. Entre l'école primaire et l'école secondaire, une combinaison était donc à imaginer qui fût moins que celle-ci et plus que celle-là. Dans cette vue, il allait de soi que les programmes fussent simplifiés et que la durée des cours fût renfermée dans de strictes limites. Quant aux langues mortes, elles pouvaient être ou éliminées ou ramenées à leurs premiers élémens. Dès qu'on vise à l'économie, les formes sommaires sont de rigueur, et le choix des matières a pour condition déterminante l'utilité immédiate. Jusque-là point de dissentiment; un besoin se produit, qu'il y soit pourvu; reste seulement à savoir par quelles mains ou dans quel mode. Il s'en présentait deux très distincts : l'un consistait à laisser ce besoin se prononcer assez vivement et sur une assez grande échelle pour que l'industrie particulière trouvât une convenance naturelle à le défrayer et y procédât librement, en variant les types suivant les lieux, les races et le genre d'activité. L'autre mode, et c'est parmi nous le plus commun, consistait à créer tout d'une pièce, au nom et aux frais de l'état, des cadres uniformes et artificiels pour des besoins à naître, encore mal définis et dont on n'a pas l'entière conscience. C'est à ce dernier parti qu'on s'est arrêté; le génie administratif, peu délié de sa nature, s'exerce aujourd'hui sur une œuvre qui plus qu'une autre eût exigé toutes les souplesses du génie privé.

Il est à regretter que le ministre de l'instruction publique se soit mêlé à ce mouvement au point d'y figurer en première ligne. Autant que personne j'applaudis à la tolérance éclairée, à la droiture d'intentions, à la vigueur qu'il apporte dans la liquidation d'un héritage embarrassé; mais il s'agit moins ici de la personne que de la fonction. Dans cette mêlée de projets éclos ou à éclore, il serait bon de s'entendre sur le rôle du chef de l'Université. A mon sens, il est avant tout le gardien des fortes études; ce devoir prime les autres et quelquefois les exclut. Ces humanités que la tradition nous a léguées comme le meilleur aliment des esprits, il a charge de les défendre contre le caprice ou la raillerie, la mobilité des goûts et des intérêts; il ne saurait voir d'un œil indifférent qu'on y touche et qu'on les mutile; dans aucun cas, il ne devrait prêter les mains à ces remaniemens et à ces mutilations. Est-il d'obligation pour l'Université d'aller au-devant de toutes les velléités qui se déclarent, de leur donner de la consistance en y attachant son nom, de prendre tout à faire, au risque d'aboutir à des avortemens? Non, son esprit s'y prête mal, sa dignité y répugne. Ces poursuites aléatoires sont du domaine de la spéculation libre, qui s'y engage isolément et

s'amende quand elle se trompe : c'est là qu'il faut les laisser. Pour l'Université mieux vaut se dessaisir en pareil cas, et se dessaisir pleinement. Là-dessus encore son éducation est à faire. Il est dans ses habitudes de donner et de retenir, et de troubler par ses ingérences ce qui échappe à sa direction. Elle ne supporte pas volontiers ce qui réussit par d'autres mains que les siennes, et n'a de cesse qu'elle ne se le soit approprié quand elle ne parvient pas à l'énerver à force d'ombrages. Ce sont là de véritables contradictions, lorsque d'autre part on encourage l'enseignement à briser ses vieux cadres, à multiplier ses formes, à réchauffer tous les germes des imaginations en travail. En de telles matières, rien ne se vivifie que par l'effort individuel et ne se féconde que par le souffle de la liberté.

L'Université a mieux aimé courir elle-même les chances de l'entreprise et s'en réserver les honneurs. Voyons donc ce qu'elle se propose et comment elle entend procéder. Les plans de détail sont résumés dans deux documens. L'un est le modèle des programmes de l'enseignement professionnel, l'autre est une circulaire aux recteurs, en date du 2 octobre 1863, dans laquelle le ministre s'explique sur les moyens d'application. Son premier soin est de définir la pensée et de fixer les origines de cet enseignement. Il rappelle que si l'Université a toujours résisté, comme son fondateur le lui conseillait, aux petites fièvres de la mode, elle n'a jamais repoussé les innovations que le vœu public ou les besoins de l'état lui recommandaient. Or ce besoin n'est pas né d'hier; la convention en avait eu le pressentiment, et dans un décret de 1793 elle avait établi « un premier degré d'instruction pour les connaissances indispensables aux artistes et aux ouvriers de tout genre. » Jusqu'en 1808, des écoles centrales en furent le foyer. En 1821, la combinaison fut reprise; on décida qu'au sortir de la troisième les élèves pourraient entrer dans un cours spécial; c'était introduire sous une première forme ce qu'on a nommé depuis la *bifurcation*. En 1829, on alla plus loin : le collége de Nancy devint le siége d'un enseignement véritablement professionnel « en faveur des élèves qui, après avoir suivi les premières années des cours communs, voudraient se livrer au commerce, aux divers arts industriels ou à une profession quelconque, pour laquelle l'étude approfondie des langues anciennes ne serait point indispensable. » Le gouvernement de 1830 ne répudia point ce legs; les colléges de Versailles et de La Rochelle ouvrirent leurs portes à cet enseignement mixte, et en 1847 il avait été arrêté en principe qu'il serait appliqué à tous les colléges royaux et communaux. A quelques années de là, la loi du 15 mars 1850 à son tour classa cet ordre d'études dans notre système d'éducation, mais, en enregistrant le nom, elle ne fixa point le mode : il y est dit seule-

ment que des jurys particuliers seront constitués pour l'enseignement professionnel. Point de dotation spéciale, rien de précis non plus sur les moyens d'exécution. Ces jurys particuliers restèrent une lettre morte, et des commissions nommées avec quelque bruit s'éteignirent dans le silence; leurs travaux, s'il en existe, n'ont pas été livrés à la publicité. Tout se réduisit à des annexes facultatives que 64 de nos lycées sur 74 greffèrent sur leurs autres cours, ici séparées, là confondues, partout disparates. Même dans ces conditions informes, l'essai réussit; le sixième des élèves passait par cette voie comme la plus expéditive. « C'est une marée montante, écrivaient les inspecteurs-généraux; il faut lui ouvrir un large lit. » Peut-être eût-il mieux valu conseiller de rendre ce lit plus profond au lieu de l'élargir; l'aveu en échappe au ministre lui-même. A bien peu d'exceptions près, cet enseignement distribué au hasard n'a donné que des résultats stériles.

Les choses en sont là; une expérience de soixante et dix années n'a pu conduire ni à une législation positive, ni à une organisation régulière. Il en a été de l'enseignement professionnel comme de la direction des aérostats : cet enseignement est entré dans les préjugés populaires, on l'a cru et on le croit possible; jusqu'ici pourtant il n'a connu que des échecs. Faut-il pour cela y renoncer? L'Université ne le pense pas, et d'ailleurs comment y renoncer en présence de besoins démontrés? L'industrie est une puissance avec laquelle on doit compter. On cite à ce propos quelques chiffres sans doute exagérés. Il existerait, en face de la propriété foncière, pour 80 ou 100 milliards de valeurs mobilières, au lieu de 20 ou 30 milliards qui formaient notre avoir mobilier en 1830. Même accroissement dans le matériel et le personnel affectés au travail manufacturier. La France aurait aujourd'hui (je cite sans rien garantir) 150,000 usines, 1,500,000 ouvriers de fabrique, sans compter 5 millions d'hommes ou de femmes occupés par la petite industrie et le commerce, et 500,000 chevaux-vapeur qui peuvent représenter le travail de 10 millions d'hommes. Quelque discutable que soit cette statistique, la conclusion du ministre de l'instruction publique n'en est pas moins fondée; il faut ménager une place dans l'enseignement à ce qui en occupe une si considérable dans la communauté. Le problème est impérieusement posé, il est urgent de le résoudre. Rien n'est prêt, il est vrai, pour un régime définitif; des délais sont à prévoir, des sanctions sont à obtenir, les crédits nécessaires pour une transformation ne peuvent être votés que pour 1865. N'importe, un effort immédiat est nécessaire. Il est temps de mettre un terme à la confusion dont les cours annexés donnent çà et là le spectacle. L'enseignement professionnel, quoi qu'il arrive, aura du moins ses

programmes. Dès à présent les recteurs seront saisis; ils les mettront à l'épreuve autant que le comportent les ressources des lycées et les éclaireront par une première expérience.

En quoi consiste le système du ministre de l'instruction publique? En apparence rien de plus simple. Le plan d'études adopté en 1852, et qui, sous le nom de *bifurcation*, a soulevé tant de plaintes, lui paraît être une erreur. Il s'en sépare résolûment. Ce n'est, à tout prendre, qu'une bifurcation artificielle; on a bâti Chalcédoine quand on avait l'emplacement de Byzance sous les yeux. Une bifurcation naturelle existait dans la législation de 1793 et de l'an III, reproduite et prescrite en 1850, livrée depuis aux aventures et appliquée empiriquement. Il suffit d'y revenir et de l'affermir. Sur la base de l'enseignement primaire s'élèveraient parallèlement deux enseignemens secondaires, l'un classique pour les carrières libérales, l'autre professionnel pour les carrières du commerce, de l'industrie et de l'agriculture. Cet enseignement professionnel, qui aurait une durée de quatre années, comprendrait la langue et la littérature françaises, les langues vivantes, l'histoire et la géographie, des notions élémentaires de morale, d'économie et de législation industrielle, la comptabilité, les mathématiques appliquées, la physique, la chimie, l'histoire naturelle, le dessin linéaire, d'ornement et d'imitation, la gymnastique et le chant. L'uniformité des programmes n'exclurait pas les études particulières à l'usage d'industries locales. Déjà, au lycée du Puy, le dessin des dentelles est compris dans les leçons; à La Rochelle, il y a des cours d'hydrographie et de construction navale. Ces exemples seraient suivis. Dans la vallée du Rhône, on insisterait sur ce qui touche l'industrie de la soie, dans les bassins du Forez sur les applications de la métallurgie, dans les villes maritimes sur la géographie et la législation commerciale. Pour mieux assurer cette élasticité des règlemens, un conseil de perfectionnement serait institué auprès de chacun des colléges français, et des chefs d'industrie et de commerce seraient appelés à y figurer. Enfin, comme dernière sanction, un diplôme ès arts serait délivré par un jury spécial aux élèves les plus méritans, et il y aurait lieu d'examiner plus tard si ce diplôme n'ouvrirait pas aux titulaires l'accès de certaines carrières administratives.

Quant au siége de cet enseignement, il est tout désigné; les lycées lui seraient ouverts. Toute autre combinaison semble impraticable. Comment, dans l'état de nos finances, demander au corps législatif 50 ou 60 millions pour l'érection de quatre-vingt-neuf maisons nouvelles, à ne compter qu'un seul collége français par département? Ce ne serait là d'ailleurs qu'une portion de la dépense; à ces bâtimens neufs il faudrait attacher un personnel administratif et ensei-

gnant que l'Université, prise au dépourvu, ne pourrait pas fournir ou ne formerait qu'à grands frais. Les deux enseignemens devraient donc s'accommoder de la même maison, y vivre juxtaposés sous des maîtres soit communs, soit distincts. Non-seulement le ministre se résigne à cet arrangement, mais il y voit un avantage : c'est à ses yeux un gage et un signe de plus de cette égalité que notre pays aime tant. On vient au lycée de tous les rangs de la société, et en établissant des maisons séparées pour les deux ordres d'enseignement, l'un des deux serait nécessairement considéré comme inférieur à l'autre. Dès lors les familles se feraient un point d'honneur de donner la préférence à celui qui serait le mieux placé dans l'opinion. La vanité jetterait du trouble dans le choix des carrières; on ajouterait par ton plus d'un chapitre à l'histoire des vocations manquées. Ce préjugé ne saurait être combattu qu'en mettant les deux enseignemens sur le même pied, en rangeant sous la même discipline, dans une communauté de goûts et de sentimens, des enfans d'origine et de destination différentes. Le lycée resterait ce qu'il est, avec une affectation de plus; à la culture désintéressée de l'esprit il joindrait une préparation plus directe aux combats et aux nécessités de la vie. Sur un point, le rapprochement aurait tout son effet : ce serait dans cette partie de l'éducation qui comprend les devoirs moraux où l'homme et le citoyen puisent leurs règles de conduite.

Tel est le plan qu'il s'agirait de réaliser, et il prête le flanc à plusieurs objections. Ce qui frappe d'abord, c'est qu'il s'appuie sur une hypothèse. Dans ce plan, la bifurcation des études, telle qu'elle existe, est implicitement condamnée. En réalité, cette bifurcation a plusieurs années à courir, et il se peut que, par la force des habitudes et en raison des influences établies, elle ne succombe pas de sitôt. Les lycées auraient alors à mener de front trois sortes d'enseignement, l'enseignement des lettres classiques dans son intégrité, l'enseignement des lettres scindé en seconde et dérivant vers les sciences, enfin l'enseignement professionnel, c'est-à-dire l'enseignement français. N'est-ce pas beaucoup embrasser, et est-on bien assuré de pouvoir tout étreindre? De cet amalgame d'élèves et de cours il est douteux que les proviseurs puissent faire sortir l'harmonie. L'effort s'énerve toujours quand il est dispersé, et rarement il y a lieu de s'applaudir d'un cumul de tâches. Admettons que la bifurcation actuelle disparaisse définitivement; nous resterions en présence de deux enseignemens, — l'enseignement classique, l'enseignement français. Le terrain serait moins obstrué sans être meilleur pour cela; l'Université ne ferait que descendre d'un degré de plus. Avec la bifurcation en troisième ou en seconde, l'élève avait du moins le temps de montrer ses dispositions pour les lettres;

avec un enseignement purement français, il serait soustrait à cette épreuve. Dans un passage de sa circulaire aux recteurs, le ministre parle avec quelque dédain des mauvais lettrés. Les mauvais lettrés! mais c'est l'élément dont le gros du public se compose, c'est cet auditoire qui ne garde des études qu'il a faites qu'un sentiment général, un goût presque involontaire. Les mauvais lettrés servent à élever, dans les pays où ils abondent, la valeur moyenne des opinions et des idées : pour peu que leurs lèvres aient touché à la coupe, il leur reste la saveur de ce qu'elle contenait. Les mauvais lettrés! mais pour en former de bons, encore faudrait-il les essayer, et en les vouant au français, en les rivant à des programmes dont les langues mortes sont exclues, l'Université s'expose à étouffer en germe des talens qui lui feraient honneur et répandraient de l'éclat sur la communauté.

Si encore, au moyen de ces sacrifices, on obtenait cet enseignement professionnel qui est la passion et la fantaisie du temps, une compensation serait acquise; mais là-dessus aucune illusion n'est possible : le plan proposé n'a rien de professionnel; il n'est que l'abrégé des programmes en vigueur; il conduit à beaucoup de professions et n'en spécifie aucune. C'est un coup de crible donné aux études pour en élaguer la partie la plus raffinée, la réduction sur une moindre échelle de ce qu'on enseigne déjà. Au bout de ces quatre années de cours, les élèves ne seraient pas plus fixés sur leur destination que s'ils avaient suivi la section des sciences et même celle des lettres. Il y a là un achoppement, et c'était inévitable. L'Université n'est pas, ne peut pas être une école d'application. Le ministre l'a senti, et il cherche à tromper ses propres scrupules. Il demande, comme on l'a vu, que l'on s'occupe de la dentelle au Puy, de la soie à Lyon, de l'hydrographie à La Rochelle; il s'efforce de pénétrer par quelques détails dans un domaine qui lui est interdit. Ce qui n'est pas dans les leçons, il veut qu'on le trouve dans la manière de les donner, il indique en passant quelques moyens d'arriver par la pédagogie à l'initiation professionnelle. Ainsi les élèves seraient conduits dans un laboratoire de chimie pour faire des manipulations, sur le terrain pour lever des plans, à la campagne pour étudier certaines cultures, dans les usines pour voir fonctionner les appareils; au lieu de s'en tenir aux livres pour les langues vivantes, on les leur ferait parler. Cet enseignement en action n'est pas nouveau, et, partout où il a été essayé, il s'est arrêté à la superficie. Il peut éveiller l'attention des enfans, piquer leur curiosité, rien de plus. On le raffinerait, on le rendrait plus ingénieux qu'on n'en rencontrerait pas moins cette limite où de l'étude des sciences, si élémentaires qu'elles soient, il faut passer à

l'exercice d'un art. Alors les incompatibilités commencent non-seulement dans les matières enseignées, mais dans les maîtres chargés de l'enseignement. Ceux que l'Université forme et délègue parlent plus couramment la langue des facultés que celle des ateliers : la plupart sont étrangers au travail manuel ou n'en ont que des notions très insuffisantes; ils seraient fort empruntés, si des théories ils étaient obligés de descendre à la pratique. Les grades qu'ils ont pris ne les y préparaient pas, et leur chaire serait mieux remplie par un contre-maître.

Voilà bien des faiblesses, bien des concessions, et en résumé le but n'est pas atteint. Il ne l'est ni par l'exclusion des langues anciennes, ni par les programmes réduits, ni par une moindre durée des études, ni par des exercices superficiels sous forme de récréations, ni par les recommandations données aux professeurs. On a beau se rapetisser, l'enseignement que l'on rêve, qu'indique sans le définir le sentiment populaire, échappe toujours. Il s'agit, pour en trouver l'analogue, de descendre encore, de se mettre à la portée de besoins plus modestes. Par l'enchaînement des faits, on est amené à des écoles d'application vraiment sérieuses et en tout genre, en d'autres termes à des ateliers d'apprentissage. Ici du moins l'Université résiste : non, elle ne sera pas une succursale de l'administration des travaux publics; elle ne mettra aux mains de ses élèves ni le ciseau, ni le tour, ni la lime; elle ne fera ni des mineurs, ni des mécaniciens. Elle sait par de nombreux exemples où peut mener ce goût pour les aventures. Les instituteurs de campagne ne demandaient-ils pas, eux aussi, qu'on mît un petit champ à leur disposition pour qu'ils pussent varier leurs classes de grammaire par des leçons de culture? Toutes les fantaisies s'engendrent; une fois l'élan donné, c'est à qui s'évertuera. Il est bon que l'on sache, à ne plus s'y méprendre, que l'Université forme les esprits et non les bras, et que dans tous les cas elle aimera mieux se désister que déchoir. Peut-être même devrait-elle couvrir par une défense plus résolue cette culture supérieure qui est son plus beau titre et son fonds le plus sûr. Quand on l'accuse de faire des Grecs et des Romains plutôt que des hommes de notre temps, c'est à elle de relever le défi et de venger l'injure commune. Ces hommes à qui l'antiquité est familière sont de notre temps comme les autres, mieux que les autres; ils en sont la lumière et l'honneur; ils gardent, dans nos civilisations positives, au moins la notion des traditions intellectuelles et des influences morales auxquelles l'espèce humaine doit la meilleure partie de sa grandeur.

Pour beaucoup de motifs, il est donc à désirer que l'enseignement purement français n'aille pas au-delà de ses programmes. Il

nuirait aux lettres sans profiter aux arts; il servirait de prétexte à ceux qui, même avec les moyens d'en faire les frais, préfèrent à de pleines études des études plus faciles et moins coûteuses; aux excès de l'imagination il substituerait les excès du calcul, et, tout bien considéré, la société n'a rien à gagner au change. De toutes les manières, il ne remplirait pas son objet et n'aurait point de caractère professionnel. Que l'enseignement français soit mis en vigueur ou non, le problème reste ce qu'il est; c'est par d'autres voies et d'autres mains qu'il faudra essayer de le résoudre.

II.

L'Université une fois dessaisie, le champ devient libre pour le ministère du commerce et des travaux publics, qui se trouve là du moins dans son élément naturel vis-à-vis des hommes et des intérêts dont il est particulièrement chargé, vis-à-vis des chefs d'industrie, des contre-maîtres, des ouvriers. La grande et la petite industrie ont par elles-mêmes une vie, une activité qui n'ont besoin ni d'assistance ni de conseils; elles ont la conscience et l'expérience des services qu'elles doivent rendre. Ce qu'elles demandent, quand elles sont bien inspirées, c'est qu'on les laisse juges de leurs intérêts et libres dans le choix des moyens. Pour se convaincre que, d'une façon ou d'une autre, le degré de l'instruction s'y élèvera même sans encouragement officiel, il suffit de réfléchir à ce fait, que l'ignorance en matière d'industrie est un moindre profit, lorsqu'elle n'est pas une cause de dommage. Pour le patron comme pour l'ouvrier, toute conquête en ce genre est une perspective de bénéfices, et la partie est si heureusement liée que ce que les uns ajoutent à la somme de leurs connaissances sert aux autres, et réciproquement. On pourrait à la rigueur s'en remettre, pour l'avancement de l'éducation, à cette convenance mutuelle qui a déjà beaucoup agi et agira de plus en plus. Les dépenses ne sont pas un obstacle; la grande industrie, la preuve en est faite, y souscrira; l'argent s'offre en pareil cas, et il est d'autant plus prompt que c'est de l'argent bien placé. Il en est de même du commerce dans un cercle plus étroit. Le succès dans ces carrières est si inséparable du degré d'instruction, qu'on pourrait en laisser la responsabilité et le soin à ceux qui y sont directement intéressés. Ils frapperaient plus juste, et s'attacheraient à leur œuvre en raison de ce qu'elle leur aurait coûté. Ces garanties échappent dans une œuvre administrative, qui va toujours au hasard, au gré des systèmes et des influences. Voyons pourtant où en sont les choses sous ce dernier rapport, quels sont les établissement dont l'état dispose, et en quoi il est possible de les fortifier.

Les classes qui relèvent du ministère du commerce lui arrivent formées à un certain point par les mains de l'Université. Les chefs d'industrie, presque tous dans l'aisance, ont envoyé leurs enfans dans les lycées ou dans des institutions qui en sont à peu près l'équivalent. Beaucoup d'entre eux ont suivi jusqu'au bout l'enseignement des lettres, et il est heureux que les préjugés de métier ne les en aient pas détournés. Plus tard, parvenus à la fortune, ils auraient senti ce vide, comme la chose est arrivée à Joseph Kœchlin, mort récemment maire de Mulhouse. Retiré des affaires, ayant pris goût à la géologie, il ne pouvait se consoler de n'avoir pas donné plus tôt cette distraction à ses loisirs, cet appui à ses études, cet ornement à son esprit. Quant aux ouvriers, avant d'arriver aux fabriques, ils ont passé par les écoles primaires, ou en suivent tant bien que mal les cours, tout en fréquentant les ateliers. C'est à ce moment que l'industrie s'empare des uns et des autres. Les ouvriers savent lire, écrire et compter; sur le métier, ils apprendront le reste. Parmi les fils d'industriels, il en est qui seront entraînés vers d'autres vocations. A ceux qui prendront la suite des affaires paternelles, l'Université ouvre encore les portes d'un enseignement supérieur. A Paris, ils n'ont que l'embarras du choix : dans quelques départemens, ils ont les facultés des sciences; mais ces études gardent, et c'est leur titre, un caractère spéculatif, même quand on les désigne sous le nom d'études appliquées. Elles roulent sur les lois du mouvement, les propriétés des corps, plutôt que sur le produit de ces propriétés et de ces lois. Tout au plus comportent-elles quelques expériences de laboratoire. L'Université ne saurait, dans sa constitution actuelle, aller au-delà, et ici commencent les attributions du ministère du commerce et des travaux publics.

Ce ministère a dans son ressort le Conservatoire des arts et métiers, l'École centrale des arts et manufactures, les écoles des ponts et chaussées et des mines, trois écoles des arts et métiers à Châlons, Aix et Angers, l'École des mineurs à Saint-Étienne, l'École des maîtres mineurs à Alais. Au Conservatoire, trois chaires sont consacrées à l'agriculture, qui a en outre trois écoles spéciales à Grignon, à Granjouan et à La Saulsaye. Voilà de quoi se composent les établissemens de l'état pour les arts industriels et agricoles. MM. Morin et Tresca ont cherché à se rendre compte du nombre d'élèves qui en sortent chaque année. Pour le Conservatoire, le chiffre n'est pas appréciable; il n'a qu'un auditoire mobile, et qui varie suivant les cours, les saisons et le nom des professeurs. L'École centrale délivre cent diplômes, les écoles d'arts et métiers distribuent trois cents certificats d'étude, et, en y ajoutant trois cents élèves libres pour les ponts et chaussées et les mines, répartis sur quatre écoles

d'application, on obtient un total de six cents jeunes gens que ces institutions versent annuellement dans l'industrie. Maintenant si l'on estime à douze cent mille le nombre des personnes engagées dans ces carrières, cet état-major à divers degrés représente un deux-millième de la population de nos usines. En admettant que la durée moyenne des services soit de vingt-cinq ans, pour les uns comme pour les autres, on arrive à cette conséquence qu'il y aurait un homme instruit sur quatre-vingts, c'est-à-dire un groupe de caporaux et un très petit nombre de capitaines. Du rapprochement de ces chiffres MM. Morin et Tresca concluent qu'il y a une insuffisance évidente de sujets, et qu'il est temps de mettre les cadres au niveau des besoins. Ce calcul est plus ingénieux que vrai; il suppose que, hors des brevets de l'état, il n'y a que routine et empirisme. Il néglige les hommes que les institutions particulières ont formés, et qui ont achevé dans des cours publics ou libres leur éducation industrielle. Il ne tient pas compte non plus de ces laborieux artisans qui, par une pratique assidue, sont arrivés à une science relative, ont pris leurs grades dans les ateliers, et en sont devenus les meilleurs, les plus sûrs agens. Tout n'est pas profit avec les élèves à diplôme, et combien d'entre eux trouvent dans les fabriques des contre-maîtres capables de leur donner des leçons! Puisqu'il s'agit de caporaux, en voilà une légion toute trouvée, avec des chevrons gagnés sur le terrain, et qui feraient dans les rangs une aussi bonne figure que ceux qui sortent des écoles. Les chiffres de MM. Morin et Tresca en seraient profondément modifiés. Prenons-les comme ils sont, dans les catégories où ils sont renfermés; admettons avec eux que l'état ne fournit pas assez d'auxiliaires à l'industrie. Quels moyens a-t-il à sa disposition pour suppléer à cette insuffisance?

Dans l'enseignement supérieur, le Conservatoire des arts et métiers est un modèle dont il serait difficile d'approcher. Le choix des professeurs, l'éclat des leçons, lui ont valu le nom de Sorbonne industrielle. C'est une institution à part qui honore le pays, et qui doit rester sans analogue. Nulle part en province on ne trouverait les élémens de succursales, si on imaginait de lui en créer. Il serait impossible également de reproduire en diminutif l'École des ponts et chaussées, en la mettant à la portée des conducteurs et des piqueurs. Avec ses cours libres, cette école suffit aujourd'hui à tous les services, soit qu'elle donne un enseignement complet pour les carrières publiques, soit qu'elle en détache quelques parties à l'usage des carrières privées. Reste l'École centrale des arts et manufactures, pépinière d'ingénieurs civils, et dont l'histoire est une leçon. On y voit un témoignage significatif de ce que peut l'effort

individuel, quand il est servi par l'intelligence et la fermeté. Rien de pareil n'existait en 1829, quand M. Lavallée conçut un plan d'études préparatoires pour l'industrie, et se mit à l'œuvre avec ses seules ressources, sans le concours de l'état, et en s'entourant de collaborateurs libres comme lui. Il n'avait qu'une force à ses débuts : c'était d'être le maître de ses mouvemens et de ne relever que de ses inspirations. Cette force a suffi pour assurer le succès de l'établissement, dont son nom est inséparable. Quand il s'est démis, il y a peu d'années, entre les mains du gouvernement, le crédit de l'école était à son apogée; elle obéit aujourd'hui au mouvement qu'il lui a imprimé, elle vit de ses traditions, et, avec une certaine indépendance, garde son caractère d'universalité. Elle est ouverte aux Français et aux étrangers, sans distinction. La durée des études y est de trois ans; elle ne reçoit, suivant la coutume allemande, que des externes. On y entre sur un examen, on en sort avec un diplôme. Pour les résultats, ses preuves sont faites; dans aucun autre pays, on n'en trouve l'équivalent : elle est pour notre industrie un honneur et une force. Voilà donc un type bien réussi; serait-il possible d'en multiplier les exemplaires? L'objection est la même que pour le Conservatoire. Le titre essentiel de l'École centrale est la réunion de professeurs éminens que leurs noms et leurs fonctions enchaînent à la résidence de Paris. Ils y attirent de tous les coins de la France et de l'Europe la fleur des élèves. A fonder ailleurs des écoles semblables, on rencontrerait le double inconvénient d'avoir des maîtres et des élèves d'un moindre degré. Il se peut même que le nombre de ces derniers ne fût en province nulle part suffisant pour fournir un auditoire aux chaires créées. On serait allé au-devant d'une hypothèse pour n'aboutir qu'à des essais coûteux. Si ailleurs ce besoin existe et là où il existe, pourquoi ne suivrait-on pas l'exemple de Paris? On vient de voir jusqu'où va la puissance d'un homme bien inspiré. Le fondateur de l'École centrale peut trouver hors de Paris des imitateurs qui glaneront là où il a moissonné. Des écoles des arts et manufactures sur une échelle réduite ont quelque chance de réussir dans des localités bien choisies, à la condition qu'elles y naîtront naturellement, par l'effet d'une convenance démontrée. La spéculation privée est seule bon juge du temps, du lieu et des moyens. Comme elle s'y engage avec ses ressources, toute erreur lui serait un dommage, souvent une ruine : aussi n'agira-t-elle qu'à coup sûr, et sur un terrain bien étudié. Pour l'état, ce sera tout profit de s'en remettre à ces éclaireurs; il s'épargnera des dépenses faites à l'aventure et laissera une porte ouverte à l'effort volontaire, que l'on chasse de position en position.

Dans l'enseignement supérieur, l'expectative est donc le parti le

plus sage; les cadres actuels suffisent aux ingénieurs civils, et, s'il y avait affluence, on pourrait élargir ces cadres sans recourir à de nouvelles créations. Voyons si le cas est le même pour les contre-maîtres et les ouvriers. Trois écoles des arts et métiers en reçoivent un certain nombre, trois cents par école, neuf cents en tout. L'instruction y est essentiellement pratique; cinq heures trois quarts par jour sont consacrées à la théorie, sept heures à l'apprentissage manuel. La durée des études est de trois ans; le travail ne porte que sur le fer et le bois, dans quatre ateliers distincts, celui du tour et des modèles, celui de la fonderie, celui de la forge, celui de l'ajustage; l'enseignement du dessin est triennal. Chaque année, ces trois écoles versent dans les ateliers des machines trois cents jeunes gens dont la main et le jugement sont formés; les uns entrent, comme mécaniciens, au service de la flotte, des compagnies de navigation ou de chemins de fer, c'est l'élite; d'autres exploitent pour leur compte de petits établissemens de serrurerie ou de menuiserie, d'autres deviennent contre-maîtres dans les fabriques, d'autres enfin, et c'est le plus grand nombre, se placent comme dessinateurs et acquièrent une grande habileté dans la composition des pièces. Quant aux écoles des mines, elles se renferment exclusivement dans leur objet; Saint-Étienne prépare des gardes-mines et des directeurs d'exploitations métallurgiques, Alais des maîtres mineurs. Pour ces derniers, un régime à part est en vigueur : les élèves restent ouvriers dans les mines et doivent suffire par leur salaire à leur nourriture et à leur entretien; les frais à la charge de l'état sont ainsi réduits au strict nécessaire, et l'école ne prend que les heures dont le chantier ne dispose pas. Tous ces établissemens remplissent pleinement leur objet; l'enseignement y est ce qu'il doit être, élémentaire, mais approprié, professionnel dans toute la rigueur du mot. Les ouvriers, quand ils en sortent, sont assurés de trouver de l'emploi à des conditions avantageuses. Leur certificat d'étude est un titre qui a cours dans le domaine de la main-d'œuvre, et dont la valeur est désormais vérifiée : il constate à quoi ils sont propres et quel fond on peut faire sur leur travail.

De toutes les épreuves, aucune n'a été ni plus concluante ni plus heureuse; c'est bien là un exercice manuel, un apprentissage sérieux. Il semblerait naturel d'en conclure que, puisque le type est reconnu bon, il n'y a plus qu'à le reproduire. On l'étendrait d'abord aux matières déjà essayées, le fer et le bois, puis à d'autres arts qui ne sont pas moins essentiels, l'art du bâtiment, l'art du tissage, de l'impression et de la teinture; on pourrait le pousser jusqu'à des arts plus délicats, les arts de précision et d'ornement, le traitement des métaux; enfin on irait dans une certaine mesure jusqu'aux arts

agricoles. On aurait ainsi, dans toutes les branches, des maisons de noviciat où les ouvriers passeraient non plus par centaines, mais par milliers, et dont l'influence changerait avant peu la physionomie de l'activité industrielle. Le rêve est séduisant, mais ce n'est qu'un rêve. Un régime constitué sur ce pied manquerait forcément d'équilibre. Il est des tâches qui n'exigent ni tant de savoir ni tant d'habileté, et qui, quoi qu'on fasse, resteront à peu près machinales; il faut des bras pour les remplir, et c'est le lot du plus grand nombre. L'industrie est comme une armée, les grades doivent être en proportion avec la troupe. Non pas que, dans l'état des choses, il n'y ait place pour une plus grande quantité d'hommes de choix, ayant la conscience de ce qu'ils font : c'est un progrès qui s'opère tous les jours et qui pourrait s'accélérer par les mains de l'état; seulement, si l'état s'en mêle, le mouvement aura bientôt rencontré une limite. Deux obstacles s'opposent au développement des écoles des arts et métiers : la dépense et un échec porté à l'industrie régulière. La dépense n'effraie pas, il est vrai, les donneurs de conseils, et ils ne manquent pas de dire qu'en raison de l'intérêt en jeu c'est une très petite considération. Il est bon cependant de compter. Chacune des écoles existantes coûte par an à l'état 250,000 francs pour trois cents élèves, et 300,000 francs au moins si l'on y comprend l'amortissement des sommes engagées. C'est sensiblement 1,000 francs par élève, autant et même plus que dans les lycées. Pour des écoles nouvelles, cette dépense serait de beaucoup dépassée. Les communes n'auraient pas toutes des locaux à donner; il faudrait en acquérir et passer par les fourches caudines de l'expropriation. L'outillage serait à créer, et pour plus d'une industrie il doublerait le prix de l'immeuble. Ce n'est pas exagérer que de porter à 300,000 francs par école ce surcroît de dépense. Supposons maintenant qu'il s'agisse de fonder vingt écoles : c'est bien le moins, si l'on prétend embrasser toutes les industries et si l'on accède aux demandes des localités qui y ont droit. On aurait alors six mille élèves de plus avec un coût de 1,700 francs par élève pour la première année, et 1,200 francs au moins pour les années suivantes. Évidemment le sacrifice ne serait pas en rapport avec les résultats, et encore les élèves admis seraient-ils des privilégiés, mot malsonnant que les ouvriers éconduits ne prononceraient pas sans murmure.

Ce n'est là qu'un des empêchemens; en voici un autre qui n'est pas moins grave. Par le fait de la multiplication des écoles, l'état deviendrait un véritable entrepreneur d'industries; il prendrait rang sur le marché. Avec ses trois cents apprentis, sa concurrence est insensible; elle serait réelle avec sept mille apprentis dans tous les

genres et distribués dans les divers centres de fabrication. L'état en viendrait forcément à acheter des matières et à vendre des produits sur une assez grande échelle. Ces opérations cadreraient mal avec ses habitudes de comptabilité et les garanties qu'il cherche dans les adjudications publiques; par la force des choses, il serait conduit à donner à ses agens plus de latitude, une délégation moins étroite, à placer sa confiance dans les hommes et non dans les règlemens. De là des abus possibles et un certain trouble jeté dans la production; par leurs achats ou leurs ventes, les ateliers officiels pèseraient sur les cours, en affecteraient la marche. Quel sujet de plaintes et d'ombrages! L'industrie n'est pas tolérante de sa nature et ne souffre guère d'empiétemens. On se souvient des doléances qu'elle fit entendre à propos du travail des couvens et des prisons : comment s'accommoderait-elle d'une concurrence établie sur vingt points à la fois, et qui offrirait à tout prix, d'une manière incessante, les produits imparfaits de l'apprentissage? L'état en ferait l'essai, qu'il serait contraint de s'arrêter devant les clameurs. Ces usines administratives donneraient lieu d'ailleurs à une assez triste réminiscence. Ce serait comme un chapitre détaché du volume de M. Louis Blanc sur l'organisation du travail. L'auteur, qui voyait dans la concurrence un fléau, voulait l'anéantir dans un monopole exercé par l'état; son plan était conforme aux convictions qui l'animaient. Il proposait la création d'ateliers publics qui auraient été à la fois des modèles et des régulateurs. Bien gérés, bien armés, ils auraient graduellement et sans violence absorbé les ateliers privés; ils auraient dans tous les cas fourni des types et préservé les ouvriers des fluctuations et des crises du salaire. Sans forcer le rapprochement, n'y aurait-il pas quelques traits analogues dans la multiplication exagérée des écoles des arts et métiers? Ne serait-ce pas également l'état entrant de plain-pied dans l'industrie et devenu malgré lui entrepreneur et spéculateur? Que le gouvernement produise de ses mains ce qu'il doit consommer lui-même, c'est rarement un avantage : c'est quelquefois une nécessité, comme pour les services militaires et maritimes; mais, s'il produit pour revendre, il prend vis-à-vis des tiers une position abusive qui n'est tolérable que pour un petit nombre d'exceptions.

L'impression que laisse ce coup d'œil jeté sur les établissemens qui dépendent du ministère du commerce et des travaux publics, c'est que, tout considéré, ils ne sont pas susceptibles d'un notable accroissement. Tout au plus serait-il expédient d'ajouter quelques unités soit aux écoles des arts et métiers, soit à l'école centrale des arts et manufactures, comme on vient de le faire à Lyon. Des combinaisons mixtes peuvent en outre associer l'état et les communes dans

des fondations isolées, après des études faites et sous des conditions mûrement débattues. La règle déterminante serait l'opportunité; elle exclurait les plans généraux, les cadres en l'air, plus faciles à imaginer qu'à remplir. Cette campagne en faveur de l'éducation professionnelle se réduirait ainsi à ce qui se fait le plus naturellement du monde. A quoi se prendre et que reste-t-il en dehors du domaine que nous venons de parcourir? Dans un récent discours, le ministre de l'instruction publique citait les écoles des manufactures et s'attachait à elles comme à une dernière ressource; mais les écoles des manufactures n'ont ni l'importance, ni les prétentions qu'on leur suppose. Elles n'existent qu'à l'état d'exception, à titre d'octroi seulement, au gré de l'entrepreneur : comme aucune loi ne les prescrit, elles échappent aux rigueurs des règlemens et se fermeraient plutôt que de supporter les plus petites violences; elles ne sont ni maniables, ni susceptibles de prendre, dans leurs conditions actuelles, un caractère général. On en rencontre plusieurs en Alsace, moins dans la Flandre, quelques-unes en Normandie. Partout où l'instruction primaire est à portée, il s'en fonde peu; elles sont presque toutes créées en vue des dérangemens que causent les distances. On rapproche alors l'école de l'atelier par convenance et par une libéralité bien entendue. Dans ce cas, ce n'est pas l'école, c'est l'atelier qui est professionnel. Les entrepreneurs n'ont point d'illusions à ce sujet; ils savent que les véritables leçons se prennent devant le métier, dans un ensemble d'opérations où la vue se forme comme la main, où tout est sérieux depuis la façon la plus élémentaire jusqu'à la façon la plus définitive. Pour le jugement comme pour les bras, rien ne supplée cet apprentissage; c'est le plus simple et aussi le meilleur. Quant aux écoles annexées aux manufactures, elles apprennent aux enfans à lire, à écrire et à calculer; leur ambition ne va point au-delà. Tels sont les faits; songerait-on à les modifier? Ferait-on à l'entrepreneur une obligation de ce qui n'est qu'une faculté? On irait de propos délibéré au-devant de difficultés dont on n'a pas la conscience. Il s'agirait d'abord de fixer la limite où commence l'industrie en groupe et où elle finit, de mettre les charges en rapport avec le nombre; il resterait ensuite à prendre d'autres dispositions pour l'industrie disséminée, pour l'industrie en chambre. Tout serait obstacle. Si les fabricans devaient faire les frais de ces écoles, l'impôt serait lourd et donnerait ouverture à des dédommagemens; si c'est le trésor, la dépense excéderait tous les calculs préalables. A nos quarante mille écoles primaires, il faudrait ajouter au moins cinq mille écoles des manufactures, qui n'auraient de professionnel que le nom. L'atelier n'en resterait pas moins le siége réel de l'apprentissage. On aura beau s'agiter, aller

de projets en projets, se mettre en frais d'éloquence; on aura toujours affaire à des hommes qui ne se paient pas de mots. Ils savent ce qui leur convient, ce qui convient à leurs ouvriers mieux que ceux qui veulent stipuler pour eux et sans eux. En fait d'arrangemens, ils n'accepteront que les mieux vérifiés, les plus compatibles avec leur position; le reste se brisera contre la nature des choses.

III.

Après avoir dégagé le concours de l'état des témérités où on l'implique et montré dans quelles bornes ce concours doit être renfermé, il reste à voir s'il n'y aurait rien à tenter par d'autres moyens et d'autres mains. Se refuser à toute nouveauté serait aussi peu sensé que d'accueillir toutes celles qui se présentent. Dès qu'il est constant qu'un enseignement simplifié, accessible aux petites bourses, est dans les vœux des sociétés modernes, c'est un devoir étroit de rechercher comment et par qui cet enseignement doit être donné. L'inconvénient, quand les gouvernemens s'en mêlent, est d'agir sur un trop grand pied, de procéder par improvisations, d'adopter des cadres trop vastes et trop rigides, d'astreindre à des règles communes ce qui aurait surtout besoin de variété et de liberté. Ceci reconnu, qu'y a-t-il donc à faire? Changer résolûment de méthode et aller droit aux moyens qui laisseraient plus d'aisance dans des cadres plus réduits. Trois modes d'action s'offrent dans ce cas, que l'on peut ou combiner ou séparer : l'action privée, l'action corporative, l'action communale. Mes préférences seraient pour le premier. On n'a pas la conscience parmi nous du parti que l'on pourrait tirer du génie individuel, si on lui enlevait ses lisières, de cette énergie latente qui se perd faute d'aliment. L'état, en voulant le devancer, en se substituant à lui, l'étouffe ou le paralyse. Nos organes ne s'animent plus que par le souffle officiel; notre vie comme corps de nation est une vie d'emprunt, soutenue par un certain artifice; nous ne respirons pas à pleins poumons, largement, régulièrement. Il serait temps d'y réfléchir et d'appliquer à ce malaise un traitement qui le soulage. Peut-être suffirait-il, pour cela, de se former une notion plus juste de la responsabilité, de vérifier comment elle agit et ce qu'elle produit. Là où un homme est en nom, elle est directe; cet homme répond de ce qu'il fait, il y engage sa personne, ses facultés, son honneur; il aura en propre le profit et la notoriété, s'il réussit; il supportera le dommage et le discrédit, s'il échoue. On conçoit à quel point cette responsabilité nominative excite l'effort et affermit la volonté, quelles ressources ingénieuses elle suggère, ce qu'elle comporte de souplesse, de vigilance, à quel point elle solli-

cite la réflexion et l'imagination. Une entreprise dans ces conditions prend le caractère d'une idée fixe dont rien ne distrait, et que ne découragent pas les obstacles; l'homme peut se tromper, l'entreprise avorter, mais la limite de ce qu'il peut et de ce qu'elle vaut est du moins atteinte.

Avec une responsabilité collective, comme celle d'une société et d'un corps constitué, l'effort est déjà moindre, le partage l'affaiblit, l'intérêt cesse d'être direct. Volontiers on s'en remet les uns aux autres du soin de remplir la tâche commune; on a des faiblesses et des oublis; on y va mollement, et non avec la pénétrante activité d'un seul engagé. Cependant, quand on a l'œuvre sous les yeux et l'opinion publique pour appui, l'esprit de corps supplée, égale quelquefois l'inspiration personnelle; il engendre le dévouement et s'affirme par des sacrifices. Des sociétés libres par les mains de leurs comités, les communes sous l'influence d'un maire noblement animé, ont créé, soutenu, mené à bien d'utiles institutions. Même là, si l'on remontait aux origines, on trouverait un homme, plus actif, plus opiniâtre que les autres, sans lequel la semence eût dépéri. Cette responsabilité collective n'en est pas moins, à un certain degré, douée de vertu et pleine de ressort; il faut d'autant plus l'honorer qu'elle est volontaire. En dehors et au-delà, il ne reste que la plus effacée et la plus inerte de toutes, celle de l'état, que l'on peut nommer la responsabilité anonyme. Elle l'est en effet; à peine de loin en loin s'y rattache-t-il le nom d'un grand ministre qui passe; elle s'anéantit par la dispersion, et d'une réalité qu'elle était dans l'individu, elle devient une abstraction dans l'état. La responsabilité a une limite et une mesure, c'est la liberté dont on jouit; dans l'obéissance, elle ne va pas au-delà des devoirs imposés. Que s'ensuit-il? C'est que l'effort n'est plus en proportion des facultés, et que l'activité s'émousse même quand le caractère ne décline pas. Pour l'homme, c'est une atrophie; pour la communauté, c'est un préjudice, et il serait difficile de calculer la somme des énergies qui se perdent dans cette défaillance des volontés. La gradation est donc bien accusée. Avec la responsabilité directe, l'individu montre pleinement ce qu'il est : tout ce qu'il y a en lui de puissance est lié à l'acte qu'il accomplit; avec la responsabilité indirecte, l'individu se ménage et se réduit, il ne porte à la fonction qu'un intérêt relatif, et presque toujours il demeure en-deçà des services qu'il pourrait rendre.

A l'appui de notre opinion, il serait facile d'établir que les découvertes dont le genre humain s'enorgueillit ont eu pour auteurs des esprits indépendans, plutôt entravés qu'encouragés dans leurs travaux; c'est d'eux également que proviennent des découvertes

plus modestes et non moins utiles. Pour l'enseignement professionnel, il n'en a pas été autrement; ce qu'il y a de possible a été préparé et réalisé par des mains libres. On a vu la part qu'y a prise M. Lavallée jusqu'au moment où, avec un désintéressement exemplaire, il a livré à l'état un établissement arrivé à sa maturité. Un autre nom est à citer près du sien, c'est celui de M. Tabareau : ce que M. Lavallée a fait pour les ingénieurs civils, M. Tabareau l'a fait pour les contre-maîtres et les ouvriers. L'école de La Martinière, à Lyon, est une création dont il a été l'âme et sur laquelle il a un droit de paternité que personne ne conteste. Un legs du major-général Martin, mort dans l'Inde au service de l'Angleterre, a formé le fonds des premières dépenses et de la dotation annuelle, nécessaire au roulement. Le testament portait une affectation précise, et la commune instituée légataire était chargée de l'exécution des volontés du défunt. Plus d'un embarras s'attachait à ce devoir, il s'agissait de respecter la lettre des dispositions et d'en interpréter l'esprit dans une œuvre qui n'avait point d'analogue. Tout fut aplani par le choix de M. Tabareau. C'était en faveur des ouvriers que le major-général, né dans cette classe, avait voulu faire un acte de libéralité; les combinaisons du directeur furent toutes dirigées vers ce but. Pour accroître le nombre des élèves, il ne fit de l'école qu'un externat purement gratuit et ouvert à des sujets de toutes les classes; il calcula les heures des leçons de manière à les concilier avec le travail des ateliers et les habitudes de la famille. Son enseignement eut pour objet de porter promptement et sûrement à la connaissance des apprentis ce qu'il est utile de savoir pour devenir des ouvriers habiles, et en première ligne le sentiment du prix du temps. Par des méthodes particulières, il s'efforça de fixer l'attention des élèves et de reconnaître dans leurs rangs ceux qui se laissaient distraire. Sur les bancs, pas une minute n'était perdue, et les récréations étaient remplies par un travail manuel. C'est au dessin surtout qu'il s'attacha, comme au nerf des arts locaux, et il exigea que la main y obéît à une réflexion intelligente, née de l'analyse du modèle; il y joignit assez de mathématiques et d'histoire naturelle pour faire une part convenable à l'exactitude et à l'observation. C'est dans cet esprit que l'école de La Martinière fut constituée, c'est sous cette impulsion qu'elle vit. Son succès a dépassé toute attente; à elle seule, elle fournit cinq cents élèves par an pour des destinations très variées; les trois écoles de l'état réunies n'en produisent que neuf cents. Ainsi les types de quelque valeur pour l'enseignement professionnel sont sortis de mains privées; deux noms s'y sont identifiés, et ils n'ont point d'attache administrative. De tels hommes sont rares, dira-t-on. Ils seraient moins rares, si l'état, en se des-

saisissant plus souvent, leur permettait de se produire, s'il n'épiait pas avec un sentiment de jalousie ce qui se fait sans lui et en dehors de lui. Notre régime actuel n'a pas de plaie plus profonde : le terrain manque sous les pieds de ceux qui veulent se lancer hors des voies battues, et ceux qui marchent dans les rangs officiels sont enchaînés à de médiocres positions et à des tâches banales. Nos principaux ingénieurs n'ont donné la mesure de leur force et ne se sont fait un nom que lorsqu'on les a détachés des carrières publiques. Ils ont construit alors notre réseau de chemins de fer et concouru à la construction du réseau étranger : restés dans les cadres, ils n'auraient eu ni cette chance, ni cette fortune.

Pour ouvrir des sillons nouveaux, il faut des instrumens plus maniables que ceux dont les gouvernemens disposent; ces exemples le prouvent. Dans l'enseignement professionnel, non-seulement tout est nouveau, mais ingrat, contesté, sujet à des conflits de compétence. Qu'on le laisse alors dans le domaine libre, sur le sol où il est né, qu'on ne le soumette pas à des transplantations hâtives. Il trouvera sans doute ailleurs un sol analogue, les mêmes soins, la même culture, et, si on ne lui fait pas violence, le même succès. L'essentiel est de savoir attendre, de donner à la semence le temps d'éclore en détail au lieu de la faire lever en bloc. Cet enseignement français, par exemple, dont le ministre de l'instruction publique a tracé l'esquisse et qu'il nous montre à de prochains horizons, pourquoi ne pas l'abandonner aux institutions particulières? Il y serait mieux à sa place que dans les lycées. Si le besoin est sérieux et partout où il sera sérieux, la spéculation s'en mêlera; des écoles s'ouvriront pour ce service, d'anciennes s'y adapteront; leur nombre sera en rapport des cliens, leur siége là où existent des élémens de réussite. Nulle nécessité d'imposer des arrangemens et de rédiger des programmes; sur ce point aussi, tout serait relatif : ici des internats, là des externats comme de l'autre côté du Rhin; ici des études plus complètes, là plus sommaires suivant les catégories d'élèves et le degré d'aisance des parens. Le plus grand écueil serait de jeter ces maisons dans le même moule. Une fois du moins on aurait essayé ce que peut et ce que vaut, dans cet ordre d'intérêts, l'esprit d'entreprise quand ses franchises lui sont restituées. Pour l'Université, ce serait, de l'aveu de ses amis les plus sincères, un véritable soulagement; en se démettant à propos, elle aurait épargné à ses vieilles traditions un échec, à ses études principales une concurrence, aux élèves des chocs d'amour-propre, aux maîtres la confusion des langues. N'eût-on même, pour cet enseignement français, qu'une médiocre confiance dans les institutions particulières, l'Université aurait encore un suppléant tout prêt dans la commune,

non pas la commune asservie aux règlemens et à des formes commandées, mais la commune prenant à cœur de gouverner ses écoles comme elle l'entend et à l'abri de toute pression gênante, la commune agissant par elle-même ou par un conseil de perfectionnement auquel elle délègue ses pouvoirs.

Le collége Chaptal et l'école Turgot, fondés et entretenus par la préfecture de la Seine, témoignent de ce que contient en germe ce régime d'émancipation tempérée. Au début, il ne s'agissait que d'écoles primaires fortement constituées et dotées assez généreusement pour qu'elles devinssent des modèles. Le résultat a été non-seulement atteint, mais dépassé. Dans les mains de directeurs zélés et judicieux, les deux établissemens ont vu leur destination grandir et leur nom se répandre; seulement il s'est fait entre eux comme un partage d'attributions qui tenait à la clientèle. Établie au cœur de quartiers populeux, l'institution Turgot est restée une école primaire d'un degré supérieur, avec des professeurs de choix et des matières d'enseignement poussées à la limite qu'utilement il était permis d'atteindre. Elle compte aujourd'hui sept cent quarante élèves, tous externes et appartenant aux classes que la municipalité avait en vue de favoriser. La rétribution scolaire est des plus modiques, et pourtant, par suite d'une affluence soutenue, on est arrivé graduellement à une meilleure balance entre les dépenses et les recettes. La ville s'en tire avec quelques milliers de francs de sacrifices. Situé dans un quartier riche, le collége Chaptal a visé et dû viser plus haut; il est devenu l'équivalent d'un lycée avec des internes et des externes, six cents des premiers, trois cent cinquante des seconds. Toutes les conditions y sont représentées. Sous ce rapport, il allait de soi qu'on élevât le niveau de l'enseignement, qu'on y comprît plus de matières, et que la durée des études fût prolongée : c'est ce qui a été fait. Le collége Chaptal, dans ses divisions intérieures, résume toutes les carrières. Il reste élémentaire pour les élèves qui ne peuvent pas aller au-delà, ouvre des classes de latin à ceux qui y ont quelque disposition, et des cours préparatoires pour ceux qui se destinent aux grandes écoles de l'état. Cette éducation est calculée de manière à être complète dans ses trois parties et à remplir son objet, même quand on l'abandonne en chemin; elle est fortifiée à tous les degrés par des conférences littéraires qui servent de contre-poids aux notions techniques. Les aperçus généraux y sont placés, au seuil des sciences, comme introduction; la philosophie, l'économie politique, figurent dans les programmes comme des hardiesses de bon goût. Dans tout ceci, le collége Chaptal a été justifié par le succès; il donne par an 100,000 francs de bénéfice. La ville, qui comptait sur une charge, se trouve avoir fait une bonne affaire. Voilà le fruit d'une

certaine indépendance; il est vrai que, pour la maintenir, il a fallu vaincre bien des susceptibilités et triompher de plus d'une petite chicane. Toutes les communes ne sont pas aussi heureuses ni aussi fortes que la commune de Paris. L'exemple n'en est pas moins acquis; on voit comment peut se comporter la commune livrée à elle-même, on voit qu'en fait d'enseignement elle sait au besoin marcher sans lisières, trouver ses méthodes, ses auxiliaires, ses règles propres, et dans une instruction scientifique ménager une place aux lettres, qui ne gâtent jamais rien. Si, pour son enseignement français, l'Université se tient en garde contre la spéculation privée comme inhabile ou impuissante, qu'elle s'en remette alors à la commune, qui a fait ses preuves, et qui les fera d'autant mieux que sa liberté sera plus grande, sa responsabilité plus directement engagée.

Pour ajourner ce désistement de l'état, il serait inexact de dire que Paris n'est qu'une exception; d'autres communes ont aussi leurs titres et dans un sens plus conforme à l'objet qu'on se propose, c'est-à-dire plus professionnel. C'est le cas de Mulhouse. Cette ville a une école qui, parallèlement aux autres études, entretient quelques travaux d'atelier. Les langues vivantes, les sciences appliquées y sont le fond de l'enseignement, et d'année en année il pénètre plus avant dans les diverses branches où le commerce et la manufacture sont intéressés. A Lille, une école du même genre recueille, au sortir des lycées, les jeunes gens qui se destinent aux services qu'embrasse l'industrie locale, construction de machines, filature et tissage, chimie industrielle et agricole, exploitation des mines. Le département et la ville se sont partagé les dépenses d'installation et d'entretien. Pour Lille comme pour Mulhouse, l'administration ajoute aux sacrifices des municipalités le concours de professeurs qu'elle détache et une subvention en argent. A Castres, on retrouve des combinaisons analogues, et dans beaucoup d'autres communes des cours annexés aux colléges en vue des mêmes besoins. Il est donc constant que, par la force des choses, un mouvement se produisait, et que, bien secondé, il eût suffi à des desseins raisonnables. Les corps constitués, les sociétés libres s'y prêtaient volontiers; partout ils allaient au-devant des désirs les plus impatiens. A Amiens, à Rouen, des écoles de tissage se créaient; Mulhouse, si bien pourvue, en préparait une qui est presque une superfétation; à Lyon, les écoles de théorie se multipliaient pour la fabrication des tissus; Nantes, Marseille, Bordeaux et Le Havre développaient leurs écoles de mousses. Tantôt c'étaient les chambres de commerce qui faisaient les frais de ces établissemens, les administraient, les surveillaient; tantôt c'étaient des associations privées qui ne se montraient ni moins actives ni moins généreuses. Il y avait donc sur beaucoup de points un véritable élan, une sorte de concert d'intentions et de

faits. Ce concert, cet élan sont déjà moindres depuis qu'il a été de notoriété publique que le gouvernement allait, dans un plan général, englober jusqu'aux apparences du travail professionnel, et non-seulement lui donner une charte, mais lui imprimer le mouvement. Comment les communes, les chambres de commerce, les sociétés libres n'auraient-elles pas désarmé devant deux ministères qui se disputaient l'honneur de fonder coup sur coup et à l'envi des écoles de français, des écoles d'application, même des ateliers d'apprentissage? Ce temps d'arrêt peut aller jusqu'à l'abandon, si les projets officiels sont maintenus, ne fût-ce que comme menace; l'esprit local et corporatif s'éteindra, il ne se fera plus rien de nouveau, et ce qui est ancien peut être ébranlé. J'ai beaucoup insisté là-dessus, j'y insiste encore; c'est le vif de la question. Tant qu'elle ne sera pas vidée, l'activité du pays sera mêlée d'un certain trouble et languira dans des équivoques.

A l'appui des réformes qui se méditent, on a souvent invoqué l'exemple des pays étrangers; il est bon d'éclairer cette partie du sujet. Comme d'ordinaire, on a forcé les preuves et tiré de quelques faits avérés des conclusions excessives. En réalité, on n'est pas plus avancé ailleurs que parmi nous sur l'économie de l'enseignement professionnel, sur ce qu'il comporte et ce qu'il doit être. Des jurés français, à leur retour de Londres, ont beaucoup insisté sur les nombreuses écoles de dessin que l'Angleterre a improvisées et sur les quatre-vingt douze mille élèves qu'elles forment. L'avis était bon, l'alarme a été trop vive. Il importe moins d'avoir des légions de médiocres dessinateurs que d'en avoir une élite. Sur ce point, nous ne sommes pas aussi déchus qu'on a pu le croire; il suffit, pour s'en convaincre, de rapprocher nos tissus de luxe et nos objets d'art de ceux dont l'industrie anglaise nous a envoyé des échantillons. Partout la comparaison pourrait être soutenue. Un témoignage du rang que nous occupons, c'est que souvent on nous copie: notre Conservatoire, notre École centrale ont eu des imitateurs. En Autriche, l'enseignement est plutôt polytechnique; il y a pourtant des écoles intermédiaires, et à Brunn, en Moravie, une école de tissage, fondée par la chambre de commerce. Le Wurtemberg est sur la voie d'un enseignement plus directement industriel; une commission royale dirige dans ce sens le mouvement des esprits. L'Italie compte plusieurs établissemens techniques, et entre autres l'école des arts et métiers de Naples, organisée à l'instar des nôtres. Les instituts polytechniques de Madrid et de Lisbonne ont l'un et l'autre des ateliers à leur disposition, et y préparent un certain nombre d'élèves. En Russie, l'institut technologique de Saint-Pétersbourg et l'école des mines de Moscou ont aussi le travail manuel dans leurs attributs, et l'école royale de Stockholm a adopté

cette combinaison. Nous avons non-seulement l'analogue de tout cela, mais nous en avons fourni les premiers modèles. La Belgique seule nous devance sur un point : inférieure pour les sciences d'application, elle a poussé plus loin les écoles d'apprentissage. On n'en compte pas moins de soixante-huit en divers genres. Les enfans y travaillent pour le compte d'entrepreneurs sous la surveillance des autorité locales. Dans la plupart des colléges communaux, l'exercice des professions manuelles prend une partie du temps des élèves. C'est du sein des municipalités que le mouvement est sorti, c'est par leurs soins et au moyen de leur argent qu'il se développe. La vie locale, si active chez les Belges, n'a pas négligé cet aliment. Liége se fait remarquer par l'énergie et l'intelligence qu'elle apporte à multiplier les fondations utiles. Son école est particulièrement pratique; on y a récemment adjoint un laboratoire public pour les manipulations de la chimie industrielle. Dans tout cela, rien de général ni qui ressemble à un système; les fabriques, les villes, les compagnies ne prennent conseil que d'elles-mêmes : nulle part on n'aperçoit la main de l'état.

En Allemagne, il existe une institution qui s'y rattache plus étroitement : ce sont les *Real Schulen*, c'est-à-dire les écoles réelles ou positives. La Prusse, la confédération germanique, les parties allemandes de l'empire autrichien en entretiennent un assez grand nombre; leur nom sert d'argument, et fait assez bonne figure dans les plaidoyers en faveur de l'enseignement professionnel. Il ne faut ni surfaire ni déprécier ces écoles; elles rendent des services, leur action est sérieuse, quoique restreinte. Ce qui les distingue d'abord, c'est que la pensée n'est nulle part venue aux gouvernemens de les confondre avec les lycées et les gymnases; les gymnases et les lycées sont le siége exclusif de la grande éducation, les écoles réelles ne s'ouvrent qu'à la petite. Les élèves pas plus que les maîtres ne s'accommoderaient du contact, et puisqu'on cite l'Allemagne, il conviendrait de profiter de la leçon qu'elle donne; on n'y admet ni le mélange ni la confusion. Pendant que les lycées et les gymnases ont huit classes de latin et de grec, au bout desquelles, après un examen, l'étudiant arrive à ce que l'on nomme un certificat de maturité supérieur à notre baccalauréat, et qui l'introduit dans les carrières universitaires, les écoles réelles, plus modestes, plus humbles, se renferment dans une instruction technique destinée à former des industriels, des commerçans, des agriculteurs. On les désigne dans quelques états sous le nom d'écoles bourgeoises pour les distinguer des écoles populaires; les études y sont plus fortes que dans ces dernières, mais, au lieu de conduire aux universités, elles ne donnent accès que dans les instituts polytechniques. Cet ensemble est rigoureusement ordonné; aucune com-

binaison mixte n'y serait supportée; l'organisation de l'enseignement ne s'y prêterait pas. Il relève de l'état et a l'externat pour base. Peu de pensionnats privés où les empiétemens seraient possibles; ceux qui existent sont pour la plupart réservés aux étrangers et soumis d'ailleurs à une autorisation préalable, où les plans sont débattus et quelquefois limités. De là des cadres rigides d'où il est difficile de sortir; la liberté ne se retrouve que chez les professeurs; leurs leçons échappent à la servitude des livres officiels. Telle est la pédagogie allemande, formaliste dans ses variétés, gouvernée par un esprit de caste; la symétrie y est en honneur plus qu'on ne le suppose. Ces *Real Schulen,* puisqu'il s'agit d'elles, ne sauraient dès lors, dans leur isolement et par le rang qu'elles occupent, passer pour l'analogue des institutions qui nous sont montrées en perspective. Quand on a visité l'Allemagne, on sait qu'elle est loin de s'en enorgueillir, et que, sans contester leur utilité, elle ne se dissimule pas leurs imperfections. L'instruction qu'on y donne est très succincte, et n'aboutit que superficiellement à l'exercice d'une profession. L'objet est manqué dans ce qu'il a de plus caractéristique, et cela devait être. L'Allemagne appartient moins à la grande qu'à la petite industrie, et cette dernière trouve dans les ateliers en chambre son apprentissage naturel, qu'on essaierait vainement de suppléer.

Dans les comtés anglais où la grande industrie domine, le même empêchement reparaît, quoique le motif diffère. On s'occupe de l'enseignement professionnel en France; d'où vient qu'en Angleterre personne n'y songe, même à l'état de vœu? L'intérêt est plus direct, plus pressant qu'ailleurs, et un peuple dont le calcul est si prompt, le tact si consommé, ne met pas ordinairement tant de lenteur à découvrir ce qui lui profite. Évidemment il y a une cause à cela, et la cause est simple; ces difficultés autour desquelles nous tournons, nos voisins les ont depuis longtemps aperçues, jugées et franchies; la poursuite leur a paru un leurre, ils l'ont abandonnée; leur opinion est faite, on ne l'ébranlera pas. Ils sont convaincus qu'un art manuel s'apprend et s'enseigne mieux qu'ailleurs dans le siége où il s'exerce. C'est bien élémentaire, et les esprits raffinés trouveront que cette façon de voir manque de profondeur. Elle exclut l'attirail des programmes, les gradations ingénieuses, les garanties des examens, les certificats, les diplômes. Voilà de grands vides, et les industries qui s'y résignent devraient être bien dépourvues. Ces industries marchent pourtant et d'une allure qui ne les laisse point en arrière. On dit qu'elles abusent de leurs auxiliaires; leur manière d'en abuser est de les prendre bruts, de les dégrossir et de les former; elles font d'un apprenti un ouvrier, d'un ouvrier habile un contre-maître; les grades se gagnent sur le métier; ce concours en

vaut un autre. Dans les éducations préparatoires, où le produit du travail est presque nul, l'ouvrier donne son temps et son argent; l'éducation en fabrique, dans le roulement de ses profits, peut le rétribuer dès le premier jour et accroître graduellement son salaire. La méthode est plus avantageuse, si elle est moins perfectionnée.

Telle est donc la part des bras; voyons maintenant celle de l'intelligence. Ici encore les Anglais procèdent à l'inverse de nous; ils se rattachent à ce que nous abandonnons; ils ne s'occupent plus de l'ouvrier comme ouvrier, ils s'en occupent comme homme. Tout ce qu'ils ont imaginé d'institutions en sa faveur est en partie pour le distraire de ce travail professionnel qui nous assiége comme une idée fixe; ils veulent qu'il trouve au dehors autre chose que des réminiscences de l'atelier. Dans les instituts mécaniques, il y a bien ce qui sert, la grammaire, la géométrie, les sciences d'application; mais il y a aussi ce qui élève les idées et les sentimens, ce qui est supérieur au métier, la géographie, l'histoire, l'astronomie avec des mappemondes et des tables synoptiques; il y a également ce qui délasse, des jeux d'adresse et de calcul, la danse, la musique, et souvent des thés le soir accompagnés de lectures. Les fatigues du corps ont pour soulagement les exercices de l'esprit; le tout vient en son lieu, dans son ordre, avec des attentions et des ménagemens infinis. En fabrique, l'ouvrier est chez le patron; dans les instituts mécaniques, il est chez lui, quoique le local et les principaux frais soient le produit de libéralités particulières. C'est beaucoup; on est allé plus loin encore : des colléges ont été fondés pour les ouvriers; on a voulu atteindre un degré de plus dans la culture de leurs facultés. Trois de ces colléges existent à Manchester; je les ai visités en détail : ils étaient récens, et les classes étaient déjà garnies. Les matières enseignées portaient sur les lettres autant que sur les sciences. Une circonstance y frappait surtout et mérite d'être remarquée : le latin y figurait comme il figure d'ailleurs dans les programmes de plusieurs instituts mécaniques. Comprendre le latin dans des cours faits à des ouvriers, c'est une hardiesse qui doit donner à réfléchir avant de le supprimer dans nos lycées. De toutes les manières il demeure constant que si en Angleterre l'apprentissage manuel ne dépasse pas le seuil de la fabrique, si on a le préjugé de croire que l'éducation des bras atteint dans cette école un degré de perfection suffisant, d'amples compensations sont ménagées à l'ouvrier quand il a fini sa journée, soit qu'il veuille se raffermir dans la théorie, soit qu'il préfère trouver dans les lettres élémentaires, dans les arts d'agrément, une diversion à ses pénibles travaux. Maintenant qui des Anglais ou de nous suit la meilleure voie? On peut en juger. N'entrer dans la manufacture qu'avec un fonds d'instruction acquis, c'est un tribut préalable d'argent, de

temps et de forces; acquérir ce fonds dans l'atelier même, c'est atteindre l'objet non-seulement sans dépense, mais avec un bénéfice de l'emploi des forces et du temps; c'est aussi supprimer, pour l'état ou les communes, le coût et l'embarras des apprentissages préparatoires. Reste à savoir ce que valent les hommes dans les deux cas. Or pour l'habileté manuelle, la vigueur de l'intelligence, l'empreinte du sens moral, aucun peuple ne serait fondé à dédaigner l'équivalent de ce qui se rencontre chez les ouvriers et les contre-maîtres du royaume-uni.

Récapitulation faite, l'exemple des pays étrangers n'est pas de nature à nous pousser vers les imitations. Dans les institutions supérieures, ils ont suivi nos modèles sans les égaler, presque sans les modifier; nos ingénieurs n'ont rien à redouter d'un rapprochement, et la preuve, c'est qu'on nous les emprunte pour les travaux de quelque importance. Parmi les écoles qui préparent à l'exercice des professions, Châlons, Angers et Aix demeurent sans émules, on pourrait dire sans analogues; elles sont le fruit d'idées généreuses qui ne germent guère que sur notre sol. L'Allemagne n'a dans ses *écoles réelles* qu'une ébauche imparfaite; l'Angleterre maintient comme règle que chaque mode d'industrie trouve en lui-même de quoi se suffire, que, disposant de ses actes dans les limites légales, il doit par conséquent en répondre. Où trouver en tout cela les élémens d'un système qui nous soit approprié? Celui de l'Angleterre est incompatible, dit-on, avec notre tempérament national; ailleurs il n'en est aucun auquel on puisse se rattacher : le premier nous est interdit, les autres sont défectueux; glaner çà et là ce qu'ils ont de bon serait se condamner à une tâche laborieuse pour aboutir à une œuvre bâtarde. Que faire dès lors, et comment conclure? Ce serait beaucoup gagner ici que d'obtenir de l'état que d'agent principal il se résignât à n'être qu'un auxiliaire. N'importe où, chez l'individu, dans les sociétés libres, dans les chambres de commerce, dans la commune ou les réunions de communes, il se produirait un effort utile, méritoire, accompagné de sacrifices, l'état y ajouterait ses encouragemens. Il y aurait des subventions, des primes pour les maisons d'enseignement professionnel à un certain degré d'épreuve et sous des garanties déterminées. De ses attributs, l'administration ne garderait qu'un droit de contrôle en retour de subsides conditionnels. Pratiquée sincèrement, cette conduite introduirait dans nos habitudes un pli nouveau. Peut-être la responsabilité partagée ferait-elle mieux sentir le prix et répandrait-elle le goût de la responsabilité directe, qui seule a une pleine vertu. L'occasion serait bonne de donner cette assiette à l'éducation du pays.

Une réflexion se présente à l'issue de l'examen qui vient d'être fait. Les plans proposés, officiels ou non, peuvent se résumer en un

mot : c'est un procès que les sciences veulent intenter aux lettres. Les lettres et les sciences étaient autrefois deux sœurs qui se partageaient, inégalement peut-être, mais amiablement, le domaine de l'éducation. Les lettres, comme aînées de la famille, y mettaient bien quelques excès de prétention, accompagnés de grands airs; volontiers elles réduisaient leurs cadettes à la portion congrue. Celles-ci se contentaient, sans humeur, sans jalousie, de ce qui leur était laissé, visaient au solide et augmentaient silencieusement leur part d'héritage. Aujourd'hui, avec le succès, l'ambition est venue; les sciences exercent des droits de reprise, discutent les titres, plaident leur cause devant le public. L'heure est habilement choisie, le courant les porte : les lettres sont surtout un ornement, les sciences sont une source de profits, et il y a bien des chances pour qu'elles gagnent leur cause. Voilà le débat qui s'agite dans l'Université, hors de l'Université, devant l'opinion et jusque dans le sein des familles. Or est-ce le cas et le moment d'assister celle des deux parties qui est dans la meilleure veine? Pour peu qu'on ait observé la marche de l'esprit technique, on sait quel chemin il a fait depuis dix ans, quelles mains le favorisent, et jusqu'où il pousse ses prétentions. Il suffit également de regarder autour de soi pour se convaincre que les études désintéressées ont perdu de leur crédit, et qu'on court de préférence à celles qui sont d'une utilité prochaine. Les sciences elles-mêmes s'en plaignent par leurs organes les plus dignes de respect : elles sont menacées d'être ensevelies dans leur triomphe. La science pure, celle qui ne mène qu'à la considération, est chaque jour plus délaissée pour la science d'application, qui conduit à la fortune. Quand un mouvement s'accuse avec une telle puissance, à quoi bon lui venir en aide? Quoi qu'on fasse, il aboutira, et si par la suite il nous donnait des calculateurs en trop grand nombre, l'état n'aurait pas le regret d'avoir contribué de ses deniers à enlever à notre nation une partie de sa légèreté et de sa grâce.

On assure, il est vrai, que les lettres ne périclitent pas et que les bacheliers foisonnent. Qu'ils soient les bienvenus, ils savent du moins quelque latin : peu importe l'industrie qui les façonne; les moules même en seront à regretter, si l'enseignement purement français prévaut quelque jour dans nos lycées. Triste jour si jamais il luit que celui où la fleur d'une génération sera coupée en deux tronçons qui ne pourront plus se rejoindre! Au bout d'un certain temps, à peine se comprendra-t-on; c'est dans la force des choses. Il n'y aurait pas seulement deux enseignemens, il y aurait deux langues, la langue des lettres, la langue des sciences, cette dernière subdivisée en une foule de technologies. Déjà cet écart est sensible, il ira croissant, et comment l'empêcher? La langue, la vraie langue, qu'ont lentement formée nos ancêtres et que des chefs-d'œuvre ont

consacrée, tient à l'antiquité par ses racines; elle en a la saveur et le parfum que nous sentons, que nous goûtons sans bien les définir et comme une jouissance familière. Ces figures, ces images, ces allégories qui circulent dans le langage pour lui donner de l'éclat, de la transparence et du mouvement, sont des emprunts faits au génie antique : hors de l'éducation classique, le sens en échappe. L'éducation classique unit pour un temps ce qui doit être plus tard divisé, fournit un diapason commun contre les discordances de la vie. Elle a un autre titre supérieur encore : si elle est la clé de la langue, elle est celle aussi des idées et des sentimens où vient se résumer l'expérience des siècles, et qui sont le patrimoine respecté des peuples mûrs pour la civilisation.

Autant que possible mettons ce dépôt hors d'atteinte, préservons-le de ce qui pourrait l'altérer. Si l'enseignement professionnel est, comme on le dit, un besoin qui s'impose, qu'on ménage à cet enseignement un traitement à part, sans le confondre avec ce qui est éprouvé. On a vu quelles voies cet enseignement se fraie de l'apprenti à l'ouvrier, de l'ouvrier au contre-maître, du contre-maître à l'ingénieur, par des moyens directs et naturels : il n'est ni aussi dépourvu ni aussi insuffisant qu'on le représente; il existe déjà, sous des formes variées, dans les cours du soir, les cours du dimanche, les cours spéciaux ou supérieurs; il prendra une force de plus dans les bibliothèques communales, quand elles se seront multipliées sous l'influence de cœurs généreux auxquels on ne saurait trop applaudir. De ces institutions, les unes sont anciennes, les autres récentes; aucune n'a porté tous ses fruits. Au fond, ce qui manque aux populations, c'est moins le moyen que la volonté de s'instruire; à quoi serviraient de nouveaux cadres, s'ils ne devaient pas se remplir? L'urgence n'en est pas démontrée, et on peut sans risque souscrire à un ajournement. En attendant, il est du devoir de ceux qui tiennent en honneur les grandes études de les défendre contre ce qui les affecte ou les menace : nous leur devons ce que nous sommes; elles nous mettent en communion avec les esprits cultivés du monde entier; elles répondent à un goût profond même chez les peuples les plus affairés, les plus avares de leur temps, témoin les Anglais, si épris de l'antiquité grecque et latine. Ce n'est pas que ces grandes études aient manqué de détracteurs : les puissances établies en ont toujours. On les accuse de trop abonder dans les jouissances de l'esprit et d'aller jusqu'aux régions où il s'égare, de faire à l'imagination une place qui serait mieux remplie par les réalités. Qu'on laisse agir le temps et le courant des intérêts; ils auront bientôt emporté ce travers, et le terrain deviendra libre alors devant ces générations positives dont il est au moins inutile de hâter l'avénement.

LOUIS REYBAUD, de l'Institut.

ESSAIS

DE

MORALE ET DE LITTÉRATURE

III.

CARACTÈRE HISTORIQUE ET MORAL DU *DON QUICHOTTE*.

Don Quichotte de la Manche de don Miguel Cervantes de Saavedra, avec les dessins de Gustave Doré, 2 vol. in-folio; Paris, Hachette, 1864.

On peut dire de la littérature de l'Espagne qu'elle a partagé exactement les destinées de cette grande monarchie, qui autrefois tint le monde sous la terreur de sa domination, en sorte que cette nation magnanime n'a pas moins souffert dans son âme que dans son corps. Ses sentimens ont sombré comme sa grandeur, ses pensées ont pâli comme sa puissance, ses visions se sont éteintes comme le feu de ses *auto-da-fé* et le zèle de son fanatisme. Cependant il n'y a pas eu de littérature plus riche, plus variée, plus amusante, et il n'y a guère eu d'esprit mieux doué pour la littérature que l'esprit espagnol. L'Espagne a possédé trois génies bien distincts qui d'ordinaire se trouvent rarement unis ensemble, et dont un seul suffirait à la gloire d'un peuple et à la fortune d'une littérature : le génie mystique, le génie de la réalité et de l'observation, le génie héroïque. Et ces trois génies, elle les a possédés non partiellement, à l'état de mélange et de nuance, mais entiers, complets, et avec tout l'excès de développement qu'ils peuvent atteindre. Les hardiesses et les violences de ses mystiques n'ont jamais été égalées, les peintures que dans d'autres pays on a tracées de la réalité pâlissent de-

vant la franchise et la fougue cyniques de ses romans de mœurs, et la noblesse de ses héros tragiques s'impose avec une fierté, une autorité et un accent dominateur qui n'ont jamais été connus chez les autres peuples. Les provinces de cette littérature sont aussi nombreuses et aussi riches que le furent les provinces de l'ancienne monarchie espagnole; elle a ses récits picaresques comparables à de joyeuses Flandres, ses caprices et ses fantaisies, ses *saynètes* et ses comédies de cape et d'épée comparables à un brillant royaume de Naples, son théâtre tragique et religieux comparable à un Nouveau-Monde aux riches mines d'or et d'argent, et enfin sa littérature mystique et sacrée comparable à cette domination religieuse qui fit connaître à Rome même les douleurs de l'asservissement et qui garrotta l'église des liens de l'infaillibilité pontificale. Cependant toutes ces richesses ont sombré comme dans un immense naufrage.

Qu'entendons-nous par là? Voulons-nous dire qu'elles ont péri matériellement? Non, mais nous voulons dire qu'elles ne sont jamais entrées dans la circulation générale des richesses de l'humanité. Elles sont restées enfouies en Espagne comme ces trésors de piastres et de ducats qu'avant leur expulsion les Morisques étaient accusés d'enfouir sous terre pour se rendre maîtres de la fortune des chrétiens. Il n'en a passé dans la circulation européenne que quelque menue monnaie, et cependant cette monnaie a été suffisante pour commencer la fortune d'un Corneille et pour fonder l'honnête aisance d'un Le Sage. Toutes ces œuvres si fortes, si énergiques, si originales, sont donc restées inconnues ou ont été oubliées après avoir brillé un instant, si bien inconnues et oubliées qu'un des titres de gloire de Guillaume Schlegel, et non le moins enviable, est d'avoir compris le génie de Calderon et de l'avoir révélé à l'Europe. Sa découverte parut dans son genre aussi surprenante que celle de la littérature sanscrite ou de la langue zend, et lui valut le même honneur. Et cependant il s'agissait d'un poète qui avait vécu en plein XVIIe siècle, et qui était à peine séparé de nous par deux générations d'hommes. Mais cette admirable découverte de Schlegel elle-même n'a pas eu tous les résultats qu'on aurait pu en attendre et qu'ont eus d'autres grandes découvertes analogues, celle de Shakspeare par exemple. Le trésor de ces drames héroïques et mystiques n'a pas grossi le patrimoine moral de l'humanité. La sublimité du *Prince Constant*, le fanatisme farouche de *la Dévotion à la croix*, l'orageux délire du *Sorcier merveilleux*, la haute et fière mélancolie de *la Vie est un songe*, ne sont sentis et ne peuvent être sentis que par les critiques, les érudits imaginatifs, les dilettanti qui ont l'instinct de la grandeur, les lecteurs éclairés dont la pensée peut replacer sans efforts de telles œuvres dans leur milieu naturel, et

ressusciter les flammes de ce foyer d'énergie et de religion dont elles furent la suprême lueur. Nous savons bien qu'en tête des œuvres de tout grand poète il faudrait écrire : terrain consacré, interdit aux profanes; mais, dans le cas de Calderon, les profanes ne sont rien moins que la masse de l'humanité. Ainsi tandis que les œuvres de Shakspeare gagnent chaque jour plus de lecteurs capables de les comprendre et de les aimer, les œuvres du plus grand poète dramatique de l'Espagne deviennent d'heure en heure plus inaccessibles même à ce public restreint auquel elles s'adressent. Chaque tour de roue du temps, en nous éloignant davantage des hommes pour qui elles furent écrites, les rend plus difficiles à comprendre, si bien qu'on peut prévoir le jour où les inspirations du plus grand homme qu'ait eu l'Espagne après Cervantes ne seront plus que le partage d'une rare élite de privilégiés de l'imagination et de l'enthousiasme.

Cependant, parmi ces richesses qu'elle n'a jamais empruntées qu'un moment, et qu'elle a toujours rendues presque en même temps qu'elle les empruntait, comme un bien qui ne lui appartenait pas et dont elle se sentait scrupule de faire usage, l'humanité a distingué un livre, un seul, dont elle s'est emparée, et qu'elle a cette fois refusé de rendre. — Toutes les autres œuvres, a-t-elle semblé penser, étaient marquées au coin de l'Espagne seule; mais celui-là était marqué à son coin à elle et lui appartenait légitimement. Ce livre s'appelle *Don Quichotte de la Manche*, et la popularité durable qu'il s'est acquise est à la fois la gloire et le châtiment du pays qui l'a produit.

Pourquoi en effet les œuvres de la littérature espagnole n'ont-elles jamais pu conserver au-delà d'une génération de lecteurs la faveur dont elles ont joui à plusieurs reprises? Est-ce parce qu'elles sont trop exclusivement espagnoles, qu'elles nous ramènent trop obstinément à un passé disparu, qu'elles peignent trop partialement un certain homme particulier qui n'a été que d'un temps et d'un pays? Sans doute ce sont là quelques-unes des causes qui ont contribué à les laisser dans l'ombre. Cependant il y a d'autres littératures qui sont aussi exclusivement nationales que la littérature espagnole, et qui n'ont point rencontré les mêmes résistances au dehors, la littérature anglaise par exemple. Les grands poètes anglais, Shakspeare en tête, nous ramènent à une époque historique encore plus éloignée que celle que peint la littérature espagnole, et nous présentent un homme particulier encore plus différent de nous, s'il est possible. S'il est difficile de se faire Espagnol du XVIe et du XVIIe siècle, il n'est guère moins difficile, ce semble, de se faire Écossais et Scandinave du XIe siècle, ou Italien du XIVe ou Anglais

du xve avec Shakspeare. C'est donc dans les différences des sentimens qui animent les deux littératures qu'il faut chercher la raison des différences de leurs fortunes. Une robuste sympathie respire dans la littérature anglaise, quelque nationale et exclusive qu'elle soit. Cet homme du moyen âge que me présente Shakspeare ne m'est ni étranger ni hostile. Il se laisse aborder familièrement, il ne m'effraie ni ne me gêne. Un échange singulier de communications sympathiques s'opère entre nous, il me ramène à lui, et, chose étrange, je le ramène à moi. Je découvre qu'il est autre que je ne suis, et que pourtant il est le même que je suis. L'homme particulier qui est en lui, sans diminuer son individualité ni effacer son caractère, rejoint aisément l'homme éternel. Je puis vivre, combattre, aimer avec lui, et je n'aurais aucune aversion à le choisir pour mon compagnon, mon maître et mon seigneur. Mais combien sont différens les sentimens qu'inspirent les personnages de la littérature espagnole! Ces personnages, quels qu'ils soient, depuis les héros jusqu'aux mendians, repoussent toute familiarité et dédaignent toute sympathie qui ne vient pas de leurs égaux et de leurs proches. Ce sont les aristocrates les plus exclusifs qu'il y ait au monde. Ils ne semblent pas désirer que je les aborde, et je n'ose vraiment les aborder. Je suis contraint de m'avouer avec une certaine timidité humble que je ne suis rattaché à eux par aucun lien, qu'ils ne sont ni mes égaux ni mes frères, et je me tiens à distance convenable, partagé entre la terreur et le respect. Non-seulement ces hommes sont d'une autre époque que moi, mais ils sont d'une autre substance d'âme. Dans les héros de Shakspeare, je retrouve à la fois l'homme que je suis et l'homme que j'aimerais à être; mais je n'ai pas la même ressource avec les héros de Calderon. Ils dédaigneraient d'être l'homme que je suis, et je ne puis avoir ni la prétention ni la sottise d'être jamais ce qu'ils sont. Je n'en ai pas la prétention, et même je n'en ai pas le désir. Oh! que ce noble orgueil doit être un lourd fardeau! Que cette hautaine susceptibilité doit être un poison corrosif! Que les flammes de ce fanatisme doivent être dévorantes! Vraiment, à mesure que je les contemple, je me sens presque pénétrer par le sentiment du bon Sancho Pança après qu'il eut goûté du gouvernement de l'île de Barataria : cette grandeur, cette noblesse, cette passion, loin de m'attirer, m'effraient, et je m'estime heureux de ne pas les partager.

On sait qu'un vice affreux, la cruauté, a déparé les magnanimes qualités de cette Espagne héroïque du xvie siècle. Oserai-je dire qu'il y a dans sa littérature un vice analogue à celui-là, et qu'elle manque de cette vertu qui s'appelle l'humanité? Elle est noble, élevée, chevaleresque jusqu'à la folie, religieuse jusqu'à l'extase,

franche jusqu'à la crudité, sincère jusqu'au cynisme; elle n'est pas humaine, et par là j'entends qu'elle ne possède pas cette fibre que remuent en nous les douleurs et les joies de nos semblables. Les conteurs picaresques tracent des peintures qui font frémir par leur tranquille dureté; il secouent les guenilles avec une joie féroce, et plaisantent sur la faim avec une bonne humeur qui épouvante. Dans cette canaille pittoresque qui grouille sous leurs yeux, ils ne voient que des haillons bariolés, des grimaces plaisantes, des groupes amusans à décrire. La même sécheresse envahit les mystiques Espagnols; ils connaissent le nom de la charité, ils ne connaissent pas la chose, et on pourrait dire, en jouant sur les mots, qu'elle est plutôt chez eux une vertu théologique que théologale. On me faisait remarquer tout récemment que sainte Thérèse n'avait à aucun degré l'amour des pauvres, et cette remarque, qui peut paraître étrange, est de la plus parfaite exactitude : cette âme chrétienne qui reçoit les visites du Sauveur ignore absolument l'existence de ceux que l'église nomme les membres souffrans de Jésus-Christ. Le zèle religieux des écrivains espagnols ignore la charité, leur passion ignore la tendresse. Dans tous les drames et dans tous les récits où l'amour joue un rôle, on chercherait en vain un de ces mots qui font jaillir la source des larmes. Les âmes sont de feu et les cœurs semblent de bronze. Les orages de cette passion sont des orages secs et sans eau, tout à fait comparables aux tourbillons des plaines arides et brûlées, si bien que les sentimens de l'homme semblent s'être formés sur le modèle des phénomènes du climat. Un vent embrasé souffle en furieux et passe en soulevant des nuages de sable chaud qui entraînent et engloutissent tout sur leur passage, et lorsque l'orage a cessé sans qu'une goutte de pluie soit tombée, on aperçoit des cadavres couchés à terre ou des fous menaçans qui escaladent les rochers, ou des coupables qui fuient à toute bride devant la vengeance, au milieu d'un paysage sec, violent et austère.

Comprenez-vous maintenant pourquoi, par un privilége tout exceptionnel, *Don Quichotte* jouit d'une popularité universelle, pourquoi l'humanité a séparé ce livre de tous les autres livres de la littérature espagnole, et pourquoi nous avons pu dire qu'il était à la fois la gloire et le châtiment de l'Espagne? — Oh! qu'on est bien plus à l'aise avec le bon chevalier qu'avec tous les Eusèbe, tous les Cyprien, tous les Sigismond, tous les Fernand de Calderon, et comme on aime mieux la compagnie de son écuyer que celle des Pablo de Ségovie, des Guzman d'Alfarache, des Lazarille de Tormes, des Rinconète et des Cortadillo, bien que ces derniers soient issus du même père! Vous pouvez sans crainte vous approcher du bon hidalgo, car il est fier sans morgue, bien appris sans orgueil, et

pour peu que vous soyez malheureux, opprimé et souffrant, vous trouverez auprès de lui compassion et appui. Il est fou sans doute et il rêve; mais il est à remarquer qu'il est fou des choses sur lesquelles l'ordre même du monde est établi, des choses que vous avez invoquées dans vos momens d'infortune comme le droit naturel de tout homme. Plût au ciel que son rêve fût une réalité, et qu'il rendît en effet justice aussi bien qu'il se flatte de la rendre! Tous tant que nous sommes, nous ne désirons pas autre chose que ce qu'il désire, nous n'aimons pas autre chose que ce qu'il aime, et si par hasard nos affections ont d'autres objets, nous nous taisons hypocritement et nous nous gardons bien d'en faire l'aveu. Don Quichotte est donc un des nôtres, c'est un frère en humanité, car nous pouvons pleurer sur lui, et, ce qui est plus cher encore à l'humaine malice et le rapproche davantage encore de nous, nous pouvons rire et nous égayer de lui. Ah! s'il forçait tyranniquement notre admiration, s'il nous imposait le respect, il nous fatiguerait peut-être; mais il fournit à notre roture la ressource de nous moquer de lui, et par conséquent il nous devient d'autant plus cher. Sa générosité en fait notre champion, nos quolibets en font notre victime. Tout lecteur peut être pour lui, à sa volonté, un malicieux Samson Carasco ou même un rustre Yangois. Si nous ne pouvons nous élever jusqu'à lui, nous pouvons au moins le rabaisser jusqu'à nous. Il touche donc à l'humanité par tous les points, car l'enthousiasme, l'admiration, la malice et la sottise peuvent également trouver leur compte avec lui.

Ce don Quichotte est cependant très Espagnol, et l'humanité l'a aimé encore à cause de ce titre même. Le chevalier de la Manche résume en effet tout ce que l'Espagne du XVI[e] siècle eut d'excellent et de noble, tout ce que la postérité a voulu en connaître et en aimer. Don Quichotte a toutes les qualités qui plaisent à l'humanité dans le caractère espagnol, sans aucun des défauts et des vices qu'elle a condamnés. — Il a la vaillance, la fierté, la magnanimité, le désintéressement, une loyauté sans tache, une fidélité à toute épreuve, un honneur aussi intact que l'innocence d'une vierge. — Il ignore l'arrogance, la haine, la cruauté; son esprit est exempt de cette susceptibilité ombrageuse dans laquelle la vanité a trouvé sa forme la plus redoutable, et les désirs de la vengeance n'ont jamais tourmenté son cœur. Don Quichotte, c'est vraiment l'Espagnol sans reproche comme sans peur. Sa folie ne connaît pas les rêves malséans, et ses chimères, vertueuses comme son âme, sont, parmi toutes les chimères qui hantèrent la forte imagination de l'Espagne, les seules dont nos rêveries aiment encore à se bercer. Don Quichotte est exalté, il n'est pas superstitieux; il est religieux, il n'est

pas fanatique; il est fou de chevalerie, mais il est exempt de préjugés; ses visions nagent dans une belle lumière qui, en même temps qu'elle les rend plus distinctes à ses yeux et qu'elle lui fait croire davantage à leur existence, lui montre aussi dans leur plein jour les éternelles réalités de ce monde. Don Quichotte, c'est donc l'Espagne qui est restée chère à l'humanité, celle que nos pères ont admirée et aimée, non celle qu'ils ont combattue et détestée; c'est l'Espagne sans la fièvre de domination universelle, sans l'esprit de persécution, sans l'inquisition, sans les bûchers. Ainsi ce don Quichotte ironiquement nommé par Cervantes la fleur des chevaliers errans de la Manche se trouve en réalité la fleur du génie espagnol; il est le témoin de l'Espagne en face de la postérité, et il combat après sa mort pour son honneur et sa renommée mieux encore qu'il ne combattit de son vivant pour la délivrance des princesses enchantées et la vengeance des opprimés.

Ce livre a tenté la verve imaginative et fertile de M. Gustave Doré, l'heureux illustrateur de Dante, et nous le concevons sans peine. C'est un livre avec lequel tout artiste doit aimer à se mesurer, un livre qui se présente tout naturellement à la pensée comme un thème fécond d'inspirations pittoresques. Tout lecteur de *Don Quichotte* à qui un crayon obéit docilement doit sentir les doigts lui démanger plus d'une fois à mesure que se déroulent devant son imagination les aventures du chevaleresque hidalgo et de son ingénieux écuyer. Un exemplaire de *Don Quichotte* possédé par un artiste et dont les marges seraient restées vierges de dessins trahirait chez son propriétaire une étrange langueur d'imagination. On peut lire ou contempler les plus belles choses du monde sans être tenté de les reproduire ou de les interpréter; mais Don Quichotte et Sancho Pança sont plus heureux à cet égard que les plus belles choses du monde, car une sorte d'instinct irrésistible, et qu'eux seuls, parmi tous les personnages inventés par les grands poètes, ont, je crois, le privilége d'éveiller, excite notre imagination à se représenter matériellement les figures des deux héros de Cervantes. La sympathie railleuse qu'ils nous inspirent met en mouvement à la fois notre enthousiasme et notre sentiment du ridicule, et du même aiguillon dont elle éveille la verve du peintre pique la bonne humeur du caricaturiste. Les doigts poussent d'instinct le crayon moitié dans le désir de tracer un portrait fidèle, moitié par envie d'amusement et par obéissance à une pensée de satire. Nous ne sommes donc pas étonné que ce livre sollicite de préférence à tout autre la fantaisie de l'artiste, et se présente à lui avec mille promesses d'inspirations pittoresques. Eh bien! ces promesses sont en partie mensongères, et ce sujet qui semble se prêter si naturellement à l'interprétation

cache plusieurs écueils contre lesquels tout *illustrateur* viendra donner, et que M. Doré n'a pu éviter entièrement.

Un de ces écueils est une inévitable monotonie. Quelles que soient en effet la souplesse et l'habileté de l'artiste, son sujet le ramènera toujours forcément à deux personnages qu'il lui faudra représenter dans des situations à peu près identiques. Le fond principal de ses dessins restera forcément toujours le même, les accessoires seuls différeront. J'ai dit que don Quichotte et Sancho donnaient irrésistiblement envie de les dessiner; mais autre chose est de dessiner leur portrait et autre chose de les suivre d'étape en étape dans leur longue et bizarre odyssée. Don Quichotte et Sancho, dans le roman de Cervantes, sont, on peut dire, presque toujours solitaires, en ce sens qu'ils concentrent sur eux seuls l'attention du lecteur. Ils ne rencontrent jamais leurs semblables qu'en passant, et tout juste le temps nécessaire pour recevoir la volée de coups de bâton obligée à laquelle est condamné don Quichotte en punition de son amour déréglé pour la justice. A quelques exceptions près, tous les personnages du roman ne sont que des comparses avec lesquels Cervantes ne nous donne pas le temps de nouer connaissance; ils traversent le roman, ils n'y séjournent pas; ils ne sont là que pour donner à la folie de don Quichotte l'occasion d'éclater et répondre à ses défis par quelques gourmades. Leurs fonctions accomplies, ils disparaissent, et nous n'entendons plus parler d'eux. Le dessinateur éprouvera donc une grande difficulté à éviter la monotonie, s'il s'attache obstinément aux pas des deux héros, et s'il prétend ne laisser passer sans la reproduire aucune de leurs aventures. Ce sera toujours don Quichotte et Sancho cheminant et devisant ensemble, don Quichotte et Sancho rossés et laissés sur place. Il n'y aura guère d'autres différences entre une scène et une autre que les divers paysages au milieu desquels elles se passent et le genre particulier d'étrivières que reçoit don Quichotte; mais ces différences seront-elles suffisantes pour introduire la variété dans un sujet qui la repousse formellement? M. Doré me montre don Quichotte et Sancho devisant ou cheminant sur une plaine sèche et nue au milieu des ardeurs du midi, puis le long d'un ruisseau plein d'ombre et de fraîcheur, puis entre des gorges de montagnes escarpées et sauvages. Je vois bien trois paysages différens, mais je ne vois qu'une seule et même action dans ces trois dessins. De même, que don Quichotte soit moulu à coups de poing, rossé à coups de bâton ou lapidé à coups de pierres, le résultat de ces mésaventures ne donnera jamais à l'artiste qu'un unique sujet de composition. Quoique le livre de Cervantes soit un chef-d'œuvre, il n'est pas sans défaut, et il est permis de trouver des taches dans ce soleil. Les bastonnades infiniment

trop multipliées de don Quichotte finissent par fatiguer le lecteur et par produire sur lui la plus désagréable impression de monotonie. On peut défier qui que ce soit de lire *Don Quichotte* sans s'y reprendre à plusieurs fois. Comment donc le dessinateur, qui ne peut que nous faire voir don Quichotte et Sancho, échapperait-il au défaut que n'a pu éviter l'écrivain, qui a cependant la ressource non-seulement de nous les faire voir, mais de nous les faire entendre?

A la vérité on peut dire que le *Don Quichotte* abonde en épisodes qui permettent à l'artiste de rompre cette monotonie; l'histoire du *captif*, la nouvelle du *curieux malavisé*, le double épisode des amours de Lucinde et de Cardenio, de Dorothée et de Fernand, peuvent fournir des sujets de composition où don Quichotte et Sancho n'auront pas à figurer. Cela est vrai, et M. Doré s'est très habilement servi des ressources que lui offrait la composition décousue et légèrement défectueuse des derniers livres de la première partie de *Don Quichotte*. Qu'arrive-t-il cependant? C'est qu'on est tenté de faire au dessinateur exactement le même reproche qu'on fait à l'écrivain, et de lui demander si c'est l'histoire du chevalier de la Manche qu'il illustre, ou un recueil de nouvelles amoureuses et romanesques. Tout à l'heure on se plaignait d'être ramené sans trêve et sans merci à don Quichotte et à Sancho Pança, maintenant on se plaint de ne plus les rencontrer. On cherche quel rapport ces images où sont représentés des hommes en turbans debout au bord de la mer et gesticulant avec passion, des cavaliers qui soutiennent dans leurs bras des dames pâmées d'effroi ou brisées de douleur, ont avec l'histoire de l'ingénieux hidalgo. Il y a mieux : dans les épisodes auxquels don Quichotte n'est mêlé que d'une manière indirecte, comme celui des noces de Gamache, on est désappointé et presque humilié de voir le chevalier figurer au second plan, et réduit au rôle de comparse. Ce type est tellement caractérisé que l'imagination a peine à l'écarter, même momentanément, pour regarder agir ou écouter parler d'autres personnages. Cervantes a commis cependant, me dira-t-on, cette impertinence envers son héros. Les derniers livres de la première partie du roman nous entretiennent de tout autres aventures que des aventures de don Quichotte. Oui, Cervantes a commis cette impertinence envers son héros, mais au détriment de son livre. Le lecteur, qui accepte d'abord docilement la compagnie de Cardenio, de don Fernand, de Lucinde et de Dorothée, finit par trouver que ces nobles personnages lui prennent trop de temps et réclame don Quichotte avec impatience. Or le dessinateur qui suit pas à pas le romancier, et qui donne à ces épisodes un peu parasites une aussi grande importance qu'aux autres parties

du récit ne tombe-t-il pas dans la même erreur et dans la même injustice que Cervantes?

Tels sont les deux écueils entre lesquels devra fatalement naviguer tout illustrateur de *Don Quichotte*. Si l'artiste ramène trop souvent sous nos yeux don Quichotte et Sancho, il fatiguera notre attention; s'il écarte un instant les deux héros, aussitôt nous serons étonnés de ne plus les voir. Voilà une difficulté inextricable, à ce qu'il semble! Peut-être la solution de cette difficulté consisterait-elle à ne pas épuiser le sujet et à ne pas trop multiplier les gravures. De cette façon, le dessinateur, restant libre de choisir les épisodes qu'il lui plairait, pourrait satisfaire à la fois à ces deux conditions contraires. Peut-être la véritable illustration de *Don Quichotte* devrait-elle consister en deux portraits fortement conçus et longtemps médités du chevalier de la Manche et de son écuyer, et dans la reproduction de leurs aventures principales. Une dizaine de planches suffiraient à cet objet; or les dessins, grands ou petits, de M. Doré sont au nombre d'environ quatre cents. Don Quichotte est un personnage très considérable dans le monde de l'imagination, cela est vrai; cependant ce nombre de dessins semble hors de proportion avec son importance.

Les observations qui précèdent ne portent que sur la manière dont M. Doré a compris l'interprétation générale de son sujet; mais nous avons à lui faire une querelle plus particulière. Il a oublié de choisir parmi les représentations diverses que son imagination s'est créées de la personne de don Quichotte. Au lieu d'en prendre une et de s'y tenir, il a fait défiler la galerie entière des fantômes de sa rêverie. Son don Quichotte manque d'unité et d'identité : il varie d'une planche à l'autre et ne se ressemble jamais à lui-même : il n'a ni les mêmes traits, ni la même physionomie, ni le même âge, ni la même armure. Tantôt c'est le sec et long hidalgo qui a dépassé le méridien de la vie, celui-là même que nous présente Cervantes; tantôt c'est un homme qui a dépassé à peine la première jeunesse, et qui est encore éloigné d'au moins quinze années de l'époque où Cervantes prend son héros pour l'introduire devant le lecteur. Nous avons ainsi une série de portraits rétrospectifs de don Quichotte aux âges de sa vie antérieurs à sa folie chevaleresque, de don Quichotte à l'époque où il s'appelait simplement le seigneur Quijada, fort intéressante sans doute, mais qui ne répond plus à la personne présente de l'invincible chevalier de la Manche. Il y en a de plaisans et de comiques, il y en a de nobles et de sévères, et il y en a, ma foi, de très jolis et de tout à fait propres à toucher la dureté de la señora Dulcinée du Toboso, ou à changer en affection sincère l'hypocrisie amoureuse de l'artificieuse Altisidore. Parmi tous ces don Quichotte, l'imagination du lecteur choisira celui qu'elle voudra :

le dessinateur semble avoir volontairement renoncé au privilége de lui en imposer un.

Nous avons dit les critiques qu'on peut élever contre l'œuvre nouvelle de M. Doré; mais ces défauts, qui portent principalement sur la partie *humaine* des dessins, sont amplement rachetés par la partie pittoresque, qui est la grande nouveauté de cette *illustration*. On a là sous les yeux la topographie vivante, pour ainsi dire, du pays où vécut et combattit don Quichotte. Voici les vrais paysages de la Manche, la vraie plaine de Montiel, les vrais rochers de la Sierra-Morena, les bois et les ruisseaux qui longent la route conduisant à Barcelone. Le crayon de M. Doré a reproduit vigoureusement cette âpre et chaude nature avec sa végétation rare d'arbres nains ou d'herbes grasses et piquantes, ses rochers nus et chauves, sans verdure et sans fleurs; mais cette nature n'est pas tout âpreté et violence, elle a ses douceurs et ses sourires, et M. Doré sait les saisir au passage et les fixer avec autant de mollesse et de grâce qu'il met de vigueur à reproduire ses traits sévères. Les bois et les retraites où hommes et troupeaux fuient les ardeurs meurtrières de ce soleil voisin de l'Afrique lui ont livré tous les secrets de la transparence de leur atmosphère, de la fraîcheur de leurs eaux, du crépuscule de leurs ombres. On se lasserait de compter les délicieux paysages qui abondent dans cette illustration. Comme la lune qui éclaire cette nuit grotesquement célèbre où don Quichotte fit la veillée des armes jette une lumière à la fois malicieuse et sympathique! Elle rit sous cape, cette bonne lune, pendant que des nuages qui affectent vaguement la forme de dragons passent sur son disque, et qu'elle éclaire spirituellement tous les détails et tous les accessoires vulgaires qui nous font finement comprendre tout ce qu'a de comique la folie du chevalier. Le dessin qui représente don Quichotte et Sancho à leur première sortie, descendant un chemin en pente aux premières heures du jour, a toute la fraîcheur de l'aube. Quelle transparence et quelle légèreté d'atmosphère dans le délicieux paysage où la belle Dorothée vient chercher la solitude et le silence! Quelle mélancolie sombre dans le dessin où don Quichotte, après sa défaite par le chevalier de la Blanche-Lune, contemple les flots et laisse échapper ces paroles navrantes : « Là tomba son bonheur pour ne plus se relever! » Je n'indique que quelques-uns de ces paysages; il y en a bien d'autres non moins poétiques et beaux que ceux-là. Toutefois, en accordant nos éloges absolus à cette partie de l'œuvre, nous ne pouvons nous empêcher de faire une observation. L'auteur de ces dessins incline trop à sacrifier la partie humaine, qui devrait être l'essentielle, à la partie pittoresque, qui ne devrait être que l'accessoire. Il s'arrête à toute ligne du texte qui lui permet de dessiner non une action nette et déterminée, mais

une plaine, une gorge de montagnes, une prairie, un effet de lumière. Cette préoccupation du paysage, parfaitement légitime dans des sujets tels que l'*Atala*, s'explique beaucoup moins dans des sujets tels que les *Contes de Perrault* et le *Don Quichotte*. Nous lui signalons cette inclination de plus en plus prononcée de son esprit (1). Et maintenant que nous en avons fini avec la nouvelle illustration, tournons-nous un instant vers *Don Quichotte* lui-même, et essayons par quelques interrogations discrètes d'apprendre de lui le secret de sa folie et de sa grandeur.

Les critiques modernes ont à diverses reprises découvert dans *Don Quichotte* bien des symboles ingénieux et bien des significations profondes. Quelques-unes de ces significations sont parfaitement fondées, d'autres restent plus douteuses. Il est très vrai par exemple que Don Quichotte, chevalier à une époque où il n'y a plus de chevalerie, représente l'enthousiaste rétrospectif, il est très vrai encore qu'il finit par symboliser le douloureux contraste qui existe entre les aspirations des âmes nobles et les platitudes de la réalité; mais il est moins certain que ce livre représente la lutte des deux principes, ou qu'il faille prendre le chevalier pour le symbole de l'âme et son écuyer pour le symbole du corps. Nous écarterons donc toutes les significations arbitraires pour nous en tenir aux plus apparentes, à celles qui frappent les yeux et s'offrent d'elles-mêmes à l'imagination la moins subtile. Elles sont encore très diverses, très nombreuses et très belles.

Don Quichotte est en effet le symbole de bien des choses, et d'abord il est la personnification même de son auteur. Nous ne voulons pas dire seulement par là que les déboires de Cervantes ont une grande analogie avec ceux de don Quichotte, et qu'on peut tirer de leurs deux existences la même triste et affligeante moralité. Ce mince gentilhomme, soldat du régiment de don Lope de Figueroa, estimé de don Juan d'Autriche et de ses supérieurs hiérarchiques à peu près de la même façon que don Quichotte par le duc et la duchesse, retenu par la pauvreté et la fatalité du sort dans les rangs inférieurs de l'armée et de l'administration, blessé à Lépante, captif chez les Maures, dévoué à ses compagnons d'infortune jusqu'à prendre leurs fautes à son compte et à détourner sur sa tête le châtiment qui les attend, bassement persécuté et recevant, pour prix de tant de grandeur d'âme, de courage et d'héroïsme, les bons té-

(1) Une autre partie de l'œuvre qu'il faut louer encore, ce sont les petits dessins qui ornent les têtes et les fins de chapitres, et qui en résument allégoriquement d'ordinaire les aventures et le sens. Il y a beaucoup d'esprit, souvent du plus ingénieux et du plus subtil, dans ces petites allégories gravées comme le reste de l'œuvre par M. Pisan, un artiste hors ligne dans ce genre si ingrat et si difficile de la gravure sur bois, et qu'il n'est que juste d'associer au succès du dessinateur.

moignages de la calomnie et l'hospitalité des prisons, présente une ressemblance frappante, et qui dispense d'insister, avec ce maigre hidalgo si généreux, si courtois, qui sort de sa bourgade pour purger la terre de ses tyrans, et qui reçoit pour récompense les horions de toutes les victimes qu'il délivre, qui cherche partout des chevaliers félons et ne rencontre que des rustres pour adversaires, dont l'imagination vit familièrement avec les héros de tous les temps, et qui est réduit, pour unique société, à la compagnie de la canaille des hôtelleries et des grandes routes. La ressemblance toutefois ne s'arrête pas aux deux personnes de l'auteur et du héros, elle est moins extérieure et plus morale. Don Quichotte est l'expression même de l'esprit de Cervantes, la figure de son talent, la forme visible de son imagination, une des plus étranges qu'il y ait eu au monde.

Pour former cette imagination, le génie héroïque et le génie picaresque de l'Espagne se sont unis par un mariage extraordinaire et presque contre nature. Cette union n'est pas une de ces unions relâchées et libres comme celle de deux amis mal assortis, c'est une fusion complète. Ces deux génies contraires ne conservent pas dans leur association leur personnalité distincte, ils sont fondus l'un dans l'autre, comme l'âme dans le corps, si bien qu'on ne peut les concevoir l'un sans l'autre de même qu'on ne peut loger l'enthousiasme de don Quichotte ailleurs que dans un corps sec et long. C'est quelque chose de très noble et de très trivial, de très élevé et de très bas, de très sensé et de très fantasque, qui produit une impression unique de saisissante originalité. On admire ce mélange comme une merveille dont le modèle ne se rencontrerait pas dans le monde moral, et dont on chercherait vainement le secret dans la nature. On se dit que, pour former une telle combinaison, la nature en effet n'aurait pas suffi, et qu'il y a fallu encore l'action de la fortune et les jeux du hasard. Née forte, sensée et noble, cette imagination est sortie des mains de la fortune martelée, bossuée, mordue de rouille, toute semblable à l'armure de don Quichotte, qui est à la fois une armure de chevalier véritable et une défroque en ferraille propre à servir de travestissement dans une mascarade historique. Pour se figurer exactement cette forme d'imagination, il est nécessaire d'unir en un seul personnage les contrastes les plus baroques. Représentez-vous par exemple un grand seigneur en haillons, Alexandre roulant le tonneau de Diogène, le Cid parlant l'argot de Guzman d'Alfarache, un héros de Corneille qui porte l'habit des camarades de Gil Blas. Ou bien encore figurez-vous les contrastes que présente le faubourg d'une vieille ville d'Espagne, loin des quartiers brillans et des palais des grands, à ce point où la ville rejoint la campagne, où l'œil peut contempler à la fois les aspects

les plus abjects de la civilisation et les aspects les plus rians de la nature. Voici la sale *posada* où l'*académie des thons* tient ses séances. Voici l'hôpital de la Résurrection, où les deux chiens Scipion et Berganza dissertent la nuit si savamment sur l'espèce humaine. Ces deux enfans déguenillés qui se faufilent dans cette allée obscure ne sont-ils pas Rinconète et Cortadillo d'infâme mémoire, et cette vieille qui se traîne jetant un regard oblique et tendre sur tous les chiens qui passent, ne serait-ce pas la Canizarès qui poursuit la recherche du fils de son amie la sorcière, qu'elle sait enchanté sous cette forme abjecte? Cependant au milieu des vociférations et des propos sordides de cette canaille on peut distinguer la voix d'un poète famélique et enthousiaste invoquant les noms sacrés des Muses et d'Apollon, ou celle plus sympathique encore de quelque vétéran en loques qui parle des campagnes de Flandre, de la gloire de Lépante ou des splendeurs du Nouveau-Monde. Quelle que soit la trivialité de ce spectacle, l'âme ne se sent ni enlaidie ni abaissée. Une note héroïque suffit pour la remettre au diapason normal de l'humanité et pour lui faire garder sa dignité et son rang. D'ailleurs un beau soleil, tombant d'aplomb sur toutes ces guenilles et toutes ces immondices, leur enlève une partie de leur laideur, entretient dans l'âme la joie, la liberté, l'enthousiasme de la beauté, l'amour de la vie, et la splendeur des horizons qui se déploient dans le lointain l'invite à prendre la clé des champs et à partir, comme don Quichotte, à la recherche des aventures. Voilà, décrite aussi exactement qu'il nous est possible, la forme d'imagination de Cervantes et l'impression qu'elle fait sur nous.

Si jamais héros de roman ou de poème fut le fils légitime de son auteur, ce fut bien ce don Quichotte que, dans le prologue de son livre, Cervantes présente si plaisamment au lecteur. « Ce fils maigre, rabougri, sec, fantasque, plein de pensées étranges, tel enfin qu'il pouvait s'engendrer dans le silence d'une prison où tout bruit sinistre fait sa demeure, » est bien la chair et le sang de Cervantes. Il est sorti de son cerveau à peu près comme Minerve du cerveau de Jupiter. Le génie fier, libre et joyeux de Cervantes a fini par s'ouvrir sous les coups d'une adversité continue, et l'étrange créature est venue au monde semblable de tout point à son père par la tournure, le caractère et le tempérament. Sa maigreur et sa fièvre témoignent des longs jeûnes et de la misère prolongée de Cervantes, comme les scrofules des enfans témoignent du tempérament malsain de leurs parens. Il présente, comme son père, le spectacle touchant et risible d'une âme noble emprisonnée dans une condition misérable, dont toutes les pensées sont nécessairement des chimères et tous les désirs des rêves. Ses discours sont une fête pour l'intelligence et son accoutrement un scandale pour l'œil, et vraiment rien n'est

plus déconcertant que l'aspect de cet homme qui parle si bien et qui porte une cuirasse grotesque raccordée par des ficelles, des chausses reprisées et un habit de gros drap de la Manche. L'ange de l'enthousiasme l'enlève par les cheveux, comme autrefois le prophète, pendant que le monde picaresque s'accroche à ses pieds, et, ainsi tiré en double sens, son maigre corps s'allonge encore et présente le tableau le plus comique qui se puisse concevoir. Ses vaillans patrons eux-mêmes, Amadis de Gaule ou don Bélianis, ne pourraient s'empêcher de rire en le voyant ainsi tiraillé entre Merlin et Maritorne. Don Quichotte ne s'est jamais plaint de sa pauvreté; mais Cervantes, on le voit, a durement ressenti à sa place l'odieuse vérité de cette parole du poète latin : « *nil habet paupertas durius in se, quam quod ridiculos homines facit;* la pauvreté a cela de plus particulièrement dur qu'elle rend les hommes ridicules. » Voilà bien l'exact portrait de l'imagination de Cervantes, ce composé bizarre de trivialité et d'héroïsme, de réalité positive et de rêverie fantasque. Voilà bien aussi l'enfant de la solitude, de la prison et du malheur, engendré sur un grabat, dans les visions de la fièvre, par un esprit noble que la muse compatissante et sans hypocrisie a visité comme un succube bienfaisant. A mesure que l'on contemple ce corps baroque et cette physionomie vaillante et folle, on est frappé de l'idée que ce personnage, comme certains de ces héros de romans de chevalerie qu'il aimait tant, le roi Arthur ou le sage Merlin, doit sa naissance non à l'accomplissement d'une loi de la nature, mais à une opération de la magie, tant il est excentrique et différent des autres humains, même fous et chimériques. On s'ingénie volontiers pour lui supposer des parens, et, le souvenir des vieilles allégories revenant à l'esprit, on s'arrête à l'hypothèse qu'un jour Chevalerie épousa Guignon, et que de cette union naquit le héros de la Manche. Dès lors tout s'explique, sa folie et sa noblesse, ses longues jambes et ses belles pensées, l'admiration qu'il inspire et les innombrables coups de bâton qu'il reçoit.

Ce don Quichotte, portrait de l'imagination de Cervantes, est aussi le miroir de son cœur. C'est un livre amer et doux où on peut lire les impressions que la vie a faites sur l'homme qui l'a écrit et le genre particulier de misanthropie qu'elle lui a inspiré. Il n'y en a guère eu de plus riante et de plus gaie. Les coups redoublés du malheur n'ont pu dompter la liberté ni éteindre la lumière de cette âme magnanime et joyeuse. Sa candeur hardie a traversé les pires marais de la vie sans que sa pureté ait reçu une éclaboussure de leurs fanges, et sa santé une atteinte de leurs exhalaisons. Il n'y a dans Cervantes nul fiel et nulle rancune, nulle âpreté et nulle violence. A côté de ce grand homme qui connut toutes les duretés du malheur, les misanthropes les plus modérés, Molière par exemple,

paraissent presque sinistres. Une certaine tristesse le distingue, il est vrai, mais si lumineuse, si semblable à une belle journée de printemps, qu'elle fait épanouir le cœur au lieu de le contracter, et que les hommes, qui n'ont pas le temps d'y regarder de si près, l'ont toujours prise pour la bonne humeur. Pourtant une fibre sensible a été blessée et saigne aisément, celle que fait vibrer l'âpre parole du poète que nous avons déjà cité : *nil habet paupertas durius,* etc... Une sorte d'idée fixe est entrée en lui qui ne manque jamais de se montrer à la plus légère occasion : cette idée, c'est que sans doute la pauvreté n'est pas un malheur, mais un vice, à voir la manière dont les hommes en agissent avec elle. Il parlera d'un pauvre honorable, et se hâtera de demander si un pauvre peut avoir de l'honneur. Il fait hardiment de pauvre le synonyme de vil et de bas, et ce qu'il y a de très particulier dans cette assimilation blessante, c'est qu'elle n'est pas une boutade, mais une sorte de conviction très arrêtée qui se retrouve dans tous ses écrits et notamment dans le *Don Quichotte*. De tout temps, les sages ont donné aux pauvres le conseil de n'avoir que des désirs en rapport avec leur situation et des besoins en rapport avec leur fortune. « Sois modeste, frugal, laborieux, disent-ils au pauvre, évite la vanité, la sensualité et la paresse. » Cervantes va beaucoup plus loin, il conseille nettement au pauvre d'être franchement vil et bas. Un pauvre qui a des sentimens élevés et généreux est un insensé qui n'est pas en équilibre avec lui-même, puisque ses sentimens ne sont pas en accord avec ses moyens d'action. Quelle différence y a-t-il entre un pauvre qui est gourmand ou sensuel et un pauvre qui est généreux? Aucune, si ce n'est que le premier est un vicieux et que le second est un fou. Une des conclusions qui sort naturellement du *Don Quichotte* et la plus attristante de toutes, c'est que des sentimens nobles sont pour un homme de condition inférieure non-seulement un danger, mais un ridicule ineffable. Laissez, dit-il, laissez aux rois les pensées royales et aux nobles les pensées nobles. Sois franchement ce que tu es, si tu veux éviter le malheur. Tu es roturier de naissance, sois aussi roturier de cœur; tu es plébéien, sois franchement ignoble ou butor. La hiérarchie des sentimens doit être réglée sur la hiérarchie des conditions. Joue donc le rôle que le sort t'a donné à jouer, et non celui d'un autre, et tu sortiras de l'humanité avec la réputation d'un bon comédien, sans avoir à te repentir à ton lit de mort, comme le valeureux don Quichotte de la Manche, d'avoir manqué ta vie. Don Quichotte prête à rire; pourquoi? Est-ce que ses sentimens sont ridicules? Non, c'est que ces sentimens, qui seraient parfaitement à leur place dans le cœur d'un Cid Campeador ou d'un don Juan d'Autriche, sont vraiment grotesques chez un mince hidalgo qui soupe tous les soirs d'une vinaigrette et dîne le dimanche

d'abatis de bœuf. Combien plus sages sont les muletiers qui le rouent de coups, les Maritornes qui le bernent et les aimables plaisans qui se jouent de lui!

On peut aussi considérer don Quichotte comme une personnification de l'Espagne du XVIe siècle, sans avoir besoin de trop torturer la lettre de ce livre. La tragique histoire de l'âme espagnole y est racontée tout au long avec une rage silencieuse et une amertume concentrée par un témoin, sympathique et sévère à la fois, qui a pénétré le néant de cette grandeur et la folie de cet héroïsme. Le *Don Quichotte* paraît juste à la fin de ces prodiges de vaillance et d'énergie qui avaient duré tout un siècle, au moment même où l'Espagne voit sa gloire s'éclipser, et peut dire comme le chevalier de la Manche après son combat avec le chevalier de la Blanche-Lune, en regardant la mer pour la dernière fois et en retournant tristement à son logis : « Ici tomba mon bonheur pour ne se relever jamais. » Les jours sont loin où elle avait fait sa première sortie, l'âme pleine d'espérances, et où elle s'était élancée à la conquête du monde sur la parole d'un monarque ambitieux. Depuis ce jour, un siècle s'est écoulé; la fortune, d'abord souriante, n'a pas tenu toutes ses promesses, les déceptions ordinaires de la vie qui atteignent les nations comme les simples individus ont lassé cette énergie qui avait fait trembler la terre et porté l'incrédulité dans ces cœurs que rien ne semblait pouvoir ébranler. L'Espagne a éprouvé défaites sur défaites, et l'humiliation qu'elle en a ressentie a été en proportion de cet orgueil qui la portait à se croire invincible : quant au monde, il en a ri, de ce rire qui est d'autant plus insultant que l'adversaire a été plus longtemps victorieux.

Avez-vous remarqué que les déboires de don Quichotte s'expliquent en partie par sa manière de procéder, qui est une des plus irritantes qu'il y ait au monde et des plus propres à provoquer l'indignation? D'ordinaire il lance un défi à un passant inoffensif qui ne sait ni quel il est ni ce qu'il demande, et puis immédiatement, sans crier gare, il se précipite sur lui la lance en avant. Le passant ainsi surpris par une attaque qu'il juge à bon droit brutale, et dont il n'a pas le loisir de rechercher le mobile, se rue sur le chevalier et le laisse moulu de coups sur place, à la grande hilarité des spectateurs, qui trouvent, non sans quelque raison, que cette volée est le juste châtiment de ses provocations. Cette manière de procéder fut à peu près celle de l'Espagne. Aussi les peuples ont-ils fini par s'indigner contre les assauts de cette nation, qui les défie sans qu'ils sachent pourquoi, se lance sur eux à tort et à travers, prend des moulins à vent pour des géans, des bourgeois paisibles pour des fils de Satan, et des différences d'opinion pour des crimes de lèse-divinité. Alors l'Espagne est rentrée chez elle comme don Quichotte, moulue de

coups, harassée et malade. Non, il n'y a rien de plus navrant au monde et qui se ressemble davantage que le retour de don Quichotte à son donjon de la Manche et la décadence de l'Espagne après la défaite de l'*Armada* et la perte des Provinces-Unies. Samson Carrasco, le neveu du barbier, a terrassé cette vaillance que des muletiers, des chevriers et des valets d'hôtellerie avaient déjà si fort ébranlée; des roturiers huguenots, des rustres anglais, des maritornes flamandes, ont eu raison de la noble Espagne. En ce moment, tous les échos de l'Europe lui crient le mot cruel qui acheva le cœur de don Quichotte à son entrée dans son village : « elle est morte, ta dame, et tu ne la reverras plus! » L'esprit chevaleresque, avec don Quichotte, peut se mettre au lit et mourir.

Telle est la sombre histoire qui se laisse lire sans effort sous les voiles transparens de l'allégorie romanesque. Le *Don Quichotte* est l'œuvre d'un patriote attristé dont la raison est en lutte avec le cœur, et qui ne peut se défendre d'aimer ce qu'il maudit. Vous étonnez-vous qu'il n'y ait pas d'unité dans le caractère de don Quichotte, que ce fou soit si sage, que cet homme de tant d'intelligence ne soit cependant qu'un pauvre insensé? C'est qu'il y a deux Cervantes comme il y a deux don Quichotte, et que l'un et l'autre prennent alternativement la parole. Il y a un chevalier fou de bravoure, de magnanimité, de générosité, celui qui donne la prédominance aux armes sur les lettres par la bouche de don Quichotte et un homme de génie qui sent avec irritation les dangers de cet héroïsme absurde. Son cœur de Castillan et de vieux chrétien triomphe et s'alarme en même temps, et il raille ce qu'applaudit son orgueil patriotique. A ce moment suprême où tournent les destinées de l'Espagne, Cervantes fut la voix qui exprima le touchant et douloureux mélange de sentimens du peuple espagnol à l'égard de ses maîtres, voix discrète et singulièrement respectueuse qui s'enveloppe d'allégories et que la postérité seule a pu entendre. Quel touchant symbole de la fidélité du peuple espagnol à ses rois que la personne de ce bon Sancho Pança, qui, malgré son peu d'amour pour les coups et les jeûnes inutiles, consent à suivre son maître par des chemins où, pour parler son langage populaire, il y a à rencontrer plus *d'amandes de rivière* que de biscuits! A la cour de la duchesse, après avoir raconté toutes les folies de son maître, il termina son discours par ces paroles admirables : « Eh bien! tel qu'il est cependant, je l'aime, et jamais rien ne nous séparera jusqu'à ce qu'une même bêche et une même pioche nous creusent un même lit. » Voilà les sentimens politiques du peuple espagnol et sa fidélité monarchique. On lui dit, comme à Sancho, qu'il faut qu'il se donne trois mille coups de fouet pour désenchanter Dulcinée et quinze coups d'épingle pour ressusciter l'amoureuse Altisidore; il demande ce que sa chair peut avoir

de commun avec Dulcinée ou Altisidore, et il cède cependant par reconnaissance pour ce maître généreux dont il mange le pain sec, et qui, ne pouvant lui donner encore l'île qu'il lui a promise, lui fait partager libéralement les coups de bâton qu'il reçoit. Ce dévouement est fait pour surprendre; mais, si vous connaissiez ce maître, si vous aviez vu comme il châtia l'audace du Biscaïen, avec quelle aisance il désarçonna le chevalier des Miroirs et avec quelle intrépidité il entra dans la cage des lions! Par-dessus tout, si vous saviez quelle tranquillité il oppose à la mauvaise fortune, et quelle résignation il oppose au besoin! Il n'a jamais envie de boire ni de manger, il peut se passer de dormir, et il est toujours prêt à donner sa bourse et son manteau. Il n'y a que le plat à barbe qui lui sert de casque et sa vieille rondache qu'on ne pourrait lui arracher, ni par force ni par prière. Parfois, il est vrai, on a bien envie de regimber contre ses lubies; mais alors il tourne sur vous des regards si pleins de reproches et il vous dit d'une voix si sévère : « Quand donc, ami Sancho, te corrigeras-tu de ces sentimens de roturier? » qu'on se sent humilié et tout honteux. Que faire avec un tel maître? Se taire, admirer et suivre. C'est ce que fait Sancho Pança, et c'est ce que fait aussi Cervantes.

Jamais homme de génie ne s'est trouvé dans une plus pénible situation d'âme et de cœur que Cervantes. Ses sentimens et ses facultés sont un amalgame d'élémens contraires qui s'arrangent comme ils peuvent, et finissent par s'équilibrer dans une harmonie fantasque. Il y a en lui un patriote dont la clairvoyance contrarie l'enthousiasme, il y a en lui un libéral dont les préjugés nationaux contrarient le libéralisme. Libéral et libéralisme sont des mots bien modernes; cependant je n'hésite pas à les employer pour caractériser le sentiment d'humanité qui est propre à Cervantes. Il est vraiment libéral, et il est même, je crois, le seul des Espagnols de la grande époque auquel on puisse donner ce titre. Le phénomène qu'il présente est comparable à celui de la coque verte de la rose qui se brise progressivement pour laisser épanouir le bourgeon. Figurez-vous un homme qui se fendrait comme une croûte sèche, comme une enveloppe qui bientôt sera hors d'usage, et dont les fissures laisseraient voir un autre homme encore replié sur lui-même. Cervantes est placé à ce point de transition où la chevalerie, qui n'est qu'une forme du libéralisme éternel, se fend pour ainsi dire comme une écorce pour laisser jaillir l'esprit des temps nouveaux qu'elle protége et contraint encore. Cervantes n'a possédé que deux des trois génies particuliers à l'Espagne, et les deux qui, par leur combinaison, pouvaient le mieux engendrer un homme des temps modernes, le génie héroïque et le génie picaresque. Le génie mystique n'a jamais pesé sur son esprit; il n'y a pas dans ses écrits

une seule ligne où l'on sente le visionnaire et le fanatique. Il laisse percer des sentimens religieux, mais qui s'arrêtent à un noble enthousiasme et qui aiment encore à revêtir les belles formes de l'esprit chevaleresque, comme dans cette scène où don Quichotte disserte si éloquemment sur les statuettes de plâtre de saint George, de saint Martin, de saint Jacques, de saint Paul et autres grands chevaliers des escadrons du Christ, ainsi qu'il les appelle lui-même. Une seule fois il a pris pour sujet d'une de ses pièces de théâtre un de ces thèmes théologiques qui ont fourni au génie violent et mystique de Calderon tant de chefs-d'œuvre ; mais l'inclination de son esprit est tellement chevaleresque et humaine que ce sombre sujet s'est transformé sous sa plume, et que la conception du *Don Quichotte* a trouvé moyen de se faire jour dans la seule œuvre mystique qu'il ait écrite. Il s'agit d'un vaurien favorisé du ciel qui se convertit et qui demande à Dieu de prendre à son compte les horribles maladies d'une pécheresse à la condition que son âme sera sauvée. Don Cristoval (c'est le nom de l'*heureux* vaurien), devenu le père de la Croix, est le don Quichotte de l'ascétisme : il donne tout dans ce troc sublime, les mérites de ses prières, de ses macérations, de ses jeûnes, pour devenir l'acquéreur d'infirmités repoussantes. Mais l'humanité de ce fier esprit est garrottée par mille liens invisibles. Les préjugés de l'Espagnol, l'orgueil du sang et de la race pèsent sur lui d'un poids plus lourd que ne l'exigerait le patriotisme. Croirait-on qu'il partage pour tout ce qui n'est pas de pur sang de vieux chrétien, et spécialement pour les Morisques, l'aversion générale de ses contemporains? Dans le *dialogue des deux chiens Scipion et Berganza*, il applaudit formellement par avance à leur future extermination. Rappelez-vous la manière méprisante dont Sancho traite son ami le Morisque Ricote, lorsqu'il le rencontre après son départ de l'île de Barataria, et comme il lui fait sentir à mots couverts, mais nets, qu'ils n'appartiennent pas à la même franc-maçonnerie, et qu'ils doivent aller chacun de son côté. Rappelez-vous encore l'*histoire du captif* et les louanges prodiguées à la belle Zoraïde pour avoir trahi son pays, son père et sa religion. Ce malheureux père surtout est traité avec autant de dureté par le narrateur que par sa fille. Il n'y a pas une larme pour cette grande et légitime douleur, pas un accent d'humanité, et un silence impitoyable est la seule réponse qu'obtiennent ses sanglots et son désespoir.

Don Quichotte n'est pas seulement un symbole de l'Espagne; il a été, et en plus d'un sens, un personnage historique et qui a réellement vécu : par exemple il croit aux récits des romans de chevalerie; mais a-t-il donc si grand tort d'y croire? Non-seulement tous ses contemporains aimaient ces récits, à commencer par son père Cervantes,

qui en sauve le plus qu'il peut de l'auto-da-fé du curé et du barbier, grands connaisseurs eux-mêmes, et à terminer par cet érudit licencié qui expose avec tant de bon sens comment ces livres, tout absurdes qu'ils sont, seraient des cadres admirablement trouvés pour le poème épique; mais beaucoup y croyaient aussi fermement que don Quichotte lui-même. Rappelez-vous l'incrédulité de l'hôtelier lorsqu'on veut lui prouver que ces récits sont faux. Il veut bien admettre que don Quichotte est fou, mais non pas que les chevaliers errans n'ont jamais existé. L'hôtelier et don Quichotte ont raison l'un et l'autre. Qu'est-ce donc que l'histoire de l'Espagne au XVIe siècle, sinon l'histoire d'une multitude de don Quichotte sérieux? La seule différence qu'il y ait entre eux et lui, c'est que la réalité de leur vie s'est trouvée d'accord avec leur rêve. Don Quichotte croit à l'existence d'Amadis de Gaule; mais pourquoi, aurait-il pu répondre, n'y croirais-je pas, puisqu'aussi bien je suis obligé de croire à l'existence de Fernand Cortez? En quoi l'un est-il plus merveilleux que l'autre? Si Cortez est historique, pourquoi donc Amadis serait-il apocryphe? Les romans de chevalerie sont pleins de cabrioles merveilleuses, de bonds prodigieux, de chevaliers qui se précipitent du haut des tours et touchent terre sans se faire le moindre mal. Eh bien! pourquoi pas? Rappelez-vous le saut d'Alvarado. Dans un combat contre les Mexicains, Alvarado se trouva seul en face des ennemis, séparé de ses compagnons par un fossé en apparence infranchissable; alors, fixant sa lance en terre et s'en servant comme de point d'appui, il sauta le fossé d'un bond prodigieux, au grand ébahissement des Mexicains, et mérita ainsi de porter désormais dans l'histoire le nom d'Alvarado del Salto. Don Quichotte croit aux andriaques et autres monstres merveilleux sur la foi des romans de chevalerie; mais demandez à sainte Thérèse si ces monstres n'existent pas. Elle les nomme autrement, voilà tout. Plusieurs fois elle fut assaillie du démon : un jour, elle l'aperçut à ses côtés sous la forme d'une énorme bête qui vomissait le feu; une autre fois, comme elle le sentait rôder autour d'elle, elle se retourna et vit un petit nègre qui grimaçait en la regardant. Elle, d'un cœur intrépide, se mit à rire, et le petit nègre s'évanouit. Doutez-vous des enchanteurs, la même sainte vous apprendra ce qu'il faut en penser. Un jour, un prêtre en état de péché mortel lui ouvrit son âme : sainte Thérèse se fit remettre une amulette magique qu'il portait sur lui, la jeta au fond d'un puits, et dès lors les obsessions du péché disparurent. Don Quichotte croit à la chevalerie errante; Ignace de Loyola, chevalier errant lui-même, y croyait aussi. Que pensez-vous qu'il voulût fonder lorsqu'il alla faire la veillée des armes au pied des autels de la Vierge? Un ordre monastique ou un ordre de chevalerie? L'esprit de la chevalerie fut non pas le moyen, comme

on l'a dit, mais le principe de son institution, et il créa vraiment l'ordre des chevaliers errans de la Vierge et de Jésus. Un dernier exemple. Je demande laquelle des rêveries saugrenues de don Quichotte peut se comparer à la rêverie qui donna lieu à la première exploration de la Floride. Le capitaine Ponce de Léon, gouverneur d'une des provinces de l'Amérique espagnole, apprend que la fontaine de Jouvence existe en réalité, et qu'elle se trouve dans le pays encore inexploré que nous connaissons sous le nom de Floride. Alors un irrésistible désir de découvrir la source merveilleuse s'empare de lui, il s'embarque, aborde en Floride, ne trouve rien et s'en retourne confus. Cependant la chimère romanesque survécut à cette première déception : dix ans plus tard il s'embarque pour la seconde fois, et à son arrivée en Floride il est reçu par les sauvages à coups de flèches. Il tombe mortellement blessé et trouve vraiment cette fois le breuvage de l'immortalité. On pourrait multiplier les exemples à l'infini. Convenez que si don Quichotte est fou, sa folie est bien légitime, et qu'il était excusable d'être épris de chimères qui étaient si voisines de la très historique réalité.

Don Quichotte est un personnage historique non-seulement pour l'Espagne, mais pour l'Europe entière. Les personnages qui faisaient les délices de son imagination avaient vécu pendant les générations qui avaient précédé immédiatement la sienne; mais lui-même vivait réellement en chair et en os au moment où parut le livre de Cervantes. Sa situation en face du monde est celle de toutes les aristocraties européennes en face de la monarchie grandissante et de l'esprit des temps nouveaux. Ces aristocraties turbulentes et entreprenantes ont alors à changer de mœurs. Elles se soumettent en résistant à ces écrasantes machines administratives qui commencent à remplacer l'action irrégulière de l'individu; elles se voient forcées d'apprendre les vertus de la discipline. Ce n'était pas assez, paraît-il, de l'invention de cette artillerie, que Cervantes maudit par la bouche de don Quichotte, comme il y a un siècle Arioste par la bouche de Roland. Ce que l'artillerie a fait pour la valeur militaire, l'administration moderne va le faire pour l'indépendance morale de l'homme. Plus moyen de courir la plus petite aventure; des saintes-hermandads sans nombre ferment partout les avenues. L'esprit de chevalerie ainsi cerné de toutes parts languit, mais ne se rend pas. Plutôt que de périr, il prendra les formes odieuses du duel et de la guerre civile. Les vieilles habitudes féodales persistent et se font jour à tort et à travers de la manière la plus inattendue. Gentilshommes français, grands seigneurs anglais, cavaliers espagnols, sont tous soumis à cette époque d'une manière intermittente à la folie de don Quichotte. Subitement la chevalerie leur monte au cerveau, et alors malheur à ceux qui se trouvent en leur présence, car

la plupart ont de meilleures armes que don Quichotte, de meilleures montures que Rossinante, et beaucoup n'ont pas la générosité et le cœur magnanime autant qu'intrépide du chevalier de la Manche.

Don Quichotte est-il fou, ne l'est-il pas? Un mot sur cette question controversée. Don Quichotte n'est réellement fou que pendant les trois premiers livres de la première partie. Il n'est pas douteux que Cervantes n'ait eu d'abord l'intention de tracer le portrait d'un fou complet. La prison d'Argamasilla lui aura fait prendre sans doute pendant un moment la vie tout à fait au tragique, et il aura maudit cette chevalerie qui lui était chère. « Fou à lier, aura-t-il pensé, celui qui croit à de telles chimères décevantes! » et il a écrit comme il sentait; puis, à mesure qu'il soulageait son cœur en punissant son héros de sa généreuse sottise, le repentir lui est venu, le remords et peut-être aussi un sentiment de pitié pour ce pauvre chevalier qu'il faisait bâtonner sans merci. « Après tout, aura-t-il dit, chimère pour chimère, mieux vaut encore celle de la chevalerie qu'une autre; tous les hommes n'ont-ils pas la leur, ces rustres eux-mêmes et ces muletiers qui combattent avec le gourdin contre la lance de mon héros? Ne sommes-nous pas tous plus ou moins fous? Qu'est-ce que l'amour par exemple, et de quel nom appeler les excès auxquels il nous porte? » Alors il a placé en face de la folie d'héroïsme la folie d'amour, représentée par Cardenio, et ce contraste se prolonge pendant la seconde moitié de la première partie du livre. A partir de ce moment, don Quichotte s'est relevé dans l'estime de Cervantes, et il devient le fou éloquent qui prononce le discours sur les armes et les lettres, le fou courtois et bien appris qui donne de si sages conseils à Sancho partant pour son gouvernement. Le premier don Quichotte a plus d'unité peut-être, mais il n'est que comique, et en outre il est le produit d'une boutade de misanthropie excessive; le second est touchant et sublime, et représente mieux le vrai génie moral de Cervantes. Je crois qu'on peut indiquer l'apparition de Cardenio comme le point précis du roman où la conception de Cervantes s'est transformée dans son esprit.

Nous sommes tous plus ou moins fous, car tous nous caressons une certaine chimère : chimère de chevalerie comme don Quichotte, chimère d'amour comme Cardenio, chimère de cupidité comme Sancho Pança. Nous ressemblons tous à don Quichotte, en ce sens que nous sommes tous très sensés dans l'appréciation des choses qui ne nous touchent pas directement ou qui nous laissent indifférens; mais que la chimère secrète vienne à nous démanger, notre imagination la grattera avec frénésie, et alors adieu le bon sens! Voyez Sancho Pança par exemple. On s'accorde généralement à reconnaître que dans le livre de Cervantes il représente le bon sens et

la sagesse pratique; cependant, en dépit de cette réputation si bien établie, l'écuyer vaut le maître, et il y a des momens où l'on se demande quel est le plus fou des deux. Ce personnage est le résultat d'une d'observation admirable et résume toute une loi de notre nature morale. Oui, Sancho est clairvoyant, madré et sournois; touchez pourtant à sa chimère de cupidité, et le fou va soudain vous apparaître. Sancho sait parfaitement que son maître est insensé, il ne croit pas un mot des merveilles qu'il lui raconte; mais don Quichotte lui a promis une île, et il s'accroche à cette promesse chimérique avec un acharnement cupide des plus comiques. Toutes les billevesées chevaleresques de don Quichotte sont mensongères, excepté celle qui l'intéresse, lui, Sancho Pança. Il n'y a pas de géans, il n'y a pas d'enchanteurs, il n'y a pas de Dulcinée; mais il y a quelque part une île qui l'attend. Ne sommes-nous pas tous comme le bon Sancho? n'avons-nous pas tous une île qui nous attend? Quel droit avons-nous donc de nous moquer de don Quichotte? La seule différence qu'il y ait entre lui et nous n'est-elle pas tout à l'avantage du bon chevalier? Ses chimères sont nobles, les nôtres pour la plupart sont vulgaires. Ce serait le cas d'enfiler, à l'imitation de Sancho Pança, la série des proverbes qui prouvent que tout le monde connaît son voisin, mais que nul ne se connaît, et de se rappeler l'opposition évangélique entre la paille qui est dans l'œil de notre frère et la poutre qui est dans le nôtre.

Le personnage de Sancho a, comme celui de don Quichotte, subi une transformation complète, et présente sous une autre forme le même admirable spectacle. Le Sancho de la première partie est un véritable rustre, cupide, avare, glouton, quelque peu voleur, avec une certaine inclination à la dureté et à la cruauté. Don Quichotte lui reproche à bon droit d'avoir des sentimens bas et des instincts de roturier. Si don Quichotte quitte l'hôtellerie qu'il a prise pour un château sans vouloir payer son écot, il a du moins une excuse dans sa folie, tandis que Sancho, qui l'imite, n'en a aucune. Il sait fort bien qu'on ne quitte pas une auberge sans payer sa dépense, et que les priviléges des écuyers de chevaliers errans qu'il met en avant pour s'en dispenser n'ont jamais été admis par les hôteliers. Lorsque don Quichotte a renversé de son cheval le pauvre moine qu'il prend pour un enchanteur, le premier mouvement de Sancho est de se précipiter sur la victime pour lui enlever son froc et ses chausses, sous ce beau prétexte que les dépouilles des vaincus appartiennent aux écuyers des chevaliers errans. Plus tard, quand Dorothée, travestie en princesse Micomicona, fait luire à ses yeux la perspective prochaine de l'île désirée, qu'il croit peuplée de noirs, il médite déjà de vendre ses sujets comme esclaves pour s'en faire de gros

revenus. Pourtant ce rustre n'est pas soumis en vain à l'influence de la forte imagination et de la nature morale élevée de don Quichotte : peu à peu, au contact de son maître, Sancho prend une autre nature, il s'épure et s'ennoblit, et il devient enfin le gentil, ingénieux et subtil écuyer que nous admirons dans la seconde partie. Ce paysan, qui ne sait ni lire ni écrire, a fini, à force d'entendre parler son maître, par devenir aussi savant que lui en matière de romans de chevalerie et de lois chevaleresques. Il a raison, le bon Sancho, d'être dévoué et ne pas trop tenir à ses gages, car don Quichotte a payé ses services d'un salaire inestimable : il lui a donné une âme, et il l'a initié aux vertus de l'humanité.

Quant à la folie de don Quichotte, elle m'a toujours donné envie de consulter un physiologiste. Il y a une notable différence entre la folie et l'hallucination, qui nous paraît la véritable maladie de don Quichotte. En tout cas, s'il est fou, l'ingénieux hidalgo constitue une exception remarquable dans le monde de la folie. Les physiologistes s'accordent à dire que la vanité est toujours au fond de toutes les variétés de la folie. Or la vanité est absolument absente de l'âme exaltée de don Quichotte. Jamais âme plus noble ne fut en même temps plus modeste. Les romans de chevalerie ont causé le désordre de son intelligence; vous croyez peut-être qu'ébloui par leurs splendeurs et leurs merveilles, il a rêvé les titres les plus éclatans et qu'il médite d'être empereur ou à tout le moins duc et grand d'Espagne. Pas du tout : il a choisi la plus pauvre de toutes les noblesses, la plus conforme à sa condition de simple hidalgo, celle de chevalier errant. Ni l'or ni les commodités du luxe ne l'attirent; il se résigne joyeusement à la faim et à la soif, aux ardeurs du soleil et aux froides atteintes de la pluie, qui sont les misères habituelles de la vie du chevalier errant. Il ne demande qu'à se dévouer au service des faibles et des opprimés, à faire respecter la justice, à découvrir et à soulager l'infortune. Certes jamais folie ne fut moins exigeante et ne se rapprocha davantage de ce désintéressement que nous estimons chez les sages comme la parfaite vertu.

Oui, il y a en vérité une profonde sagesse dans la folie de don Quichotte, et les leçons de sa vie peuvent profiter à tous. Les grandeurs et la puissance sont le privilége de quelques-uns seulement, et don Quichotte ne les ambitionne pas; mais il est une noblesse que tout homme peut justement ambitionner, celle du chevalier errant. C'est le droit de tout homme, et c'est même son devoir, que d'aspirer à cette noblesse. Chacun de nous en effet ne peut-il pas être, dans sa sphère d'action et d'influence, un véritable chevalier errant? Pour cela, il ne faut ni grande fortune ni puissans moyens d'action; le petit bien et les vieilles armes de don Quichotte y suf-

fisent, et l'indigence même de Cervantes n'est pas un obstacle. Qu'est-ce qui nous empêche de supporter patiemment le chaud et le froid, la faim et la soif, les déceptions de la vie et les rigueurs de la fortune, de chercher, chacun en ce qui nous concerne, le triomphe de la justice? L'état de chevalier errant ne réclame rien qu'une âme et un cœur, et on s'accorde à penser que ces dons ont été libéralement octroyés par Dieu et la nature à chacun de nous. La chevalerie errante est donc en un sens toujours vivante, et don Quichotte a eu raison de croire à son existence. Sans doute il s'est trompé en prenant une des formes de cette éternelle chevalerie pour cette chevalerie elle-même; pourtant son erreur n'est-elle pas excusable, et ne se renouvelle-t-elle pas à chaque minute dans l'histoire? Ne l'avons-nous pas vu commettre autour de nous? ne l'avons-nous pas commise nous-mêmes? Il naît toujours des âmes nobles; mais le présent, qui nous écrase tous de ses exigences mesquines, leur fournit rarement l'occasion de se manifester comme elles le désiraient, et conquiert rarement leurs sympathies. Jamais elles ne trouvent en lui l'idéal de noblesse, de justice, de perfection morale, qu'elles poursuivent, et alors elles se tournent pour le chercher vers les lointains du passé ou les vagues perspectives de l'avenir. Quel moyen avons-nous donc d'échapper à l'erreur de don Quichotte? Nous sommes tous forcément des utopistes rétrogrades ou des utopistes chimériques, nous sommes tous les chevaliers d'une idée qui n'existe plus ou les chevaliers d'une idée qui n'existe pas encore. Nous n'avons qu'un moyen, un seul, d'éviter l'erreur de don Quichotte : c'est d'être persuadés de la vérité qui le frappa seulement à l'heure de sa mort. Illuminé par l'approche du ciel, le brave hidalgo reconnut, nous dit Cervantes, la folie de sa vie tout entière. Il vit qu'il aurait pu être un parfait chevalier sans sortir de son petit bourg de la Manche. Pour cela, il lui suffisait d'accomplir noblement la tâche de chaque jour, d'aimer ses proches plus qu'il ne l'avait fait, de redresser les torts de son village, d'aider ses voisins et de vivre chrétiennement en paix avec eux. Or il paraît que ce moyen d'échapper à l'erreur est bien difficile, car les hommes y songent bien rarement, et nous voyons que d'ordinaire ils aiment mieux se faire les chevaliers du passé et de l'avenir que les chevaliers du présent. Ainsi notre propre conduite justifie celle du bon don Quichotte, et la leçon de sa vie trouve encore journellement son application dans la vie de chacun de nous.

ÉMILE MONTÉGUT.

GUSTAVE III

ET

LA COUR DE FRANCE

II.

L'ESPRIT FRANÇAIS EN SUÈDE. — L'ÉDUCATION DE GUSTAVE III. — SON PREMIER VOYAGE A PARIS.

I.

Ce n'est pas du règne de Gustave III que date l'imitation des mœurs et de l'esprit français en Suède. Sans remonter jusqu'au temps de la reine Christine, la période qui s'était écoulée depuis la mort de Charles XII avait vu la Suède faire appel aux influences étrangères, particulièrement à celle de la civilisation brillante qui attirait tous les regards de l'Europe vers la France du XVIIIe siècle. Nous avons dit, il est vrai, que l'époque de *la liberté* fut en Suède un temps de profonde anarchie, qui rendait ce pays inutile à ses alliés et accumulait sur lui de graves dangers extérieurs (1); mais la corruption politique dont nous avons tracé le tableau ne dura pas assez longtemps pour étouffer l'énergie intellectuelle dont un peuple encore jeune se sentait animé, et les rapports intimes qui unirent alors la France et la Suède contribuèrent, avec l'ardeur d'un siècle si fécond, à soutenir et à développer cette énergie. Avant de mettre un terme aux abus et de prévenir les dangers qu'avait enfantés l'anarchie, Gustave devait ressentir les effets de cette activité nouvelle, et son éducation, d'accord avec ses intérêts politiques, di-

(1) Voyez la *Revue* du 15 février.

rigea de bonne heure ses sympathies et ses pensées vers Paris et vers la cour de Versailles.

Pendant le XVIIe siècle, notre influence s'était exercée principalement sur les cours par notre politique, et sur les esprits d'élite par notre littérature. S'élargissant sur une si ferme base, cette influence se répandit au loin pendant le siècle suivant; elle descendit parmi les peuples, dans les classes moyennes; elle servit d'organe à quelques-unes des idées les plus conformes à la justice éternelle et au bon sens, et si elle ne fut pas sans mélange, c'était à ceux qui la recevaient de faire leur choix et de se défendre, car, loin de détruire chez les nations l'originalité propre, elle tendait au contraire à l'encourager et à la soutenir; elle excitait plus encore qu'elle ne dominait, elle éveillait au lieu d'assoupir; elle était de nature à secouer la lenteur, à enhardir la timidité, à rassurer l'inexpérience en la dirigeant, bien plutôt qu'à éteindre le génie national; elle était en un mot désintéressée dans son œuvre. La preuve en est que le moment de son action la plus intense a été immédiatement suivi, comme on l'a vu au commencement du XIXe siècle, d'un réveil du sentiment individuel plus énergique et plus profond que jamais dans chacune des nations de la famille européenne. Il en a été ainsi pour les peuples du Nord en particulier; ils ont eu, après leur période d'imitation française, une efflorescence remarquable d'originalité vive. La Suède, même pendant sa servitude apparente, avait ses libres esprits, ses oiseaux sauvages qui parcouraient les airs : Swedenborg et Bellman; on ne saurait soutenir que l'influence française au XVIIIe siècle l'ait corrompue, et l'on peut d'autant moins accuser Gustave III que cette influence était puissante en Suède longtemps avant lui. Charles XII prenait grand plaisir à des mascarades copiées sur les fêtes somptueuses de Versailles, ou bien aux représentations du *Bourgeois gentilhomme*, qu'on jouait à sa cour avec tous les intermèdes et « agrémens; » il se faisait lire les tragédies de Racine dans ses campagnes, et nulle ne lui plaisait plus, on le comprend, que *Mithridate*, où il goûtait fort le grand projet médité par le roi barbare contre les Romains. On lui lisait aussi Boileau; mais, arrivé un jour à ce passage de la huitième satire où l'auteur traite d'écervelé, en vers fort plats à vrai dire, le héros macédonien, il arracha le livre des mains de son lecteur Fabrice et le mit en pièces. Charles XII signait de Bender, comme Napoléon de Moscou, des ordonnances concernant sa troupe ordinaire de comédiens français; c'était là ce même roi qui refusait de parler aux ambassadeurs étrangers autrement que dans sa langue, et qui ne consentait pas surtout à parler français malgré l'usage presque constant déjà de la diplomatie. Avec sa rudesse naïve, qu'il ne pratiquait d'ailleurs qu'envers lui-même (car il était doux et bon envers les autres), avec

son orgueil national un peu farouche, et vis-à-vis des cours souvent intraitable, épris cependant d'un goût, au moins passager, pour nos fêtes et d'un respect plus durable pour notre littérature, Charles XII représente bien cette Suède et peut-être même cette Europe du commencement du XVIIIe siècle, rendant un hommage spontané et presque involontaire à la France, sans toutefois se laisser asservir.

Immédiatement après lui, la période de la liberté, qu'on oppose quelquefois au règne de Gustave comme plus originale, a dû précisément à l'influence française quelques-uns de ses meilleurs fruits. Ce serait une longue et curieuse histoire que celle de cette invasion de l'esprit français chez un peuple lointain et ami; il ne serait pas impossible (mais cette tâche excéderait nos limites) de la reconstruire tout entière. La philosophie française avait rencontré de bonne heure en Suède des disciples intelligens et dévoués. L'ancienne scolastique, qu'avait à peine ébranlée la doctrine de Ramus, y fut vaincue par le cartésianisme pendant les vingt dernières années du XVIIe siècle, non sans de rudes combats, dont seraient témoins les centaines de liasses intitulées *cartesiana* qui couvrent les tablettes de la bibliothèque d'Upsal. L'influence de la nouvelle philosophie se fit immédiatement sentir dans l'enseignement et dans la science. Une logique plus rigoureuse et plus conforme à la raison, un langage plus élevé à la fois et plus simple régnèrent dans les universités. « Il y a un certain nombre de vérités primordiales auxquelles se rapporte la science humaine et qui la contiennent tout entière. Elles sont comme les indestructibles Hermès marquant le chemin royal que doit suivre toute recherche intellectuelle jalouse d'atteindre le but; ce but est la vérité, vers laquelle tendent toute pensée humaine, tout soupir incessant de la créature, tout effort, même obscur, de la création. Il ne faut point chercher la vérité dans la multiplicité et la variété infinies, elles n'en peuvent offrir que le fugitif reflet; mais il y a au fond des connaissances humaines quelque chose d'impérissable, et le choix est nécessaire d'un petit nombre d'idées maîtresses, seules capables de nous conduire hors du labyrinthe des philosophies. De même qu'à mon avis c'est l'objet des sciences naturelles de comprendre tous les phénomènes sous le plus petit nombre de lois possible, de même je crois que la logique et la métaphysique doivent tendre à ramener à quelques principes et à quelques idées élémentaires ce superflu d'argumens et de formules qui embarrassent maintenant la simple vérité... » Ainsi s'exprimait vers 1730 un des premiers cartésiens en Suède, un professeur de l'université de Lund, nommé Rydelius, dont on pourrait citer beaucoup de pages semblables, et que les Suédois comparent à notre Fénelon. Ce ferme langage, qui contrastait avec les habitudes d'une scolastique confuse, causait une

vive sensation et marquait le point de départ d'une période nouvelle. La vraie méthode philosophique devait profiter d'abord à la science : Linné s'en empara. Voilà le grand esprit qui, pendant la période de la liberté, représenta fidèlement en Suède, avec une originalité incontestable, les meilleures inspirations du XVIIIe siècle, son ardente curiosité d'esprit, son goût de logique rigoureuse et claire, son amour de l'humanité. Il partagea les faiblesses de son temps, non pas l'indifférence religieuse ni le scepticisme, mais au contraire une certaine superstition fort commune dans un siècle qui prétendait s'être affranchi de tous préjugés et de toute discipline. Ce que d'autres avaient mérité par l'orgueil, il le subit par une sorte de timidité. Contemporain de Voltaire, compatriote de Swedenborg, il eut à un très haut degré la clairvoyance et la perspicacité qui semblaient être alors les apanages de l'esprit français, et, par un singulier contraste, il céda en même temps à ces tendances mystiques que les peuples du Nord commençaient à répandre en Europe (1).

La Suède s'était familiarisée avec notre littérature comme avec notre philosophie; on jouait à Stockholm Molière et Racine; Boileau était traduit, et des poètes nationaux comme Creutz et Gyllenborg adoptaient les préceptes les plus sévères de notre versification et de notre goût. Voltaire, par l'avénement de la mère de Gustave III, avait pris possession pour ainsi dire d'une province nouvelle, et régnait désormais à Ulricsdal et à Drottningholm, où résidait la cour suédoise, aussi bien qu'à Potsdam. Il comptait depuis longtemps Louise Ulrique, comme ses sœurs, la princesse Amélie et la margrave de Bayreuth, dans sa clientèle princière : il lui adressait de petits vers, un quatrain sur les premiers cheveux blancs du grand Frédéric, un impromptu sur une rose que ce héros avait désirée; elle lui répondait par des épîtres où les neuf sœurs, Mars, Morphée, l'Hélicon et Cythère étaient invoqués sans cesse. Voltaire l'encourageait : « Quoi! vous faites des vers, madame! et vous en faites comme le roi votre frère! C'est Apollon qui a les muses pour sœurs. » Depuis qu'ils avaient une reine philosophe et depuis que leurs poètes se proclamaient ses élèves, Voltaire trouvait de l'esprit aux Suédois; il poussait la condescendance jusqu'à promettre de refaire son *Charles XII*. C'est le théâtre surtout, pendant le XVIIIe siècle, qui, avec ses séductions de tout genre, popularisa au loin notre esprit et nos mœurs. Il paraît qu'on avait songé pour la première fois en 1699, sous Charles XII, à faire venir à Stockholm une troupe française, et, malgré la série de guerres qui s'ou-

(1) Nous avons fait connaître son curieux écrit inédit, *Nemesis divina*, dans la *Revue* du 1er mars 1861.

vrit dès l'année suivante, les représentations continuèrent jusqu'en 1705; mais alors la disette d'argent et les malheurs publics y mirent un terme. Rosidor, chef de la troupe, revint en France avec ses camarades Savigny et Duchemin, ce dernier pour faire depuis une certaine fortune à Paris dans les rôles à manteau. Après deux nouvelles tentatives, la comédie française fit enfin un établissement durable au temps de la jeunesse de Gustave III. Tout était profit pour la Suède dans cette importation : l'art dramatique àvait été exploité jusque-là dans ce pays par des troupes allemandes; elles représentaient dans un jargon informe *le Docteur Faust*, *l'Homme riche et Lazare*, *Nos Pères avant la chute*, débris des anciens mystères, qui n'apparaissaient plus que comme des bouffonneries sans nom. Les novateurs, parmi ces comédiens errans, avaient toutefois commencé à jouer dans les villes suédoises les comédies du poète danois contemporain Holberg, et c'était frayer les voies à la comédie française, car Holberg, avec son originalité réelle et profonde, est en même temps et s'intitule lui-même disciple de Molière. D'autre part, les beaux esprits suédois, grands seigneurs et courtisans, s'étaient épris de la scène française à Paris même, grâce à de nombreux voyages. Le comte Charles Fersen, un des chefs du parti des chapeaux, et que le baron de Breteuil appelait dans ses dépêches « un grand républicain, » doué d'une belle physionomie et d'une taille imposante, avait cédé à cette passion jusqu'à s'engager sous un faux nom dans plusieurs théâtres des provinces de France. Ce farouche partisan, avant de tonner dans les diètes suédoises, avait interprété sur nos scènes les principaux personnages de la tragédie classique. De retour dans sa patrie, il avait mis cet amusement à la mode et fait jouer nos pièces par les cavaliers et les dames de la cour. Lors donc que des troupes de comédiens français voulurent s'établir définitivement en Suède, elles trouvèrent les esprits tout préparés, et firent promptement disparaître les troupes allemandes, qui ne pouvaient lutter avec elles. Leur influence éveilla le goût public et suscita peu à peu la création d'une scène nationale. Dalin et Gyllenborg traduisirent d'abord, il est vrai, un bon nombre d'ouvrages français; mais bientôt ils composèrent, sur les données que leur fournissaient en abondance les annales de leur patrie, des pièces bien supérieures à ce qu'on avait écrit jusqu'alors, et la Suède fut en possession d'une littérature dramatique.

Le goût des beaux-arts devait se développer aussi à la suite des rapports devenus intimes entre Stockholm et Versailles. La Suède avait reçu indirectement une première leçon de l'Italie : les glorieux capitaines de Gustave-Adolphe avaient, pendant la guerre de trente ans, dépouillé l'Allemagne méridionale et surtout la Bohême, où Rodolphe II avait voulu ériger une nouvelle Athènes. Quelques-uns des

chefs-d'œuvre de la renaissance s'étaient trouvés ainsi transportés sous le climat du Nord. Pour les recevoir, leurs nouveaux possesseurs construisirent de riches habitations, dont les modèles furent empruntés d'abord à l'architecture italienne; un peu plus tard seulement, on imita la France de Louis XIV. Si l'on veut constater en quelle mesure ces divers enseignemens profitèrent à la Suède, on n'a qu'à feuilleter les trois beaux volumes in-folio de l'ouvrage du comte Dahlberg, *Suecia antiqua et hodierna* (*la Suède d'autrefois et d'aujourd'hui*). Dahlberg était contemporain et rival de Vauban et de Cohorn; il a construit d'innombrables fortifications depuis les frontières de la Laponie jusqu'à Brême et des côtes du Cattegat aux rives du Ladoga; le marquis de Montalembert passe pour avoir repris quelques-unes de ses traditions. Il était en même temps dessinateur fort habile; après avoir, avec le secours de nombreux graveurs français, composé pour plusieurs grandes publications historiques des dessins aujourd'hui recherchés, figurant les fêtes et les batailles, il s'occupa exclusivement du *Suecia*, son principal ouvrage. Ce beau livre se compose de trois cent cinquante-trois gravures représentant les villes, châteaux et églises de la Suède vers le commencement du XVIIIe siècle. Le célèbre artiste français Sébastien Leclerc, le même qui a gravé les *Batailles d'Alexandre* d'après Lebrun, les *Conquêtes de Louis XIV*, les *Médailles, jetons et monnaies de France*, etc., fut son principal auxiliaire. Dahlberg acheva seulement quelques mois avant sa mort, en 1702, cette œuvre de cinquante-deux années, qui ne fut publiée qu'en 1716. Un tel monument étonna l'Europe; donné en présent à toutes les cours, ainsi qu'aux hommes les plus éminens en France, en Angleterre, en Allemagne et en Italie, il montra aux regards surpris une Suède somptueuse, avec un nombre infini de résidences magnifiques, rivales de Fontainebleau, de Marly et de Versailles. La réalité répondait-elle à ces représentations fastueuses? Oui, en partie. Il est vrai que maint propriétaire noble avait transmis à Dahlberg le plan de son château non pas tel qu'il était véritablement, mais tel qu'il devait être un jour; maint édifice encore aujourd'hui incomplet figure dans l'ouvrage comme s'il était achevé. Il n'y avait sans doute pas en Suède autant de Le Nôtre que ces dessins en feraient supposer; cependant le tableau est véridique à tout prendre : il nous montre ce que l'aristocratie avait jadis possédé de richesse effective, et par quel luxe éclairé elle avait contribué à former le goût de la nation. La Suède a conservé jusqu'à notre temps de beaux vestiges de cette ancienne grandeur; on en peut juger par l'admirable résidence de la famille de Brahé, à Skokloster (1).

(1) Un habile artiste suédois, M. Billmark, a publié en 1863 à Paris une intéres-

La royauté avait continué ces traditions de la noblesse suédoise; le château royal de Stockholm, avant et après le grand incendie du 18 mai 1697, dut reproduire l'idée d'une monarchie qui venait d'usurper et qui affichait la toute-puissance. On convia pour l'embellissement de ce palais et d'autres résidences royales ou princières les principaux disciples et quelques-uns des maîtres de l'école française; beaucoup de leurs travaux, achevés pendant la période qui précéda immédiatement le règne de Gustave III, subsistent aujourd'hui, de sorte qu'en visitant ces belles galeries construites au XVIII[e] siècle, le voyageur français croit retrouver à cinq cents lieues de Paris quelque Versailles inconnu. Non-seulement la cour de Suède faisait de nombreuses commandes à Coysevox, Natoire, Chardin, Oudry, Boucher, mais des artistes distingués allaient s'établir à Stockholm, où les attiraient des offres avantageuses. On eut ainsi la famille des Chauveau, qui méritèrent une grande estime et obtinrent certains priviléges étendus plus tard à tous les étrangers résidens, les deux peintres Thomas et Hugues Taraval, et le sculpteur Philippe Bouchardon; l'académie suédoise de dessin dut sa constitution définitive à ces deux derniers artistes. Philippe Bouchardon porta depuis 1741 le titre de « statuaire de la cour de Suède; » après sa mort en 1753, son emploi fut offert au sculpteur Larchevêque. Celui-ci, après un contrat passé avec le ministre de Suède à Paris, alla s'établir pour vingt-deux années à Stockholm, où il devint directeur de l'académie de peinture et de sculpture. Cette capitale lui doit, sans compter ses travaux dans le château royal, plusieurs des statues qui la décorent aujourd'hui : le *Gustave Vasa,* sur la Place des Nobles, fondu en 1770, œuvre un peu lourde, mais grave et imposante (M[me] de Staël l'appelait le *Jupiter Olympien* de la Suède) et la belle statue équestre de *Gustave-Adolphe*, sur la grande place qui fait face au pont principal et au château.

Un développement économique et industriel avait accompagné le mouvement de la littérature et de l'art, car l'effervescence générale du XVIII[e] siècle, ayant gagné la Suède, s'y manifestait dans toutes les directions, et c'était encore à la France qu'on venait demander, en vue de cet autre essor, des exemples et des encouragemens. Déjà, pendant les premières années du siècle, l'illustre ingénieur Polhem (1), après avoir étonné à Versailles Louis XIV et Perrault par d'habiles travaux de mécanique, avait mis la première main à l'œuvre de canalisation qui réunit aujourd'hui de Gothenbourg à Stockholm les eaux de la Baltique et celles de la Mer du Nord. Un autre grand citoyen fut Jonas Alströmer. Sa carrière industrielle

sante série d'estampes représentant les différens aspects de ce magnifique château, avec les détails de l'ameublement, qui date du XVII[e] siècle ou de la fin du XVI[e].

(1) Mort en 1751, à quatre-vingt-dix ans.

ne commença qu'après qu'il eut étudié l'Angleterre et visité avec soin la France; il vint s'enquérir à Tours de nos fabriques de soie, et à Saint-Germain de nos fabriques de bas, dont il essaya d'engager plusieurs ouvriers. Il quittait la France en toute hâte au mois de juillet 1723, sur la nouvelle qu'on le poursuivait à l'occasion d'une telle tentative, sévèrement interdite; mais, pendant le voyage même de Paris à la frontière, il avait remarqué les vigognes de la ménagerie de Chantilly, et résolu d'acclimater dans le Nord ces utiles animaux; il avait vu fabriquer dans Abbeville nos plus fines draperies, et rêvé de doter sa patrie d'une semblable fabrication. De retour avec le projet arrêté de créer en Suède l'industrie du coton et de la laine, il lui fallait à toute force, en dépit des précautions égoïstes avec lesquelles chaque nation s'efforçait alors de cacher aux yeux des étrangers ses procédés industriels, se procurer au dehors des métiers, des instrumens à carder, à fouler, à peigner la laine, puis la laine elle-même, les drogues nécessaires à la teinture, les ouvriers enfin. C'était de France et de Hollande qu'il obtenait clandestinement, et au prix de véritables dangers, ce précieux butin. Il devait traverser vingt fois la mer, échapper à d'actives poursuites, soustraire à la rigueur des lois, avec les ouvriers qu'il embauchait, tout un matériel acquis à des prix exorbitans, par contrebande; mais après toutes ces peines il rapportait dans son pays une source de richesse que les vingt années de paix intérieure dont la mort de Charles XII fut suivie allaient permettre de développer.

Dans son pays même, Alströmer eut à vaincre de nombreux obstacles. Sans entrer dans le détail de ses efforts, dont le récit serait dramatique, il suffira de dire qu'une visite du roi, en 1728, dans une bourgade voisine de Gothenbourg, transformée en moins de quatre années, marqua définitivement son triomphe. La petite ville suédoise d'Alingsos offrait alors des filatures de coton, des fabriques d'étoffes de laine, de draps, de passementerie, de rubans, des teintureries, des mégisseries : elle devait grandir rapidement; on y comptait quatorze mille ouvriers en 1754, dix-huit mille en 1761. Afin que la Suède cessât d'être asservie à l'étranger pour la matière première, Alströmer avait acclimaté les moutons anglais, ceux d'Espagne et de Maroc, les chèvres d'Angora, encore inconnues en Europe, sauf un seul individu apporté par Tournefort à Paris. Bien plus, il avait envoyé de France, dès 1723, des plants de pommes de terre, qui avaient prospéré dans tout le territoire d'Alingsos, tandis qu'on montrait encore ce tubercule dans la plupart des jardins botaniques d'Europe comme une plante rare du Pérou. Il paraît qu'il rencontra d'abord en Suède, à l'occasion de cette dernière culture, certaines résistances analogues à celles que Linné avait déjà trou-

vées sur sa route, quand des fanatiques lui avaient reproché d'avoir fait connaître les racines comestibles qui poussent dans le Nord à l'état sauvage : il ne convenait pas, à leur avis, de contrarier les jugemens de Dieu, à qui il pouvait plaire de châtier par la famine les péchés des hommes. Un autre contemporain affirme que lorsqu'on institua pour la première fois en Suède, sur l'ordre des états, le bureau de statistique, des consciences timorées craignirent pour la nation tout entière le châtiment que David attira jadis sur son peuple quand il en ordonna le dénombrement. De pareils témoignages doivent servir à faire mesurer la valeur des efforts que tentaient des patriotes comme Alströmer.

Son infatigable ardeur ne connut pas de limites une fois les premiers obstacles vaincus : il introduisit en Suède la culture du tabac, perfectionna par les procédés anglais la fabrication du fer, multiplia les raffineries de sucre, raviva la construction maritime et la marine marchande nationale, en faisant adopter une législation qui rappelait le fameux *acte de navigation* de Cromwell. Ses efforts contribuèrent à faire conclure avec la France (25 avril 1741) une convention qui resta pour un long temps le seul acte réglant les rapports commerciaux des deux pays. L'Angleterre avait été la première à comprendre quelles richesses contenait le sol de la Suède; elle avait envoyé ses spéculateurs s'emparer de l'exploitation des mines, et bientôt, à la faveur de ces relations nouvelles, elle avait attiré dans sa marine beaucoup de matelots suédois. Averti par cet exemple et par le spectacle de l'activité qui régnait dans le Nord, le gouvernement français prit l'éveil, rechercha des liens plus étroits avec la Suède, et obtint la franchise du port de Wismar pour ses marchandises et denrées, avec des conditions égales pour ses armateurs à celles des nations les plus favorisées. C'est Jonas Alströmer qui, en faisant conclure un traité de paix avec Alger, ouvrit la Méditerranée au pavillon national et provoqua la création de la première compagnie suédoise du Levant, dont il devint un des chefs, comme il l'était de la première compagnie des Indes orientales; c'est lui qui fit acheter le territoire de Barima, au sud de l'Orénoque, dans la Guyane du nord, territoire qui appartient encore aujourd'hui à la Suède, mais sans avoir jamais servi, comme il l'espérait, à un établissement colonial. Il mourut en 1761, comblé d'honneurs et de richesse, non sans laisser à ses concitoyens quelques avis consignés dans un livre qu'il intitulait *la Prospérité de la Suède, si elle le veut bien;* la Suède ou plutôt les partis qui la divisaient ne le voulurent pas, et la mort épargna au grand citoyen le chagrin de voir ruiner par les guerres civiles une grande partie des établissemens qu'il avait fondés. Sa puissante impulsion ne devait pas toutefois rester entièrement inactive, et quelques restes

importans de ses créations subsistèrent jusqu'à la fin du XVIIIe siècle : nos archives des affaires étrangères contiennent les curieux témoignages des efforts que tenta M. de Calonne, de 1785 à 1787, pour faire rentrer en France, de gré ou de force, ceux de nos ouvriers qui étaient allés s'établir dans la ville d'Alingsos, et y avaient monté des manufactures de bas de soie dont la concurrence donnait alors à la fabrique lyonnaise les plus vives alarmes (1).

Le mélange intime des peuples, non-seulement par les idées politiques et morales, mais par la communauté des intérêts matériels, par la navigation et le commerce, ne suffisait pas à la ferveur du XVIIIe siècle; il excitait encore, on l'a vu, le développement intérieur de chaque pays, afin que de toutes parts des ressources particulières utilement exploitées vinssent concourir à la propriété commune : son génie d'initiative et d'invention a enfanté l'industrie moderne, et l'on sait de quelle façon il a recommandé le retour à l'agriculture, la réforme de ses procédés, toute la science nouvelle qui se rapporte à l'économie domestique : Joseph II labourait un champ en dirigeant de ses propres mains la charrue, et l'on se rappelle quel était l'engouement de la France pour les innovations agricoles, que la mode elle-même adoptait. Il n'en était pas autrement en Suède, d'après le curieux témoignage du comte Tessin, qui, de Stockholm, écrivait ces lignes en 1762 :

« Jamais l'agromanie n'a compté un si grand nombre d'adeptes; c'est la maladie épidémique de nos jours. Les modèles multipliés de charrues à défricher, à creuser, à labourer, les aratoires, les sarcloirs, les semoirs imaginés par Tull, par Du Hamel, par Châteauvieux, par La Plombanie, par nos Suédois et par tant d'autres, sont d'une exécution dispendieuse et ne servent qu'à embrouiller. Pourquoi rendre compliqué un ouvrage dont la simplicité fait l'âme et le succès? Que deux ou trois personnes sensées de chaque pays donnent des avis digérés à leurs compatriotes, il faut être de bien mauvaise humeur pour y trouver à redire; mais que la mode fasse écrire à tout le monde des songes creux, et qu'un essaim de législateurs en agriculture nous fasse tourner la cervelle, c'est à quoi je ne saurais m'accoutumer. Cette manie passera comme toute autre, après avoir laissé son empreinte à notre siècle... Plus le monde est avide de projets, plus il faut être réservé à en donner : un repas d'affamés ne doit pas être servi trop chaud. »

Bien qu'ils fussent d'un moraliste un peu morose, ces conseils n'étaient peut-être pas hors de propos. Comme la France de Louis XV, la Suède, vers le milieu du XVIIIe siècle, était tourmentée d'une ardeur impatiente, d'une ambition d'esprit malaisée à satisfaire, d'un désir de prospérité matérielle surexcité par le souvenir des maux

(1) Nous donnerons à part tout le développement et les preuves de cet intéressant épisode des mœurs industrielles du XVIIIe siècle.

qu'elle avait subis et par le sentiment de ceux que les discordes intérieures lui imposaient encore. L'éducation de Gustave III allait se faire au milieu de tant d'excitations diverses, dans le désordre des guerres civiles, dans l'effervescence d'un siècle ami des réformes et des imitations étrangères, dans le bruit et le tumulte, qui risquent d'empêcher toute culture féconde. Cette éducation devait souffrir assurément de tant d'influences extérieures, non pas assez cependant pour étouffer dans le cœur du jeune prince un vif sentiment de patriotisme, ni pour affaiblir l'intelligente sympathie qui l'entraînait vers ses naturels alliés.

II.

Dès sa première enfance, Gustave III fut privé d'une sérieuse direction, intellectuelle ou morale. Le roi son père, Adolphe-Frédéric, indolent et incapable, avait accepté à contre-cœur la domination que les états faisaient peser sur lui; il déclarait tout net qu'il eût mieux aimé être « tambour en Allemagne » que roi de Suède, et il profitait des loisirs qu'on procurait à la royauté pour se livrer à la pratique de vulgaires métiers dans sa belle résidence de Drottningholm. La reine, Louise-Ulrique, la sœur du grand Frédéric, était belle et spirituelle, mais fière et dédaigneuse, et le dépit qu'elle avait de régner sans grandeur en Suède la préparait mal à veiller avec sollicitude sur le jeune prince auquel revenait un héritage qu'elle tenait pour peu enviable et même pour incertain. Une vive intelligence, fort digne de son temps, faisait de cette princesse une protectrice dévouée des sciences, des lettres et des arts; mais elle avait aussi emprunté de son siècle une inquiète curiosité qui la rendait accessible aux théories les plus téméraires : on la vit, au lieu de s'enfermer dans les soins d'une éducation maternelle, expérimenter les doctrines de Rousseau sur un malheureux enfant nègre qu'elle avait reçu en cadeau de quelque voyageur. Elle voulut savoir ce que produirait chez cet être abandonné le naturel se développant à l'aventure; elle imagina de le sevrer de toute sorte d'instruction intellectuelle, morale ou religieuse, et, comme l'expérience se faisait dans l'atmosphère corrompue des antichambres ou des alcôves de palais, son misérable jouet devint, comme on pouvait le prévoir, un triste et vil héros d'intrigue.

Gustave, né le 24 janvier 1746, avait deux frères et une sœur (1);

(1) Le prince Charles, né le 7 octobre 1748, duc de Sudermanie en 1772, et qui devint régent après la mort de Gustave III, puis roi sous le nom de Charles XIII; le prince Frédéric-Adolphe, né le 18 juillet 1750, duc d'Ostrogothie en 1772, mort en 1803, et la princesse Sophie-Albertine, née le 8 octobre 1753, destinée à mourir seulement en 1829, après avoir été témoin des nombreuses infortunes de sa famille.

mais le cérémonial des cours, observé rigoureusement alors, exigeait que l'héritier de la couronne reçût une éducation tout à fait séparée. Gustave rencontrait d'ailleurs dans son frère Charles une faiblesse de caractère et d'esprit qui lui rendit toujours son commerce peu sûr; il n'eut aussi que plus tard des rapports de confiance mutuelle et d'amitié avec le prince Frédéric et la princesse Albertine. Jusqu'à l'âge de quatre ans, il fut confié à une gouvernante qui observait avec scrupule les traditions de cérémonial dont l'époque de la souveraineté royale avait laissé le souvenir. Au sortir de la main des femmes, le soin de son éducation fut revendiqué par les états, à qui la constitution de 1720 l'attribuait. C'était le moment où la diète, jalouse d'un pouvoir qu'elle sentait éphémère, exerçait une domination oppressive. Après avoir asservi la presse au nom d'une fausse liberté, elle voulut prendre en mains l'éducation publique; elle se plaignit de ce que les idées monarchiques servissent encore de base à l'enseignement des écoles, et une loi prescrivit partout une lecture assidue de la constitution de 1720 dans tous les tribunaux, et du haut des chaires dans toutes les églises. On devait l'expliquer selon l'esprit et selon la lettre dans les écoles et académies du royaume; un livre officiel fut préparé pour diriger ce nouvel enseignement, et, jusqu'à la publication de ce manuel, rien ne pouvait être imprimé sur ce sujet. Le premier dogme imposé était l'irresponsabilité des états; sur cette base, on luttait d'orthodoxie, et un évêque établissait en principe, pendant la diète de 1751, que l'idée que les états pourraient faillir était contraire à la loi fondamentale du royaume. L'éducation du prince royal n'importait pas moins que l'éducation publique, car il fallait se préparer un souverain docile; cette importante mission fut confiée par les états successivement à deux gouverneurs, au comte Tessin et au comte Scheffer, tous deux chefs du parti des chapeaux. Voyons quelles idées et quelles influences ils appelèrent à leur aide; Tessin surtout nous appartient, non pas seulement à cause de son rôle principal auprès de Gustave, mais parce qu'il s'était fait le brillant élève de notre XVIIIe siècle, et qu'il a lui-même assez écrit en français pour être compté comme un des représentans actifs de notre littérature à l'étranger.

Charles-Gustave Tessin était le troisième et dernier représentant d'une famille qui brilla, en Suède et, on peut le dire, en Europe, d'un très vif éclat. Son aïeul, qu'on appelle souvent le premier Tessin, avait été célèbre architecte de la cour suédoise sous la reine Christine; un reproche pèse toutefois sur sa mémoire : c'est lui qui *modernisa*, comme on dit à Rome, les monumens gothiques légués à la Suède par son moyen âge. Le second Tessin avait acquis, notamment par la construction du château royal à Stockholm, une telle renommée au dehors que Louis XIV le recevait à Versailles comme un

grand personnage et faisait jouer les grandes eaux pour lui; cette gloire lui avait valu des lettres de noblesse et une position très élevée. Le troisième Tessin hérita de son crédit; tout en restant protecteur des arts, auxquels il devait sa haute fortune, il s'engagea dans la vie politique et se trouva porté rapidement aux premières fonctions. C'est à la France qu'il emprunta particulièrement les séduisans dehors, le goût éclairé, le respect des choses de l'esprit qui lui assurèrent parmi ses compatriotes une influence longtemps incontestée : son parent, le maréchal comte Éric Sparre, ambassadeur de Suède à Paris, dont Saint-Simon rapporte les reparties spirituelles, le faisait venir dès 1715 (il n'avait encore que vingt ans) et le présentait à Versailles. Tessin figurait comme ambassadeur lui-même à la cour de France de 1739 à 1742, et, grâce au crédit dans lequel il savait s'y maintenir, il y obtenait pour sa patrie d'importans avantages. Les écrivains et les artistes rencontraient dans ses salons la plus magnifique hospitalité, ou bien il les allait trouver lui-même dans les cercles à la mode, lisant ici et là ses œuvres françaises, comédies et contes : le vieux Fontenelle, Marivaux, Piron, Favart, le comte de Caylus, Boucher, étaient de ses amis. Il s'occupait en même temps de réunir d'importantes collections d'objets d'art; à la mort de Crozat, en 1740, il acquit une bonne partie de son riche cabinet, et les admirables dessins de maîtres qu'il obtint de la sorte, dispersés ensuite, se retrouvent aujourd'hui soit au musée royal de Stockholm, soit dans nos galeries du Louvre. C'était d'ailleurs par son entremise et le plus souvent sur son avis, fort éclairé, que les commandes du gouvernement suédois parvenaient aux artistes parisiens. Tout cela contribuait à lui donner au milieu de notre société française une grande situation; il y était devenu, comme l'appelle d'Argenson, le *Lucullus suédois*, le maître des élégances, *magister elegantiarum*. Telle était aussi sa renommée au dehors que Frédéric II, lors du mariage de sa sœur avec l'héritier de la couronne de Suède, en juillet 1744, demanda qu'il vînt représenter sa cour pendant les fêtes qui devaient avoir lieu à Berlin. Arrivés en Suède, Adolphe-Frédéric et Louise-Ulrique honorèrent d'abord Tessin d'une amitié toute familière : aux fêtes de Noël 1745, la princesse, déguisée en chauve-souris, une lanterne dans une main, une canne dans l'autre, venait le surprendre et s'attabler chez lui au repas de famille. Quelques semaines après, et le jour même de la naissance de Gustave III, elle envoyait à Tessin une plume d'or enrichie de pierreries avec laquelle il dut signer, suivant une promesse antérieure, l'engagement d'accepter la charge de gouverneur auprès du futur héritier de la couronne. Toutefois, quand le père et la mère de Gustave III montèrent sur le trône en 1751, Tessin avait pris un rôle marqué dans les factions intérieures, et ce rôle n'avait pas

toujours été d'accord avec les intérêts de la royauté : l'intimité dont il avait joui auprès de la jeune cour s'était donc refroidie; mais il n'en resta pas moins gouverneur du prince royal de par les états, dont la confiance, par complicité de parti, lui était acquise.

Nous avons de Tessin plusieurs écrits qui ont de quoi nous intéresser. Il y a peu de chose à dire d'un petit roman intitulé *Faunillane ou l'Infante jaune*, écrit en français, et pour lequel le peintre Boucher avait préparé une série de dessins : œuvre nullement distincte des fictions puériles que produisait, sous prétexte de badinage, certaine classe d'écrivains de troisième ordre au XVIIIe siècle. Mais Tessin a laissé un immense *Journal* manuscrit, en vingt-neuf volumes in-folio, duquel on a formé, par des extraits bien choisis, deux volumes agréables (1), qui font connaître l'ensemble de sa vie et de ses idées. Nous avons de plus ses *Lettres d'un vieillard à un jeune prince*, écrites de 1751 à 1755, publiées aussitôt en Suède et traduites dans toute l'Europe. Sexagénaire et souvent mal en cour à cette époque, Tessin vivait dans une terre à quelque distance de la capitale, et rédigeait de là pour son élève, qui avait de cinq à neuf ans, des instructions graduées, tantôt sous forme de fables imitées ou traduites de Lamotte, tantôt sous forme d'épîtres auxquelles Gustave répondait quelquefois par des billets dont quelques-uns figurent dans ce recueil. Le *Journal* pouvant servir à corriger ce que le volume des *Lettres* présenterait de factice et d'apprêté, l'examen comparé des deux ouvrages nous permet d'apprécier l'esprit et le caractère de Tessin et l'influence qu'il a pu exercer sur l'éducation de Gustave III. Or cette influence est toute française par l'inspiration première, par le ton général, par le tour habituel de la pensée et du langage. Bien que la plus grande partie des deux ouvrages soit rédigée en suédois, un assez grand nombre de pages y sont écrites çà et là en français; d'ailleurs plusieurs traductions des *Lettres d'un vieillard*, traductions publiées dès 1755, en avaient tellement répandu chez nous la lecture, que l'auteur était presque compté comme un des nôtres.

Non-seulement Tessin a été mêlé aux temps les plus brillans de la cour de Louis XV, mais il a vu Louis XIV et Fénelon; c'est le précepteur du duc de Bourgogne, c'est le gouverneur du dauphin, M. de Montausier, qu'il prétend imiter dans ses écrits destinés au prince. Il suffit de feuilleter au hasard le *Journal* et les *Lettres* pour se convaincre qu'un souvenir respectueux et cher reporte constamment sa pensée vers les premières années du siècle :

(1) *Tessin och Tessiniana*, publié à Stockholm en 1819, et *Tessins Dagbok, 1757*, ou *Journal de Tessin pour 1757*, Stockholm 1824, chacun de ces deux recueils formant un volume in-octavo.

« ... Il est sûr, dit-il, que Louis XIV prenait plaisir à terrasser les gens par ses regards. Je le sais d'expérience, m'étant trouvé un jour à son dîner vis-à-vis de lui : il ne détacha pas ses yeux de dessus moi, me reconnaissant sans doute pour un étranger. Je me souviendrai toute ma vie de ce regard, tant il était perçant. Il mangeait d'ordinaire vite, parlait peu, et semblait chercher un objet pour essayer sur lui la force de son regard. »

« Je conserve un souvenir flatteur d'avoir vu M. de Fénelon, archevêque de Cambrai, prélat aussi pur dans ses mœurs que dans ses écrits. Il s'est parfaitement caractérisé lui-même en disant : J'aime mieux ma famille que moi-même, j'aime mieux ma patrie que ma famille; mais j'aime encore mieux le genre humain que ma patrie. »

« J'ai vu représenter à Paris deux fameuses pièces de théâtre dans leur nouveauté, savoir l'*Athalie* de Racine en 1716 et l'*Œdipe* de Voltaire en 1718. La même année (1718), on donna pour la première fois, le 31 décembre, la petite comédie de Legrand intitulée *le Roi de Cocagne*. Je conserverai éternellement un souvenir douloureux de cette nouveauté, car ce fut ce soir même, dans la salle de la Comédie, qu'on me remit un billet de M. de Cronström, envoyé de Suède à Paris, par lequel il m'annonça la perte de Charles XII, ce prince si regretté de l'univers, si cher à son royaume, si coûteux à son peuple, si grand dans son malheur, si redoutable à ses ennemis et si bon à ses serviteurs. Voltaire serait de la moitié plus estimable s'il ne se fût jamais avisé d'écrire l'histoire de ce héros. Lui seul est capable de réparer le mal qu'il a fait en la refondant, car où est-ce qu'un autre que lui prendrait les charmes de son style? Il faut détruire un enchantement par un autre du même magicien. »

« M. le maréchal de Sparre mourut à Stockholm le 4 août 1726. Sa mémoire est aussi chère en France que parmi nous. Son portrait en buste et en cuirasse, tenant à la main un bâton de commandement, est un original du fameux Largillière, peint en 1717. M. de Sparre était sans contredit le plus bel homme de son temps; destiné, quand ce n'eût été que par sa seule figure, à faire fortune en France, son esprit et son courage achevèrent ce que sa bonne mine semblait annoncer. Ses saillies étaient des mots excellens, qui conservent encore toute leur force et leur finesse... Entre mille reparties, je me souviendrai toujours de celle qu'il fit au roi de France Louis XV. Au dîner de ce prince, où M. de Sparre se trouva avec les autres ambassadeurs, ministres et courtisans, le roi l'attaqua de conversation et lui dit, se rappelant sans doute quelque propos qu'on lui avait tenu : « Monsieur de Sparre, vous n'êtes pas de la même religion que moi, j'en suis fâché. J'irai un jour au ciel, et je ne vous y trouverai pas. » L'ambassadeur n'hésita pas un moment pour répondre : « Pardonnez-moi, sire, le roi mon maître m'a ordonné de vous suivre partout. » Un mot comme celui-là ne tombe pas à terre dans un pays comme Versailles; aussi est-il encore de nos jours en l'air... »

On voit, d'après ces lignes, empruntées à son journal et écrites par lui-même en français, combien revenaient fréquemment sous la plume de Tessin, et certainement aussi dans ses entretiens avec son

élève, ses souvenirs personnels d'un moment si brillant dans l'histoire de la société française et de la cour de Versailles. Dans ses lettres aussi, quand il veut offrir au prince les modèles des vertus héroïques et royales, c'est saint Louis, Henri IV, Louis XIV, Turenne et Condé, aussi bien que Gustave Vasa, Gustave-Adolphe et Charles XII, dont il invoque les exemples. Il admire franchement et interprète bien Molière; il cite M[me] de Sévigné sans cesse, et paraphrase les meilleurs préceptes de Boileau : ce sont déjà pour lui des classiques; il semble qu'il comprenne quelle place utile ils doivent occuper dans une éducation libérale, et ils figurent dans ses lettres beaucoup plus souvent que les écrivains du XVIII[e] siècle. Il est plein d'estime pour notre littérature historique et pour notre érudition : dans une lettre énumérant les ouvrages qui devront faire partie de la bibliothèque du prince, il ne manque pas de lui recommander les belles éditions *ad usum Delphini*; il énumère toutes les principales sources de notre histoire, depuis la chronique de Turpin jusqu'aux mémoires du XVI[e] siècle, en désignant les meilleures éditions et en signalant même les divers manuscrits conservés dans la bibliothèque du roi, à Paris; il a soin d'y ajouter, en vue d'une connaissance complète des premiers siècles de l'histoire de France, les grandes collections de Du Chesne et de dom Bouquet. Tessin est donc un lettré, à qui une certaine culture d'esprit a laissé de salutaires impressions et d'utiles souvenirs : il s'est épris de la France de son temps, qui attirait de partout les regards; mais il a connu aussi une autre France, dont la majesté ne lui a pas échappé. C'est pour cela que sa morale, souvent douce et grave, le met à l'abri des erreurs les plus fâcheuses où tombent ses contemporains; c'est pour cela qu'il est resté chrétien et que l'élévation de ses sentimens se traduit quelquefois par une certaine hauteur d'expression, comme dans ces lignes :

« Que penserez-vous, monseigneur, de ces prétendus philosophes qui ne veulent pas seulement voir ce que les païens voient, qui s'imaginent qu'il est d'un esprit fort et du bel air de donner tout aux préjugés et à l'éducation, de se refuser à la révélation, et de se jouer également de Dieu et d'eux-mêmes?... Que votre altesse royale ne prête point ses oreilles aux discours de ces railleurs téméraires, qui s'étourdissent eux-mêmes pour ne pas reconnaître d'autre divinité que celle qu'ils se sont forgée... »

Et ailleurs :

« Malgré tant d'événemens qui se sont si rapidement succédé, les siècles futurs auront encore des nouveautés dans lesquelles nos descendans reconnaîtront, ainsi que nous le faisons, que Dieu en est le seul moteur, et que mille accidens que nous ne saurions prévoir sont autant de preuves de sa sagesse et de son attention à réveiller notre confiance en lui, et à nous encourager à faire usage de toute l'étendue de notre raison et de tous les

ressorts de notre esprit. Tremblez, monseigneur, et armez-vous de vertus contre les événemens de vos jours, afin qu'ils ne vous prennent pas au dépourvu. Comptez que ce que les hommes ont déjà vu n'est encore rien, et que Dieu s'est réservé des opérations à lui seul connues pour éprouver notre foi et notre fermeté. »

Ce sont là de belles paroles assurément, d'un accent religieux, et qui sembleraient indiquer l'austérité de l'esprit et du cœur. Pourtant de tels passages sous la plume de Tessin ne sont pas les plus fréquens, et l'on reconnaît assez vite en lui, à côté de l'observateur instruit qui se souvient et médite, l'homme de cour et le bel esprit du XVIII[e] siècle. Par exemple, il aime le théâtre comme l'aimait son temps, c'est-à-dire avec passion : lui qui jadis avait joué et composé des comédies, il est encore tout feu pour une cause qui lui est chère; il écrit à Piron pour le presser, lui et ses confrères en littérature dramatique, de consacrer désormais à la vertu triomphante les mêmes talens avec lesquels ils montraient jusqu'ici la laideur du vice. Suivant lui, le théâtre doit contribuer à l'amélioration du genre humain; il doit servir à l'éducation privée comme à l'éducation publique, et c'est avec une prédilection évidente qu'il revient souvent, dans ses lettres, aux anecdotes, aux préceptes, aux descriptions que ce sujet comporte. Il va jusqu'à l'excès quand il se plaît à discuter avec son jeune élève, âgé de sept ans, les conditions de l'art dramatique, et particulièrement de deux genres nouveaux qui s'annonçaient alors sur la scène française : le drame et l'opéra de sentiment; il est clair que ses préoccupations l'entraînent. Sa lettre est curieuse en même temps pour l'histoire littéraire et comme témoignage des leçons qu'il offrait à Gustave III :

« Monseigneur (1), depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, j'ai appris que votre altesse royale s'était fait un nouveau plaisir en se mettant au fait des comédies françaises. On m'a écrit qu'on en a représenté plusieurs, tant à Ulricsdal qu'à Drottningholm. Je ne suis point du nombre de ceux qui sont persuadés que dans la plupart des spectacles il y a un poison secret qui ne tend qu'à corrompre les mœurs. Je pense au contraire que, comme le corps a besoin de mouvement et d'exercice, l'âme veut du repos et du plaisir. Je regarde donc le spectacle comme on regarde un dessert agréable, servi pour amuser les convives après qu'on a ôté les mets solides... Dans son origine, la comédie n'avait d'autre but que de purifier la morale et d'en inspirer la pratique; mais, comme le spectateur paraissait y prendre plus d'ennui que de plaisir, elle souffrit qu'on mêlât à ses jeux des critiques scandaleuses sur les mœurs et sur la conduite des particuliers. Vous trouverez par exemple dans Aristophane une muse mordante qui s'attache à rendre odieux et ridicules les plus grands hommes de son siècle. Si ce poète eût vécu sous le règne de Louis XIV, il eût mis un frein à sa

(1) Lettre 66, du 23 août 1753.

plume, et il se serait contenu par l'exemple de Biancolelle (1), qui, pour s'être permis une critique insultante, fut condamné à ramer le reste de ses jours sur les galères de Marseille... Molière doit passer sans contredit pour l'auteur des meilleures pièces de théâtre que nous ayons aujourd'hui. Regnard est celui qui l'a suivi de plus près; on doit regarder celui-ci comme le Plaute, et celui-là comme le Térence du théâtre français... On a introduit depuis peu sur ce théâtre un nouveau genre qu'on appelle le *comique larmoyant*, et qui voudrait tenir le milieu entre le tragique et le comique; mais, comme ces sortes de pièces n'ont ni la force des tragédies ni l'enjouement des comédies, elles ne peuvent se soutenir longtemps. Je souhaiterais quelques réformes à la scène française. Je voudrais qu'on écartât cette quantité prodigieuse d'aventures romanesques, si rebattues et si ennuyeuses, et qu'on suivît de plus près et avec plus d'étude l'histoire dans les tragédies. Je sais de quelle conséquence est l'unité, qui borne une seule action à vingt-quatre heures, et la scène à un seul et même lieu; mais, comme cette règle n'est établie que pour garder la vraisemblance, il me paraît que cette unité pourrait se relâcher dans certains endroits. La vraisemblance a-t-elle lieu lorsque je suis convaincu que tout ce qui m'est représenté n'est qu'un jeu de l'invention? Qui peut croire par exemple que le Théâtre-Français soit la maison de ville de Rome? Qui peut se mettre dans la tête qu'une grande perruque française et le large panier d'un acteur forment les habillemens d'un empereur romain? Qui ne voit aussi que des violons et une grande musique ne s'accordent pas avec une tragédie lamentable et lugubre?... »

Ces observations sont de nature à intéresser aujourd'hui l'historien de la littérature et des mœurs; on voit que Tessin a suivi avec une attention singulière le développement et les innovations de notre scène : il pense évidemment aux pièces de La Chaussée et aux opéras de Rameau. La Chaussée avait le premier, dans *la Fausse antipathie*, dans *le Préjugé à la mode*, dans *l'École des Mères*, fait pleurer, comme on disait, à la comédie, — larmes factices, qui ne partaient pas d'une sincère émotion : « le mot de *comédie larmoyante* est du temps, dit un spirituel critique; larmoyer n'est pas pleurer; ces gens-là le savaient bien. » C'était le moment où notre théâtre, s'ouvrant à beaucoup de nouveautés, allait admettre, avec Debelloy, Laharpe, Lemierre, les sujets nationaux, les allusions politiques, les imitations étrangères, avec Diderot le drame sentimental et bourgeois. Il est curieux, à la vérité, de voir un étranger suivre pas à pas ce développement littéraire; mais quelle figure ces pages faisaient-elles dans une série de lettres adressées à un enfant de sept ans? Elles attestaient chez Tessin toute une série de souvenirs peu d'accord avec sa mission principale, et elles trahissaient peut-être une légèreté d'esprit qui, du gouverneur, risquait fort de passer à l'élève.

(1) Joseph Biancolelli, dit Dominique, le célèbre acteur de la Comédie-Italienne.

Tessin est encore l'esclave de son temps par sa foi excessive dans les maximes qui recommandaient alors d'instruire les enfans sans leur imposer la peine et le travail. Il raconte lui-même que tous les matins, pendant la toilette de son jeune élève, il lui faisait connaître les principaux métiers en lui montrant des gravures et en imitant par le geste et la voix les différens travaux; sans aucun doute il ne faisait que disperser ainsi l'attention de l'enfant et l'accoutumer à un genre d'instruction des plus superficiels. Son livre décèle encore une confiance exagérée dans les moralités trop vagues ou trop hautes qui résultent de ses apologues. On sait combien le XVIIIe siècle se complaisait aux formules; elles convenaient à sa prédication, parce qu'elles revêtaient d'enveloppes à la fois transparentes et légères les idées philosophiques et morales qu'il avait mission de répandre, et qu'il confiait à tous les vents : il jetait le grain, laissant à d'autres le soin de labourer assidûment la terre. Jamais plus de maximes d'éducation n'ont vu le jour, et jamais peut-être l'instabilité des caractères et des esprits n'a plus empêché la communauté de travail silencieux, patient, dévoué, qui fait le vrai fonds de l'éducation humaine. De là le peu de solidité des doctrines de Rousseau, et de là aussi la vanité des creux préceptes dont les livres de Marmontel, de Berquin et de Mme de Genlis sont remplis. Enfans, ne lisions-nous pas dans Berquin « qu'on devient plus vertueux en se rapprochant de la nature, » et Mme de Genlis ne prétendait-elle pas, par le récit de ses aventures romanesques, enseigner à nos sœurs, avant leur huitième ou neuvième année, « qu'il faut avoir de l'empire sur soi-même, dominer les mouvemens de son cœur et les élans de sa passion? » Tessin a mérité de pareils reproches : son livre est rempli de vagues axiomes qui ne devaient avoir aucune prise sérieuse sur le caractère d'un prince enfant. Son équivoque sagesse faisait à son insu de nombreuses concessions aux faiblesses de son temps. S'il ne donnait pas tête baissée et avec un visible excès dans les vices contemporains, il n'échappait pas assez à l'affectation générale du goût et du style; elle se trahit fréquemment dans sa prose entremêlée de petits vers :

Aux cris des malheureux ouvre ton tendre cœur (1);
Goûte le suprême bonheur
De dispenser des dons, de répandre des grâces;
Prends pour guide le Sentiment.
Ce n'est qu'en marchant sur ces traces
Qu'on est un prince vraiment grand...

« Il est d'autant plus nécessaire, mon très cher prince, que la tendre humanité touche votre cœur, que vous serez entouré d'une foule de gens

(1) Lettre 57, du 30 juin 1753.

avides qui chercheront à fonder leur fortune sur les débris des autres. Ils n'épargneront ni sourdes intrigues ni ressorts secrets pour empêcher que la faveur de leur maître ne s'étende au loin, et pour qu'elle se fixe seulement sur eux et leurs amis. Découvrez-les et éloignez-les... J'aurais plus lieu de craindre que votre cœur ne fût pas assez fort contre d'autres attaques, et qu'il se laissât trop aisément attendrir.

..... Si le fils de Cythérée,
Cet enfant qui soumet l'univers à ses lois,
De l'insecte au lion, des bergers jusqu'aux rois,
Te fait sentir sa flamme et sa flèche dorée,
Garde-toi de livrer ton cœur
Aux charmes dangereux, au langage flatteur
D'une beauté souvent moins touchante qu'habile.
Aime en héros, en roi. Que ton âme tranquille
Méprise la douceur de ce fatal poison!
Crains une trop vive tendresse.
Que jamais une folle ivresse
Dans de honteux plaisirs n'endorme ta raison!

Voilà de petits vers qui ont le tort de rappeler et le style et la fausse sagesse des romances et des opéras-comiques. Encore une fois l'élève de Tessin avait sept ans lorsque son gouverneur venait ainsi lui recommander de n'aimer qu'en héros et qu'en roi les beautés habiles! Dira-t-on que les lettres de Tessin étaient écrites pour le prince en vue d'un âge plus avancé? Je croirais plutôt qu'elles étaient destinées à d'autres lecteurs, et que nous n'avons pas en tête de chaque épître la véritable adresse. L'idée et la forme même de l'ouvrage répondaient à une des plus vives et, disons-le, des plus nobles préoccupations du XVIII[e] siècle, celle de la perfectibilité humaine par l'éducation. Le bel esprit marchant de pair avec la philosophie morale, on accueillait avec un grand empressement les théories et les maximes de pédagogie, solides ou vaines, quand elles étaient présentées sous une forme agréable et familière; la faveur publique leur était surtout assurée s'il s'agissait d'une éducation de prince ou de roi, à qui l'on parût donner pour bases les mêmes principes d'égalité et de libéralisme auxquels toute l'Europe intelligente s'ouvrait alors. Cette direction des esprits, qui allait triompher avec la publication de l'*Émile* en 1762, a suscité le livre de Tessin et en explique le succès : imprimé par l'ordre des états, il fit une incroyable sensation au dehors; on le traduisit immédiatement dans toute l'Europe; la traduction allemande fut adoptée en Russie pour les écoles de la jeune noblesse, et les *revues* anglaises, qui passaient alors pour être de sévères oracles, traitèrent ce livre d'incomparable. Tant de bruit ne convenait pas autour de l'éducation d'un tout jeune prince, et fait qu'on se demande si l'ouvrage de Tessin n'était pas une sorte de manifeste, non-seulement sur un

sujet littéraire et moral dont le XVIIIe siècle était particulièrement épris, mais encore en vue d'un certain intérêt politique, les états de la Suède étant bien aises de voir constater et célébrer leur domination suprême sur les affaires les plus intimes de la famille royale.

Gustave eut après Tessin, et de 1756 à 1762, c'est-à-dire de dix à seize ans, le comte Charles-Frédéric Scheffer pour gouverneur. Plus que jamais la diète se montrait jalouse de l'autorité que la constitution lui attribuait sur l'éducation du prince, et le comte Scheffer n'était que son mandataire dans ces hautes fonctions. Déjà Tessin n'avait omis aucune occasion d'inculquer à son élève le respect des quatre ordres du royaume, qu'il comparait aux quatre élémens : « la noblesse feu par son ardeur guerrière, le clergé eau par la tranquillité de son état et par son devoir de modérer l'ardeur des passions, la bourgeoisie air par son industrie à étendre son commerce vers tous les climats du monde, les paysans terre par l'attachement qu'ils ont à la culture. » Le nouveau gouverneur fut encore plus absolu; dans l'instruction qu'il rédigea pour fixer les principes qui régleraient les travaux du prince, il proclama surtout la nécessité d'une obéissance entière envers les états. « Contre les excès du despotisme, qui avaient comblé la mesure, dit-il, la nation n'a rien eu plus à cœur que de limiter l'autorité royale de telle sorte qu'aucun attentat contre les libertés publiques ne fût plus désormais possible. Aussi les états sont-ils souverains avec un pouvoir illimité; ils ont autorité pour annuler et pour faire la loi, non pour agir contre la loi. Si toutefois ce dernier cas se présentait, il n'y aurait dans le royaume aucun pouvoir ayant le droit de s'y opposer. » Les états ne se contentaient pas d'intervenir dans l'éducation du prince par de telles maximes; leur autorité tracassière veillait encore contre l'ingérence d'aucune autre volonté; ils exigeaient que le gouverneur leur adressât de fréquens rapports, et ordonnaient des examens qui se faisaient à leur barre, afin de s'assurer par les réponses de l'enfant de la manière dont leurs prescriptions avaient été obéies. De son côté, la cour, fort excitée contre eux, s'irritait de leur tyrannie, et Gustave entendait chaque jour les expressions de colère impuissante par lesquelles la reine sa mère se vengeait des états et de leur fier représentant.

Scheffer paraît d'ailleurs avoir tout négligé ou dédaigné dans cette éducation, sauf son étroit dessein politique : le programme qu'il a dressé pour régler la nature et la répartition des études présente l'image d'un singulier désordre. Les leçons doivent commencer à dix heures du matin; un instituteur particulier se charge d'abord de l'enseignement religieux. Viennent ensuite l'histoire de Suède, l'histoire universelle « d'après la méthode et le livre du célèbre évêque de Meaux, M. Bossuet, » les élémens du droit de la nature et du

droit des gens d'après un extrait fait par le comte lui-même des ouvrages de Wolff, Locke, Burlamachi et autres, la morale, la logique et la métaphysique, puis l'arithmétique, la physique, l'agriculture, le commerce, l'industrie. Bien que le latin soit devenu beaucoup moins nécessaire qu'autrefois, « comme c'est la langue des savans de tous les pays et celle dont on se sert dans les exercices des universités, pour les légendes des médailles, pour les inscriptions des monumens, son altesse royale ne peut se dispenser de l'apprendre... On se flatte d'ailleurs d'assurer ainsi au latin un protecteur qui le préservera de l'oubli dont il semble menacé, au moins en Suède. » Malheureusement, à côté de ce trop riche programme et de ces belles espérances, nous rencontrons un triste rapport adressé par le nouveau gouverneur au comité des états : « le prince royal est fort inhabile en écriture, en orthographe et en grammaire; il ne sait à peu près rien en géographie; son horreur pour le travail est invincible; éloigné de toute sérieuse pensée, de tout religieux sentiment, il a le cœur vide aussi bien que l'esprit. » Voilà ce que Tessin ou plutôt le désordre des temps avait fait de cette éducation royale; Scheffer, homme de cour et esprit léger, comme son prédécesseur, ne devait pas, pendant les six années qu'il passa auprès de Gustave, réparer entièrement le mal déjà commis. La déplorable anarchie de la Suède, après avoir exercé une funeste influence sur l'éducation de Gustave III, acheva de compromettre son avenir en imposant au jeune prince un mariage qui ne lui procura jamais aucun bonheur privé. Les chefs du parti des chapeaux l'avaient fiancé en 1754, lorsqu'il n'avait encore que huit ans, à la princesse Sophie-Madeleine, fille du roi Frédéric V de Danemark. Ils voulaient, par cette union des deux maisons royales, séparer le Danemark de la Russie et le ramener vers eux; mais les haines qui divisaient depuis si longtemps les peuples du Nord étaient encore trop vives pour s'éteindre si aisément, et le cabinet de Copenhague était plus que jamais soupçonné, à bon droit, nous le savons, de vouloir tirer profit des agitations intérieures d'un pays rival (1). Le mariage s'accomplit cependant en 1766 malgré le roi et la reine de Suède, qui avaient été à peine consultés. Louise-Ulrique en manifesta une irritation que les années ne firent qu'augmenter sans cesse, et Gustave lui-même, sur qui la reine sa mère exerça toujours un grand ascendant, ne sut ni se refuser à des liens détestés ni oublier de funestes préventions; il négligea de recueillir ce qu'une épouse fort timide, entourée d'inimitiés et de soupçons, mais inof-

(1) Voyez le premier article de cette série, où nous avons démontré la complicité du Danemark avec la Russie et la Prusse dans le projet de démembrer la Suède aussi bien que la Pologne (*Revue* du 15 février).

fensive et douce, pouvait encore lui apporter de confiance personnelle et de solide bonheur.

Malheureux dans sa famille et dans son intérieur, d'abord entre une mère acariâtre et dominatrice, un père indolent et sans dignité, et des gouverneurs à la fois faibles et tyranniques, puis à côté d'une épouse accablée de dédains, Gustave, à défaut des ressources que procure une éducation sévère, trouvait-il en lui-même une force morale suffisante pour réagir contre tant de périls? Nous avons vu ses premières années livrées aux seules influences d'un pédantisme égoïste et superficiel : ses gouverneurs n'avaient songé, dans le cours de leur mission, qu'à maintenir leur crédit politique. C'étaient, à tout prendre, d'élégans ambitieux, qui se paraient des maximes du XVIIIe siècle, et les faisaient bégayer à leur élève sans les avoir beaucoup méditées eux-mêmes. Aucun travail assidu n'ayant jamais fixé l'attention de Gustave, il avait contracté l'habitude d'une incurable légèreté de caractère et d'esprit; en même temps un sentiment de vanité excessive qui lui était naturel, et qui se développait sous les pompeux dehors d'un vide enseignement, le préparait à concevoir une idée fort exagérée de ses agrémens personnels, de son influence et de ses prérogatives. Cependant, comme il était doué d'une intelligence vive et droite, il avait saisi et s'était assimilé quelques parties de la généreuse prédication du XVIIIe siècle : c'est ce qui le rendit capable de passer, quelquefois subitement, d'un état de mollesse efféminée à des coups de vigueur, d'une sorte d'indifférence mélancolique à de nobles sentimens, d'une froideur glaciale à des démonstrations exaltées, d'une maussade humeur à l'amabilité et à la grâce même, quand ses grands yeux d'un bleu pâle et sa vague physionomie s'animaient. Inconsistant et inégal, à la fois rêveur et obstiné dans ses vues, capable de dissimulation, mais aussi de confiance intime et d'abandon, avide tantôt d'une ambitieuse activité, tantôt de futiles plaisirs, c'était le caractère de prince le mieux fait pour donner prise au malheur public ou privé, — à l'ingratitude et aux longs ressentimens vis-à-vis de lui-même, aux embûches diplomatiques et aux guerres funestes en ce qui regardait son peuple, — et pour atteindre néanmoins, par quelques actions d'éclat, à une certaine grandeur en méritant, dans un siècle d'intelligence et de lumière, de très vives sympathies et de l'admiration même. Il allait devenir en un mot, sur la scène variée de son temps, un personnage des plus attachans et des plus dramatiques.

Humilié par l'anarchie de la Suède et le despotisme des états, il avait cherché de bonne heure, dans un commerce sympathique avec les idées que la France représentait et dans ses relations avec le cabinet de Versailles, le seul rafraîchissement d'esprit et le seul

motif d'espérance politique qu'il pût goûter. Ce perpétuel recours au souvenir et à l'influence de notre littérature qui avait occupé un si grand rôle dans son éducation, il l'avait évidemment accueilli avec ardeur; par là du moins Tessin et Scheffer ne lui avaient pas déplu. Comme eux, il était amoureux de nos fêtes et de notre théâtre : l'usage de notre langue lui était devenu aussi familier que celui de sa langue maternelle; il acceptait le renom de disciple de Voltaire et des encyclopédistes, et le rôle de protecteur de la philosophie. Dès 1763, le comte de Creutz, poète distingué lui-même et ministre de Suède à Madrid, traversant Paris pour se rendre à son poste, écrivait au prince, qui n'avait que dix-sept ans alors : « L'exemple de Voltaire prouve combien votre altesse sait éveiller la sympathie des littérateurs. Ce célèbre vieillard a versé des larmes en apprenant que votre altesse royale avait appris par cœur *la Henriade*. Il est vrai, a-t-il dit, que je l'avais écrite pour qu'elle servît à l'instruction des rois, mais je n'espérais pas qu'elle portât ses fruits jusque dans le Nord; je me trompais, le Nord a enfanté maintenant des héros et des grands hommes. Je suis vieux et aveugle; mais, si tout ce que vous me dites est vrai, je meurs content, car dans cinquante ans il n'y aura plus de préjugés en Europe. »

Creutz devint ministre à Paris en 1766, et Gustave eut en lui son chargé d'affaires auprès de cette société française dont il s'était fait, à défaut d'autres sérieux maîtres, le zélé disciple. Dans les salons depuis longtemps renommés de la légation suédoise, Creutz recevait, comme autrefois Tessin et Scheffer, la fleur de la société parisienne, les artistes et les hommes de lettres. Par lui, le prince correspondit avec Voltaire; pas une épigramme du patriarche de Ferney ne voyait le jour qu'elle ne fût envoyée à Stockholm avec les dépêches politiques; il en était de même pour chaque volume de l'*Encyclopédie*, où Creutz prenait la peine de noter et de signaler les meilleurs articles. Creutz était l'hôte familier de Mme Geoffrin, et, s'il faut en croire Marmontel, il faisait dans cette maison une excellente figure :

« Un des hommes que j'ai le plus tendrement aimés a été le comte de Creutz; il était de la société littéraire et des dîners de Mme Geoffrin... Jeune encore, et l'esprit orné d'une instruction prodigieuse, parlant le français comme nous, et presque toutes les langues de l'Europe comme la sienne, sans compter les langues savantes, versé dans tous les genres de littérature ancienne et moderne, parlant de chimie en chimiste, d'histoire naturelle en disciple de Linneus, il était pour nous une source d'instructions embellies par l'élocution la plus brillante... Sa patrie et son roi, la Suède et Gustave, objets de son idolâtrie, étaient les deux sujets dont il parlait le plus éloquemment et avec le plus de délices. L'enthousiasme avec lequel il en faisait l'éloge s'emparait si bien de mes esprits et de mes sens que vo-

lontiers je l'aurais suivi au-delà de la mer Baltique... Un de ses goûts passionnés était l'amour de la musique; un jour il vint me conjurer au nom de notre amitié de tendre la main à un jeune homme, musicien plein de talent, disait-il, à qui il avait avancé quelques louis et qui était dans la misère; je connus de la sorte Grétry... »

Cette page de Marmontel nous est précieuse : c'est dès à présent, dans notre récit, une vue directe sur cette société française, de sympathies et d'amitiés promptes, spirituelle, enthousiaste, confiante, s'ouvrant à tous, où l'intelligence régnait en souveraine maîtresse, où l'écrivain marchait de pair avec le grand seigneur, où l'étranger, devenu notre disciple, trouvait une seconde patrie. C'est aussi une vive peinture des relations déjà intimes qui introduisaient les Suédois au milieu de nous. Ils vont se montrer sous les mêmes traits que Marmontel prête au comte de Creutz, c'est-à-dire avec une ouverture naturelle d'esprit et une pointe d'enthousiasme un peu facile, unies à beaucoup de loyauté et de franchise, qui vont charmer Paris et Versailles. Creutz reprenait la tradition du brillant comte de Tessin; il paraissait en protecteur des lettres et des arts, et savait bien qu'il plaisait de la sorte au jeune prince royal de Suède : désormais il n'y avait pas de gloire supérieure, aux yeux de Gustave, à celle que l'opinion de la France pouvait décerner. Il est vrai que le complaisant diplomate acceptait encore un autre office : il devait se tenir au courant des modes de Versailles, et, de concert avec le tailleur de la cour, composer pour Gustave III tous ses habits de gala, préférant à propos, suivant le goût du jour, les riches « velours de printemps » ou les « pluies d'argent et d'or, » assortissant avec attention les dentelles, et ne confiant qu'à un courrier exprès, comme il eût fait pour la plus grave dépêche, les boutons de diamant qui complétaient la parure destinée à la prochaine fête d'Ulricsdal; c'était pour lui une grosse affaire quand il fallait, pour quelque cérémonie publique en Suède, rechercher quel costume le dauphin de France avait porté en circonstance pareille, en faire exécuter un qui fût absolument semblable, et l'expédier à temps. Gustave en effet ne se contentait pas d'apprendre les maximes de Voltaire, de d'Alembert et de Diderot; il voulait s'approprier aussi les dehors élégans de la société française, et paraître tout à fait un des nôtres en copiant à la fois Versailles et l'*Encyclopédie*.

N'oublions pas que ses intérêts politiques étaient en parfait accord avec ses sympathies personnelles. On a vu que Gustave, en dépit de son imparfaite éducation, avait puisé, soit dans les leçons du XVIIIe siècle soit dans son propre cœur, une intelligence des droits de son peuple et des siens et un sentiment de fierté naturelle que les humiliations infligées par la diète au roi son père blessaient profondément. La collection de ses papiers, conservés à la bibliothèque

d'Upsal, le montre préoccupé de bonne heure de l'avenir politique et des intérêts de sa couronne. S'il écrit des plans d'opéras ou de tragédies et une histoire de Gustave Vasa, il entretient aussi une vaste correspondance, consacrée surtout aux affaires; il rédige une sorte d'autobiographie où se retrouvent aujourd'hui la trace de ses émotions et la preuve de ses calculs; il s'indigne du sort que la Russie et la Prusse ont préparé à la Pologne, et entrevoit les secrets desseins de ces deux puissances contre son pays; il comprend enfin qu'il ne doit espérer de secours que du côté de la France, à la condition qu'il s'aidera lui-même en se séparant des anciens partis. Bientôt le ministre de France à Stockholm devient son confident et son conseiller; c'est avec lui que, dès 1768, il médite des mesures hardies : il rédige des plans de coups d'état, des projets de constitution; il relit avec une fiévreuse ardeur les mémoires du cardinal de Retz. C'est au milieu de cette agitation d'esprit qu'il reçoit du comte de Creutz une dépêche en date du 9 février 1769, à laquelle est jointe une apostille ainsi conçue : « M. de Choiseul conjure votre altesse royale de faire un voyage en France pour voir le roi : je vous assure, m'a-t-il dit, que cela en vaut la peine; il en résultera les plus grands avantages pour la Suède. En se voyant, on fera avec la plus grande facilité, dans un seul jour, ce qu'on ne ferait pas à distance en un siècle. Nous travaillerons ensemble au bonheur et à la gloire des deux royaumes, nous préparerons à la Suède le destin le plus brillant; mais il n'y a pas de temps à perdre : si le prince royal voulait faire le voyage absolument incognito, et sans suite, avec le sénateur Scheffer, que le roi de France aime, ce serait le mieux. Il faudrait partir tout de suite, sans que personne en sût rien, excepté le roi de France... » Après avoir rapporté ces paroles de Choiseul, Creutz ajoute : « Je reverrai donc un prince adoré! » Gustave lui-même croyait toucher à l'accomplissement de tous ses vœux. Tous ces enchantemens de Paris, de Trianon et de Versailles, dont il ne connaissait encore que les pâles reflets, il les allait voir de ses yeux. Ces merveilles allaient briller pour lui et chercher à lui plaire; il y mêlerait son élégance et sa jeunesse; il montrerait à cette société française son élève, son royal émule, venu de si loin, et il remporterait en récompense quelques-uns de ses suffrages! Gustave pouvait s'abandonner à ces rêves, auxquels le solide fond d'une plus étroite intimité politique donnait une légitime raison : il était vrai que le cabinet de Versailles, fatigué du long règne d'Adolphe-Frédéric, qui prolongeait l'anarchie et l'inaction de la Suède, était déterminé à prendre, de concert avec le prince royal, quelque résolution définitive, sans attendre l'occasion incertaine d'un nouvel avénement. Gustave, qui avait tout à gagner, se montrait fort résolu; il accepta donc l'invitation qui lui était secrètement adressée:

ce fut son premier pas dans la difficile entreprise que devait achever son coup d'état.

III.

Gustave, accompagné du prince Frédéric, son plus jeune frère, quitta Stockholm le 8 novembre 1770, après avoir obtenu, non sans peine, l'autorisation des états pour un voyage qui leur inspirait une vive défiance. En descendant le grand escalier du château, il dit au comte Bielke : « Je ne veux pas remonter ici avant que ce gouvernement de femmes n'ait disparu. » Les deux princes avaient pris pour toute la durée de leur voyage l'incognito, Gustave sous le nom de comte de Gothland, Frédéric sous celui de comte d'Oeland; leur suite se composait du comte Scheffer, l'ancien gouverneur du prince royal, devenu le confident de ses projets politiques, des barons Ehrensvärd et Taube, et de cinq autres personnes. Après avoir visité Copenhague, Hambourg, Brunswick et plusieurs petites cours d'Allemagne, ils entrèrent dans Paris le lundi soir 4 février 1771, et descendirent à la légation de Suède, chez le comte de Creutz.

L'arrivée de Gustave coïncidait avec une agitation des esprits et un mouvement d'opinion d'un grave et redoutable intérêt. Le duc de Choiseul avait été renversé, le 24 décembre 1770, par une intrigue du duc d'Aiguillon, du chancelier Maupeou et de l'abbé Terray, et la disgrâce des parlemens avait éclaté un mois après. L'esprit public s'était mis du côté des vaincus; Choiseul, qui n'avait pas voulu plier devant la maîtresse en titre, confiné dans sa terre de Chanteloup, y recevait, malgré le nouveau ministère et la cour, d'innombrables et bruyans hommages. Quant aux parlemens, l'opinion n'avait pas cessé de voir dans ces corps, malgré leurs fautes, des barrières utiles contre l'excès de la puissance royale et de naturels organes des droits imprescriptibles des peuples. On avait donc fort mal auguré de leur abaissement, et les inutiles duretés dont le chancelier Maupeou avait fait usage augmentaient encore l'irritation générale; on rappelait cette triste nuit du 21 janvier 1771, qui avait porté le deuil dans toute la magistrature, ces raffinemens dans les sentences d'exil : un président envoyé dans un lieu sauvage, près de Lyon, sur le haut d'un rocher, où il n'avait pu parvenir qu'à cheval et sa femme en chaise à porteurs, un conseiller relégué dans une île de l'Océan, un autre dans un lieu perdu parmi les neiges de l'Auvergne. Toutes ces rigueurs étaient mises sur le compte du pouvoir absolu, et l'on s'animait, en agitant les récentes théories politiques, à chercher les moyens de sauvegarder l'avenir. Tels étaient les sentimens dont retentissaient les salons où Gustave allait paraître; les femmes distinguées qui présidaient à la société polie

s'en faisaient elles-mêmes les interprètes avec une incroyable ardeur. « Elles ne manquaient pas une si belle occasion, dit Bezenval en se moquant, de se faire les soutiens de ce qu'elles appelaient les constitutions fondamentales de l'état. Dans les conversations, dans les soupers, on ne parlait pas d'autre chose; les assemblées de société ou de plaisir étaient devenues de petits états-généraux où les femmes, transformées en législateurs, débitaient des maximes de droit public et établissaient des principes avec l'assurance et l'audace que leur donnait le désir de dominer et de se faire remarquer, désir encore échauffé par l'importance de la matière et sa célébrité. » La matière était importante en effet, plus que le superficiel Bezenval ne le soupçonnait sans doute, et nous serions aujourd'hui moins portés à prendre légèrement en dédain le chaleureux mouvement d'opinion qui se manifestait alors. On ne peut en vérité considérer sans une vive et sympathique émotion cette heure solennelle, dans l'histoire de notre ancienne monarchie, qui comprend la fin du règne de Louis XV et le commencement du règne de Louis XVI. Ce fut peut-être, s'il y en eut un jamais, le seul moment où des esprits éclairés et sincères purent croire qu'il était temps encore de détourner une révolution déjà prévue et redoutée. Bezenval lui-même atteste qu'une réaction très vive contre les excès de tout genre commis pendant le long règne de Louis XV marquait les dernières années de cette désastreuse époque. La mode n'était plus, comme naguère, à la débauche, et le vice n'était plus commandé par le bon ton; au contraire on commençait à louer le maréchal et la maréchale de Biron d'être restés sévères, et la maréchale de Luxembourg de l'être devenue. Il était naturel qu'à la tête d'un mouvement de réforme toute morale, où la dignité de leur sexe était si fort engagée, on vît se placer les femmes que leur naissance et leur esprit avaient mises aux premiers rangs de la société d'alors. La revendication des droits individuels n'avait jamais été séparée de celle des droits publics dans les enseignemens qu'avait popularisés la philosophie du XVIII[e] siècle, et l'on savait déjà, au moins dans la sphère la plus élevée de la nation, que la cause de l'individu, celle du citoyen, ne se séparait aucunement de la cause de l'état.

Gustave reçut de la cour tout l'accueil que son incognito permettait : le 9 février, visite à Versailles et souper avec le roi; le 12, bal chez la jeune dauphine Marie-Antoinette; le 18, chasse à Versailles et spectacle à la cour; invitation à Marly le 13, à Choisy le 22. Le vieux roi Louis XV témoignait personnellement au prince royal de Suède une grande bienveillance, et paraissait tout préparé à poursuivre avec lui les négociations intimes en vue desquelles il était venu. Le ministère avait changé : le duc de La Vrillière fai-

sait l'intérim des affaires étrangères, et le duc d'Aiguillon, créature de Mme Du Barry, allait lui succéder. C'était un fâcheux contre-temps pour Gustave, dont Choiseul avait désiré sincèrement le succès. Toutefois le comte Scheffer, pendant son ambassade en France, avait beaucoup connu la mère du duc d'Aiguillon, et ce fut la première amitié qui accueillit à Paris les princes suédois : Gustave eut ainsi de nouveau une ouverture particulière vers le principal ministre. Il n'avait pas non plus négligé de se ménager l'accès auprès de la maîtresse dirigeante, et il obtint même de pouvoir offrir un riche collier au petit chien de Mme Du Barry; mais ses goûts, d'accord avec ses intérêts, l'appelaient encore ailleurs. Il fallait se montrer dans ce Paris que venaient visiter les rois, il fallait paraître au milieu de cette société polie qui prononçait des arrêts par-devant l'Europe : Gustave aspirait à connaître, à partager ses sentimens et ses plaisirs; il voulait être adopté par elle. Dès le lendemain de son arrivée, il était au bal masqué de l'Opéra; il s'empressa de visiter la vieille Mme Du Deffand, et se fit présenter dans les principaux salons parisiens, où se rencontraient, mêlés au grand monde, les hommes de lettres et les philosophes. Gustave se donnait pour un des leurs, défendant Voltaire contre le maréchal de Broglie, qui lui imputait tout le mal des dernières années, écoutant d'Alembert et les encyclopédistes, comme un de leurs plus ardens sectateurs, acceptant de Marmontel la dédicace des *Incas*, après avoir déjà fait bon accueil, quatre ans plus tôt, au *Bélisaire*, que Versailles et la Sorbonne, Frédéric et Catherine II, avaient trouvé si hardi, et recevant enfin, comme insigne récompense d'un si beau zèle, l'honneur exceptionnel d'une visite de Rousseau, que Rulhière lui amena.

Rulhière, avec Scheffer et Creutz, fut pour Gustave un guide utile dans les salons de la plus haute société parisienne, auprès de laquelle un récent épisode l'avait mis en faveur. Étant secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg, il avait écrit une histoire détaillée de ce dont il avait été le témoin bien informé lors de l'avénement de Catherine II. L'impératrice, qui redoutait la publication d'un tel ouvrage, lui avait fait offrir par son agent à Paris, le baron Grimm, 30,000 livres pour qu'il fît certaines suppressions; il avait refusé, et l'on n'avait pu obtenir de lui autre chose que la promesse de ne point publier son livre avant la mort de Catherine. Ce trait de désintéressement et de courage avait fait sa fortune auprès de l'opinion, et le duc de La Rochefoucauld, pendant un voyage à Stockholm en 1769, l'avait désigné au choix de Louise-Ulrique pour écrire l'histoire de Suède. Par lui, Gustave fit la connaissance de la comtesse d'Egmont, la célèbre fille du maréchal de Richelieu, qui allait devenir sa plus ardente amie. Il lia également un commerce d'esprit, dont nous verrons plus tard les curieux témoignages, avec la comtesse de

Boufflers, qui faisait les honneurs des salons du Temple, chez le prince de Conti; là encore il voyait les gens de lettres et les philosophes; il rencontrait au contraire chez la comtesse de La Marck, qui était de la famille de Noailles, les représentans et les amis de la vieille cour : c'était une autre sorte d'opposition, celle de ce qu'on appelait alors le « parti des dévots. » Mme de Brionne enfin, de la maison de Lorraine, Mme de Mesmes, d'autres encore, cherchaient à l'attirer vers Choiseul et vers l'opposition parlementaire. Gustave, pris à partie, non-seulement comme un arbitre autorisé, mais comme une précieuse recrue à gagner et à convaincre, était trop personnellement intéressé, à vrai dire, pour être fort impartial, et il se contentait avec raison d'écouter de bonne grâce tous les plaidoyers; mais on conçoit que les parlemens, par exemple, avaient le tort infiniment grave, à ses yeux, de ressembler de loin aux diètes suédoises, qu'il espérait bien dompter. Cela ne l'empêchait pas de répéter avec aisance les lieux communs déjà fort en honneur sur les droits des nations et sur la liberté; il souffrait volontiers qu'on le prémunît contre l'enivrement de la puissance royale, et qu'on lui demandât à l'avance l'engagement de ne pas abuser du pouvoir dont il serait un jour investi.

Ses libérales institutrices n'attendirent pas longtemps le moment où il serait mis en demeure d'appliquer leurs doctrines. A peine était-il depuis quelques semaines à Paris que la mort subite du roi Adolphe-Frédéric, son père, mit un terme à son voyage en l'appelant au trône. Il était dans la loge de la comtesse d'Egmont, à l'Opéra, quand le comte de Creutz vint, le 1er mars 1771, lui apporter cette nouvelle. Mme d'Egmont lui dit : « Contentez-vous, sire, d'être absolu par la séduction, ne le réclamez jamais comme un droit. » Le comte Scheffer partit immédiatement pour Versailles, où il n'arriva qu'à près de minuit; le roi lui donna audience, quoiqu'il fût déjà couché, grâce si singulière, dit Mme Du Deffand, qu'elle n'avait encore été accordée à personne. Louis XV s'informa comment le nouveau roi de Suède voulait être traité : si c'était en roi, il irait le visiter dès le lendemain, et, lorsqu'il viendrait à la cour, il lui donnerait la droite; mais Scheffer répondit que sa majesté suédoise continuerait à garder l'incognito.

L'hôtel de la légation suédoise n'en fut pas moins désormais comme une résidence royale, vers laquelle affluaient tous les hommages. Gustave y passa les premiers jours de son nouvel état dans un deuil et une solitude pendant lesquels il n'admit d'autre société que celle de Marmontel. Le tableau que ce dernier a tracé dans ses mémoires de la douleur du prince et de son dégoût de la royauté respire un parfum de banalité philosophique et sentimentale que la

réalité ne démentait peut-être pas entièrement. Cette courte retraite achevée, le nouveau roi ne se hâta pas de quitter Paris : les négociations pour lesquelles il avait fait le voyage étaient en effet à peine engagées, et il n'acceptait pas sans un vif regret la nécessité de se séparer si tôt de cette société française dont les charmes et le cordial accueil avaient dépassé tout ce qu'il en attendait. Il reprit donc avec une nouvelle ardeur le cours de ses visites dans Paris; la Comédie-Française et l'Opéra entraient naturellement pour une grande part dans l'hospitalité parisienne. Lors du voyage du roi de Danemark, en novembre 1768, le duc de Duras, chargé de le conduire à toutes les « galanteries » de la capitale, l'avait accablé de spectacles : dix-sept actes en un jour, tant en prose qu'en vers, en déclamation, chant, musique, etc., en italien et en français (1). Gustave échappait par son incognito à cette servitude, et il ne trouvait que charme à nos théâtres, où le parterre et les loges l'acclamaient, où, s'il arrivait la toile levée, le public faisait recommencer les acteurs, car l'opinion publique l'avait proclamé le roi-philosophe, et ses liaisons avec les oppositions diverses l'avaient rendu populaire. Le 6 et le 7 mars, il visita l'Académie des sciences et l'Académie française, où d'Alembert prononça deux fois son éloge. Il avait particulièrement mérité la reconnaissance de ces deux illustres compagnies par le soin qu'il avait pris, peu de temps avant son départ de Suède, de faire élever à ses frais un monument à Descartes. Il n'oubliait pas d'ailleurs ses spirituelles amies, témoin cette lettre de Mme Du Deffand à la duchesse de Choiseul, qui nous introduit de plain-pied dans les salons de l'hôtel de Suède :

« Vendredi 8 mars 1771. — Le roi de Suède me fit prier hier à souper. J'étais engagée ailleurs, mais je n'hésitai pas à l'accepter. Le souper fut très gai; rien de si aimable que le roi de Suède. Je suis désolée que vous ne le connaissiez pas; je suis sûre que vous en seriez charmée. Mme de Beauvau vous en aura sans doute beaucoup parlé et fait l'éloge. Il me traita à merveille. Je rapportai à mon attachement pour vous et le grand-papa (2) le bon accueil, les politesses, les attentions qu'il eut pour moi. Mme d'Aiguillon la mère fut charmante,... et je fus aussi à mon aise que je le suis avec vous. Il n'y avait de compagnie que le petit prince (3), MM. d'Eisestein (4), de Scheffer et de Creutz; ce dernier ne se mit point à table. Avant souper, nous lûmes le discours que d'Alembert avait fait la veille à l'Académie des sciences, où le roi avait été. Je vis qu'il en portait un très bon jugement, et qu'il n'est point entêté de la philosophie moderne, dont ce

(1) *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres*, tome IV, page 137; 10 novembre 1768.

(2) On sait que Mme Du Deffand désigne ainsi familièrement le duc de Choiseul.

(3) Le prince Frédéric, frère de Gustave III.

(4) Le duc d'Hessenstein, fils reconnu de Frédéric Ier, qui avait régné en Suède de 1720 à 1751. Voyez Ristel, *Anecdotes et Caractères de la cour de Suède*, Paris 1790.

discours fait l'éloge. Après le souper, M. de Creutz lut une lettre de M. d'Angevillers où le roi de Suède est loué avec une emphase, une exagération épouvantable, et qui ne plut nullement au roi. On parla du chevalier de Boufflers, on chanta son ambassade, et puis M[me] d'Aiguillon fit chanter la chanson des *Philosophes*... On dit des vers de Voltaire que je ne connaissais pas: je tâcherai de les avoir et de vous les envoyer. On se retira à minuit; les dames partirent les premières; le roi alors s'approcha de moi et me dit : « Je vous prie, quand vous écrirez à Chanteloup, de dire à M. de Choiseul combien je lui suis attaché, et le regret infini que j'ai de ne le point voir. Dites-en autant à M[me] de Choiseul; j'aurais été charmé de la connaître. »

« M[me] de Luxembourg, M[me] de Lauzun et la comtesse de Boufflers souperont ce soir chez lui. Demain il soupera à Ruel : la compagnie sera M[mes] d'Aiguillon et MM. de Richelieu et de Maurepas, et après-demain il aura chez lui M[mes] de Brionne et d'Egmont. On dit qu'il partira lundi, mais je n'en crois rien; plusieurs raisons peuvent l'arrêter : il attend un frère de M. de Scheffer, qui lui apporte je ne sais quoi de nécessaire, et puis j'ai dans l'idée qu'il attend encore autre chose : la nomination d'un ministre des affaires étrangères. Il croyait ces jours passés qu'il serait nommé aujourd'hui, et, sur la parole de M. de Creutz, j'avais parié un louis qu'il le serait dimanche matin. Je ne doute pas que mon pari ne soit perdu : non-seulement dimanche il ne sera pas nommé, mais peut-être d'un, deux, trois ou quatre mois. On ne doute nullement que ce ne soit M. d'Aiguillon; de deviner pourquoi ces délais, cela est difficile. »

On voit que Gustave III, n'oubliant pas les soins de sa politique, trouvait moyen de se ménager également l'amitié du duc de Choiseul, qui conservait un grand parti, et celle du duc d'Aiguillon, futur ministre des affaires étrangères. Il s'acquittait en même temps de certains actes que le gouvernement suédois exigeait de lui; le 15 mars, il dut adresser au sénat de Stockholm une déclaration ainsi conçue :

« Appelé en qualité d'héritier à la succession royale, et mes vues étant fort éloignées de tout pouvoir arbitraire, je déclare par cet acte solennel, et sur ma parole de roi, que je suis entièrement dans le dessein de gouverner mon royaume en observant tout ce que prescrivent les lois de la Suède et particulièrement la constitution de l'année 1720, à laquelle j'ai déjà prêté serment. Je regarderai comme ennemis déclarés de ma personne et comme traîtres envers l'état ceux qui, ouvertement ou secrètement, et sous quelque prétexte que ce fût, chercheraient à rétablir la *souveraineté*. »

Voilà ce « je ne sais quoi de nécessaire » dont M[me] Du Deffand avait entendu parler : Gustave n'eût pas été proclamé à Stockholm sans la prompte soumission que les états lui demandaient; mais en même temps qu'il jurait de nouveau fidélité à la constitution de 1720, il prenait secrètement avec la cour de Versailles toutes les mesures qui permettraient de la renverser. Nous avons vu que le

paiement des subsides français avait été interrompu en 1766, alors que le ministère, sous la conduite de Choiseul, avait résolu de ne plus nourrir en Suède une stérile anarchie; on consentit à les acquitter de nouveau pour grouper autour du nouveau roi toutes les forces de la nation : suivant les termes de la dernière convention, conclue en 1764, et que l'on reprit alors, une somme de 10 millions 1/2 restait à payer; il fut convenu qu'elle serait remise au gouvernement suédois par appoints de 1 million et 1/2 par an à partir du 1er janvier 1772; une somme de 750,000 livres fut comptée immédiatement et par avance au jeune roi; on destina en outre une somme de 3 millions pour disposer les esprits en faveur de Gustave III dans la diète qui allait s'ouvrir. Enfin, pour donner au protégé de la France une marque publique d'intérêt, mais en même temps pour diriger sa conduite, pour former et guider le parti royaliste, pour surveiller l'emploi des subsides, on remplaça M. d'Usson à la légation de Stockholm par M. de Vergennes, un des grands noms de notre diplomatie. Les vues de Choiseul sur les affaires de Suède et sur les conditions de l'équilibre politique dans le nord de l'Europe s'étaient transmises à ses successeurs, et le cabinet de Versailles était décidé à renouveler le plus promptement possible la force intérieure de la Suède par une révolution qui paraissait nécessaire. Gustave III quitta Paris le 18 mars 1771; avant de passer la frontière, il écrivit à Louis XV (1) :

« 26 mars. — Monsieur mon frère et cousin, je ne quitterai pas les états de votre majesté sans lui témoigner encore une fois ma vive reconnaissance pour toutes les marques qu'elle m'a données d'une amitié dont aucun souverain ne connaît le prix mieux que moi. Si Dieu me permet de rentrer sans aucun fâcheux accident parmi les miens, je m'emploierai sans relâche à affermir des liaisons que mes sentimens personnels vont rendre désormais indissolubles. Je me plairai surtout à cultiver la correspondance directe que votre majesté m'a permis d'entretenir avec elle, et qui me fournira plus d'une occasion de lui rappeler le tendre attachement avec lequel je serai toujours, monsieur mon frère et cousin, de votre majesté, le bon frère et cousin, GUSTAVE. »

Gustave III avait réussi, malgré la courte durée de ce voyage, dans le double dessein qui lui tenait au cœur : il avait utilement resserré les liens diplomatiques qui unissaient depuis si longtemps son pays et le nôtre, et il avait mérité la chaleureuse adoption de cette société française dont il était plus que jamais épris.

A. GEFFROY.

(1) *Archives des affaires étrangères, à Paris, Correspondance de Suède, 1771.* Cette lettre ne se trouve pas dans la *Collection des écrits de Gustave III,* en cinq volumes in-8°, Stockholm 1803-1805.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

29 février 1864.

Parmi les belles pages qui ouvrent le nouveau volume que M. Guizot vient d'ajouter aux *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, il est des considérations élevées qui s'adressent en ce moment avec une merveilleuse opportunité au monde politique européen. « L'esprit de conquête, dit M. Guizot, l'esprit de propagande, l'esprit de système, tels ont été jusqu'ici les mobiles et les maîtres de la politique extérieure des états... Qu'on jette de haut un coup d'œil sur l'histoire des rapports internationaux européens, on verra l'esprit de conquête, ou l'esprit de propagande armée, ou quelque dessein systématique sur l'organisation territoriale de l'Europe, inspirer et déterminer la politique extérieure des gouvernemens. Et, soit que l'un ou l'autre de ces esprits ait dominé, les gouvernemens ont disposé arbitrairement du sort des peuples; la guerre a été leur indispensable moyen d'action... Que ce cours des choses ait été le résultat des passions des hommes, et que, malgré ces passions et les maux qu'elles ont infligés aux peuples, la civilisation européenne n'ait pas laissé de grandir et de prospérer, et puisse grandir et prospérer encore, je le sais; c'est l'honneur du monde chrétien que le mal n'y étouffe pas le bien... Mais je tiens en même temps pour certain que ces divers mobiles ne sont plus en harmonie avec l'état actuel des mœurs, des idées, des intérêts, des instincts sociaux... L'étendue et l'activité de l'industrie et du commerce, le besoin du bien-être général, l'habitude des relations fréquentes, faciles, promptes et régulières entre les peuples, le goût invincible de l'association libre, de l'examen, de la discussion, de la publicité, ces faits caractéristiques de la grande société moderne, exercent déjà et exerceront de plus en plus contre les fantaisies guerrières ou diplomatiques de la politique extérieure une influence prépondérante. » On se réconforte avec plaisir, aux accens de ce haut et confiant langage, dans la situation incertaine où nous nous trouvons.

Cette situation est en effet aussi bizarre que pénible. Les instincts et les intérêts pacifiques des sociétés modernes y sont aux prises avec de sourdes et incessantes appréhensions de guerre, et ce qui est étrange, c'est que le motif de cette anxiété générale est un phénomène tout particulier à notre époque que M. Guizot a omis parmi les causes qu'il assigne aux entraînemens ou aux calculs d'une politique belliqueuse. Il n'est pas question maintenant de l'esprit de conquête; l'esprit de propagande ne lance point ses ardentes provocations : ce qui fait le plus notoirement défaut dans les évolutions de la politique européenne, c'est, à en juger par toutes les apparences, l'esprit de système. Un fonds général d'irrésolution où l'on demeure à la merci de boutades isolées ou d'incidens imprévus, voilà l'état politique où nous sommes et dont les nations européennes souffrent très positivement. On a bien la paix, mais on n'a pas l'assurance de la conserver. On assiste à des combinaisons diplomatiques qui mettent la paix en péril; mais on ferait trop d'honneur à ces combinaisons, si on les attribuait à des vues systématiques, car ce que redoutent le plus ceux qui les tentent, c'est de suivre la logique de leurs paroles et de leurs actes, et de poser des conclusions nettes. On ne voit clair dans rien: l'esprit public n'est nulle part porté et affermi par l'aveu d'une politique décidée. On a ri souvent du vague, de la confusion et de l'enchevêtrement de la politique intérieure de la confédération germanique : nous ne savons si cela provient de ce que la question dominante du jour est une question allemande; mais le fait est que pour le moment l'Europe entière, plongée dans une confusion dont elle ne peut plus se débrouiller, semble être devenue une immense Allemagne.

Le malheureux conflit de l'Allemagne et du Danemark restera comme la révélation humiliante de la triste situation que nous essayons de décrire. Il est déplorable qu'un procès comme celui qui se débat entre l'Allemagne et le Danemark n'ait pu, dans l'Europe moderne, se vider pacifiquement par la seule action des forces morales. Il est déplorable qu'on n'ait su ni prévoir ni prévenir l'extrémité odieuse d'une lutte si disproportionnée. Il est honteux que sous le regard de grandes nations éclairées, libérales, puissantes, un tel débat ait fait verser du sang. Ce sang, si gratuitement, si étourdiment, si cruellement répandu, crie vengeance. Ce sang laissera une tache sur la politique contemporaine. Or, si l'on y réfléchit, ce malheur est la faute de l'irrésolution universelle; c'est la conséquence d'un état de choses où les intérêts se divisent sans avoir l'excuse des ambitions énergiques, où des scissions d'opinions s'accomplissent pour des motifs futiles entre les peuples qui semblaient appelés à diriger la civilisation moderne, où l'esprit public manque de lumière et de chaleur, où les malfaisans caprices des gouvernemens semblent échapper de plus en plus au contrôle affaibli de la conscience européenne.

Ceux qui ont commis contre le Danemark l'agression qui inquiète l'Eu-

rope ne peuvent pas même essayer de se justifier par l'illusion d'une politique à système. Que veulent en effet la Prusse et l'Autriche? Interrogées par les diplomaties de France et d'Angleterre sur la portée de leur alliance, elles protestent que cette alliance n'est qu'un fait accidentel et limité. Elles nient que leur union ait un objet qui dépasse leur querelle avec le Danemark. Leurs représentans affirment qu'elles ne sont liées que par une convention militaire; ils se plaignent d'ailleurs que cette convention ait été rédigée précipitamment, qu'on ne l'ait point combinée avec attention, qu'on ait négligé d'y insérer des clauses exigées par la plus ordinaire prudence. Nous n'avons pas de peine à croire à ces explications rassurantes des diplomates autrichiens et prussiens, nous ne pensons pas qu'aucun projet menaçant contre la France ou l'Angleterre ait pu se mêler à leurs arrangemens; mais ont-ils au moins des vues plus nettes dans leur politique envers le Danemark? Nous en doutons. Les ministres de Prusse et d'Autriche sont fort embarrassés quand on les presse sur ce point. Ils n'ont rien de précis à demander au Danemark; ils accordent l'intégrité de la monarchie danoise, ils reconnaissent la succession établie par le traité de 1852, ils ne vont même pas jusqu'à demander pour le Slesvig et le Holstein la substitution du lien personnel au lien réel; ils n'ont pas l'air de vouloir sortir des vagues engagemens de 1852 tels qu'ils sont exposés dans la dépêche du prince Schwarzenberg dont nous avons signalé précédemment les points principaux. A quoi bon alors cette guerre sanguinaire? Quelle figure feront l'Autriche et la Prusse lorsqu'il faudra enfin s'asseoir pour négocier autour de la table dont lord Palmerston parlait l'autre jour? Après avoir dépensé leurs trésors et fait tuer leurs soldats, elles seront réduites à reconnaître les droits du Danemark, elles seront serrées dans le cercle des engagemens diplomatiques qu'elles ont contractés en commun avec la France et l'Angleterre. Cette perspective, vers laquelle les cabinets de Prusse et d'Autriche marchent les yeux ouverts, n'est-elle pas dès à présent la condamnation de leur entreprise, et ne leur présage-t-elle pas, en fin de compte, une humiliante confusion? Il faudra peut-être alors chercher ailleurs le mot de la conduite des deux puissances allemandes. On découvrira peut-être qu'en ayant l'air de combattre le Danemark, au fond c'était à leurs propres confédérés, aux états moyens et petits de l'Allemagne, qu'elles faisaient réellement la guerre. C'est à ces états qu'elles voulaient donner une leçon : elles entendaient réprimer les velléités d'initiative et d'indépendance des cours secondaires; elles voulaient leur apprendre une bonne fois que les petits cabinets allemands n'ont pas voix dans les grandes transactions européennes. Tel sera en effet, suivant toute vraisemblance, et si quelque diversion imprévue ne se vient mettre à la traverse, l'enseignement que la question dano-allemande aura donné encore une fois aux états secondaires; mais valait-il bien la peine de jouer si gros jeu pour arriver à un pareil résultat, et ce résultat ne jettera-t-il pas au sein de la confédération germanique de nouveaux fermens de discorde et de désordre?

Les choses tournant ainsi, la question dano-allemande, que les cours secondaires avaient saisie avec une hâte étourdie, comme une occasion unique de conquérir la popularité à l'intérieur et l'importance au dehors, n'aura été pour elles au contraire qu'une source de déceptions et une cause d'abaissement. C'est en vain que M. de Beust et M. de Pfordten auront joué au rôle de ministres de grandes puissances, c'est en vain qu'ils auront fait mine, par la conférence de Wurtzbourg, de former une troisième puissance au sein de la confédération; il faudra bien reconnaître à la fin l'inanité de ces efforts et de ces prétentions. Le ministre saxon a déjà eu, dans les façons brutales que le gouvernement prussien a prises envers lui, un avant-goût des déboires qui lui sont réservés. On peut répéter pour le parti libéral allemand les prédictions que l'on adresse aux cours secondaires. L'affaire danoise, à l'aide de laquelle il avait espéré réveiller et diriger le mouvement patriotique et réformateur, ne lui apportera que des désappointemens. Le pressentiment de ces conséquences a déjà frappé de découragement le parti libéral. En somme, il ne semble pas que la politique adoptée contre le Danemark doive porter bonheur à personne en Allemagne. Les fautes commises dans cette question ne sont pas faites pour donner au monde une haute idée de la capacité politique des hommes d'état allemands. La politique des cabinets allemands a été marquée par une violence et une imprévoyance également enfantines : on n'y reconnaît point les vues et la conduite d'hommes trempés par le sentiment moral de la responsabilité. La liberté n'a point encore assez mûri les politiques de la confédération. Le spectacle qu'ils nous donnent depuis trois mois est la confirmation éclatante du profond jugement que M. Guizot, dans son dernier volume, porte sur les hommes d'état comparés des pays libres et des gouvernemens absolus. Nous détachons quelques traits de cette belle page : « La différence est grande entre les hommes politiques qui se sont formés dans un régime de liberté, au milieu de ses exigences et de ses combats, et ceux qui ont vécu, loin de toute arène publique et lumineuse, dans l'exercice d'un pouvoir exempt de contrôle et de responsabilité. Pour suffire à leur tâche, ils ont besoin les uns et les autres d'une réelle supériorité; la vie politique est difficile, même dans les cours, et le pouvoir silencieux n'est pas dispensé d'être habile. Mais le gouvernement libre forme des mœurs viriles et des esprits difficiles pour eux-mêmes comme pour les autres; il lui faut absolument des hommes. Le pouvoir absolu admet et suscite bien plus de légèreté, de caprice, d'inconséquence, de faiblesse, et les plus éminens y conservent de grands restes des dispositions des enfans. » C'est à propos de M. de Metternich lui-même que M. Guizot ne craint pas d'écrire ces lignes sévères : que n'aurait-on pas le droit de dire des étroites vues, des dissimulations, des boutades brutales, des forfanteries puériles, par lesquelles se distinguent sous nos yeux les hommes qui dirigent aujourd'hui la politique de l'Allemagne !

Quand on songe aux avortemens qui attendent la politique désordonnée

des grandes puissances et des petites cours allemandes, on a moins de regret à voir échouer pour le moment l'idée d'une conférence mise récemment en avant par le cabinet anglais. L'opinion a commis au premier abord une méprise au sujet de cette conférence, on a cru qu'elle avait été demandée à tous les signataires du traité de 1852. Il n'en était rien. Le ministère anglais devait adresser sa proposition aux belligérans avant d'en faire part officiellement aux puissances neutres. La Prusse et l'Autriche, consultées les premières, ont accepté la conférence, mais sans suspension des hostilités. Le Danemark a refusé une conférence qui ne serait point accompagnée d'un armistice et de l'évacuation des duchés. On avait eu l'idée d'appeler la diète germanique à se faire représenter en cette occasion dans le conseil des puissances. Que cette idée ait pu être agréable à la Prusse et à l'Autriche, il est permis d'en douter. La diète ayant jusqu'à présent manifesté la résolution la plus contraire aux arrangemens de 1852, on peut dire que l'invitation de siéger dans une conférence où elle serait seule de son avis ne serait envers elle qu'une simple formule de politesse; cet acte de courtoisie semblerait cependant devoir être bien accueilli par les petites cours allemandes, qui obtiendraient ainsi l'admission d'un principe qu'elles ont depuis si longtemps à cœur, celui de la représentation directe de la portion de l'Allemagne qui n'est ni autrichienne ni prussienne dans les délibérations européennes. Ce qui est certain pourtant, c'est que la réponse de la diète à une telle proposition entraînerait de mortels délais, et enlèverait à la conférence l'efficacité pacificatrice immédiate que le public en avait espérée. La proposition ne devait être officiellement soumise à la France que lorsqu'elle aurait été acceptée par les belligérans. Le refus du Danemark a empêché que cette communication nous fût faite. La France, nous n'en doutons point, aurait répondu favorablement. Pour l'hypothèse où la conférence aurait lieu, nous croyons que la France, l'Angleterre et l'Autriche, après avoir mutuellement sondé leurs dispositions, avaient l'intention de demander en commun, dès la première séance, la suspension des hostilités. Aux ouvertures qui lui ont été faites sur la question de l'armistice, la Prusse a jusqu'à présent fait la sourde oreille. Voici donc en résumé, à propos de la conférence, l'état de la question : la Prusse et l'Autriche acceptent le projet sans armistice; le Danemark le décline temporairement; l'accession de la diète entraînerait d'inévitables délais. En dépit de la conférence proposée, la guerre est destinée à continuer. La conférence ne plane sur la situation qu'à l'état d'idée en l'air.

Au milieu de ces débiles efforts diplomatiques, il faut rendre justice à la ferme attitude du peuple danois. Tant que la conférence flotte sous la forme d'un projet, qu'elle n'a pas recueilli les adhésions qui pourront la rendre efficace, qu'elle n'est pas en mesure de se mettre à l'œuvre et d'inaugurer son travail par une déclaration d'armistice, le sentiment de dignité le plus élémentaire interdit au Danemark de faire des concessions en vue de résul-

tats illusoires; venant de sa part, de telles concessions annonceraient des craintes, une défaillance, une lassitude, qui sont loin de son cœur. La nation danoise a pris son parti de la crise actuelle; il faut qu'elle en sorte affranchie des tracasseries qui la troublent depuis douze années, ou qu'elle succombe. Si l'issue de la lutte devait détacher le Holstein de la monarchie, le Danemark ressentirait profondément sans doute l'affaiblissement que lui infligerait cette perte; mais il s'y résignerait en se voyant délivré de la fatigue des chicanes allemandes, et il regarderait l'avenir avec confiance en songeant qu'au prix de ce sacrifice il aurait conquis son indépendance et la liberté de ses développemens intérieurs. Si un malheur plus grand attendait le Danemark, s'il devait être aussi dépouillé du Slesvig, il considérerait sa ruine comme infaillible, ce serait la fin de la monarchie danoise. Il préférerait encore cette révolution à l'expédient bâtard de l'union personnelle du Slesvig substituée à l'union réelle. Les patriotes danois professent sur cette combinaison l'opinion qu'en devraient avoir tous les hommes d'état occidentaux. L'union personnelle ne terminerait rien; elle livrerait indéfiniment le Danemark aux désordres intérieurs qui l'ont si longtemps troublé, et qui retentissent aujourd'hui sur la politique européenne. L'ennemi serait introduit au cœur de la place. La monarchie danoise serait livrée à la politique allemande. Les Danois veulent donc que la lutte soit décisive. Ils refusent les armistices dilatoires, ils repoussent l'amusement des négociations temporisatrices. Vivre maîtres d'eux-mêmes ou périr avec éclat, c'est la seule alternative qu'ils admettent.

Mais les Danois, et ils le savent bien, ne sont point seuls intéressés dans ce dilemme. La conservation du Danemark importe à l'Angleterre et à la France. Après les démonstrations si extraordinairement actives et si prodigieusement impuissantes que le cabinet anglais vient de faire pour le Danemark, l'intérêt anglais engagé dans la question ne saurait être nié. Malgré la réserve expectante que la France a observée devant cette crise, nous croyons également que l'intérêt français est incontestable. Le Danemark a été l'un de nos plus constans alliés parmi ces états secondaires qui ont si longtemps formé la clientèle de la France. S'il venait à disparaître, ce ne serait point une consolation digne de nous que de venir dire qu'après tout nous ne nous sommes point compromis pour lui, et que, plus prudens que les Anglais, nous avons du moins épargné à notre amour-propre dans cette occurrence la blessure d'un échec diplomatique. A un certain point de vue, nous sommes en effet en train de prendre notre revanche des procédés de mauvais camarade que l'Angleterre a eus envers nous l'année dernière dans la question polonaise. Nous aussi, nous avons échoué l'année dernière dans les efforts que nous avons tentés en faveur d'une nation asservie et opprimée au mépris de la justice et des traités. L'Angleterre avait frappé d'avance notre politique de stérilité en annonçant qu'elle ne nous donnerait qu'un concours moral, qu'en aucun cas elle ne soutiendrait par

la guerre ses réclamations et les nôtres. Nous aussi, l'année dernière, nous avons commis une faute en faisant une grande démonstration contre la Russie sans nous être antérieurement assurés de l'assistance active de l'Angleterre. Nous avons eu le tort de croire que l'alliance anglaise nous viendrait avec le temps, grâce au développement des faits et à la faveur des incidens. Quand arriva le moment de conclure, les incidens nous avaient fait défaut, et, après avoir commis la généreuse imprudence de prendre l'initiative diplomatique des négociations polonaises, nous fûmes obligés d'accepter à notre compte un grand échec et de couvrir notre retraite par la soudaine proposition du congrès universel.

La chance a complétement tourné aujourd'hui. Les Anglais se sont mis, à propos du Danemark, dans un embarras semblable à celui où nous nous trouvions, il y a quatre mois, à propos de la Pologne. Il était manifeste pour l'Europe entière qu'entre eux et nous une alliance active immédiate était impossible. Cette conviction générale a fait beau jeu aux petites cours allemandes, à la Prusse et à l'Autriche. Quand les deux puissances occidentales sont séparées, lorsqu'elles sont coupées, le reste de l'Europe peut passer au travers, et l'on se permet bien des fantaisies. C'est donc en vain que lord Russell a pris en main la cause du Danemark; c'est en vain qu'il a accumulé les démarches, les représentations, les propositions. A Francfort, à Berlin, à Vienne, même à Dresde, on s'est ri de lui. L'Allemagne, bien sûre que la France ne remuerait pas, s'est sentie émancipée, s'est jetée dans l'action avec une rare gaillardise, et a montré à l'Angleterre le cas que l'on fait dans le monde de l'autorité morale des conseils lorsqu'ils ne doivent pas être soutenus par un supplément de force matérielle. La diplomatie anglaise a été couverte de confusion : elle est poursuivie par les sarcasmes des cours secondaires d'Allemagne; elle est narguée par M. de Bismark. C'est une déroute. Voici que les Grecs et les Turcs s'en mêlent à leur tour et se demandent à quoi sert l'amitié d'une puissance qui n'est bonne qu'à compromettre ses alliés et non à les défendre. Par contre, c'est de l'attitude de la France que l'on commence à s'inquiéter. De Vienne à Berlin, dans les petites cours de la confédération, quand il s'agit de prendre un parti, on s'interroge sur nos intentions. « Que fera la France? » c'est la question qui est sur toutes les lèvres. Notre position extérieure, un peu dérangée par la conclusion de la négociation polonaise, est donc bien rétablie. Nous avons eu notre revanche, nous avons rendu la pareille à l'Angleterre, nous sommes quittes envers elle; mais ne nous paierions-nous point d'une puérile et vaine satisfaction, si nous demeurions trop longtemps à nous amuser des déboires de la diplomatie anglaise? En vérité, les Anglais ont remporté une bien utile victoire sur nous, lorsqu'ils ont dit : Tant pis pour la France, s'il n'y a plus de Pologne! Et nous nous glorifierions d'un beau triomphe, en disant à notre tour : Tant pis pour l'Angleterre, s'il n'y a plus de Danemark! Une politique de petites niches peut-

elle convenir à l'intelligence, aux intérêts, à l'honneur des deux plus grands états, des deux plus grands peuples du monde?

L'enseignement qui sort donc avec une lumineuse évidence de la confusion politique dont nous sommes témoins, c'est que le maintien de la paix et de l'ordre en Europe, c'est que la conservation du prestige et de l'influence des deux nations occidentales sont au prix de la bonne entente de la France et de l'Angleterre. Ni la France ni l'Angleterre ne peuvent s'engager avec succès en Europe dans des entreprises politiques importantes, si d'avance elles ne sont sûres de leurs bons sentimens mutuels, et si l'influence de leur accord ne domine pas et ne contient point les autres puissances. Cet enseignement, nous l'espérons, ne sera perdu ni pour les Anglais ni pour nous. Nous croyons que l'œuvre du rapprochement des deux politiques fait des progrès réels. Les faits déplorables qui se sont passés entre l'Allemagne et le Danemark auraient été prévenus assurément, si la mort du roi Frédéric VII eût trouvé la France et l'Angleterre décidées à marcher d'accord; mais les pires conséquences que l'on peut redouter du conflit dano-allemand ne seront conjurées que par l'alliance intime et active des deux pays.

Un des traits les moins curieux de ce temps-ci ne sera pas le silence qui a été gardé au sein de notre corps législatif pendant la discussion de l'adresse sur la question dano-allemande. C'était l'affaire critique du présent, c'était la difficulté de laquelle, suivant la juste indication de M. Thiers, la guerre, échappant au libre arbitre de la France, pouvait sortir à l'improviste, — et cependant, sur cette question actuelle et brûlante, qui émeut depuis un mois les intérêts industriels et financiers de l'Europe, on s'est complétement tu. Il eût été pourtant très utile que des voix autorisées fussent venues éclairer l'opinion, fort peu édifiée sur cet obscur litige. Il eût été utile que l'on eût appris au public dans quelle mesure et jusqu'à quel degré les intérêts, les traditions, l'honneur de la France, étaient engagés dans la question. Il eût été utile que l'on eût jeté un aperçu sur la façon dont la question danoise se mêlait à la politique générale de l'Europe et au système de nos alliances. L'esprit public eût été tiré d'incertitude par une discussion semblable, et peut-être la politique du gouvernement en eût été affermie. Mais, et c'est un inconvénient que nous avons plus d'une fois signalé, nos discussions de l'adresse sont des débats rétrospectifs; il serait à désirer que la chambre pût être associée par une autre combinaison parlementaire à la délibération des affaires courantes, des affaires qui sont en train de se développer et vis-à-vis desquelles le pays conserve encore sa liberté d'action. On fait un autre reproche aux débats de l'adresse, on se plaint de leur durée; c'est trop de temps, dit-on, perdu pour les affaires. Le reproche est fondé, mais il est telle autre partie de l'organisation du travail parlementaire, qui ne présente pas un moindre défaut. N'abuse-t-on point par exemple du système des commissions? Voici à peu près un mois

que les séances du corps législatif sont suspendues. Tout le travail parlementaire est concentré dans le huis clos des commissions. C'est là que l'on étudie le budget, c'est là qu'on prépare l'amendement de la loi sur les coalitions, c'est là qu'on remanie encore une fois la lói des sucres. L'importance des questions ainsi élaborées est incontestable; mais cette longue étude des commissions n'est-elle pas exagérée? n'entraîne-t-elle pas d'inutiles pertes de temps? n'empiète-t-elle pas un peu sur les discussions publiques, qui sont la véritable affaire et le vrai procédé d'élaboration des assemblées représentatives?

On doit féliciter l'honorable ministre de l'intérieur, M. Boudet, de n'avoir point attendu l'expiration du délai légal pour convoquer les électeurs de Paris appelés à remplir les deux siéges laissés vacans par les doubles élections. La perspective des nouvelles élections parisiennes a provoqué de la part d'un certain nombre d'ouvriers une manifestation qui est à cette heure vivement discutée par la presse quotidienne. Cette manifestation a été la publication d'un programme où l'on réclame les candidatures ouvrières. Il y a dans ce programme deux choses à distinguer : on y voit les traces de doctrines économiques et sociales erronées, de doctrines qui tendent à partager la société en deux camps antagonistes, le travail et le capital; on y remarque aussi le désir d'une portion considérable de la population qui voudrait participer, par quelques-uns de ses membres, à la tâche et à l'honneur de la représentation nationale. Il importe, à notre avis, de ne point perdre de vue cette distinction, si l'on veut apprécier avec équité et sans préjugé la réclamation qui vient de se produire. Dans l'examen de cette question délicate, ce qu'il faut en effet s'efforcer d'éviter avant tout, c'est d'aigrir et d'irriter toute une catégorie intéressante de citoyens laborieux en condamnant des prétentions politiques qui pourraient être justes sous le prétexte qu'elles se produisent avec un bagage d'opinions économiques dangereuses et fausses.

Il faut être franc et net envers les rédacteurs du programme des candidatures ouvrières. S'ils considèrent les ouvriers comme une classe au sein de la nation, ayant des intérêts distincts de classe opposés à ceux d'autres catégories de citoyens, ils commettent une grave erreur, et ils entrent sans s'en douter dans une voie rétrograde. La fortune et l'honneur de la démocratie française sont d'avoir fait disparaître dans notre pays les odieuses et blessantes distinctions de classes; ceux qui voudraient faire revivre ces distinctions au nom même de la démocratie commettraient le contre-sens le plus monstrueux et le plus déplorable. En invoquant pour eux-mêmes des préjugés qui n'ont rien dont leur dignité bien entendue se puisse honorer, ils iraient réveiller ailleurs des préjugés, heureusement détruits, dont ils auraient à souffrir les premiers. Ils déferaient de leurs propres mains l'œuvre de la révolution française. Ils travailleraient à troubler cette condition fondamentale de notre paix publique qui repose dans le sentiment universel de l'égalité. Leur faute ne serait pas moins funeste,

si, déçus par une mauvaise routine de langage, ils allaient transporter sur le terrain économique et social un antagonisme que notre droit politique n'admet plus. Il est faux que la société se prête à la division simple et arbitraire que quelques auteurs de systèmes se sont plu à établir entre ceux qui travaillent de leurs mains et les détenteurs des capitaux. Deux camps aussi positivement tranchés n'existent point dans la société : le capital et le travail sont partout mêlés; le capital est la réserve des instrumens de travail et des produits à consommer, dont vit le travail lui-même. Rien de variable et de mobile d'ailleurs comme les classes de ceux qui détiennent les capitaux et de ceux qui en vivent par le travail. Avec l'épargne, qui est le produit réservé du travail, des capitaux se forment sans cesse en de nouvelles mains, tandis qu'en d'autres mains, par l'inconduite, la négligence, l'inhabileté, les erreurs commerciales, des accumulations de capitaux se dispersent et s'évanouissent. Ce n'est donc point sur une opposition normale des intérêts du capital et des intérêts du travail que des hommes intelligens et fiers peuvent fonder leur prétention à être représentés par des ouvriers dans les assemblées politiques.

Une fois ces points écartés énergiquement, il nous semble que la question des candidatures ouvrières n'a rien dont on doive s'offusquer outre mesure. Nous vivons sous le suffrage universel; il ne nous paraît guère possible que, sous le régime du suffrage universel pratiqué librement, il ne se produise point dans de grandes agglomérations des candidatures ouvrières. Le suffrage universel, qui est notre maître, n'admet pas plus d'exclusion pour les éligibles que pour les électeurs. Le premier devoir des électeurs est de confier la députation à ceux qu'ils jugent le plus dignes et le plus capables d'en remplir les fonctions, en se plaçant au point de vue des intérêts les plus élevés et les plus généraux du pays. Une fois faite la part de l'intérêt politique et national dans le choix des candidats, il est naturel que les électeurs consultent aussi des convenances secondaires et se décident en vue d'intérêts spéciaux et locaux. Personne ne s'étonnera que certaines circonscriptions nomment des députés protectionistes, que d'autres nomment des députés partisans de la liberté commerciale. Il peut arriver ainsi que l'influence d'intérêts collectifs, mais d'une nature particulière, se fasse sentir dans une élection, soit par la façon dont les votes se grouperont, soit par le choix d'un candidat qui se recommandera par une aptitude spéciale. Qu'à la veille d'une élection générale, une question soit agitée qui intéresse une catégorie influente ou nombreuse de citoyens, supposez que cette question soit celle de l'abolition de la vénalité des offices, on verra tous les officiers ministériels se réunir pour agir sur le corps électoral, et plusieurs même briguer la candidature pour mieux défendre leurs légitimes intérêts. Si la question à l'ordre du jour est ou une taxe sur un objet de grande consommation, ou la réglementation des heures de travail dans les ateliers, il sera fort naturel que des ouvriers se concertent pour se faire représenter par un ouvrier. Au-dessus de ces circonstances spéciales, il y a une considération

plus élevée, une considération d'un ordre moral qui peut faire souhaiter la députation à des ouvriers. La députation est à la fois un moyen de servir le pays et un honneur public. Une émulation généreuse peut bien inspirer à un ouvrier le désir de remplir ce devoir et de mériter cet honneur. Et qui oserait dire que ceux qui travaillent de leurs mains ne se sentiraient point moralement élevés en se voyant ainsi représentés par un homme de leur profession, en ayant sous les yeux ce saisissant exemple d'égalité politique? La société n'aurait, croyons-nous, rien à perdre au succès de pareilles candidatures, qui ne feraient au contraire que resserrer les liens de la solidarité sociale. Ainsi comprises, et nous croyons que nous en avons donné la seule interprétation légitime, la question des candidatures ouvrières ne peut pas soulever d'objections. Les candidatures demandées par les ouvriers se réduisent, comme les autres, à une affaire de convenance temporaire ou locale; elles sont soumises aux combinaisons que comporte le système électoral; elles dépendent des chances pratiques de succès, et doivent enfin se subordonner à l'intérêt politique et patriotique supérieur du moment. Si des candidatures ouvrières ne devaient obtenir qu'une impuissante minorité, si elles devaient affaiblir en le divisant le parti libéral et démocratique, les ouvriers, en y persistant, n'agiraient point patriotiquement, se donneraient devant l'opinion les torts d'une classe égoïste et exclusive, et travailleraient en réalité contre eux-mêmes; mais nous ne croyons pas nous tromper en disant que l'intelligence et le patriotisme des ouvriers de Paris, de ces ouvriers d'élite qui sont de délicats artistes dans les jours de paix et d'héroïques soldats quand un péril national les appelle, les mettent à l'abri d'une si fâcheuse méprise.

Nous sommes en retard pour annoncer la publication du livre remarquable de M. Dupont-White : *La liberté politique considérée dans ses rapports avec l'administration*. Le titre de cet ouvrage, dont les diverses parties sont connues des lecteurs de la *Revue*, dit clairement que M. Dupont-White s'est attaqué résolûment au problème politique le plus délicat et le plus difficile de l'organisation de la France. M. Dupont-White est un des rares esprits que préoccupent parmi nous la vertu théorique et le progrès pratique des institutions. Partisan de la centralisation française, il est en même temps un des amis les plus décidés et les plus éclairés de la liberté. Il a en outre cet avantage sur ceux qui n'opposent trop souvent que des déclamations à notre système centralisateur, qu'il connaît à fond le mécanisme des pays organisés d'après le régime municipal, et surtout les institutions anglaises. Quant à nous, nous sommes de ceux qui croient qu'en matière de centralisation ou de décentralisation la franche liberté rectifie les abus et donne l'essentiel. Les gouvernemens libres qui vivent par la parole et par l'opinion possèdent la meilleure des centralisations, la centralisation morale, celle qui corrige les excès d'un mécanisme bureaucratique trop rigide, ou qui supplée aux défauts d'un lien administratif trop relâché.

E. FORCADE.

REVUE MUSICALE.

La saison s'avance, et l'année s'écoulera probablement sans laisser un bien vif souvenir dans les annales de l'art et surtout de la musique dramatique. Rien en effet ne s'annonce; aucun homme, aucune œuvre ne s'élève au-dessus de l'horizon, et les théâtres, nous l'avons déjà dit, ne vivent que de leur ancien répertoire, dont les chefs-d'œuvre sont bien souvent défigurés par une exécution misérable. Il faut avoir assisté à quelques représentations de *Robert le Diable,* des *Huguenots,* du *Comte Ory,* il faut entendre *Zampa* à l'Opéra-Comique et *le Barbier de Séville* aux Italiens pour se faire une idée de l'état où se trouve aujourd'hui le goût de ce public composite, qui remplit les salles de spectacle. Il ne juge plus, ce public formé d'élémens divers, où domine le voyageur des chemins de fer; il s'amuse ou il s'ennuie de ce qu'il voit et de ce qu'il entend, il se laisse aller à la sensation qu'il éprouve sans se soucier de l'apprécier en lui assignant un rang dans la hiérarchie des émotions qu'éveille l'art dramatique dans ses diverses manifestations. Il y aurait bien d'autres réflexions à faire sur un sujet qui touche à toute l'économie des plaisirs publics. Faute de mieux et pour varier un peu son répertoire, l'Opéra a donné le 19 février un nouveau ballet, *la Maschera ou les Nuits de Venise,* en trois actes et six tableaux. Le *scenario* est de M. Saint-George et de l'Italien M. Rota. La scène se passe à Venise, et voici sur quelle donnée quasi historique les auteurs ont bâti leur *scenario.* Dans l'année 1730, il y avait à Venise une célèbre danseuse qui portait le nom de *la Zanzara.* Elle était l'idole du public, qui accourait chaque soir au théâtre où elle produisait son merveilleux talent. La Zanzara, devenue riche grâce à la munificence de ses nombreux admirateurs, acheta un beau palais où elle recevait les premiers personnages de Venise. On dit qu'il se leva une rivale, une *zingara* de Bohême, qui parut sur la place de Saint-Marc le visage couvert d'un loup de velours noir qu'elle ne quittait jamais. Un jeune seigneur voulut un jour, à ce qu'il paraît, soulever le masque de cette ballerine mystérieuse qui excitait la curiosité générale; mais la *zingara* se défendit en repoussant le téméraire par un coup de poignard qui aurait blessé grièvement le jeune seigneur; mais ce qui paraît encore plus plaisant dans cette historiette, c'est qu'on aurait découvert, quelques années après l'événement, que la mystérieuse bohémienne était *la Zanzara* elle-même, qui, éprise d'un gondolier, se déguisait et se masquait pour voir avec plus de sécurité son obscur amant. *Se non è vero,* je ne me charge pas de prouver le contraire. Voici en quelques mots comment est distribué le *scenario* de MM. Saint-George et Rota. Le rideau se lève sur une place de Venise où une foule joyeuse attend Donato Rizzi, jeune peintre qui revient dans sa patrie après avoir été couronné aux concours de Rome et de Florence. Lorsque Donato

traverse la place où ses amis se groupent autour de lui, il voit tomber à ses pieds un bouquet qu'une main invisible lui a jeté du haut d'une fenêtre. L'artiste ramasse le bouquet, et cherche du regard d'où peut lui venir ce témoignage de galanterie.

Après d'autres incidens sur lesquels il est inutile de s'arrêter, on voit arriver sur la place une troupe de bohémiennes commandées par une reine qui porte un masque en velours noir. Tout à coup elle aperçoit le jeune peintre occupé à reproduire les traits d'un pauvre vieillard qui mendie dans les rues. Curieuse comme le sont toutes les femmes, l'inconnue s'approche du peintre en lui disant : — Veux-tu faire mon portrait? — Volontiers, répond l'artiste, pourvu que tu ôtes ton masque. — C'est impossible. — Alors tu es laide, puisque tu crains de montrer ton visage. — Si tu veux absolument voir mes traits, réplique la ballerine, viens au rendez-vous que je vais te donner. Lorsque la nuit couvrira de ses ombres la belle Venise, tu suivras les gens que je t'enverrai, et que tu reconnaîtras à cette écharpe. — Et elle lui montre sa ceinture, qu'elle vient de détacher. Le peintre Donato va se trouver dans une position critique. Fils d'une famille honorable de bourgeois, il devait épouser sa cousine Marietta, à qui il était fiancé depuis son enfance. C'est entre ces deux femmes, Marietta et l'inconnue, que va s'engager une lutte violente qui est le nœud de la fable. Il nous suffira de dire qu'après une suite d'épisodes où la féerie intervient dans le jeu des passions d'une manière absurde, Donato finit par épouser sa cousine Marietta grâce au dévouement héroïque de la virtuose. Une scène charmante, et je dirai même touchante, est celle du bal masqué, à la fin du troisième acte. La danseuse Lucilla, touchée de la douleur de la pauvre Marietta, qui, par désespoir de se voir abandonnée par Donato, s'est jetée dans le canal, sacrifie son amour au bonheur de la jeune fille qu'elle vient de sauver. — Rassure-toi, mon enfant, lui dit-elle en la pressant contre son cœur, tu épouseras celui que tu aimes. — Mais, lui répond en sanglotant la jeune fiancée, peut-il m'aimer après vous? — Il t'aimera, je le jure devant Dieu. — Voilà un mot bien éloquent pour une *zingara*. Quoi qu'il en soit, les deux femmes, déguisées avec le même costume et portant le même masque noir, se rendent au bal où doit se trouver Donato, à qui les deux rivales ont donné un rendez-vous particulier. Voilà le peintre au milieu de la foule, cherchant à reconnaître la personne chérie, et il s'approche d'un masque qu'il croit être Lucilla. Au moment où il prend la main de cette femme survient un masque tout à fait semblable, qui fait à Donato les mêmes signes d'intelligence. Ce jeu dure assez longtemps, et rien n'est plus comique que l'indécision du peintre, qui va de Charybde en Scylla, et qui ne sait à quel masque il doit promettre un amour éternel. Enfin, ceci est touchant, en embrassant, en étreignant contre son cœur tantôt l'une et tantôt l'autre de ces deux femmes, il sent tout à coup une émotion si profonde qu'il est persuadé que le masque qu'il tient pour le

moment dans ses bras est celle qui l'aime le plus. A cette réflexion, elle ôte son masque, et Donato reconnaît Marietta, sa fiancée. — Voilà celle que tu dois aimer! — dit la ballerine en se découvrant le visage. Pâle, tremblante et désespérée de ce grand sacrifice, elle se sauve, tenant à la main un laurier d'or que vient de lui remettre un grand admirateur de son talent, et elle s'écrie : « Plus d'amour! L'art et la gloire, voilà ma seule pensée désormais! » Avouons que Mignon, la divine *zingarella,* ne se serait pas mieux conduite que la Zanzara dans une pareille circonstance.

J'avouerai, en finissant cette analyse rapide, que le ballet est intéressant, et qu'il y a dans ces trois actes des situations dignes vraiment d'une œuvre d'art. Les décors sont beaux, les costumes très variés, et il y a parmi les tableaux qui se succèdent dans ces trois actes une scène vraiment originale : c'est le bal masqué de la fin, où apparaissent sous leur costume pittoresque tous les types de l'ancienne *commedia dell' arte,* les pierrots, les pantalons, les arlequins, les colombines, dont chaque groupe danse sur un rhythme particulier; l'ensemble est gai et d'un effet vraiment comique. La musique, sans être bien distinguée de style, est facile, suffisamment colorée et bien rhythmée surtout, qualité indispensable dans l'accompagnement d'un ballet. C'est l'œuvre d'un compositeur italien très fécond, M. Giorza, qui a écrit la musique d'un grand nombre de ballets accueillis toujours avec beaucoup de succès en Italie. Quant à M. Rota, qui est le véritable auteur de *la Maschera,* c'est un artiste plus célèbre encore que le musicien, car, dans les nombreux *scenario* qu'on a représentés de lui, il a mis de la poésie et une entente habile de l'ordonnance de groupes dansans. L'auteur de *la Maschera,* qui se présente pour la première fois au public parisien, a produit un ballet : *les Blancs et les Noirs,* qui a été reçu avec enthousiasme dans toutes les grandes villes de l'Italie. Amina Boschetti, pour qui je crois a été tracé le rôle de la Zanzara, jouissait aussi d'une grande réputation dans son pays. C'est une femme d'une taille moyenne, bien prise et vigoureuse. Douée d'une physionomie mobile, elle exprime avec énergie et vérité les divers sentimens qu'elle éprouve, et sa pantomime vraiment italienne rappelle la ferme accentuation de la Ristori. Ceux qui n'ont pas peur de l'originalité et qui savent apprécier les forces vives de la nature dirigées par un art incontestable, ceux-là trouveront dans Mme Boschetti un talent curieux et piquant. Elle va, elle vient, elle bondit comme une lionne et retombe sur ses pieds solides avec une rapidité vertiginieuse. Elle est aussi étonnante de précision quand elle se suspend au cou de son partenaire, M. Mérante, et quand elle exécute un point d'orgue d'*entrechats,* dont les mouvemens sont aussi serrés qu'un trille aigu de Mlle Patti; mais ce que la cantatrice ne pourra jamais réaliser, c'est de courir à reculons sur la pointe de ses orteils et de faire ainsi des voltiges qui excitent l'étonnement même de cette minorité de la *fashion* qui juge en premier et dernier ressort les danseuses qui passent sur la scène de l'Opéra. Reconnaissons aussi que les plus célèbres danseuses qu'on a admirées à Paris de-

puis cinquante ans venaient de l'Italie. Mme Boschetti peut être classée parmi les danseuses réalistes qui rappellent un type de l'ancienne comédie *dell'arte* dont l'origine remonte aux atellanes, que les Romains avaient empruntées aux Étrusques. On voit par ces rapprochemens que la Zanzara de Milan vient de loin.

Le Théâtre-Italien a montré depuis quelque temps une activité dont il faut tenir compte à l'administration de M. Bagier, qui a compris qu'il faut bien des efforts pour relever une institution sur son déclin. Nous l'avons dit souvent : ce n'est pas le public qui manque à Paris gour faire réussir une entreprise d'art qui lui offre un plaisir certain. Voyez les concerts populaires de musique classique où se rendent, tous les dimanches, trois mille auditeurs, puisés dans toutes les classes de la société, pour entendre les chefs-d'œuvre de la musique instrumentale! N'est-ce pas là un signe éclatant des progrès immenses qu'a faits en France cet art éminemment civilisateur? Les sociétés consacrées à l'exécution de la musique instrumentale dans toutes ses formes sont très nombreuses à Paris, et toutes ont un public affidé qui chaque jour devient plus nombreux. Le Théâtre-Italien, auquel il faut revenir, a pu se convaincre aussi que l'exécution soignée d'un ouvrage connu obtient un succès fructueux et durable, parce qu'on ne se fatigue pas d'entendre un délicieux chef-d'œuvre comme *Don Pasquale*, où Mlle Patti est ravissante de naturel, de *brio* et d'espièglerie piquante.

Ce rôle de Norina a été écrit pour la Grisi, puissante et admirable cantatrice, auprès de laquelle Mlle Patti n'est qu'une enfant mutine. M. Mario, qui paraissait aussi dans ce rôle d'Ernesto qu'il a chanté jadis avec un charme que les femmes n'ont pas oublié, a retrouvé dans le duo et dans la délicieuse sérénade du troisième acte quelques accens émus que le public a salués comme un souvenir d'une époque incomparable dans l'histoire du Théâtre-Italien. C'est pour Lablache, Tamburini, Mario et même Grisi que Donizetti a composé *Don Pasquale* en 1843. Le rôle si difficile du vieil amoureux est rempli avec talent par M. Scalese, et M. Delle-Sedie est dans le personnage du docteur ce qu'il est partout, un chanteur de goût et un comédien intelligent. On a repris aussi tout récemment la *Semiramide* de Rossini pour les deux sœurs Marchisio, que nous avons vues sur la scène de l'Opéra il y a deux années. Depuis lors, elles ont beaucoup voyagé et chanté sur plusieurs théâtres de l'Italie. Elles viennent aujourd'hui directement d'Espagne, où elles ont été fort appréciées, ce qui n'a rien d'étonnant, puisque Mme de Lagrange y fait merveille avec une voix acérée et de faux transports. La nature a fait de ces deux filles de l'Italie, — elles sont nées à Turin, — un soprano et un contralto d'une inégale beauté, mais dont elles ont appris à fondre les timbres dans un harmonieux accord. C'est Barbara, le contralto, qui est montée la première sur la scène et débuta sur le théâtre de Madrid. Carlotta, le soprano, qui s'était vouée d'abord à l'étude du piano sous la direction de son frère, suivit bientôt l'exemple de Barbara, et toutes deux parurent ensemble au théâtre San-Benedetto à Ve-

nise. Quoi qu'il en soit de ces commencemens modestes des deux sœurs, elles sont aujourd'hui parvenues à une certaine célébrité. Carlotta, plus grande et plus agréable, possède une voix de soprano fort étendue et d'une flexibilité naturelle que l'art a perfectionnée. Elle réalise sans trop d'efforts les difficultés vocales les plus compliquées, et les sons supérieurs sont aussi justes et presque aussi nourris que les notes de la partie moyenne de son échelle. C'est une artiste d'un vrai talent, mais elle manque un peu de passion. Elle chante en honnête femme qui ne veut pas éveiller de trop fortes émotions sur un public qui l'accueille du reste avec une juste estime. La voix de Barbara au contraire est un contralto fort inégal, dont les deux registres qui composent son clavier sont mal joints. Elle est d'ailleurs moins bien douée au physique que Carlotta, et elle ajoute à ce désavantage un défaut de prononciation qui rend sa voix plus sourde que ne l'a faite la nature. On ne sait vraiment dans quelle langue elle chante, et c'est aussi le reproche qu'on peut faire à Mme Meric-Lablache, qui, par ce défaut d'articulation, affaiblit une partie de l'effet que produirait son talent vraiment dramatique. Carlotta a chanté avec un très grand éclat l'air *Bel raggio lusinghiero*, et dans le duo *Eh ben!* elles ont été admirables par la perfection avec laquelle les deux voix s'unissent et se fondent en un accord ravissant. On leur a fait répéter ce duo, et si les autres chanteurs qui contribuent à l'exécution de ce grand ouvrage étaient moins médiocres, la reprise de *Semiramide* aurait eu plus de succès. M. Agnesi, qui est un Belge, je crois, a été chargé du rôle d'Assur. M. Agnesi, qui a une grosse voix de basse assez étendue, ne sait pas encore s'en servir, et il a grand besoin d'étudier l'art de phraser, qu'il paraît ignorer. Je mentionnerai seulement le nom d'une cantatrice émérite, Mme Spezzia, qui a débuté dans *il Trovatore,* où elle a crié tant qu'elle a pu, car sa voix ruinée ne lui permet plus de chanter. Enfin le Théâtre-Italien a repris aussi *Marta,* de M. de Flottow. Nous l'avons déjà entendue plusieurs fois, cette musique agréable, qui manque absolument de style et d'originalité. Mlle Patti a chanté la fameuse romance de *la Rose* avec une simplicité d'accent qui a étonné et charmé le public. M. Mario est aussi agréable à voir et à entendre dans le rôle de Lyonnell, et en général l'opéra de M. de Flottow est assez bien interprété.

P. SCUDO.

LES FINANCES DE LA RUSSIE.[1]

On ne saurait traiter des finances de la Russie sans s'exposer à de vives réponses, et notre modération même en pareille matière a été présentée comme suspecte. A quelles amères critiques ne faudrait-il donc pas s'attendre, si, au lieu de se contenter de l'éloquence des faits, on empruntait

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier 1864.

le langage des fonctionnaires russes les plus considérables! Ce langage est significatif, on en jugera par un seul exemple, emprunté à une récente correspondance de Saint-Pétersbourg. Il y a un mois à peine, on offrait au général Tchevkine, l'ancien ministre des travaux publics, de le charger de l'administration des finances; il répondit : « Pour accepter le portefeuille des finances dans l'état de choses actuel, il faut être un homme de génie ou un fou, et, comme je ne suis ni l'un ni l'autre, je le refuse. »

En essayant d'exposer ici l'état réel des finances russes, nous n'étions pas, malgré notre soin scrupuleux de n'admettre que des faits sévèrement contrôlés, à l'abri de quelque inquiétude. Une erreur involontaire, n'eût-elle porté que sur des données d'une faible importance, risquait, auprès d'esprits prévenus, de répandre quelque ombre sur le travail tout entier; nous dirons naïvement ce que nous avons fait pour éviter cet écueil. Chaque fois que les calculs ne nous semblaient point décisifs, nous avons adopté le chiffre le moins défavorable à la Russie. C'est une faute que de vouloir dissimuler ou abaisser les ressources de ceux qu'on peut avoir à combattre; c'est une faute non moins grande que d'exalter outre mesure les forces de son pays : on arrive ainsi à créer une fausse sécurité, ou à susciter de téméraires espérances. Rien n'est beau que le vrai, dit le poète; l'on peut ajouter que rien n'est utile en dehors de la vérité. Aussi devons-nous remercier les nombreux organes de la presse russe qui, au lieu de contester le résultat numérique de nos recherches, n'ont réussi qu'à l'affermir. Ils nous ont délivré de toute appréhension au sujet des données que nous avons recueillies. « Le ton de l'article est modéré, dit le plus compétent des écrivains qui ont pris la plume pour nous répondre, M. de Thoerner (1), les chiffres sont exacts et puisés à des documens officiels; » mais il ajoute : « Cependant, pour être impartial, il ne suffit point de tenir un langage modéré et de s'abstenir de citer des faits qui pouvaient être facilement contestés. En puisant aux sources officielles des faits et des données qui parlent en notre défaveur (et quel est le pays qui peut se flatter d'en être exempt?), l'auteur prend soin de passer sous silence tout ce qui peut donner l'explication de ces faits. En relevant ainsi l'état de la Russie seulement d'après les points obscurs, il tend à produire par cette apparente modération une impression d'autant plus désavantageuse. »

Nous connaissons M. de Thoerner, nous apprécions son mérite et sa compétence; aussi aurions-nous désiré qu'il fît ressortir les *points lumineux* destinés à éclairer d'une nouvelle splendeur la situation des finances russes. Nous nous serions empressé de rectifier les indications erronées qui auraient pu se glisser dans notre étude. Pourquoi faut-il que tout se borne à un plaidoyer de circonstances atténuantes au sujet de l'émission désordonnée du papier-monnaie, que M. de Thoerner n'approuve point, et à l'annonce d'un surcroît de 8 millions de roubles dans la perception de l'impôt sur l'eau-de-vie en 1863? Nous n'avions parlé que des prévisions budgétaires; quant au résultat final de l'exercice, il nous aurait été difficile de le connaître à Paris dans les premiers jours de janvier 1864. Ce résultat ne suffit

(1) Dans *l'Invalide russe.*

point d'ailleurs pour effacer un déficit avoué de 15 millions de roubles sur l'ensemble du budget, et l'on ne saurait encourir le reproche d'un excès de prudence en disant qu'il faut attendre le compte général pour arrêter la balance. Il est en effet probable que d'autres branches du revenu n'auront pas atteint en 1863 les chiffres inscrits; ce qui est certain, c'est que les dépenses auront singulièrement dépassé les prévisions budgétaires. On en trouve la preuve dans une nouvelle émission de douze séries de billets du trésor pour une somme totale de 36 millions de roubles (144 millions de francs), qui aggrave d'autant la dette flottante de l'empire. L'oukase du 16 janvier 1854, qui prescrit cette émission, fournit, ce semble, un commentaire significatif à nos observations du 15 janvier. Nous ne demandons pas mieux que d'être éclairé sur la situation financière de la Russie; aussi prions-nous les écrivains qui ont bien voulu s'occuper de nos recherches, et cela même au risque de paraître indiscret, de nous apprendre quel est le véritable chiffre des billets du trésor en Russie. Nous ne l'avions porté qu'à 135 millions de roubles, y compris les 15 millions émis pour combler le déficit de 1863; mais nous trouvons, dans le *budget pour le service de la dette publique* imprimé au commencement de 1863, que les *bons du trésor* s'élevaient dès lors à 138 millions de roubles : nous en aurions donc atténué le chiffre de 18 millions de roubles. En y ajoutant les 15 millions créés l'année dernière et les 36 millions actuellement décrétés par l'oukase du 15 janvier, on arrive à un total de 189 millions de roubles, c'est-à-dire de plus de 750 millions de francs. De ce chef, le chiffre de la dette flottante se trouve dépasser de moitié celui que nous avions admis. Quant à la prétendue confusion que nous aurions commise en portant les 268 millions de roubles de billets à 5 pour 100 au compte de la dette de l'état, alors que ce serait une *dette hypothécaire* couverte avec un excédant par les 356 millions de roubles que les propriétaires doivent à la banque, nous en demandons pardon à M. de Thoerner, mais nous n'avons rien omis ni rien confondu. Les *obligations* sont dues par l'état, que les propriétaires paient ou ne paient point; aussi disions-nous : « Comment lui rentreront dans les circonstances actuelles les 357 millions de roubles (1), solde des emprunts faits par des particuliers, et payables en divers termes de quinze à trente-sept ans? » Cette rentrée est fort aventurée : en grande partie, les créances de la banque se compenseront avec les indemnités dues aux propriétaires par suite de l'émancipation des paysans. Loin d'être en état de se libérer du surplus, les propriétaires ont un besoin urgent de nouvelles avances pour transformer les anciens procédés de culture, assis sur le servage, et toutes les sources du crédit sont taries!...

« Personne n'ira contester à M. Wolowski, ajoute M. de Thoerner, que la dette flottante ne soit considérable et que le pays ne souffre d'une surabondance de papier-monnaie. » Le publiciste russe va plus loin que nous-même : il avoue que le goût de l'économie est peu développé en Russie,

(1) On voit que nous n'avons pas atténué le chiffre. M. de Thoerner oublie de faire figurer à côté des obligations 5 pour 100 celles à 4 pour 100, qui proviennent de la même source, et qui font aussi compensation à la dette des propriétaires fonciers.

qu'on y est habitué à vivre largement, que l'accumulation des capitaux s'y produit avec lenteur. Il compte, pour modifier cette situation, sur les effets de la crise pénible que la Russie traverse en ce moment; la nation y puisera, dit-il, une leçon d'économie et de travail. Tels doivent être en effet partout les résultats de la liberté; mais il faut que celle-ci ne se borne point à être inscrite sur le papier : il faut qu'elle vivifie les institutions, qu'elle épure les mœurs, qu'elle relève les âmes, qu'elle éclaire les intelligences. La liberté n'agit point avec une baguette magique, et ne dispense ni d'efforts ni de sacrifices. Elle se borne à briser les entraves, pour permettre à l'homme de conquérir la destinée dont il sait se rendre digne; elle ne dispense ses bienfaits qu'à ceux qui savent secouer les tristes traditions de l'esclavage, l'indolence et l'apathie; elle veut des cœurs énergiques et des bras robustes; elle exige tout un ensemble de réformes dont la Russie possède à peine le germe. Si elle n'excite point à faire plus et mieux, le mal qu'elle prétend guérir s'aggrave encore. Le parallèle qu'on essaie d'établir entre les résultats de la révolution française et ceux de la mesure prise par l'empereur Alexandre II, et à laquelle nous avons été les premiers à rendre pleine justice, est donc entièrement inexact : 1789 n'a fait que traduire en droit le progrès accompli déjà dans les esprits. En Russie, l'émancipation doit seulement servir de point de départ au progrès; elle n'a pas le pouvoir de tout changer du jour au lendemain.

Nous ne sommes pas de ceux qui refusent de croire à l'avenir de la nation russe; mais il faut qu'elle accomplisse un long et pénible travail qui finira par la rendre plus forte et plus riche qu'elle ne l'a jamais été, à la condition toutefois de savoir faire face aux difficultés de l'époque de transition. Ces difficultés sont assez nombreuses pour que M. de Thoerner convienne lui-même avec nous qu'en présence des réformes intérieures qui s'y accomplissent, la Russie a besoin de la paix. Il va même plus loin, il montre comment, par suite de sa position, de l'étendue de ses frontières, de sa population clair-semée, la Russie ne saurait jouer un rôle agressif dans la politique européenne. « Dans toute lutte agressive, dit-il, elle serait nécessairement faible; » mais les mêmes conditions seraient pour elle une cause de force et de puissance *dans une guerre défensive conduite sur son propre terrain,* et où ses intérêts nationaux seraient en jeu. C'est un ordre d'idées étranger à notre premier travail, et dans lequel nous ne voulons pas nous engager. Il ne nous en coûterait pas de dire que notre pensée se rapprocherait à cet égard de celle de M. de Thoerner, *pourvu qu'on s'en tînt à la lettre même* des termes où il a posé la question, et que la Russie n'eût à défendre que le territoire *qui lui est propre,* sans contestation aucune.

Nous ne voulons pas abandonner l'écrit de M. de Thoerner sans ajouter que si, comme il le reconnaît, les faits et les données produits dans notre premier travail sont exacts (et comment ne le seraient-ils pas, puisque nous n'avons eu recours qu'aux sources officielles?), nous n'avons rien passé sous silence de ce qui pouvait servir à une appréciation sincère. Pourquoi le dissimuler? Oui, c'est avec un sentiment de vive satisfaction qu'on arrive à reconnaître, non que le colosse devant lequel beaucoup s'inclinent

avait des pieds d'argile, mais qu'il ne possédait point cette force d'action ni cette constitution robuste devant lesquelles le droit public de l'Europe devrait s'effacer. La grandeur prépondérante de la Russie est une question d'avenir, elle n'est point du domaine de la réalité présente. Il faudrait, pour qu'elle pût jamais s'établir, beaucoup de faiblesse et d'imprévoyance de la part des autres nations. S'il est un reproche auquel nous nous soyons sciemment exposé, c'est celui de rester au-dessous de la réalité. Nos contradicteurs, s'ils ont lu notre travail autrement que sous l'empire d'une idée préconçue, n'ont pu y voir autre chose qu'un avertissement sérieux: le pays le plus intéressé à se bien connaître, c'est la Russie elle-même; elle ne doit point agir comme ces enfans qui croient éviter le péril en fermant les yeux. Si elle a cessé d'être l'empire du silence, si les discussions extérieures peuvent y pénétrer, qu'elle ne se laisse point égarer par un faux sentiment d'amour-propre; constater le mal, c'est empêcher des fautes nouvelles qui s'aggravent, c'est préparer le remède. Nous repoussons le procès *de tendance* qu'on prétend nous intenter; ce n'est pas notre faute si les faits parlent aussi haut, et nous laissons l'art de les grouper avec une habileté que n'accompagne peut-être pas toujours la conviction à ceux qui essaient de pallier le mal et de voiler la situation véritable.

Avant M. de Thoerner, le gouverneur de la banque de Saint-Pétersbourg, le baron Stieglitz, avait essayé d'expliquer les mesures prises par ce grand établissement à l'égard de l'échange des billets contre espèces. Tous ceux qui ont lu sa lettre du 22 janvier 1864 comprendront pourquoi nous n'avons pas cru qu'il fût urgent d'y répondre, d'autant plus que M. Stieglitz déclarait qu'il ne voulait point continuer une discussion à ce sujet. Le gouverneur de la banque de Saint-Pétersbourg commence par dire qu'il ne s'arrêtera pas à l'énumération des fautes commises dans l'administration des finances russes, « car quel état n'a pas commis quelques graves erreurs, avec leur cortége de circonstances fâcheuses? » Il reconnaît l'énorme accroissement du papier-monnaie; mais il le présente « comme une nécessité absolue dont il serait injuste de critiquer les conséquences, car les guerres ne se laissent jamais arrêter par des considérations pécuniaires. On est obligé d'y pourvoir quand même. » On pourrait répondre que c'est un motif de plus pour ne point nourrir des velléités injustes et envahissantes. Quant à la situation des finances russes, rien dans les explications données par M. Stieglitz n'infirme l'exactitude de nos renseignemens. Comme nous l'avons expliqué, la Russie a conclu en 1862 un emprunt de 15 millions de livres sterling (375 millions de francs) dans le dessein d'arriver à l'échange des billets de banque contre du numéraire. Soit dit en passant, cela prouve qu'elle n'appréciait pas les avantages et la nécessité du papier-monnaie *non remboursable* que célèbrent, aujourd'hui que la reprise des paiemens a échoué, certains écrivains.

Le point essentiel, le seul qui ait réellement engagé M. Stieglitz à nous répondre, c'est la singulière opération en vertu de laquelle, sachant à merveille qu'elle ne pourrait point continuer le remboursement en espèces, la banque de Pétersbourg a devancé le moment indiqué pour le paiement au pair, sauf à ne plus payer les billets à aucun prix au bout de

deux mois. « Et que serions-nous devenus, remarque vivement M. Stieglitz, si nous avions suivi l'échelle progressive jusqu'au 1er janvier 1864, au lieu d'en rapprocher le terme au 1er septembre, comme nous en avions le droit, je le répète? On nous aurait enlevé tout notre encaisse métallique! De mois en mois, cette échelle ne faisait qu'exciter la spéculation. Le seul moyen d'arriver était de devancer l'échelle... Il n'y avait aucune position obscure, puisque nous avions atteint le pair, et pendant comme après l'échelle il n'y avait personne qui fût mieux instruit ou plus avisé que le public. Chacun pouvait se présenter au guichet de la banque, et la faculté d'y puiser était égale pour tous. »

Nous avons voulu laisser parler M. Stieglitz lui-même. Il se rejette sur les embarras financiers de l'Europe entière; mais, si ces embarras pouvaient servir d'excuse à un échec trop prévu, comment y puiser un motif pour accélérer la reprise du paiement au pair? N'était-ce point, en essayant ainsi de faire bonne mine à mauvais jeu, risquer d'induire en erreur les gens moins initiés dans les arcanes de la finance? Nous n'avions fait à cet égard que reproduire les critiques dont cette mesure a été l'objet en Russie : il ne nous semble point que la lettre de M. Stieglitz soit de nature à les écarter.

Le gouverneur de la banque de Pétersbourg craint encore pour son pays des *allures trop fiévreuses*. « Ne détruisons pas, dit-il, notre ancienne demeure avant d'avoir construit la nouvelle. » Nous ignorons ce qui suscite ses alarmes et quelles sont les innovations qui les justifient : jusqu'à présent au contraire, en finances comme en politique, on ne paraît que trop fidèlement s'attacher aux erremens du passé. La Russie demeure toujours voisine d'un état d'enfance dont le tableau fidèle aurait sans doute été taxé d'exagération, s'il s'était présenté sous notre plume. Nous en avons rencontré les traits curieux dans une réponse à notre travail publiée par le *Journal de Saint-Pétersbourg* du 13 février, et annoncée immédiatement à l'Europe entière par une dépêche télégraphique! Notre surprise a été grande en lisant cet écrit, signé par un banquier d'Odessa. Franchement, on aurait pu s'épargner les frais du télégramme. Une citation presque intégrale permettra d'apprécier la valeur de ces observations, sur l'effet desquelles on paraît avoir beaucoup compté en Russie; nous sommes sans doute mauvais juge, car l'écrit de M. de Thoerner nous semble beaucoup plus digne d'attention.

« M. Wolowski, dit le publiciste de la feuille russe, prétend que la circulation du papier-monnaie s'élevant en Russie à 635 millions de roubles (environ 2 milliards et demi en francs) est fort exagérée. A son avis, il en résulte pour la Russie de grands périls financiers. En Angleterre, dit-il, il n'y a que 1 milliard de papier-monnaie, en France 900 millions de francs. En approfondissant les besoins et les lois de la circulation en Russie ainsi que la marche des transactions commerciales du pays, on arrive à des conclusions d'une tout autre nature. Il ne faut pas perdre de vue en premier lieu que ces 635 millions de roubles de papier-monnaie circulent dans un empire dont l'étendue est immense, qu'ils sont distribués parmi une population de 70 millions d'hommes auxquels la plupart des inventions mo-

dernes du crédit sont inconnues. Il faut prendre également en considération que cette masse de papier-monnaie supplée à toutes les autres valeurs pécuniaires qui existent ailleurs, et qu'elle constitue en Russie une espèce de dette consolidée qui, sans être obérée d'intérêts, répond à peine, défalcation faite des 72 millions de fonds d'échange, aux exigences du pays. Les caisses d'épargne n'existent presque pas en Russie; le crédit n'est pas démocratisé comme en France et en Allemagne. Les paysans, les bourgeois, les petits employés, les domestiques, en un mot toute la masse de la nation ne sait pas encore ce que c'est qu'une action ou un coupon de rente. Il faut observer à cette occasion que tandis qu'il y a en France des coupons de 10 francs et même de 6 francs maintenant (soit une valeur de 200 et 130 fr.), en Russie le plus petit coupon était de 500 roubles de capital (soit 2,000 fr.). Ce n'est que depuis quelque temps qu'il y a été émis des billets de 100 roubles à 5 pour 100 (soit 400 francs). Toute l'épargne nationale est placée en billets de crédit. Il serait difficile d'évaluer exactement le chiffre auquel elle s'élève; mais 70 millions d'habitans, dont l'épargne est assez considérable, doivent absorber une quantité de billets de crédit s'élevant en minimum au tiers, sinon à la moitié, de tout le papier-monnaie circulant.

« Le crédit n'est pas développé en Russie, nous le répétons, comme dans les pays cités par M. Wolowski. Pour tous les paiemens de ville en ville, on se sert d'un moyen abandonné par tout le reste de l'Europe. On envoie l'argent en papier-monnaie par la poste. Les traites et les remises sont inconnues, et il n'est pas un seul pays au monde où d'aussi considérables envois d'argent se fassent par la poste. A peine s'il y a dans cinq ou six villes des comptoirs de la banque d'état qui délivrent des transferts. Encore la banque est-elle obligée de munir les succursales de fonds envoyés par la poste ou par une expédition au comptant escortée d'un caissier de la banque. En France, les banquiers, la Banque même et ses succursales, en dernier lieu aussi les mandats de la poste, remplacent, au grand avantage du public, les moyens primitifs dont se servent encore les Russes. Il n'en résulte pas moins qu'une grosse somme de papier-monnaie se trouve mise en dehors de la circulation, et l'on doit le reconnaître, si l'on prend en considération la lenteur des communications et les immenses distances à parcourir. C'est à peine s'il existe maintenant en France des trajets de plus de deux ou trois jours de durée; mais en Russie les distances sont de dix, vingt, trente et même soixante jours, ce qui fait que de fortes sommes sont soustraites à la circulation, et que les besoins financiers du pays en réclameraient peut-être le remplacement.

« Aussitôt perçues, les recettes du trésor français sont versées au crédit de l'état à la Banque de France ou dans ses succursales. C'est ce qui n'existe pas encore en Russie. Il y a de six cents à sept cents caisses de district et de province qui reçoivent les impôts; chaque administration de gouvernement ou de ville a sa caisse à elle, et comme cet argent ne rentre au trésor qu'à certains intervalles, il y a de très fortes sommes mises hors de circulation de cette manière-là aussi. Ces trois considérations prises dans leur ensemble amènent à réduire de 400 ou 450 millions le chiffre

réel du papier-monnaie circulant, qui ne s'élève par conséquent qu'à 200 ou 250 millions de roubles, chiffre restreint plutôt qu'exagéré, et qui explique la pénurie numéraire ainsi que le taux élevé de l'escompte à l'intérieur et même à la bourse de Saint-Pétersbourg et d'Odessa.

« La trop grande abondance de papier-monnaie se manifeste par la dépréciation de ce papier. Or à l'intérieur la confiance qu'il inspire est inébranlable. Ce qui le prouve, c'est que, depuis le 1er septembre jusqu'aux derniers jours d'octobre 1863, alors que la banque donnait l'argent au pair, le pays n'a rien échangé. Toutes les demandes étaient pour l'extérieur et affectées au solde des importations étrangères. La hausse du change en 1862-1863 a donné une prime de 5 à 10 pour 100 aux importateurs de marchandises, et la bonne récolte en 1862-1863, en France et en Angleterre, ayant ralenti les expéditions des céréales russes, il fallait payer à l'étranger, en or ou en traites de la banque, le déficit de notre bilan commercial. Voilà tout le mystère de cette mesure non réussie d'échange dans laquelle le pays même n'est entré pour rien...

« Tandis qu'en France les transactions commerciales se font à trois mois de terme tout au plus, en Russie elles se font ordinairement à six, neuf, quelquefois même à douze mois de terme. La plupart du temps les paiemens sont fixés à l'époque de réunion des grandes foires, telles que celles de Nijni, de Kharkov, de Poltava, d'Irbit, etc. Dans le cas même où l'argent est disponible deux ou trois mois avant le terme désigné, le négociant russe ne le fait pas valoir, le gardant jusqu'à échéance, en sorte que si un billet de la Banque de France circule constamment et rapidement, le papier-monnaie russe suit une voie tout opposée, ce qui fait qu'il en faut beaucoup plus. En France, chaque boutiquier, chaque négociant se sert de la Banque de France ou de l'intermédiaire des banquiers. Ces derniers font aussitôt valoir les dépôts qu'ils ont reçus. Tout cela est complétement inconnu en Russie, de même que la lettre de crédit. En Russie, les habitudes sont autres. Tous les produits agricoles se paient au comptant, et l'acheteur doit emporter les sommes qui lui sont nécessaires en billets de crédit qui restent en portefeuille pendant toute la durée d'un long voyage...

« M. Wolowski ne cite, il est vrai, que des chiffres officiels et produits par le gouvernement russe lui-même, mais il les groupe et les interprète de manière à en déduire les conclusions les plus arbitraires. Affirmer d'abord que la Russie est un pays pauvre, le répéter plus de trois fois à la même page, c'est commencer par prouver qu'on s'est laissé entraîner par des sympathies politiques qu'expliquent le nom et l'origine de l'auteur... Les richesses nationales de la Russie avec ses 70 millions d'habitans sont, toutes proportions gardées, équivalentes à celles des pays les plus favorisés. La seule différence réelle, c'est que ces richesses n'ont pas atteint le même degré d'exploitation, de développement et surtout d'imposition. Les magnifiques provinces situées entre le Volga et la Dvina, le Dniester et le Bug, dont la superficie égale celle de la moitié de l'Europe, possèdent un sol admirable, qui n'a même pas besoin d'engrais pour produire les plus riches récoltes... Jamais les paysans n'ont autant ensemencé et récolté qu'en 1862-1863. Qant aux propriétaires, M. Wolowski se trompe encore en affirmant

que leurs ensemencemens ont diminué de beaucoup. Peut-être serait-il juste de dire qu'ils n'ont pas cultivé autant de terrain qu'auparavant; mais en limitant la culture ils ont pu, grâce au travail libre, l'améliorer considérablement et récupérer ainsi par la qualité ce qu'ils ont pu perdre sur la quantité. Pour l'application des forces mécaniques à l'agriculture, la Russie, dans ces derniers temps surtout, a fait des progrès immenses. En dehors de l'Angleterre, il est peu de pays peut-être qui soient munis d'un plus grand nombre de locomobiles, de batteuses et de moulins à vapeur. Cela est si vrai que l'achat de ces machines à l'étranger a fait sortir de Russie des sommes immenses, ce qui a pesé fort lourdement sur le bilan commercial de l'empire. Nulle part les impôts ne sont aussi modiques qu'en Russie. Si M. Wolowski voulait établir un parallèle entre les impôts d'un contribuable français et ceux d'un contribuable russe, il serait frappé du contraste qui en résulterait tout à l'avantage des Russes. »

Nous avons tenu à reproduire dans ce qu'elle a d'essentiel la réponse du *Journal de Saint-Pétersbourg;* chacun peut juger de la puissance des argumens qu'on y développe. Dans notre premier travail, nous avons laissé parler les données officielles; ici nous avons cédé la parole aux défenseurs avoués de l'administration russe. Que voudrait-on de plus? Sommes-nous responsable du triste état des choses dont témoignent des chiffres reconnus exacts, ou de ce qu'une défense trop difficile peut laisser à désirer? Il est vrai que, dans un premier article du 25 février 1864 (1), un professeur d'économie politique connu par des travaux estimables, M. Bunge, s'exprime ainsi : « Conclure à l'absence des moyens pour nous faire sortir des difficultés contre lesquelles lutte notre administration financière, n'est-ce pas proclamer hautement la stérilité de son savoir? » Ce reproche, nous l'acceptons. Oui, notre savoir est stérile pour une pareille œuvre, et nous admirerons l'habileté de M. Bunge, s'il réussit à l'accomplir. Ce sera l'homme de génie attendu par le général Tchevkine, et l'empereur Alexandre II devra se hâter de lui confier le portefeuille des finances.

Dans la multitude d'écrits russes sur la question soulevée par notre étude, c'est toujours le même argument qui reparaît. Personne ne conteste les chiffres, mais on s'attaque aux inductions, et l'on prétend que nous n'avons pas tout dit. Le *Journal de Saint-Pétersbourg* et M. de Thoerner insistent sur les nécessités qu'imposent à la circulation monétaire de la Russie l'étendue de l'empire, l'absence des voies de communication et l'absence plus complète encore du crédit; mais tout s'équilibre, et ce triste reflet de la barbarie, qui jette une ombre si épaisse sur la Russie, n'exerce-t-il point aussi quelque influence sur la formation de la richesse? L'amour-propre national se révolte contre ces paroles : « La Russie est pauvre. » Certes ce ne sont pas des peintures comme celles du *Journal de Saint-Pétersbourg* qui sont de nature à inspirer une conviction contraire. Dans sa naïveté, l'aveu est instructif : il ne faut point être pessimiste pour éprouver une surprise peu agréable en présence de ces procédés rudimentaires, qui dénotent une société se dégageant à peine des langes de la barbarie : tout

(1) Réponse à M. Wolowski, publiée dans le journal *le Nord.*

ce qui fait la force de l'Occident y reste inconnu, tous les rouages sont d'une grossièreté primitive.

Il est un moyen dont les écrivains russes usent volontiers quand ils veulent se soustraire aux embarras d'une discussion sur les ressources et sur l'administration financière de leur pays. « C'est bien pis en Autriche, disent-ils. Et puis la France et l'Angleterre n'ont-elles pas eu leur papier-monnaie? » L'Autriche a le droit de se trouver humiliée d'un semblable parallèle; si elle souffre du papier-monnaie, elle s'applique à s'en débarrasser, au lieu de chercher à masquer par un faux système une situation déplorable. L'Autriche travaille, elle produit bien et beaucoup; aucune des forces de la civilisation moderne ne lui demeure étrangère, et les producteurs de blé en Russie savent combien leur devient périlleuse la concurrence des céréales de la Hongrie, aidée par les voies perfectionnées de communication.

La révolution française a souffert de la grande erreur des assignats, mais ses idées ont labouré le monde, mais son génie a plus créé que ses fautes financières n'ont pu détruire. Celles-ci n'ont été qu'un détail secondaire dans le majestueux ensemble d'une œuvre de géans.

L'Angleterre a eu son papier-monnaie; mais sait-on dans quelle quotité? A l'époque même où les assignats russes se multiplièrent par milliards, les billets à cours forcé de la banque de Londres ne dépassèrent le chiffre de 20 millions sterling (500 millions de francs) qu'en 1810, et ils n'ont jamais atteint 28 millions sterling (700 millions de francs) jusqu'au moment de la reprise des paiemens en espèces en 1822. Cependant les mécaniques anglaises, grâce au génie de Watt et d'Arkwright, filaient de l'or. Où se trouvent donc les nouvelles et abondantes sources de la richesse en Russie pour faire équilibre à la masse écrasante du papier-monnaie? Il est vrai que le *Journal de Saint-Pétersbourg* nous rassure. « Les richesses nationales de la Russie sont, dit-il, toutes proportions gardées, équivalentes à celles des pays les plus favorisés. *La seule différence réelle, c'est que ces richesses n'ont pas acquis le même degré d'exploitation, de développement et surtout d'imposition.* » En d'autres termes, la seule différence réelle, c'est que ces *richesses* n'existent pas, car que sont-elles à l'état brut, quand le génie de l'homme ne les a pas encore fécondées, quand elles ne sont ni exploitées, ni développées? A ce titre, les contrées les plus riches seraient les déserts du Nouveau-Monde. Il est vrai que le *Journal de Saint-Pétersbourg* promet un nouveau degré d'*imposition,* et c'est certainement l'avantage le plus facile à décréter.

Faisons justice en passant des idylles qui nous présentent le bien-être de la Russie comme soudainement accru par l'abolition du servage. On sait à quoi s'en tenir sur les effets d'une mesure digne de respect, mais sujette aux dangers inséparables d'un régime de transition. Les paysans continuent de travailler sur leurs propres sillons, d'accord; mais c'est pour se nourrir, et non pour enrichir le pays. Quant aux propriétaires, nous n'avons entendu qu'un concert unanime de plaintes sur les pertes subies, à n'envisager que le côté matériel de la question. Ils sont forcés de réduire leurs cultures, et le prix de la main-d'œuvre renchérit au point d'affecter d'une manière sensible le prix du blé.

Pour en revenir au papier-monnaie non remboursable, nous nous bornerons à demander à ceux qui l'exaltent aujourd'hui pourquoi ils applaudissaient, il y a un an, aux efforts tentés pour guérir cette plaie, aux emprunts contractés en numéraire pour reprendre le paiement en espèces. Ils voulaient donc appauvrir la Russie en la privant de ce *précieux instrument* dont elle a pu à plusieurs reprises apprécier déjà le principal bienfait, la *hideuse banqueroute!* Il est vrai qu'ils n'avaient pas fait encore la découverte que l'on *thésaurisait* des billets sans valeur intrinsèque aucune et dépourvus de tout revenu! Il faut bien le reconnaître, si les Russes se livrent à cette fantaisie et s'ils y consacrent des milliards, la Russie n'est pas un pays comme un autre, et le capital n'y rencontre guère d'emploi. En admettant pour le moment, d'accord avec une fiction hardie, que près de 2 milliards de billets se trouvent ainsi gardés en réserve, que deviendrait la circulation le jour où ils en tripleraient la masse effective, alors que, lassés de leur inactivité, ils ne pourraient ni s'écouler sur les marchés étrangers, ni être utilisés sur le marché intérieur? De toutes les suppositions, celle imaginée par l'article du *Journal de Saint-Pétersbourg* est sans contredit la plus extraordinaire et la plus périlleuse.

Vers la fin de décembre 1863, les hommes qui s'occupent des questions d'économie et de finance se sont réunis à Saint-Pétersbourg pour discuter ces graves problèmes. Ils n'ont point partagé des illusions naïves, si elles sont sincères. Ils ont déploré la nouvelle nécessité qui faisait suspendre l'échange des billets, et ils en ont indiqué la cause première (1). L'emprunt contracté à Londres devait être intégralement employé à remplacer une somme équivalente de billets; mais les besoins du trésor, accrus par la guerre de Pologne, l'ont conduit à ce que le correspondant du *Times* nomme *this secret financial operation :* ils ont fait donner une autre destination à l'argent produit par l'emprunt. On comprend les embarras qui en sont résultés.

La nécessité de plusieurs milliards de papier-monnaie *non remboursable* est une invention de date récente; elle fait peu honneur à ceux qui s'en rendent les éditeurs responsables, et nous acceptons la condamnation sous laquelle ils croient nous accabler en prétendant que nous ignorons les *causes réelles des effets financiers dont nous avons fait l'analyse.* Nous espérons les ignorer toujours et n'avoir jamais à faire valoir de pareils argumens. Le plus curieux, c'est que l'on arrive jusqu'à dire que la baisse du change est étrangère à l'existence du papier non remboursable. On invoque le souvenir de 1856 et de 1857 pour rappeler que le change est monté alors jusqu'à 416. Il n'aurait pas été superflu d'ajouter pendant combien de temps, et si ce météore accidentel n'a point été amené par la vente soudaine des réserves de blé accumulées pendant la campagne d'Orient.

Enfin on répète avec insistance que nulle part les impôts ne sont aussi modérés qu'en Russie. Ce raisonnement n'est pas plus sérieux que si l'on disait qu'ils sont encore plus modérés parmi les tribus sauvages de l'Amérique. Il ne s'agit point de savoir quel est le *chiffre absolu* de la redevance

(1) Voyez la correspondance du *Times* datée de Saint-Pétersbourg le 27 décembre 1863, et publiée le 8 janvier 1864.

payée par tête à l'état (ce chiffre se réduit réellement à environ 20 francs en Russie, tandis qu'il s'élève à plus du double en France), mais de connaître la part relative ainsi prélevée sur chacun, ce qui renverse la proportion, et certes aucun contribuable français ne voudrait, toutes choses égales d'ailleurs, échanger sa position contre celle d'un contribuable russe.

On parle d'*income-taxe* et d'octrois qui n'existent pas en Russie. Ignore-t-on que l'*income-taxe* est un obstacle à la formation des capitaux, ce premier besoin de la Russie, et qu'elle ne saurait être productive là où le revenu national est si restreint? Quant aux octrois, oublie-t-on qu'ils constituent une source de profits pour les villes, mais qu'ils rapportent fort peu à l'état? Le tabac et le sel sont, dit-on, faiblement imposés en Russie; ce n'est pas la bonne envie, mais la possibilité qui manque pour accroître cette branche de revenu. En revanche, l'impôt des boissons devient de plus en plus productif, et le prix de l'eau-de-vie baisse, ce qui fait qu'on en consomme des quantités de plus en plus effrayantes. C'est là un profit que la richesse nationale paie cher par l'abaissement intellectuel et moral de la population livrée à de pareils excès!

Quant aux doléances du *Journal de Saint-Pétersbourg* sur la balance du commerce, une feuille russe, la *Gazette de la Bourse*, nous dispense de nous y arrêter; elle a suffisamment prouvé tout le vide de cette argumentation (1). La même feuille constate que, dans l'appréciation des forces matérielles de la Russie, notre point de départ est celui de presque tous les publicistes russes. Au lieu d'exagérer l'expression de leur pensée, nous l'avons adoucie. C'est en vain que nos contradicteurs essaient de jeter de la confusion dans le débat en mêlant tout, pour empêcher une vue nette du sujet; c'est en vain qu'ils nous accusent, en termes qui ne perdraient rien quelquefois à être plus polis, d'*omissions volontaires* et d'*oublis prémédités*. Nous en avons vainement cherché la preuve dans leurs réponses (2). Qu'ils nous vantent complaisamment l'abondance des récoltes, et qu'ils y voient une mine féconde pour la Russie; il nous suffira de leur demander quelle transformation s'est opérée depuis l'époque où un économiste dont on ne déclinera pas la compétence, M. de Tengoborski, estimait *au-dessous de quatre grains* le rendement moyen des cultures. Nous nous bornerons

(1) Son article a été reproduit dans *le Nord* du 21 février 1864.

(2) Le dernier venu, M. Bunge, se montre le moins réservé dans son langage et le moins décisif dans ses critiques. On aurait mieux attendu d'un économiste dont les écrits ont été souvent remarqués. Nous lui demanderions surtout à l'avenir, s'il veut encore nous faire parler, de citer ce que nous avons dit, au lieu d'en présenter un résumé de fantaisie : ce sera plus exact et plus concluant. Nous n'avons jamais confondu l'actif et le passif de la banque avec l'actif et le passif de l'état; mais, nous sommes bien obligé de le dire, sauf une portion minime, l'actif de la banque consiste presque en totalité en sommes qui sont dues par le trésor. Du reste, il faudrait avoir les *tableaux* sous les yeux pour saisir d'un coup d'œil l'ensemble de la situation. Bornons-nous à une seule remarque pour le moment : il est un chapitre des revenus actuels de la Russie que M. Bunge aurait mieux fait de passer sous silence, ce sont les contributions qui ont frappé, comme il le rappelle, les propriétaires des gouvernemens *de l'ouest et du sud-ouest* de l'empire, c'est-à-dire des provinces lithuaniennes et polonaises. L'Europe ne sait que trop que ces contributions ont été productives.

aussi à rappeler les jugemens portés sur l'agriculture russe par M. de Molinari, adversaire décidé de la cause polonaise et plein de bon vouloir pour la Russie. Dans le *Rousski Viestnick* (novembre 1862), il en présente un tableau très sombre. « Que fera, dit-il, le propriétaire *sans lumières, sans capital, sans main-d'œuvre?...* La récolte est toujours chétive! »

Est-il besoin de répondre à d'autres observations, aux reproches de ceux qui nous accusent de n'avoir pas tout dit? C'est dans *le Nouvelliste de Moscou* que nous trouvons ces reproches, et nous pouvons lui assurer que nous n'avons rien omis d'essentiel. Ainsi nous ne nous sommes pas contenté d'invoquer le témoignage autorisé de M. Kolb dans notre appréciation des forces militaires de l'empire, nous l'avons contrôlé, et nous avons admis qu'elles s'élèvent à environ 600,000 hommes avec le corps des Cosaques et la cavalerie colonisée. Le journal russe présente un chiffre pareil comme le résultat d'armemens récens; mais il laisse en dehors 90,000 Cosaques et l'armée du Caucase. Nous persistons à penser qu'il y a exagération dans ces données, bien qu'elles soient loin encore d'atteindre le fameux *million de soldats* dont on a si souvent parlé! Il y avait un moyen fort simple de lever tous les doutes : c'était de publier les états de l'armée. Aurait-on craint les rapprochemens que permettent de faire les documens peu nombreux, mais significatifs que le gouvernement russe a déjà mis au jour? Ce qui est certain, c'est que les finances de la Russie doivent se ressentir rudement du surcroît de dépense amené par la levée de nouvelles troupes et pour la construction hâtive de fortifications plus solides. Nous désirerions fort voir l'*état au vrai* du règlement des recettes et des dépenses de 1863; après l'avoir étudié, on cessera de nous taxer de pessimisme.

En définitive, la situation ne s'améliore pas pour la Russie, quoi que puissent prétendre les apologistes d'un ordre de choses qui ne saurait faire désormais illusion à personne. Serait-il vrai que, vers la fin de 1863, le gouvernement a consenti une remise notable aux détenteurs d'eaux-de-vie en dépôt pour les engager à payer le droit d'accise avant le 1er janvier? On ne saurait voir l'indice d'une grande prospérité dans l'émission de nouveaux bons du trésor pour 36 millions de roubles (144 millions de francs) avec la clause que les caisses du gouvernement ne peuvent les recevoir en paiement, à moins que la somme à payer n'égale au moins le principal et les intérêts des billets. On a beau épuiser les palliatifs et multiplier les démonstrations destinées à éblouir le monde, l'abîme du déficit se creuse de plus en plus, la force des choses et la vérité ne perdent point leur empire, et la Russie risque fort d'être amenée trop tard à le reconnaître.

L. WOLOWSKI, de l'Institut.

V. DE MARS.